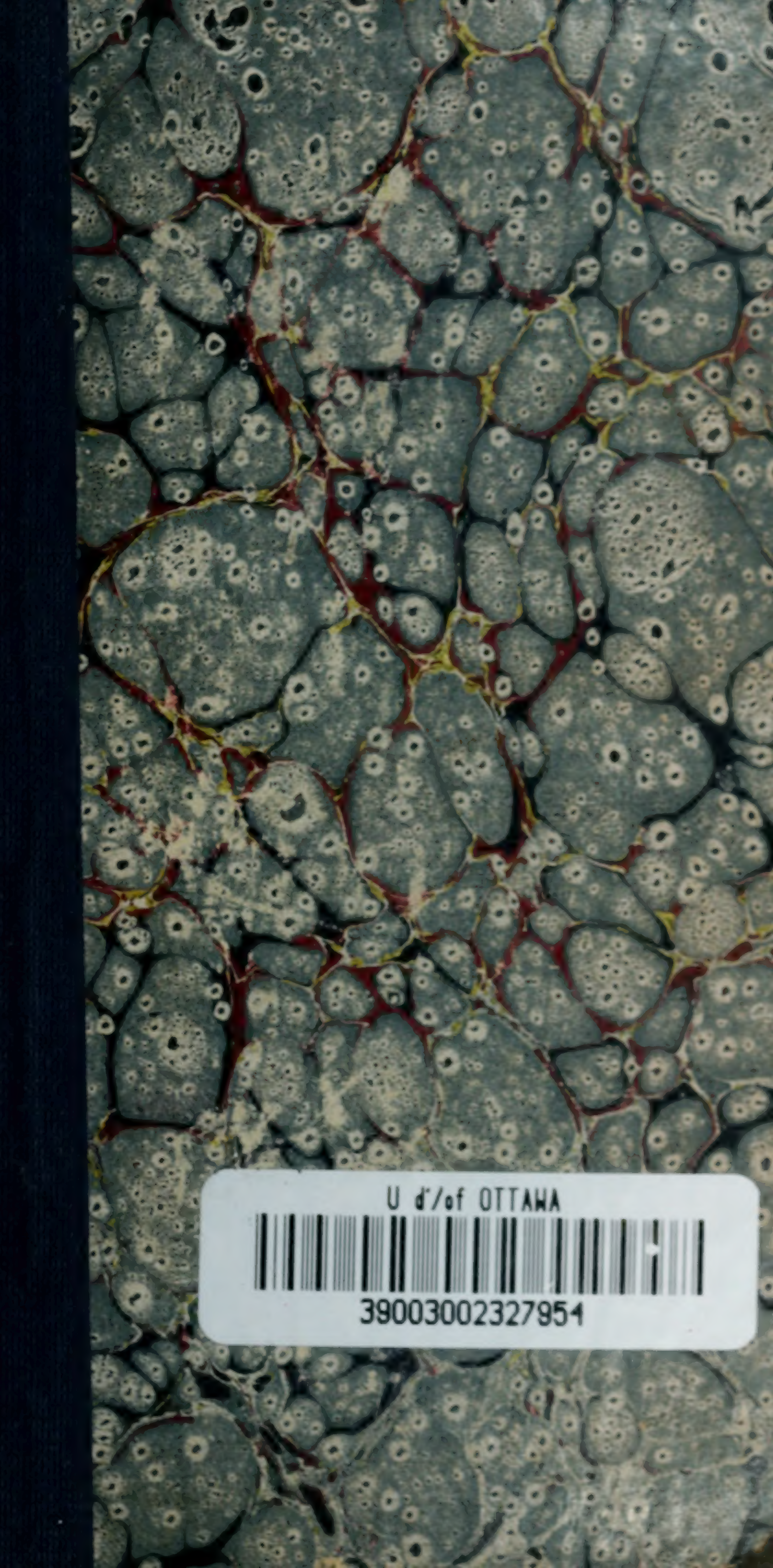

U d'/of OTTAWA
39003002327854

POÈTES D'AUJOURD'HUI

A LA MÊME LIBRAIRIE

—

POÈTES D'AUJOURD'HUI, *tome II*

Camille Mauclair. — Stuart Merrill. — Ephraïm Mikhaël. — Albert Mockel.— Robert de Montesquiou.— Jean Moréas.— Comtesse Mathieu de Noailles. — Pierre Quillard. — Ernest Raynaud.— Henri de Régnier. — Adolphe Retté. — J.-A. Rimbaud. — Georges Rodenbach. — P.-N. Roinard. — Saint-Pol-Roux. — Albert Samain. — Fernand Séverin.— Emmanuel Signoret.— Paul Souchon. — Henry Spiess. — Laurent Tailhade. — Paul Valéry. — Charles Van Lerberghe. — Emile Verhaeren. — Paul Verlaine. — Francis Vielé-Griffin.

AD VAN BEVER & PAUL LÉAUTAUD

—

Poètes d'Aujourd'hui

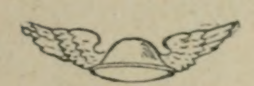
Morceaux choisis

Accompagnés de Notices bibliographiques et d'un Essai de Bibliographie

★

HENRI BARBUSSE. — HENRI BATAILLE.
TRISTAN CORBIÈRE. — LUCIE DELARUE-MARDRUS.
ÉMILE DESPAX. — MAX ELSKAMP. — ANDRÉ FONTAINAS. — PAUL FORT.
RENÉ GHIL. — REMY DE GOURMONT. — FERNAND GREGH.
CHARLES GUÉRIN. — A.-FERDINAND HEROLD.
GÉRARD D'HOUVILLE. — FRANCIS JAMMES. — GUSTAVE KAHN.
JULES LAFORGUE. — LÉO LARGUIER. — RAYMOND DE LA TAILHÈDE.
LOUIS LE CARDONNEL. — SÉBASTIEN CHARLES LECONTE.
GRÉGOIRE LE ROY. — JEAN LORRAIN. — PIERRE LOUYS.
MAURICE MAETERLINCK. — MAURICE MAGRE
STÉPHANE MALLARMÉ.

Vingt-cinquième édition



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

24679

INTRODUCTION

Voici une nouvelle édition d'un ouvrage auquel le public a bien voulu faire un excellent accueil. C'est autant ce succès que le souci de tenir à jour et de compléter notre travail qui nous a engagés à le reprendre, et nous avons toutes raisons de croire qu'on en sera satisfait. La production poétique a les mêmes phénomènes que la vie elle-même. Depuis la publication de *Poètes d'aujourd'hui* sous sa première forme, quelques-uns des poètes qui y figuraient sont morts ; d'autres ont poursuivi leur œuvre ; d'autres, au contraire, sont restés stationnaires, au même point où nous les avions trouvés ; enfin, de nouveaux poètes se sont révélés, qui ont mérité en peu de temps de se faire un nom, presque une réputation. On trouvera des témoignages de tout cela dans cette nouvelle édition, où tout d'abord nous nous sommes occupés de présenter chaque poète d'une façon plus complète, plus documentée, où nous avons augmenté les choix de poèmes en raison des nouvelles œuvres publiées, et

où nous avons fait entrer plusieurs noms nouveaux, tant de poètes que notre premier cadre ne nous avait pas permis d'accueillir, que de ceux qui se sont révélés depuis. Pour la forme que nous avons observée, elle est demeurée la même, dont on trouvera l'explication à la fin de notre première introduction. On nous l'a beaucoup empruntée, pour des ouvrages analogues au nôtre, et que son succès paraît bien avoir surtout inspirés : *Anthologie des Poètes du Nord*, *Anthologie des Poètes français*, *Anthologie des Poètes du Midi*. Ce n'est pas pour nous en plaindre. Nous trouvons seulement là une indication que notre méthode n'était pas mauvaise et que nous pouvions la conserver.

Après cela, il est bien certain qu'on ne manquera pas de nous faire de nouveau quelques objections, tant sur le choix des poèmes que sur le choix des noms. Sur celui-ci, surtout. Les poètes de talent sont si nombreux ! Nous pensons y répondre à l'avance en répétant que nous n'avons eu d'autre intention que de composer des « morceaux choisis », et nullement une « anthologie ».

Nous ne saurions manquer, en terminant, d'exprimer nos remerciements aux poètes qui nous ont aidés pour nos notices, en même temps qu'aux éditeurs qui ont bien voulu nous accorder les autorisations nécessaires.

INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÉDITION

C'est ici un ouvrage didactique, si l'on veut : un guide de la poésie récente. Des livres des mieux connus d'entre les poètes qui participèrent au mouvement littéraire appelé « symboliste » nous avons extrait, non pas toutes les belles pièces, mais quelques-unes seulement des plus belles pièces, et sous le titre qu'on voit à ce travail nous les apportons au public comme un témoignage du parfait labeur d'art où se vouèrent ces écrivains et comme un renseignement direct sur leur œuvre. Et c'est ici un livre de *Morceaux choisis*, sans plus.

Nous ne pensons pas qu'il nous soit défendu de marquer que la composition de ce volume, en même temps qu'elle fut un peu délicate, manqua parfois d'agrément. Outre que nous avons en somme bien peu travaillé pour nous, de qui l'un, depuis Ronsard jusqu'à M. Charles Guérin, sait de mémoire tous les vers à peu près qu'il aime, souvent il nous fallut aller à l'encontre de notre goût. Si nous avions, en effet, écouté notre seul plaisir, tels poètes, par exemple, que nous avons accueillis, pres-

que sûrement eussent été négligés, tandis que tels autres, au contraire, non point oubliés, mais que nous ont fait omettre de multiples nécessités, tout de suite auraient eu leur place, au lieu d'être remis à, peut-être, un second bouquet. Et ces minces tristesses nous les avons retrouvées quand, avec la même douceur que si nous eussions inventorié les salles à peine connues de petits musées tantôt éclatants et sonores, et tantôt monotones et voilés, nous dûmes décider du choix des poèmes, et qu'à la place, parfois, de telles pièces d'une beauté trop neuve ou trop vive il nous fallut prendre telles autres qui, de tous points, nous semblaient convenir mieux. Mais avant tout nous faisions un livre pour le public, et seule, cette considération devait être notre guide. Avant tout, nous faisions un livre que tout le monde pourrait lire, où chacun sûrement trouverait sa complaisance... Et s'il faut le dire, dans ce sens, nous ne sommes pas loin de croire que nous avons réussi.

Il nous semble qu'on pourra juger de notre impartialité quant au milieu, à la production et au procédé d'art, si l'on veut bien examiner la liste des poètes qui figurent dans cet ouvrage et constater — les morts, et surtout Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé, tous deux hors du temps, mis à part — que nous avons accueilli aussi tranquillement M. Fernand Gregh, fêté dans les salons, que M. Raymond de La Tailhède, de qui le nom n'a

guère franchi un cercle d'écrivains ; que nous sommes allés de M. Henri de Régnier, dont l'œuvre déjà compte, jusqu'à M. Paul Valéry, qui n'a encore publié aucun livre ; et qu'à côté de poètes usant de préférence du vers libre, comme MM. Gustave Kahn, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, etc., nous avons admis, les reliant, pour ainsi dire, par MM. Francis Jammes, Maurice Magre, etc., qui pratiquent un alexandrin libéré, et par M. Paul Fort, dont les *Ballades* sont en prose rythmée, des poètes très proches du Parnasse ou tout au moins demeurés fidèles à la technique parnassienne, comme MM. Henri Barbusse, Pierre Louys, Pierre Quillard, etc.

Nous n'avons toutefois pas cru devoir observer le même détachement quant aux indications contenues au paragraphe A CONSULTER de chacune des bibliographies. Là, en effet, nous avons tenu à éviter l'encombrement autant qu'à ne signaler que des documents où se reporter utilement. Nous avons donc omis très absolument d'y rappeler à la fois ces notes et courtes chroniques, dans les journaux, lors de la parution d'un livre, et qui n'apprennent rien sur son auteur, et ces écrits montrant le parti-pris et n'ayant nul rapport avec la critique non plus, souvent, qu'avec la littérature, comme, par exemple, les articles de M. Henry Fouquier au sujet de Paul Verlaine et de Stéphane Mallarmé.

Il ne nous reste plus qu'à expliquer la méthode

de classement que nous avons observée et qui est tantôt l'ordre alphabétique et tantôt l'ordre chronologique.

Les poètes sont rangés selon l'ordre alphabétique.

Les poèmes se suivent selon l'ordre chronologique, c'est-à-dire selon l'ordre de leur création ; à ceux figurant sans titre dans le volume original, nous avons, pour plus de clarté, donné comme titre soit le premier vers, soit le début du premier vers ; chaque poème est suivi du nom de l'ouvrage duquel il est extrait ; et les poèmes non accompagnés d'une telle indication sont des poèmes ou tout à fait inédits ou qui n'ont pas encore été publiés en volume.

Chaque bibliographie comprend, principalement : LES ŒUVRES et A CONSULTER, ce dernier paragraphe divisé lui-même en deux parties : les livres, puis les journaux et les périodiques. LES ŒUVRES sont rangées selon l'ordre chronologique, c'est-à-dire selon l'ordre de parution. Et l'ordre alphabétique par noms d'auteurs a été observé pour tout le paragraphe : A CONSULTER, qu'il faut lire ainsi : nom d'auteur, titre du livre, lieu d'édition, nom d'éditeur, et date d'édition ; puis : nom d'auteur, titre de l'article, titre du journal ou périodique le contenant, et date dudit.

HENRI BARBUSSE

1874

M. Henri Barbusse est né à Asnières (Seine), le 17 mai 1874. Il a été lauréat du concours de poésie de *l'Echo de Paris* en 1893, et il a épousé, en 1898, la fille cadette de M. Catulle Mendès. M. Barbusse, qui a été critique dramatique à la *Grande Revue*, et qui est aujourd'hui rédacteur en chef du magazine *Je Sais Tout*, n'a publié, comme poète, que ce volume *Pleureuses*, dont sont extraits les poèmes qu'on va lire. M. Catulle Mendès l'a apprécié en ces termes quand il parut : « C'est plutôt un poème, ce livre, un long poème, qu'une succession de pièces, tant s'y déroule visiblement l'histoire intime et lointaine d'une seule rêverie. *Les Pleureuses* viennent l'une après l'autre ; tous leurs yeux n'ont pas les mêmes larmes, mais c'est le même convoi qu'elles suivent, le convoi, dirait-on, d'une âme morte avant de naître... C'est bien une âme, oui, plutôt même qu'un cœur, qui se désole en ce poème, tant tous les sentiments, l'amour, les désespoirs, et les haines aussi s'y font rêve... *Les Pleureuses* pleurent en des limbes, limbes de souvenance où se serait reflété le futur. Et en cette brume de douceur, de pâleur, de langueur, rien qui ne s'estompe, ne se disperse, ne s'évanouisse, sans disparaître délicieusement... Pas de plainte qui ne soit l'écho d'une plainte qui fut un écho. Et c'est le lointain au-delà du lointain... » Depuis, M. Barbusse semble s'être tourné de préférence vers l'art du romancier, avec *Les Suppliants* et *L'Enfer*, deux romans parus le premier en 1903, et le second en 1908.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Pleureuses**, poésies. Paris, Fasquelle, 1895, in-18. — **Les Suppliants**, roman. Paris, Fasquelle, 1903, in-18. — **L'Enfer**, roman. Paris, Libr. Mondiale, 1908, in-18.

À consulter. — **F. Coppée** : *Mon franc-parler*, 4e série, Paris, Lemerre, 1896. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, et Fasquelle, 1903, in-8.

Henri Chantavoine : *Poètes et poésies.* Journal des Débats, 21 novembr 1895. — **Catulle Mendès** : *Henri Barbusse.* Echo de Paris, 30 avril 1895 — **L. Muhlfeld** : *Chronique de la littérature.* Revue blanche, 1er juin 1895 — **Pierre Quillard** : *Henri Barbusse.* Mercure de France, août 1895.

LE SOURIRE

Sa fragilité nous unit.

Ma sœur, quand tu souris, on croit
Que c'est ton âme sur la terre...
Mais pour moi, c'est le grand mystère
Qui m'éblouit au seuil de toi !

Le sourire, c'est ce qu'on donne !...
C'est, un mensonge parfois vrai,
C'est, dans tes beaux yeux de secret,
La caresse autre, quoique bonne.

Il faudrait tant, couple royal,
Sur la grand'route, avec vaillance,
Passer dans l'éclat du silence
Et le grave mépris du mal !

Pourtant, ton rire de lumière
Restera notre pureté.
Ce sera dans l'éternité
Notre vague et pauvre prière.

Notre prière et notre foi,
Et ton regard dans notre église ;
Ce sera l'image précise
De ta bouche qui pense à moi.

Après toute métamorphose,
Lorsque le soir sera l'oubli,
Je verrai ton rire pâli
Rester comme la seule chose,

Jusqu'au moment assoupissant
Où, calme à tes mains disparues,

HENRY BATAILLE

1872

M. Henry Bataille est né à Nîmes en 1872, et n'a publié, comme poète, qu'un seul livre : *Le Beau Voyage*. Ce livre se compose de trois parties distinctes : *La Chambre blanche*, *Le Beau Voyage* et *Et voici le Jardin*, dont la première parut d'abord en plaquette en 1895, avec une préface de Marcel Schwob, dont nous extrayons ces passages : « Voici un petit livre tout blanc, tout tremblant, tout balbutiant. Il a l'odeur assoupie des chambres paisibles où l'on se souvient d'avoir joué, enfant, pendant les longues après-midi d'été. Toutes les petites filles y sont coloriées comme dans les livres d'images, et elles ont des noms semblables à des sanglots puérils. Toutes les petites maisons y sont de vieilles petites maisons de village, où de bonnes lampes brûlent la nuit ; et toutes leurs petites chambres sont des cellules de souvenir que traversent des poupées lasses, souriantes et fanées ; et on y entend le crépitement de la pluie sur le toit ; et au-dessus des croisillons des fenêtres on voit fuir les canards gris ; et le matin, au cri du coq, on est saisi par l'haleine des roses. Doux petit livre qui s'attarde ! Ses paroles sont murmurées ou minaudées, ses phrases emmaillottées par d'anciennes mains tendres de nourrices, ses poèmes étendus dans des lits frais et bordés où ils sommeillent à demi, rêvant de pastilles, de princesses, de nattes blondes et de tartines au miel... »

On remarquera sans doute dans les poèmes de *La Chambre blanche* une certaine parenté avec ceux de M. Francis Jammes, au moins pour les « motifs », car la manière du poète d'Orthez est plus directe, plus sincère et plus vraie, on pourrait presque dire : moins artiste. A lire les dates des poèmes de *La Chambre blanche*, il paraît bien cependant qu'il n'y a nullement eu influence de M. Jammes sur M. Bataille. Les deux poètes se sont simplement rencontrés, peut-être même en s'ignorant l'un l'autre. Comme le disait Marcel Schwob dans sa préface, ils sont tous deux « poète des choses inanimées et des

bêtes muettes. Ce sont deux âmes sœurs, pareillement sensibles, et qui tressaillent aux mêmes attouchements. »

Depuis quelques années, M. Henry Bataille s'est fait une place assez remarquable comme auteur dramatique. Après avoir débuté au Théâtre de l'Œuvre, avec *La Belle au Bois dormant* et *Ton Sang*, représentés en 1894 et 1897, il a fait jouer successivement *La Lépreuse* à la Comédie Parisienne, *L'Enchantement*, à l'Odéon, *Résurrection*, épisode tiré du roman de Tolstoï, également à l'Odéon, *Le Masque*, *Maman Colibri* et *La Marche Nuptiale*, au Vaudeville, et *La Femme nue*, à la Renaissance.

M. Henry Bataille a collaboré au *Journal des Artistes*, au *Mercure de France*, à *la Vogue* (nouvelle série 1899), au *Matin*, au *Figaro*, etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **La Belle au bois dormant**, féerie lyrique en 3 actes, en collaboration avec M. Robert d'Humières, représentée sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, en 1894. (Voyez : *La Belle au bois dormant*, etc., musique de Georges Hue, réduction pour piano par Henry Frène, 1895, in-fol.). — **La Chambre blanche**, poésies. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-16. (Réimpr. dans *Le Beau voyage*, Paris, Fasquelle, 1904, in-18). — **Ton Sang, précédé de la Lépreuse**, théâtre. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — **L'Enchantement**, comédie dramatique en 4 actes, représentée sur la scène du Théâtre de l'Odéon, le 10 mai 1900. Paris, Fasquelle, 1904, in-18 (publiée avec *Maman Colibri* ; voir plus loin). — **Têtes et Pensées**, lithogr. et écrites. (Portraits de *Tristan Bernard, Alfred Capus, Jules Case, Maurice Donnay, Paul Fort, André Gide, Gustave Kahn, Jean Lorrain, Pierre Louys, Octave Mirbeau, Robert de Montesquiou, Catulle Mendès, Lucien Muhlfeld, André Picard, Henri de Régnier, Jules Renard, Georges Rodenbach, Edmond Sée, Jean de Tinan, Pierre Valdagne, Fernand Vandérem, Willy.*) Paris, Ollendorff, 1901, gr. in-4. — **Le Masque**, comédie en trois actes, représentée sur la scène du Vaudeville, le 24 avril 1902. Paris, Fasquelle, 1907, in-18 (publiée avec *la Marche nuptiale*, voir plus loin). — **Résurrection**, drame en cinq actes et un prologue d'après le roman de Tolstoï, représenté sur la scène du Théâtre de l'Odéon, le 14 novembre 1902, et repris sur la scène de la Porte-Saint-Martin, le 25 janvier 1905. Paris, Fasquelle, 1905, in-18. — **Maman Colibri**, comédie en quatre actes, représentée sur la scène du Vaudeville, le 8 novembre 1904 (publiée avec *l'Enchantement*, voir l'article suivant). — **Théâtre : L'Enchantement, Maman Colibri**. Paris, Fasquelle, 1904, in-18. — **Le Beau voyage**, poésies [*La Chambre blanche. Le Beau voyage. Et voici le jardin*], avec un portrait de l'auteur, en lithographie, par lui-même. Paris, Fasquelle, 1904, in-18. — **La Marche nuptiale**, pièce en quatre actes [représentée sur la scène du Vaudeville, le 27 octobre 1905]. Paris, s. l. n. d. (Imprimerie de « l'Illustration »), 1905, in-8. — **Poliche**, comédie en 4 actes [représ. à la Comédie-Française, le 10 déc. 1906]. Paris, s. l. n. d. (Impr. de « l'Illustration ») 1907, in-8. — **Théâtre : Le Masque. La Marche nuptiale**. Paris, Fasquelle, 1907, in-18.

Préface. — **Marcel Cruppi** : *La Violence*. Paris, B. Grasset, 1908, in-18.

A consulter. — **Léon Blum** : *Au Théâtre*. Paris, Soc. d'éd. littér. et artist., 1906, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine* (1905), etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Jules Lemaître** : *Impressions de théâtre*, 10e série, Paris, Lecène et Oudin, 1898, in-18. — **Robert de Souza** : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18.

Ernest Gaubert : *Henry Bataille*. Mercure de France, 15 avril [illegible].

Iconographie :

Henry Bataille : *Lithographie*, publiée en tête de l'édition du *Beau Voyage*. Paris, Fasquelle, 1904, in-18. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans le *IIe Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — **Sem** : *M. Henry Bataille, auteur du « Masque »*. Journal, 24 avril 1902.

LE MOIS MOUILLÉ

Par les vitres grises de la lavanderie,
J'ai vu tomber la nuit d'automne que voilà...
Quelqu'un marche le long des fossés pleins de pluie...
Voyageur, voyageur de jadis, qui t'en vas,
A l'heure où les bergers descendent des montagnes,
Hâte-toi. — Les foyers sont éteints où tu vas,
Closes les portes au pays que tu regagnes...
La grande route est vide et le bruit des luzernes
Vient de si loin qu'il ferait peur... Dépêche-toi :
Les vieilles carrioles ont soufflé leurs lanternes...
C'est l'automne : elle s'est assise et dort de froid
Sur la chaise de paille au fond de la cuisine...
L'automne chante dans les sarments morts des vignes...
C'est le moment où les cadavres introuvés,
Les blancs noyés, flottant, songeurs, entre deux ondes,
Saisis eux-mêmes aux premiers froids soulevés,
Descendent s'abriter dans les vases profondes.

(*La Chambre blanche*. Fasquelle.)

LA NUIT D'OCTOBRE

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Causons un brin de souvenir...
La fenêtre ouverte à demi

Nous enverra l'ancien zéphir
Qu'ont caressé bien des poètes...
Nous reverrons le triste temps
Où l'on faisait les amourettes
En mélancolie de printemps,
Quand on avait de longs cheveux,
Qu'on raclait des airs de bohême,
Au printemps des premiers aveux. —
Et rêvons les mansardes blêmes,
Et les pots de vin engloutis
De ces crânes aux fortes lèvres
Qui, le cœur brisé, sont partis
Dans des cimetières de fièvres,
Au pays des premiers amours...
De ces gueux à la taille fine,
Au boléro de troubadours,
Qui s'en allaient dans la ravine
Pleurer celles qui ne sont plus,
Ceux qui sont morts sans qu'on pâlisse,
Au temps des longs chapeaux pointus,
En prononçant le nom d'Alice...
Et qui, sous les saules d'hiver,
Songent morts à leur endormie...
Et ce temps-là, c'était hier,
O ma lampe, ô ma pauvre amie !..

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Le temps n'est plus où sous tes yeux
Sous ton froid regard de momie,
Les poètes dévotieux,
Avec leurs muses d'élégie
Sanglotaient des sanglots frileux...
Triste nuit, de leur sang rougie,
Toi, pâle Muse aux doux yeux bleus,
Qui chantais à la pleine lune,
Tout est passé, comme le cri
D'un oiseau blessé dans la hune...
Ta pauvre robe a défleuri,
Fille des âmes solitaires...

Temps des romances, temps naïfs,
Quand les amants aux cimetières
S'en allaient pleurer sous les ifs...
Qui donc remettra vos parures
Et vos bouquets abandonnés,
O langoureuses créatures,
Portraits aux cadres écornés ?
Quand reverrons-nous, près des tables
Où veillaient les jeunes rêveurs,
Les amoureuses charitables
Prier tous bas avec ferveur ?...
O jadis ! douces nuits de mai...
O temps des longues diligences...
Des dames en cabriolet...
Je suis né tard et sans croyances,
Voici la pluie avec le vent...
J'entends hurler la cheminée,
Comme une sorcière avinée,
Et s'égoutter l'eau sur l'auvent.

(*La Chambre blanche*. Fasquelle.)

LES SOUVENIRS

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes...
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant...
J'accueille quand il veut le souvenir qui passe,
Je lui dis : « Mets-toi là... Je reviendrai te voir... »
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir. —
Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure.
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,

Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie...
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître ;
De la route je vois leurs petites fenêtres, —
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent
Je passe...
Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux, on ne se souvient guère...

Pourtant, je sens en moi se fermer des paupières.

(*La Chambre blanche.* Fasquelle.)

L'ADIEU

Mon enfance, adieu mon enfance. — Je vais vivre.
Nous nous retrouverons après l'affreux voyage,
Quand nous aurons fermé nos âmes et nos livres,
Et les blanches années et les belles images...
Peut-être que nous n'aurons plus rien à nous dire !
Mon enfance... tu seras la vieille servante,
Qui ne sait plus bercer et ne sait plus sourire,
Et moi, plein de ton amertume vigilante,
J'ensevelirai le mystère des paroles...
Adieu. — Nous rouvrirons les portes du village,
Et ce sera la nuit de fête qui console...
Et la pluie mouillera ces tendres paysages...
Les paysans d'alors dormiront dans leurs chambres...
Et les jardins auront leur place accoutumée...
Ce sera quelque nuit limpide de décembre,
Avec la même route unie et parfumée...
Et les branches qui font des silences soudains...
Les femmes qui traversent une lampe à la main...

Les chiens maigres et plats étendus sur le sable...
Le bruit dans les massifs des grands rhododendrons...
Ces poussières d'amour que nous ramasserons,
Et tous nos bons regrets assis à notre table...
Je vous retrouverai le soir d'une journée, —
Les étoiles du champ viendront à la veillée,
Et vous me laisserez pleurer, sur vos genoux.

. . . .

Nous entendrons le vent s'endormir dans les arbres ; —
Puis je regarderai mes deux mains apaisées,
Sous le clair silence du vieil abat-jour vert...
Peut-être-un souffle triste ouvrira la croisée...
On entendra passer les longs chemins de fer...
Et la lune ne sera pas encor levée. —
Pauvre petite vieille enfance retrouvée,
Ce sera comme si je n'avais pas souffert...
Pas souffert ? est-ce vrai ? nous n'avons pas pleuré,
Pas souffert ? oh ! répète le, ma grise amie, —
Et vienne ce beau soir que j'évoque à mon gré,
Où nous caresserons nos lèvres endormies...
Ce soir-là, ce soir-là, je saurai bien des choses...
Je ne te plaindrai plus de n'avoir pas de roses...
Je comprendrai la joie du phalène qui meurt...

Alors nous éteindrons la lampe avec douceur.

(*La Chambre blanche*. Fasquelle.)

DIALOGUE DE RENTRÉE

. . . .

Avant d'entrer, assieds-toi là, sur cette malle.
N'importe où... oui, là... que nous nous regardions
Pour la première fois dans les yeux. Qui es-tu ?
Que peux-tu être ? d'où me viens-tu,
Avec ce grand visage pâle ?
Je n'avais jamais vu tes yeux dans toute leur étendue.
Comme ils sont grands ! Oh ! qui es-tu,
Toi qui viens m'apporter la chaleur de ces mains ?

As-tu pleuré ? — Oui, j'ai pleuré. — As-tu souffert ?
— Oui, j'ai souffert. — Et qu'en as-tu gardé ? — Rien.
Des dates comme de vieilles lettres... Oui, j'ai souffert !
Un mouvement incessant vers des demeures nouvelles
M'a porté jusqu'à vous. — Et les regrets ? — Non. Quels
— Pourtant les lieux que l'on aimait... — J'ai tant voyagé !
Ne vous ai-je pas dit que souvent je me lève
Pour chercher un objet que je crois avoir posé
Dans telle chambre, à tel endroit... « Mais non, je rêve.
C'était à Bordeaux, dis-je,... non, c'était à Lyon...
Ou la dernière fois que je fus à Marseille... »
J'ai quelquefois pleuré de tout ce qui s'éveille
Et renaît d'une si mystérieuse confusion.
— Oui, vous me l'avez dit, c'est vrai, je me rappelle...
Et bien, voici encore une demeure nouvelle
Où vous allez entrer. Ça ne vous effraie pas ?
Combien de temps resterez-vous ?...
Je tâcherai d'être bon ce temps-là...
C'est si joli le ton de vos paupières près des joues !

. . . .

Tu l'as beaucoup aimé ? — Oui, nous nous sommes séparés
Sans un mot. La voiture allait au pas. Je regardais
La route; le conducteur était assis
Sur le brancard avec un grand chapeau de feutre gris...
Comme il y a longtemps de cela, mon dieu !
— Douce voix ! douce voix ! éternelle figure !
Je te consolerai, tu verras, de mon mieux.
Je voudrais te bercer avec un grand murmure,
D'une religion profonde, sans paroles,
Chère tête, et par avance résigné
Au phénomène argenté de tes pleurs, mon beau saule !
— Je te sens bien à tort tout émotionnée ;
Nous allons entrer là. Il y fait bon vivre : on me l'a dit.
Le pays ravissant que ton désir caresse
Tu le sais chimérique, et vaine ta tristesse !
Etire-toi, va. Etends tes belles mains à la nuit...
— Vous ne m'en voulez pas ? — Non. Et soit béni
L'apprentissage douloureux de tant d'années
Qui t'a suavement habituée aux lèvres...

— Dire que c'est ici que vous m'avez menée!...
Voilà ma vie. Et vous?... — Oh! moi...
Tu ne comprendrais pas, tu es bien trop jolie.
Chut! ne dis rien, tais-toi... je te vois, je te vois
A travers tes yeux d'eau que le ciel a remplis,
Je te vois à travers ton front où j'ai soufflé,
A travers ta souffrance et ta simplicité,
Je te vois, je te devine, tu es là,
Dégantée à jamais pour mes mains entr'ouvertes,
Et du geste divin de la tristesse offerte
Tu as ramené toute l'ombre sur nous deux...
Allons, on peut entrer maintenant? — Si tu veux.

(*Le Beau Voyage*. Fasquelle.)

LA FONTAINE DE PITIÉ

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes.
Les cœurs désabusés les savent bien fidèles.
On apprend, dès l'enfance, à n'en jamais douter.
Ma mère à la première a dit : « Combien sont-elles? »

Des larmes sont en nous et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
à les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
à tout venant, sans peur de tarir la dernière.
Et celle-là, pourtant, vaut bien qu'on la retienne!

Non, ce n'est pas les fleurs, non, ce n'est pas l'été
qui nous consoleront si tendrement, c'est elles.
Elles nous ont connus petits et consolés.
Elles sont-là, en nous, vigilantes, fidèles.
Et les larmes aussi pleurent de nous quitter.

(*Le Beau Voyage*. Fasquelle.)

NOCTURNE

Sur le banc vert où dort la pluie,
C'est là que va s'asseoir ma peine,

Vers le milieu de la nuit...
Seuls, sans son maître, quand nous dormons,
Elle sort de la maison,
Et ce n'est pas moi qui la mène...
Nous, là-haut, nous rêvons, en bruines paisibles...
Alors elle s'assied sur le banc de rouille,
Délassée, et le plus commodément possible.
Elle ne sent presque pas que la pluie la mouille,
Ma peine, ma bonne peine, ma vieille peine...
De là elle entend bien les fontaines,
Les rainettes au frais, — toutes les autres tristesses
Compatissantes de la nuit...
Elle sommeille, tousse un peu, s'éveille, et puis
Regarde nos persiennes et la lueur qui baisse.
Elle dit : « Mon dieu, mon dieu!... »
Elle sait que nous ne sommes pas heureux,
Que nous ne le serions pas plus sans elle,
Et que nous ne le serons jamais...
Et la pluie sent les fleurs nouvelles,
Et la pluie a le bruit de la paix. —
Est-ce ma peine, est-ce la tienne?
Je l'ai mêlée avec la mienne,
Quelle est la mienne, quelle est la tienne?
Quelle est celle qui parle en bas?...

— Et quand je la retrouve, au réveil, dans les draps,
Ainsi qu'au soir d'hiver, entre moi et toi,
Belle comme au matin sont belles les fenêtres,
Je sens qu'elle a l'odeur d'une nuit de poète.

(*Le Beau Voyage*, Fasquelle.)

LA DERNIÈRE BERCEUSE

Chante bellement, Killoré,
La la hu lalla ! mon petit oiseau
Dans le rosier!
Chante bellement pour l'enfant qui pleure.
Qu'a-t-il donc l'enfant à pleurer ainsi ?

Dis-moi donc pourquoi tout ce grand souci ?
Le cœur de l'enfant est-il donc un cœur
Plus lourd que celui qui saute en l'oiseau,
Dans le rosier ?
La la hu lalla, dodo, petit, do,
Entre la pente gazonnée et la prairie
Il y a de quoi, tu sais bien,
Aller s'endormir dans le romarin,
Dans le romarin qui sent bon la pluie.
Pour aller rejoindre, en bas, sous la terre,
La fraîcheur de l'eau qui court en plein bois
Et ne savoir plus ce qu'est la lumière,
Il y a de quoi.

C'est non loin de ma métairie,
D'où s'en vient l'odeur des doux colombiers,
Que se calmera cet enfant qui crie,
Sais-tu ce qu'il faut? il faut l'emporter.
La la hu lalla !
Du côté de Moux et de Pexiora...
Sais-tu ce qu'il faut pour mettre à couvert
Le plus bel amour qui soit sur la terre ?...
Pas plus qu'il n'en faut pour un arbre vert !

Sais-tu ce qu'il faut pour mettre à l'abri
Tout l'amour du ciel et de mon royaume,
Le plus grand chagrin, le plus grand souci,
Et la belle histoire que j'ai dite aux hommes
Que porta le monde sur son vieux dos gris ?...
Un petit arbre solitaire,
Très terre à terre,
Droit ou pointu,
Avec une pie dessus,
La la hu !...
Avec une pie dessus !

(*Le Beau Voyage*, Fasquelle.)

TRISTAN CORBIÈRE

1841-1875

Edouard-Joachim (dit Tristan) Corbière naquit à Coat-Congar, domaine situé dans la commune de Ploujean, à quelques lieues de Morlaix, le 18 juillet 1845. Il était le fils de Jean-Antoine-René-Edouard Corbière (1793-1875) fort connu en son temps comme auteur de romans maritimes : *Le Négrier*, *Les Pilotes de l'Iroise*, *Le Banian*, *Tribord et Babord*, etc., etc. Nous puisons dans l'ouvrage de M. René Martineau, qui s'est fait l'historiographe pieux et exact du poète des *Amours jaunes*, les renseignements de cette notice. L'enfance de Corbière fut debile. Déjà aussi, il manifestait ce caractère fantasque qu'on devait lui voir plus tard, et l'on raconte qu'il s'administrait des drogues pour ne pas aller à l'école. Quand sa mère, qu'il obligeait à des soins continus par sa mauvaise santé, le plaignait et l'engageait à ne pas se tracasser pour ses devoirs : « Pourtant, lui répondait-il, navré, en se frappant le front, je sens qu'il y a quelque chose là ! » A douze ans, il entra au lycée de Saint-Brieuc, mais ne put y rester que deux années et demie, obligé, par sa santé, à rentrer à la maison paternelle. Ses parents l'envoyèrent ensuite chez un cousin, à Nantes, où il suivit, comme externe, les cours du lycée. Une seconde crise de maladie vint interrompre définitivement, au bout de deux ans, ses études. Après un séjour à Cannes, il vint alors s'établir à Roscoff. Corbière avait à cette époque dix-neuf ans, et la tournure la plus singulière : grand, maigre, une barbe inculte en pointe, un nez énorme, accoutré bizarrement, tantôt en forçat, avec le bourgeron, le pantalon de toile et les sabots, tantôt en matelot, avec les bottes de mer montant jusqu'aux genoux, et un feutre cabossé. Il voulut d'abord être peintre, puis dessinateur, sans jamais avoir appris à dessiner. C'était là, comme sa poésie, pure aspiration d'artiste, au vrai sens du mot. Il peignait des démons, des diables, toutes figures portant l'empreinte de son physique, hanté qu'il était par son *type*, et crayonnant sa *charge* sur

tous les murs. Fils de marin, Corbière avait aimé de bonne heure la mer et les marins. Peu après son installation à Roscoff, il eut le désir de posséder un canot ; son père lui en fit construire un, et il navigua ainsi quelques années sur la mer de son pays, le canot bientôt remplacé par un cotre, appelé *le Négrier*, en souvenir des romans paternels, dont il était grand admirateur. C'est au cours de ces promenades maritimes qu'il composa ses premiers poèmes : *Matelots*, *Le Mousse*, *Bossu-Bitor*, *Le Renégat*, *La Fin*, *Le Douanier*, dans lesquels les « gens de mer », comme il les appelait lui-même, sont chantés comme ils l'ont été rarement. Le séjour de Corbière à Roscoff fut interrompu à deux reprises, en 1868 et 1869, par deux voyages qu'il fit en Palestine et en Italie avec le peintre Hamon. On trouve dans son œuvre des souvenirs de son passage en Italie, pays qui lui déplaisait :

> Voir Naples et... Fort bien, merci, j'en viens. Patrie
> D'Anglais en vrai, mal peints sur fond bleu-perruquier.

Pendant la guerre de 1870, trop malade pour prendre part à la campagne, Corbière resta à Roscoff. C'est là que vint le chercher en 1871, alors qu'il semblait ne plus devoir quitter cette ville, l'aventure la plus importante de sa vie, qui devait lui fournir le titre de son livre et lui en inspirer les pièces les plus curieuses. Ayant fait connaissance à la table de sa pension avec deux touristes, le comte de B... et sa maîtresse, il en résulta pour lui une liaison sentimentale qui amena bientôt son départ pour Paris. Installé rue Montmartre, dans une petite chambre où il n'avait pour tout mobilier qu'un coffre à bois sur lequel il couchait tout habillé, Corbière commença alors cette existence de bohème noctambule qui devait le tuer, dormant le jour, déjeunant à minuit, traînant dans les cafés littéraires, travaillant en flânant. Il publia quelques vers dans *la Vie Parisienne*, exactement dans six numéros (mai à octobre 1873), et, conquis définitivement par la littérature, s'occupa de réunir ses poèmes. L'éditeur trouvé, et son père ayant consenti à payer une partie des frais d'édition, *Les Amours Jaunes* parurent en décembre 1873. L'indifférence la plus complète accueillit ce volume, dont personne ne parla à l'époque. Cet insuccès ne pouvait affecter Corbière, qui ne songeait guère au public en écrivant. *Les Amours Jaunes* parus, il se remit au travail, songeant à publier un autre volume qu'il voulait intituler *Mirlitons*. Malheureusement, malade pour ainsi dire de naissance, les veilles ne tardèrent pas à l'user complètement. Un matin, des amis le trouvèrent évanoui sur le carreau de sa chambre. On le transporta à la Maison Dubois, où il resta quelque temps, n'ayant rien perdu de sa dure moquerie, toujours

aussi dédaigneux de tout étalage sentimental. « Je suis à Dubois dont on fait les cercueils », écrivait-il à sa mère. Ramené dans un état pitoyable à Morlaix, il y mourut peu après, le 1er mars 1875, à l'âge de trente ans, et fut enterré au cimetière Saint-Martin, dans le caveau de la famille. A Paris, cette mort passa inaperçue, comme était passé inaperçu le livre de Corbière. Plus tard, on le traita de fou, et son œuvre d'outrage à la morale. Il en fut ainsi jusqu'au jour où Paul Verlaine publia ses *Poètes maudits*, (1884), dans lesquels trois études étaient consacrées à Corbière et à son œuvre. La même année, J.-K. Huysmans publia *A Rebours*, et fit également une place aux *Amours Jaunes* parmi les œuvres préférées de son héros des Esseintes. Jules Laforgue, qui a beaucoup emprunté à Corbière, a ainsi défini son art : « Pas de la poésie et pas des vers, à peine de la littérature, — un métier sans intérêt plastique, — l'intérêt est dans le cinglé, la pointe sèche, le calembour, la fringance, le haché romantique... » M. Rémy de Gourmont l'a appréciée, à son tour, en ces termes : « Son talent est fait de cet esprit vantard, baroque et blagueur d'un mauvais goût imprudent, et d'à-coups de génie ; il a l'air ivre, mais il n'est que laborieusement maladroit ; il taille, pour en faire d'absurdes chapelets, de miraculeux cailloux roulés, œuvres d'une patience séculaire, mais aux dizaines, il laisse la petite pierre de mer toute brute et toute nue, parce qu'il aime la mer, avec une grande naïveté, et parce que sa folie du paradoxe le cède, de temps en temps, à une ivresse de poésie et de beauté. » Tristan Corbière, que son cousin Pol Kalig a défini « un tendre comprimé » et que M. Martineau appelle « le plus irrégulier et le plus audacieux des *poètes maudits* », s'est d'ailleurs peint lui-même de façon saisissante dans ces vers, écrits par lui en guise d'épitaphe :

Mélange adultère de tout :
De la fortune et pas le sou,
De l'énergie et pas de force,
La liberté, mais une entorse,
Du cœur, du cœur ! de l'âme, non —
Des amis, pas un compagnon,
De l'idée et pas une idée,
De l'amour et pas une aimée,
La paresse et pas le repos.
Vertus chez lui furent défaut,
Ame blasée inassouvie,
Mort, mais pas guéri de la vie,
Gâcheur de vie hors de propos,
Le corps à sec et la tête ivre,

Espérant, niant l'avenir,
Il mourut en s'attendant vivre
Et vécut s'attendant mourir.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Les Amours Jaunes** (*Ça. Raccrocs. Sérénade des Sérénades. Armor. Gens de Mer. Rondels pour après*). En frontispice un portrait de l'auteur par lui-même, à l'eau-forte. Paris, Glady, 1873, in-18. — **Les Amours Jaunes**, édition complète. Paris, Vanier, 1891, in-18 (*La même*, troisième édition avec un portrait de l'auteur publié déjà dans la première édition de *Poètes Maudits*. Paris, Messein [successeur de Vanier], 1912, in-18). — **Gens de Mer**, *Extrait des « Amours Jaunes »*. Paris, Vanier, 1891, in-18.

A CONSULTER. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Jules Laforgue** : *Œuvres complètes, Mélanges posthumes* (Voyez : *Notes sur Corbière*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **René Martineau** : *Tristan Corbière. Essai de biographie et de bibliographie*. Avec deux portr. de Tristan Corbière. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Emile Michelet** : *Corbière*, notice publiée dans les *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Paul Verlaine** : *Les Poètes maudits*. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-18.

J. Ajalbert : *En Bretagne : Un poète de la mer*. Supplément du Figaro, 31 mai 1890. — **V. Huet** : *Notes sur Tristan Corbière*. La Plume, 1 août 1890. — **René Martineau** : *Autour de Tristan Corbière*. Mercure de France, 16 septembre 1907.

Iconographie :

Tristan Corbière : *Tristan Corbière par lui-même*, eau-forte, 1re éd. des *Amours Jaunes*, 1873 ; *Id.*, *Caricature en couleurs*, reprod. dans l'ouvrage de René Martineau : *Tristan Corbière*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Anonyme** : *Portrait à la plume*. Lutèce, 24 août 1883, et 1re éd. des *Poètes maudits*, 1884. — **Luque** : *Portrait à la plume*, publié dans *Les Poètes maudits*, 2e éd., 1888, et dans *La Plume*, 15 août 1891. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

LA RAPSODE FORAINE ET LE PARDON DE SAINTE-ANNE

La Palud, 27 Août, jour du Pardon.

Bénite est l'infertile plage
Où, comme la mer, tout est nud.
Sainte est la chapelle sauvage
De Sainte-Anne-de-la-Palud...

De la Bonne Femme Sainte Anne,
Grand'tante du petit Jésus,
En bois pourri dans sa soutane
Riche... plus riche que Crésus !

Contre elle la petite Vierge,
Fuseau frêle, attend l'*Angelus ;*
Au coin, Joseph, tenant son cierge,
Niche, en saint qu'on ne fête plus...

. . . .

C'est le Pardon. — Liesse et mystères —
Déjà l'herbe rase a des poux...
— *Sainte Anne, Onguent des belles-mères !*
Consolation des époux !...

Des paroisses environnantes :
De Plougastel et Loc-Tudy,
Ils viennent tous planter leurs tentes,
Trois nuits, trois jours, — jusqu'au lundi.

Trois jours, trois nuits, la palud grogne,
Selon l'antique rituel,
— Chœur séraphique et chant d'ivrogne —
Le Cantique spirituel.

★

Mère taillée à coups de hache,
Tout cœur de chêne dur et bon;
Sous l'or de sa robe se cache
L'âme en pièce d'un franc Breton !

— Vieille verte à la face usée
Comme la pierre du torrent,
Par des larmes d'amour creusée,
Séchée avec des pleurs de sang...

— Toi, dont la mamelle tarie
S'est refait, pour avoir porté
La Virginité de Marie,
Une mâle virginité !

— Servante-maîtresse altière,
Très haute devant le Très-Haut ;
Au pauvre monde, pas fière,
Dame pleine de comme-il-faut !

— Bâton des aveugles ! Béquille
Des vieilles ! Bras des nouveau-nés !
Mère de madame ta fille !
Parente des abandonnés !

— O Fleur de la pucelle neuve !
Fruit de l'épouse au sein grossi !
Reposoir de la femme veuve...
Et du veuf Dame-de-merci !

— Arche de Joachim ! Aïeule !
Médaille de cuivre effacé !
Gui sacré ! Trèfle quatre-feuille !
Mont d'Horeb ! Souche de Jessé !

— O toi qui recouvrais la cendre,
Qui filais comme on fait chez nous,
Quand le soir venait à descendre,
*Tenant l'*Enfant *sur tes genoux ;*

Toi qui fus là, seule, pour faire
Son maillot à Bethléem,
Et là, pour coudre son suaire
Douloureux, à Jérusalem !...

Des croix profondes sont tes rides,
Tes cheveux sont blancs comme fils...
— Préserve des regards arides
Le berceau de nos petits-fils...

Fais venir et conserve en joie
Ceux à naître et ceux qui sont nés,
Et verse, sans que Dieu te voie,
L'eau de tes yeux sur les damnés !

Reprends dans leur chemise blanche
Les petits qui sont en langueur...
Rappelle à l'éternel Dimanche
Les vieux qui traînent en longueur.

— Dragon-gardien de la Vierge,
Garde la crèche sous ton œil.
Que, près de toi, Joseph-concierge
Garde la propreté du seuil !

Prends pitié de la fille-mère,
Du petit au bord du chemin...
Si quelqu'un leur jette la pierre,
Que la pierre se change en pain !

— Dame bonne en mer et sur terre,
Montre-nous le ciel et le port,
Dans la tempête ou dans la guerre...
O Fanal de la bonne mort !

Humble : à tes pieds n'as point d'étoile,
Humble... et brave pour protéger !
Dans la nue apparaît ton voile,
Pâle auréole du danger.

— Aux perdus dont la vie est grise,
(— Sauf respect — perdus de boisson)
Montre le clocher de l'église
Et le chemin de la maison.

Prête ta douce et chaste flamme
Aux chrétiens qui sont ici...
Ton remède de bonne femme
Pour tes bêtes-à-corne aussi !

Montre à nos femmes et servantes
L'ouvrage et la fécondité...
— Le bonjour aux âmes parentes
Qui sont bien dans l'éternité !

— Nous mettrons un cordon de cire,
De cire-vierge jaune autour
De ta chapelle et ferons dire
Ta messe basse au point du jour.

Préserve notre cheminée
Des sorts et du monde malin...
A Pâques te sera donnée
Une quenouille avec du lin.

Si nos corps sont puants sur terre,
Ta grâce est un bain de santé ;
Répands sur nous, au cimetière,
Ta bonne odeur de sainteté.

— A l'an prochain ! — Voici ton cierge :
(C'est deux livres qu'il a coûté)
... Respects à Madame la Vierge,
Sans oublier la Trinité.

★

... Et les fidèles, en chemise,
Sainte Anne, ayez pitié de nous !
Font trois fois le tour de l'église
En se traînant sur leurs genoux,

Et boivent l'eau miraculeuse
Où les Job teigneux ont lavé
Leur nudité contagieuse...
Allez : la Foi vous a sauvé ! -

C'est là que tiennent leurs cénacles
Les pauvres, frères de Jésus.
— Ce n'est pas la cour des miracles,
Les trous sont vrais : *Vide latus !*

Sont-ils pas divins sur leurs claies,
Qu'auréole un nimbe vermeil.

Ces propriétaires de plaies,
Rubis vivants sous le soleil !...

En aboyant, un rachitique
Secoue un moignon désossé,
Coudoyant un épileptique
Qui travaille dans un fossé.

Là, ce tronc d'homme où croît l'ulcère,
Contre un tronc d'arbre où croît le gui,
Ici, c'est la fille et la mère
Dansant la danse de Saint-Guy.

Cet autre pare le cautère
De son petit enfant malsain :
— L'enfant se doit à son vieux père...
— Et le chancre est un gagne-pain !

Là, c'est l'idiot de naissance,
Un *visité par Gabriel*,
Dans l'extase de l'innocence...
— L'innocent est [tout] près du ciel ! —

— Tiens, passant, regarde : tout passe.
L'œil de l'idiot est resté.
Car il est en état de grâce...
— Et la Grâce est l'Eternité ! —

Parmi les autres, après vêpre,
Qui sont d'eau bénite arrosés,
Un cadavre, vivant de lèpre,
Fleurit, souvenir des croisés...

Puis tous ceux que les Rois de France
Guérissaient d'un toucher de doigts...
— Mais la France n'a plus de Rois,
Et leur dieu suspend sa clémence.

— Charité dans leurs écuelles !...
Nos aïeux ensemble ont porté

Ces fleurs de lis en écrouelles
Dont ces *choisis* ont hérité.

Miserere pour les ripailles
Des *Ankokrignets* et *Kakous !...*
Ces moignons-là sont des tenailles,
Ces béquilles donnent des coups.

Risquez-vous donc là, gens ingambes,
Mais gare pour votre toison :
Gare aux bras crochus ! gare aux jambes
En *kyrie-eleison !*

... Et détourne-toi, jeune fille,
Qui viens là voir, et prendre l'air...
Peut-être, sous l'autre guenille,
Percerait la guenille en chair...

C'est qu'ils chassent là sur leurs terres !
Leurs peaux sont leurs blasons béants :
— Le droit — du — seigneur à leurs serres !...
— Le droit du Seigneur de céans ! —

Tas d'*ex-voto* de carne impure,
Charnier d'élus pour les cieux,
Chez le Seigneur ils sont chez eux !
— Ne sont-ils pas sa créature...

Ils grouillent dans le cimetière,
On dirait les morts déroutés
N'ayant tiré de sous la pierre
Que des membres mal reboutés.

— Nous, taisons-nous !... Ils sont sacrés.
C'est la faute d'Adam punie,
Le doigt d'En-haut les a marqués :
— La droite d'En-haut soit bénie !

Du grand troupeau, boucs émissaires
Chargés des forfaits d'ici-bas,

Sur eux Dieu purge ses colères !...
— Le pasteur de Sainte-Anne est gras. —

. . . .

Mais une note pantelante,
Echo grelottant dans le vent,
Vient battre la rumeur bêlante
De ce purgatoire ambulant.

Une forme humaine qui beugle
Contre le *calvaire* se tient ;
C'est comme un moitié d'aveugle :
Elle est borgne et n'a pas de chien...

C'est une rapsode foraine
Qui donne aux gens pour un liard
L'*Istoyre de la Magdalayne*,
Du *Juif Errant* ou d'*Abaylar*.

Elle hale comme une plainte,
Comme une plainte de la faim,
Et, longue comme un jour sans pain,
Lamentablement, sa complainte...

— Ça chante comme ça respire,
Triste oiseau sans plume et sans nid
Vaguant où son instinct l'attire :
Autour des Bon-Dieu de granit...

Ça peut parler aussi, sans doute,
Ça peut penser comme ça voit :
Toujours devant soi la grand'route...
— Et, quand ç'a deux sous, ça les boit.

— Femme : on dirait, hélas ! — sa nippe
Lui pend, ficelée en jupon ;
Sa dent noire serre une pipe
Eteinte... — Oh, la vie a du bon ! —

Son nom... ça se nomme Misère.
Ça s'est trouvé né par hasard.

Ça sera trouvé mort par terre...
La même chose — quelque part.

Si tu la rencontres, Poète,
Avec son vieux sac de soldat :
C'est notre sœur... donne — c'est fête —
Pour sa pipe, un peu de tabac !...

Tu verras dans sa face creuse
Se creuser, comme dans du bois,
Un sourire ; et sa main galeuse
Te faire un vrai signe de croix.

(*Les Amours Jaunes.*)

RAPSODIE DU SOURD

*A Madame D***.*

L'homme de l'art lui dit : — Fort bien, restons-en là
Le traitement est fait : vous êtes sourd. Voilà
Comme quoi vous avez l'organe bien perdu. —
Et lui comprit trop bien, n'ayant pas entendu.

Eh bien, merci, Monsieur, vous qui daignez me rendre
La tête comme un bon cercueil.
Désormais, à crédit, je pourrai tout entendre
Avec un légitime orgueil...

A l'œil. — Mais gare à l'œil jaloux, gardant la place,
De l'oreille au clou !... — Non. — A quoi sert de braver ?
... Si j'ai sifflé trop haut le ridicule en face,
En face, et bassement, il pourra me braver !...

Moi, mannequin muet, à fil banal ! Demain,
Dans la rue, un ami peut me prendre la main,
En me disant : vieux pot..., ou rien, en radouci ;
Et je lui répondrai : — Pas mal et vous, merci ! —

Si l'on me corne un mot, j'enrage de l'entendre ;
Si quelque autre se tait : serait-ce par pitié ?...

Toujours comme un *rebus*, je travaille à surprendre
Un mot de travers... — Non. — On m'a donc oublié !

— Ou bien — autre guitare — un officieux être
Dont la lippe me fait le mouvement du pâtre,
Croit me parler... Et moi je tire, en me rongeant,
Un sourire idiot — d'un air intelligent !

Bonnet de laine grise enfoncé sur mon âme !
Eh — coup de pied de l'âne... Hue ! — Une bonne femme
Vieille Limonadière, aussi de la Passion !
Peut venir saliver sa sainte compassion
Dans ma *trompe d'Eustache*, à pleins cris, à plein cor,
Sans que je puisse au moins lui marcher sur un cor !

— Bête comme une vierge et fier comme un lépreux,
Je suis là, mais absent... On dit : Est-ce un gâteux,
Poète muselé, hérisson à rebours?
Un haussement d'épaule, et ça veut dire : un sourd.

— Hystérique tourment d'un Tantale acoustique !
Je vois voler des mots que je ne puis happer ;
Gobe-mouche impuissant, mangé par un moustique,
Tête de turc gratis où chacun peu taper.

O musique céleste : entendre, sur du plâtre,
Gratter un coquillage ! un rasoir, un couteau
Grinçant dans un bouchon... Un couplet de théâtre !
Un os vivant qu'on scie ! un monsieur ! un rondeau !...

— Rien. — Je parle sous moi... des mots qu'à l'air je jette
De *chic*, et sans savoir si je parle en indou...
Ou peut-être en canard, comme la clarinette
D'un aveugle bouché qui se trompe de trou.

— Va donc, balancier soûl, affolé dans ma tête !
Bats en branle ce bon tam-tam, chaudron fêlé
Qui rend la voix de femme ainsi qu'une sonnette,
Qu'un coucou !... quelquefois : un moucheron ailé...

— Va te coucher mon cœur! et ne bats plus de l'aile.
Dans la lanterne sourde étouffons la chandelle,
Et tout ce qui vibrait là — je ne sais plus où —
Oubliette où l'on vient de tirer le verrou.

Soyez muette pour moi, contemplative Idole,
Tous les deux, l'un par l'autre, oubliant la parole,
Vous ne me direz mot : je ne répondrai rien...
Et rien ne pourra dédorer l'entretien.

Le Silence est d'or (Saint Jean Chrysostôme).

LUCIE DELARUE-MARDRUS

1880

Mme Lucie Delarue-Mardrus est née le 3 novembre 1880 à Honfleur. Son père, également né en Normandie, est avocat à la Cour de Paris. Elle a épousé, en 1900, le docteur J.-C. Mardrus, auteur d'une traduction des *Mille et une Nuits*.

Mme Delarue-Mardrus, qui a beaucoup voyagé aux côtés de son mari, a gardé un grand culte à son pays natal qu'elle a souvent chanté dans ses poèmes. On a d'elle, dans ce sens, un très beau vers : *Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !* — qui embellit à lui seul toute son œuvre. On s'est plu à reconnaître en Mme Delarue-Mardrus, dès ses débuts, une très vive originalité comme poète. Elle a de la fougue, en effet, une inspiration curieuse, et un style bien à elle. Elle donne même cette impression qu'elle n'a pas de sa langue une connaissance très complète, créant pour son besoin tel ou tel mot rarement heureux, donnant à des adjectifs des sens de substantifs, n'hésitant devant aucune image, aucune comparaison si discordantes soient-elles, avec des préciosités qui veulent étonner, et des repétitions pueriles. « Moi, je parle bizarre comme d'autres parlent français », lui a fait dire M. Charles Maurras (1). On peut trouver en elle le dernier de nos « décadents » et la première de nos « précieuses » actuelles.

Mme Delarue-Mardrus, qui fait partie du Comité du Prix de *La Vie Heureuse*, a collaboré à la *Revue blanche*, au *Mercure de France*, à *La Plume*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à *La Vie Heureuse*, à la *Revue*, au *Censeur*, à la *Revue hebdomadaire*, à *L'Ermitage*, à *Antée*, etc. Auteur dramatique, elle a fait jouer, en 1906, *Sapho désespérée*, tragedie antique, au Théâtre d'Orange, et en 1907, *La Prêtresse de Tanit*, poème dramatique, au Théâtre antique de Carthage. Elle a donné également des articles, contes et nouvelles au *Gil Blas* (1903-1906), au *Matin* (1906), au

(1) *Le Romantisme féminin : Mme Delarue-Mardrus*, Minerva, mai 1903.

Gaulois (1907) et publie régulièrement, depuis 1908, des contes dans *Le Journal*.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Occident**, poésies. Paris, éd. de « la Revue Blanche », 1900, in 8. — **Ferveur**, poésies. Paris, éd. de « la Revue Blanche », 1902, in 16. — **Horizons**, poésies. Paris, Fasquelle, 1905, in 18. — **Sapho désespérée**, tragédie antique en deux actes représentée au Théâtre d'Orange, le 6 août 1906, et sous ce titre : *Phaon victorieux*, au Théâtre Fémina des Champs-Élysées, le 11 mars 1906 (non publié). — **La Figure de Proue**, poésies. Paris, Fasquelle, 1908, in 18.

Pour paraître : **Reine de Mer**, drame en trois actes en vers.

A CONSULTER. — **Georges Casella et Ernest Gaubert** : *La Nouvelle littérature, 1895-1905*. Paris, Sansot, 1906, in 18. — **Ernest Charles** : *Les Samedis littéraires*, 5e série. Paris, Sansot, 1905, in 18. — **Robert de Montesquiou** : *Professionnelles beautés*. Paris, Juven, 1905, in 18. — **C. Poinsot** : *Anthologie des poètes normands contemporains*, Paris, Floury, 1903, in 18. — **Ch. - Th. Féret** : *Poétesses normandes. Du Bidet au Pégase*. Paris, Rey, 1908, in 8.

*** : *Madame Lucie Delarue Mardrus*. Madame et Monsieur, 11 août 1906. — **Henri Bidou** : *Madame Delarue Mardrus au pays des Arabes*. La Vie Heureuse, septembre 1905. *Madame Delarue-Mardrus chez les Marabouts du Maroc*, illustr. La Vie Heureuse, juillet 1906. — **Georges Casella** : *Madame Lucie Delarue Mardrus*, ill. Revue Illustrée, 5 janvier 1906. — **Charles Maurras** : *Le Romantisme féminin*. Minerva, 1er mai 1903. — **Léon Parsons** : *Le Docteur et Madame Mardrus au désert*. Globe Trotter, 12 octobre 1905. — Voir en outre le numéro de « Fémina » du 1er octobre 1905 (nombr. illustr).

Iconographie :

Albert Besnard : *Portrait en pied*, aquarelle, exposée à la Soc. nat. des Beaux Arts, 1905 (App. à Mme Delarue-Mardrus). — **Raymond de Brouttelles** : *Buste*, bronze, exposé au Salon d'automne, 1906. — **Capiello** : *Aquarelle* reproduite dans *La Vie Parisienne*, 1906. — **Jeoffroy** : *Caricature*. Cri de Paris, mars 1907. — **Rouveyre** : Dessin publié dans *Carcasses divines, portraits et monographies dessinés, 1905 et 1907*. Paris, J. Bosc, 1907, in-4.

RÊVEIL

Que l'engourdissement des choses et des êtres
Tressaille d'un frisson précurseur de réveil !
Sous chaque porte brûle un filet de soleil,
Le beau ciel bleu de mars entre par les fenêtres.

Allons avec nos doigts tachés d'encre au jardin,
Mêler nos cœurs troublés à la terre inquiète ;

Si l'air y est resté sans parfum, dès demain
Tout le Printemps tiendra dans une violette.

Les gazons n'ont encor de fleurs ni de bourdons,
Mais de l'herbe est poussée entre les pierres sèches,
Et, tendrement pliés, quelques cotylédons
Crèvent le sol épais avec leurs têtes fraîches.

Déjà chaque bourgeon goudronné s'est ouvert ;
Un sourd travail émeut le plus dur épiderme ;
Les vieux marrons tombés risquent un mince germe
Plein de précaution et rampant comme un ver.

Je songe sur la pierre où je me suis assise ;
Le Printemps est miré dans mes yeux matinaux :
Autour de mon repos, la saison indécise
Fait de tous les côtés piailler les oiseaux.

Le beau temps délicat chauffe ma gorge nue
Où repose ma voix, douce comme un pigeon.
Je sens avec mon cœur, au fond de l'étendue,
Le pauvre cœur humain claquer comme un bourgeon...

Hélas !... l'air déjà tiède où le printemps progresse,
Où les sens sont surpris d'un premier abandon,
N'aura-t-il pas un peu de paix et de pardon
Pour tout ce qui sanglote au monde de détresse ?..,

(*Ferveur*. Fasquelle.)

AVENIR

Normandie herbagère, éclatante et mouillée,
Mon esprit et mon sang, mon amour, mon pays,
Nous voulons venir vivre un jour, doux et vieillis
Parmi tes prés, au fond d'une maison rayée,

Et, possédant un clos planté de beaux pommiers,
Quelques bêtes, des blés et du cidre en barriques,
Essayer que nos cœurs, comme ceux des fermiers,
Se fassent plus noueux et plus forts que des triques.

Notre bien s'étendra du côté de Rouen.
La cathédrale au loin dépassera la haie,
La Seine imbibera notre herbage en jouant,
Et nous aurons à nous une petite baie.

Par des après-midi de printemps vigoureux,
Quand les aubépiniers attendent qu'on les cueille,
Nous irons doucement par les verts chemins creux
Où l'on se croit roulé dans une immense feuille.

L'été, nous rêverons, quand la nuit sent le foin.
Nous aimerons aussi les craquantes automnes,
Et l'hiver étendu sur les prés monotones,
Quand l'énorme feu flambe et qu'on s'assied au coin.

Afin, quand nous mourrons, que notre corps s'enlise
Au cœur du sol natal par la pluie arrosé,
Sous des pommiers, autour de la petite église,
Où dort profondément ma race au nez rusé,

Et qu'étant au milieu des femmes et des hommes
Qui vécurent tassés dans un même horizon,
Il tombe sur nous tous, selon chaque saison,
Les fleurs de ces pommiers, leurs feuilles ou leurs pommes.

(*Horizons*. Fasquelle.)

LA FIGURE DE PROUE

La figure de proue allongée à l'étrave,
Vers les quatre infinis, le visage en avant
S'élance : et, magnifique, enorgueilli de vent,
Le bateau tout entier la suit comme un esclave.

Ses yeux ont la couleur du large doux-amer,
Mille relents salins ont gonflé ses narines,
Et sa bouche entr'ouverte a bu toute la mer.

Lors de son premier choc contre la vague ronde,
Quand, neuve, elle quitta le premier de ses ports,

Elle mit, pour voler toutes voiles dehors.
Et ses jeunes marins criaient : « Au nord du monde ! »

Ce jour la mariait, vierge, avec l'Inconnu.
Le hasard, désormais, la guette à chaque rive,
Car, sur la proue aiguë où son destin la rive,
Qui sait quels océans laveront son front nu ?

Elle naviguera dans l'oubli des tempêtes
Sur l'argent des minuits et sur l'or des midis,
Et ses yeux pleureront les hâvres arrondis
Quand les lames l'attaqueront comme des bêtes.

Elle saura tous les aspects, tous les climats,
La chaleur et le froid, l'Equateur et les pôles ;
Elle rapportera sur ses frêles épaules
Le monde, et tous les ciels aux pointes de ses mâts.

Et toujours, face au large où neigent des mouettes,
Dans la sécurité comme dans le péril,
Seule, elle mènera son vaisseau vers l'exil
Où s'en vont à jamais les désirs des poètes ;

Seule, elle affrontera les assauts furibonds
De l'ennemie énigmatique et ses grands calmes ;
Seule, à son front, elle ceindra, telles des palmes,
Les souvenirs de tant de sommeils et de bonds.

Et quand, ayant blessé les flots de son sillage,
Le chef coiffé de goëmons, sauvagement,
Elle s'en reviendra comme vers un aimant
A son port, le col ceint des perles du voyage,

Parmi toutes les mers qui baignent les pays,
Le mirage profond de sa face effarée
Aura divinement repeuplé la marée
D'une ultime sirène aux regards inouïs.



... J'ai voulu le destin des figures de proue
Qui tôt quittent le port et qui reviennent tard.
Je suis jalouse du retour et du départ
Et des coraux mouillés dont leur gorge se noue.

J'affronterai les mornes gris, les brûlants bleus
De la mer figurée et de la mer réelle,
Puisque, du fond du risque, on s'en revient plus belle,
Rapportant un visage ardent et fabuleux.

Je serai celle-là, de son vaisseau suivie,
Qui lève haut un front des houles baptisé,
Et dont le cœur, jusqu'à la mort inapaisé,
Traverse bravement le voyage et la vie.

(*La Figure de Proue*. Fasquelle.)

CHANT DE LA PASSION

Le Christ en croix avec des clous dans ses paumes,
    Avec des clous dans ses deux pieds.
Ses yeux de mendiant promettent des royaumes
    A ses dernières amitiés.

Sa mère, doucement, repose, évanouie
    Dans les bras désolés de Jean.
Madeleine est debout, toison épanouie,
    Ses cheveux sont d'or et d'argent.

Madeleine est debout, blanche et la gorge haute,
    Le corps fier, le chef orgueilleux.
Elle palpite encor de la multiple faute,
    Ses cils font la nuit sur ses yeux.

La pécheresse et Dieu, l'un en face de l'autre,
    Sont ainsi sur le Golgotha,
Et Madeleine dit : « Maitre, vois ton état !
    Vois ta mère et vois ton apôtre !

« Ils succombent au poids de leurs propres douleurs,

Négligeant la suprême Tienne.
Si moi seule, debout, je t'assiste sans pleurs,
C'est que je ne suis pas chrétienne.

« Tous les tiens se noieront dans ce tiède chagrin,
Car, à cause de toi, leur âme
Sera faible en dessous des cilices de crin,
O Jésus, ô fils de la Femme !

« Tu meurs sans avoir su ce qu'était le bonheur,
La joie ici-bas, seule vraie.
Sur tes sillons humains, ô morose semeur,
Croît la tristesse, cette ivraie.

« Moi, j'avais sur tes pieds répandu mon parfum,
Croyant t'embaumer jusqu'à l'âme.
Mais t'essuyant avec mes cheveux chauds de femme
Je n'ai fait qu'un geste importun.

« Car tu n'as pas compris que l'essence coûteuse
Et le frisson de mes cheveux,
C'était l'enseignement de la chair amoureuse,
La leçon de la Vie aux Dieux.

« Il est plus de mystère, il est plus de musique
Parmi les choses d'ici-bas,
Il est plus d'infini dont on n'approche pas
Que dans ton ciel métaphysique.

« Or, Madeleine, l'amoureuse que voilà,
T'enseigne, ô moribond farouche !
Apprends d'elle aujourd'hui comment tout l'Au-Delà
Tient dans un baiser sur la bouche ! »

Madeleine étreignant le Christ assassiné,
Dont la face se désespère,
Mord la bouche qui crie : « O mon Père, mon Père.
Pourquoi m'avoir abandonné ? »

Et Madeleine dit : « Ineffable victime
De mes lèvres rouges d'émoi,
Les femmes à venir feront toutes le crime

De t'aimer d'amour comme moi.

« Chacune, ô doux, ô blond, voudra de ton haleine
Et quand elle priera, la nuit,
Elle ne saura pas qu'elle est la Madeleine
Éprise du Dieu qu'elle suit.

« Pourquoi t'être penché vers une courtisane,
Emmanuel, toi que j'aimais?
Tout ton enseignement, sous mon souffle profane
Défaille d'amour à jamais.

« Sur la ruine des sens ta morale est batie,
Mais tu n'as pas prévu la fin,
Toi qui n'as pas prévu le baiser de l'hostie,
Dont tant de bouches auront faim.

« Tu croyais n'avoir fait qu'une dure promesse
De paradis après la mort ;
Mais voici reparaître au travers de la messe
Mon parfum et mes cheveux d'or.

« Regarde s'élever sous ta pauvre truelle,
— De pierre et de verre brillant, —
Une belle maison mystique et sensuelle,
Parfumée aux grains d'Orient.

« L'horizon, hérissé déjà de cathédrales,
Remplit tes yeux mourants d'effroi.
O Rabbi ! Je t'entends qui te plains et qui râles :
Peut-être as-tu perdu ta foi !

« Meurs ! Tout mon parfum reste à travers ton histoire !
O toi qui ne me craignais point,
Mes cheveux sont dans ta doctrine, et c'est ma gloire
De t'avoir à tout jamais oint.

« Meurs ! Écoute, en dépit de ta parole austère,
Autour de ta croix, follement,
Crier vers toi l'Amour, revanche de la terre,
O Jésus, éternel amant ! »

EMILE DESPAX

1881

M. Emile Despax est né à Dax (Landes), le 14 septembre 1881. Il est l'arriere-petit-fils du médecin Jean Hameau, qui, le premier, écrivit un *Traité des Virus*, nia la « génération spontanée » et fut le précurseur de Pasteur. M. Emile Despax, emmené tres jeune aux colonies, passa son enfance aux îles Comores et à La Reunion. Rentré en France, il passa quelques années au lycée de Bordeaux, puis vint à Paris achever ses études au lycée Henri IV. Il était encore collégien qu'il collaborait déjà au *Mercure de France*, à *La Plume*, a *L'Ermitage* et à la *Renaissance latine*. Une petite plaquette qu'il publia hors commerce, *Au seuil de la lande*, le fit, en 1902, alors qu'elle n'était encore qu'à l'état de manuscrit, candidat au prix Sully-Prudhomme. Classé premier, il se vit cependant refuser le prix, pour n'avoir pas observé rigoureusement dans ses poèmes la technique parnassienne. Quelque temps après, il publia un recueil de tous ses vers : *La Maison des Glycines*, auquel l'Academie française, plus libérale en même temps que plus clairvoyante que le Comité du Prix Sully-Prudhomme, décerna, en 1906, le Prix Archon-Despérouses. Depuis 1906, M. Emile Despax est attaché au Cabinet du ministre des Colonies, comme chef du secrétariat particulier.

M. Emile Despax est vraiment l'image du poète dans sa jeunesse, sensible et rêveur, tendre et melancolique, et il est egalement peu de débutants chez qui l'on sente une aussi belle sincérité, et ce souci de n'exprimer que ce qui est bien soi, sans emprunts ni imitations. Ses poèmes sont faits de détails, de souvenirs, d'impressions et d'observations de sa vie de chaque jour, dont un grand don d'harmonie a composé des ensembles pleins d'émotion. Il y a là beaucoup de vers qu'on peut relire, ce qui est souvent rare chez un jeune poète.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Au Seuil de la Lande**, poésies, couverture de Georges Bergès. Paris, éd. du Mercure de France, 1902, in-8, 130 ex. (Les vers de cette

plaquette ont été réimprimés dans l'ouvrage suivant). — **La Maison des Glycines, 1899-1905**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18.

A CONSULTER. — **Georges Casella et Ernest Gaubert** : *La Nouvelle littérature, 1895-1905*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **Jean de Gourmont** : *Poètes nouveaux*. Mercure de France, 1er septembre 1906. — **Pierre Quillard** : *Les Poèmes*. Mercure de France, 15 décembre 1905. — **S.** (Henri Chantavoine) : *Au Jour le Jour. Jeunes poètes*. Journal des Débats, 28 mai 1906.

Iconographie :

Claudio Castelucho : *Portrait*, peinture (1902). — **Richard Miller** : *Portrait*, sanguine (1906). [Ces deux portraits appartiennent au poète.]

SONNETS

I

Les cœurs, les pauvres cœurs délaissés qu'on renie
Ont adoré les cœurs qui les ont consolés.
Petite sœur de bon amour, accueillez-les,
Les vers pieux en qui mon cœur vous a bénie.

Comme deux cloches d'or diraient leur litanie,
Vos lèvres ont chanté les bonheurs exilés,
Mes yeux étaient encor bien tristes, bien troublés
Au souvenir trop cher de l'amitié bannie ;

Mais vous avez posé vos mains pures sur eux,
Comme pour effacer le rêve douloureux,
Comme pour éloigner la mauvaise chimère ;

Et j'ai frémi, croyant sentir dans sa douceur,
Descendre le baiser candide d'une sœur
Où tremblerait un peu de l'âme d'une mère.

II

Je rêve un soir de charme grave. Les vallons
Seraient bleus sous le noir-violet des collines ;

Des ramiers reviendraient vers les sourdes glycines
Bourdonneuses au vol doré des lourds frelons.

Nous aurions rencontré pleurant des enfants blonds
Égarés dans le calme odorant des ravines ;
Et la nuit monterait anxieuse et divine,
Ses pieds d'argent noyés dans l'ombre des sillons.

Avec comme un parfum triste de fleurs fanées,
Les vents tièdes fuiraient en laissant des traînées
D'airs de flûtes errer aux franges des roseaux,

Et vers les joncs obscurs où la lune se lève,
Nos âmes descendraient le silence des eaux,
En souriant, comme deux sœurs, au même rêve.

(1901.)

DITES-LUI

Dites-lui que j'ai mal parce que je suis lâche ;
Qu'en mon cœur son amour est comme un coup de hache
Et qu'il saigne, ce cœur, sous le coup, et se fend ;
Dites-lui que je suis son chien ou son enfant
Suivant qu'elle m'éloigne ou bien qu'elle m'attire ;
Mais dites-lui que je préfère ce martyre
A tout ce qui, faisant le bonheur, n'est pas vous,
Bel art des vers français sonores, forts et doux.
Elle vous aime. Elle n'est pas de vous jalouse.
Dites-lui que le ciel, les arbres, la pelouse,
Les filles qui, le soir, rentrent des ateliers
Avec de grands fils blancs pris dans leurs tabliers,
La lueur du matin sur les toits, l'avenue
Où danse en se dorant une lumière nue,
Que Notre-Dame et les clochers aériens,
Que les anges, que Dieu, que tout cela n'est rien.
Soleil et ciel, azur et mer, vendange et vigne,
Qu'elle est tout. Que je suis, moi, son enfant, indigne
De la flatter avec mes doigts lourds, et d'oser,
Même en fermant les yeux, toucher à son baiser,

Et que c'est de cela que me vient ma souffrance.
Dites-lui, par ce soir où les femmes de France,
Comme les beaux rosiers des matins argentés,
Se couvrent des moiteurs troublantes de l'été,
Que j'ai laissé, vaisseau sans voiles et sans rames,
Son souvenir béni voyager dans mon âme ;
Que je n'ai pas souffert d'entendre dans le soir,
Ce berger en béret qui, le long du trottoir,
Sifflait l'air du pays de Béarn à ses chèvres ;
Que j'ai senti ses cils bouger contre mes lèvres
Et que, comme j'étais bien pâle et désolé,
O vers qu'elle aime tant, vous m'avez consolé.

(*La Maison des Glycines.*)

BONHEUR

O cher hôte d'un soir, Bonheur, c'est vous, voyez :
Voici l'encre, voici les livres, les cahiers ;
Voyez : voici les vers que j'écrivis, pour elle,
Vous qui vous attristez d'un chant de tourterelle,
Si vous lisez ces vers, vous verrez, par moments,
Qu'ils sont doux et blessés comme un roucoulement.
Mais, ce soir, si j'écris, c'est sous votre dictée.
Parlez-moi. Cher Bonheur, vous l'avez donc quittée ?
Elle dort, n'est-ce pas ? Et, tandis qu'elle dort,
Un reflet de la nuit joue à ses ongles d'or ?
Le ciel a cette fois tant d'étoiles. C'est l'heure
Où la veille retient ouverts les yeux qui pleurent.
Vous n'êtes pas parti parce qu'elle pleurait ?
Je puis vous accueillir, ô Bonheur, sans regret,
Je puis vous dire : Ami, vous garder, vous sourire
Vous écouter. Je puis tout croire et tout écrire ?
Elle m'aime. Je l'aime. Et vous, vous êtes là.
C'est vous que si longtemps notre amour appela.
Dites : La vie est belle et le destin contraire.
Comme vous ressemblez au Chagrin, votre frère
Mais, lorsque vous venez, on ne vous entend pas.
Lui, nous faisait du mal quand il venait. Son pas

Etait lourd sur la terre et bien plus lourd sur l'âme.
Depuis combien de jours, Bonheur, on vous réclame!
Il fait chaud. On dirait que vous marchez pieds nus.

Je vous ai deviné quand vous êtes venu.
On eût dit que mon cœur avait pris sa volée
Avec l'odeur du soir dans la brise en allée.
On eût dit que mes yeux soudains s'étaient ouverts
Pour la première fois devant des arbres verts,
Devant l'azur profond des voûtes constellées.

Bonheur, vous habitez très loin, dans des vallées
Heureuses, où l'on voit descendre avec le soir
Les troupeaux piétinants que mène un bélier noir;
Vous habitez la terre innocente, les rades
Des ports où le soleil fait craquer les grenades,
Les îles d'or qui sont les fleurs des océans;
Vous habitez les cols perdus des monts géants;
Vous habitez où va notre mélancolie,
Les villas, les cyprès, les rosiers d'Italie.
Bonheur, nous nous mettons quelquefois à genoux
Et nous pleurons sur notre amour. Emmenez-nous.
Je ne sais ni quel bien ni quel mal vous me faites.
On dit qu'il faut beaucoup souffrir, que les poètes
Doivent avoir le cœur saignant et qu'on ne peut
Ecrire de beaux vers parce qu'un soir est bleu
Ou parce qu'un matin sur l'âme reposée
Verse tous les parfums et toutes les rosées.
Et j'ai peur, car la mort est noire dans l'oubli.

S'il est vrai, laissez-moi souffrir. Voici le lit
Où j'ai si longuement sangloté, quand ma bouche
Mordait les draps avec des cris. J'ai fait ma couche
Bien étroite et je l'ai mesurée à mon corps.
Ainsi, déjà, je suis couché comme les morts.
Mais je vis. Mais je puis, debout à chaque aurore,
Lire, écrire, rêver, aimer, pleurer encore.
Après la mort, qu'ainsi, durant des jours, des mois,
Quelque chose de beau vive encore après moi.

Donc, laissez-moi souffrir, s'il le faut. Mais, près d'elle,
Asseyez-vous. Soyez, Bonheur, l'ami fidèle.
Portez-lui les parfums qu'elle adore, en rêvant.

Allez, Bonheur. Soyez auprès d'elle souvent.
Dites-lui, quand, traînant mon âme harassée,
Je lui fais chaque soir le don d'une pensée,
Que j'ai, brutalement, pour lui faire ce don
Contraint mon cœur qui s'en allait à l'abandon ;
Que je l'ai de mes doigts déchiré, qu'il en saigne ;
Qu'il n'est pas un seul vers que tout mon sang ne teigne :
Que les plus dédaignés autant que les plus chers
Sont le sang de mon sang et la chair de ma chair ;
Dites-lui qu'il lui faut pardonner à mes rages
Les mots dont elle a pu souffrir et les outrages
Qui l'ont faite si pâle et la troublent encor.
Allez la voir, demain, à l'heure où l'aube éveille
La prairie et le lac, la lumière et l'abeille.
Allez. La nuit est belle, ô Bonheur. Elle dort.

(*La Maison des Glycines.*)

A NANIE

Si vous parlez à votre sœur, parlez tout bas.
Si c'est à moi, je ne veux pas, ne parlez pas.
Le silence vaut mieux, c'est lui que je réclame.
Nous ne nous dirions pas ce que rêvent nos âmes.
Comme deux tombeaux blancs que sépare un cyprès,
Jalousement, nos cœurs ont gardé leurs secrets.
C'est vraiment, entre nous, un désert, ce silence.
Nous aurions dû grandir ensemble dès l'enfance,
Sur une plage d'or, au bout d'un fleuve bleu.
Lire en nous eût été le plus doux de nos jeux.
Torture de ne rien connaître de notre âme,
D'être, moi déjà l'homme, et vous déjà la femme.
A quoi m'aura servi de rêver de douceur,
Puisque j'ai vécu seul, sans parler ? O ma sœur,
Ma sœur dans la douleur, ma sœur dans l'harmonie,

Je vous avais déjà pressentie et bénie,
Lorsque, aux matins rêveurs de ma jeune saison,
J'allais m'asseoir au seuil doré de la maison,
Lorsque, joignant mes doigts comme pour la prière,
Je tendais mes deux mains en coupe à la lumière.
Si vous étiez venue, en un matin pareil,
Je vous aurais fait don d'un rayon de soleil.
Mais j'ai vécu surpris, vaincu, hanté par l'ombre
Et n'ai peut-être aimé que votre robe sombre.
Ce cœur qui n'oublia jamais, oubliez-le.
Sur votre robe et vos yeux noirs un ciel trop bleu
Sourit. J'en souffrirais. Fermez cette croisée.
Que de larmes sont dans mes yeux ! Que de rosée
Pèse sur ce rosier et pend à ce rameau !
Silence. Je sais tout. Silence. Pas un mot.
Je sais tout. Que, sur vous, rose en feu, se balance
L'amour d'un autre à qui vous parlerez. Silence.

(*La Maison des Glycines.*)

LE GARDE-FRANÇAISE

A R. Lefèvre.

Cavalier du guet,
Ne me gronde pas !
J'ai fait pour tes bas
Des nœuds de muguets.

Ecarte la toile
De cette araignée...
La sœur des étoiles,
Vois-tu, s'est peignée...

Ces fils blancs et bleus
Dans ce rayon d'or,
Ce sont ses cheveux
Qui volent encor.

Toutes les cerises,
Toutes les dragées
Qu'au salon j'ai prises
Je les ai mangées,

Mais, roi de mon cœur,
Entre. Prends. Et bois.
J'ai mis la liqueur
Dans le coffre à bois.

Qu'as-tu qui te gêne ?
Tu n'es pas à l'aise...
As-tu de la peine
Beau garde française ?

— J'ai perdu, parbleu,
Vingt écus aux dés.
— Vingt écus, mon Dieu,
Les ai-je gardés ?

— Vingt écus tintants !
— Tiens. Prends. C'est l'argent.
Que fais-tu ? — Entends
La voix du sergent.

Adieu, la servante,
Je vais chez Thérèse.
— C'est mal, tu te vantes,
Beau garde-française.

Sur le pavé plat,
Ce bruit qui décroit
C'est son pas. Holà !
Chevau de Rocroi,

Holà, qui va là ?

— Service du Roy !

(*La Maison des Glycines.*)

A MADAME DE NOAILLES

Il m'en souvient. C'était le matin. Des citrons
Couvraient le port. Je regardais les avirons
Tourner entre les doigts violets des rameuses.
La France s'éveillait sur la terre brumeuse,
Au loin. La mer heurtait l'Espagne au pied des monts.
J'étais là, les yeux morts, le cœur frais, les poumons
Brûlés de sel. Dans le remous qui suit la rame,
Je sentais s'enfoncer, en tournoyant, mon âme.
La mer indifférente et douce m'attirait.
Depuis, j'aurais vécu dans l'ombre où sa forêt
Fleurissait l'algue d'or de rouges actinies
Et, dans sa paresseuse et mouvante harmonie,
J'aurais fermé les yeux à la vie en rêvant ;
Depuis, ni le soleil riche en feux, ni le vent
Chargé du goût des miels et de l'odeur des gommes,
Ne m'eussent vu, debout, sourire aux autres hommes,
Si, plus haut que la joie et le désir mortels,
La Lyre ne chantait, vivante, dans le ciel.

Elle chante. Elle seule chante. Et je l'écoute.
Des hommes l'ont tenue. Et j'en vois sur ma route.
Et je leur parle. Ils sont violents, fiers et doux.
Et vous voici, poète, avec eux. C'est bien vous.
Et je dis : Quand on a, comme vous, la première,
Fait du jour sur le monde en s'écriant : Lumière !
Quand, en disant : Amour, on a vu tous les cœurs,
Dans l'ombre, chanceler d'ardeur et de langueur ;
Quand, sensible au destin des plus obscures choses,
On n'a pas seulement aimé d'orgueil les roses,
Mais qu'à la moindre plante on a dit : O douceur,
Vous vivez, et je vis, et vous êtes ma sœur ;
Quand, dans la vie, on a tant exalté son âme
Que l'avenir naîtra, plus fort, de cet élan,
Il est touchant de n'être, à nos yeux, qu'une femme
Jeune et belle et qui rit au fond d'un salon blanc.

(*La Maison des Glycines.*)

STANCE

Comme un jonc qui mollit et traine à la dérive,
Mon âme, au fil des jours, en flottant, s'alanguit.
Lorsque l'hiver revient, le bec gourmand des grives
De nouveau se reprend aux fruits gluants du gui.

Et l'amour me reprend et c'est encor trop vivre.
Et je vais à la mort, quoique je sache bien
Que ce sera très noir lorsque, de tous mes livres,
Le livre préféré ne me dira plus rien.

(*La Maison des Glycines.*)

ULTIMA

A Fred. Despax.

Il pleut. Je rêve. Et je crois voir, entre les arbres
De la place vide qui luit,
Un buste en pierre blanche et le socle de marbre.
Mon frère passe et dit : C'est lui.

Mon frère, vous aurez aimé les ports, les îles,
Surtout le ciel, surtout la mer;
Moi les livres, les vers parfaits, les jours tranquilles.
Et nous aurons beaucoup souffert.

(*La Maison des Glycines.*)

MAX ELSKAMP

1862

M. Max Elskamp est né a Anvers, de père flamand et de mère française, le 5 mai 1862. Il raconte son enfance en ces termes : « La rue Saint Paul, où je suis né, est une rue à consulats, maritime, joignant l'Escaut. Notre maison se trouvait pour ainsi dire enclavée dans l'église Saint-Paul et mon enfance s'est passée sous les cloches, au milieu des corneilles et tout contre un horrifique calvaire en grès où l'on voyait, entre des barres de fer, Christ au tombeau, et dans de grandes et terribles flammes rouges brûler sans fin les âmes du Purgatoire. En août passaient par chez nous les baleines, les géants des ommegauks (cortèges) flamands, et les hivers, si près du fleuve, les nuits d'hiver surtout étaient vraiment affreuses et trop emplies des bruits du vent, des glaces et de la marée. Chez mes grands-parents paternels régnait Marchandise : thé, sucre, poudre d'or, huile de palme, cafés et raisins de Corinthe que nous apportaient un brick appelé *l'Ortelius* et un trois-mâts carré baptisé *Le Louis*. Je crois que ce que j'ai fait a été très influencé par ces choses de ma petite enfance. Après, la vie m'a pris, plus neutre, me semble-t-il, et à part la pratique des métiers et ce qui touche à l'âme traditionnelle du peuple, peu de choses, je pense, ont réagi sur moi. » « M. Max Elskamp est le poète de la Flandre heureuse, a écrit M. Remy de Gourmont. Les idées se présentent presque toujours à lui sous la forme d'images significatives ; sa poésie est emblematique... L'âme, personnifiée en un jeune homme, en une jeune fille, en un enfant, traverse des paysages, agit sur les éléments, subit la vie, travaille à des métiers, se promène en barque, pêche, chasse, danse, souffre, cueille des roses ou des chardons ; c'est très mièvre le plus souvent, et diffamé par une naïveté qui a d'elle-même une conscience trop précise. » (*Le IIe livre des Masques*.)

M. Max Elskamp a collaboré au *Spectateur catholique*, à *La Wallonie*, à *Floréal*, à *La Société Nouvelle*, au *Coq Rouge*, au *Réveil*, à *La Belgique artistique et littéraire*, à *La Revue internationale*, etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Dominical**, poésies, couverture ornée par Henry Van de Velde. Anvers, P. Buschmann, 1892, in-8. (Réimpr. : *Dominical*. Bruxelles. Lacomblez, 1892, in-16, et dans *La Louange de la Vie*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18). — **Salutations, dont d'Angéliques**, poésies, couvert. ornée par Henry Van de Velde. Bruxelles, Lacomblez, 1893, in-8 (Réimpr. dans *La Louange de la Vie*, etc.). — **En Symbole vers l'Apostolat**, poésies, couvert. ornée par Henry Van de Velde. Bruxelles, Lacomblez, 1895, in-8. (Réimpr. dans *La Louange de la Vie*, etc.). — **Six Chansons de pauvre homme**, *pour célébrer la semaine de Flandre*, poésies, imprimées chez Henry Van de Velde. Têtes de chapitre et culs-de-lampe gravés sur bois par l'auteur et tirés en couleurs à 150 ex. Bruxelles, Lacomblez, 1895, in-8. (Réimpr. dans *La Louange de la Vie*, etc.). — **La Louange de la Vie** (*Dominical. Salutations, dont d'angéliques. En Symbole vers l'Apostolat. Six Chansons de pauvre homme*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Enluminures** (*Paysages. Heures. Vies. Chansons. Grotesques*), poésies, avec des bois gravés par l'auteur et tirés en couleur. Bruxelles, Lacomblez, 1898, in-8. — **L'Alphabet de Notre Dame la Vierge**. Album de gravures sur bois, en couleurs. Anvers, Ed. du Conservatoire de la Tradition populaire, 1901, gr. in-8.

On trouve des vers de Max Elskamp dans l'ouvrage de Pol de Mont : **Poètes belges d'expression française**. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18.

Poésies mises en musique : *D'Amour*, musique par Ernest Delhaye. Bruxelles, édit. de « La Lutte », 1898. *Noël*, par le même, édit. du Spectateur catholique 1897 ; *Dimanche*, musique de Gabriel Fabre. L'Illustration, nº de janvier 1903.

A consulter. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Camille Lemonnier** : *La Vie Belge*. Paris, Fasquelle, 1905, in-18. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, et Fasquelle, 1903, in-8. — **Victor Remouchamps** : *Max Elskamp*, notice publiée dans les *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18.

Léon Hennebicq : *Max Elskamp*. Nouvelle revue Internationale, 1er juin 1894. — **Victor Kinon** : *Max Elskamp et la Poésie de Flandre*. Le Spectateur catholique, juin 1898. — **Meier-Graefe** : [Max Elskamp]. Zeitschrift für Bücherfreunde, 1898, fasc. 10. — **Albert Mockel** : *Les Lettres Françaises en Belgique*. Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897. — **Pol de Mont** : *Max Elskamp et Frans Melckers*. Nederlandsche Spectator (Amsterdam), 6 juin 1896. — **Charles-Louis Philippe** : *Max Elskamp*. Antée (Bruxelles), mars 1907. — **Georges Ramaekers** : *Max Elskamp*. La Belgique artistique et littéraire, mars 1908.

Iconographie :

F. Vallotton : *Masque*, reproduit dans *le IIe Livre des Masques* de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Henri Van de Velde** : *Portrait*, peinture à l'huile, exposé au Salon de l'Art indépendant, à Anvers, 1901.

DE SOIR

Et tout au fond du domaine loin,
Où sont celles que l'on aime bien,
La plus aimée me pleure, perdue
De ma mort aux semaines venue ;

La plus aimée de mon cœur s'attriste,
Et plonge ainsi que des fleurs ses mains,
Aux sources de ses yeux de chagrin,
La bien-aimée de mon cœur s'attriste.

Et tout au fond du domaine loin,
La bien-aimée a mis ses patins,
Se sentant dans le cœur de la glace,
Et loin vers moi s'efforce et se lasse ;
La bien-aimée accroche aux vitraux
De la chapelle d'où l'on voit loin,
Avec le pain, le sel et les anneaux,
Ma pauvre âme, elle qui ne meurt point.

Et tout au fond du domaine loin,
La bien-aimée ne pleurera plus
Les beaux jours de fêtes révolus,
Aux bagues de famille à ses mains ;
La bien-aimée m'a vu comme un saint
Promettant un éternel dimanche,
Aux âmes enfantines et blanches,
Et tout au fond d'un domaine loin.

(*La Louange de la Vie.*)

CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

Or, l'hiver m'a donné la main,
J'ai la main d'Hiver dans les mains,

Et dans ma tête, au loin, il brûle
Les vieux étés de canicules ;

Et dans mes yeux, en candeurs lentes,
Très blanchement il fait des tentes,

Dans mes yeux il fait des Siciles,
Puis des îles, encor des îles.

Et c'est tout un voyage en rond,
Trop vite pour la guérison,

A tous les pays où l'on meurt
Au long cours des mers et des heures ;

Et c'est tout un voyage au vent,
Sur les vaisseaux de mes lits blancs

Qui houlent avec des étoiles
A l'entour de toutes les voiles.

Or, j'ai le goût de mer aux lèvres
Comme une rancœur de genièvre

Bu pour la très mauvaise orgie
Des départs dans les tabagies;

Puis ce pays encor me vient :
Un pays de neige sans fin... ;

Marie des bonnes couvertures,
Faites-y la neige moins dure

Et courir moins, comme des lièvres,
Mes mains sur mes draps blancs de fièvre.

(*La Louange de la Vie.*)

AUX YEUX

Et me voici vers vous, les hommes et les femmes,
Avec mes plus beaux jours pour le cœur et pour l'âme

Et la bonne parole où tous les mots qui s'aiment,
Semblent des enfants blancs en robes de baptême.

Car c'est en aujourd'hui, la belle Renaissance
Où ma douce sœur Joie et son frère Innocence

S'en sont allés cueillir, en se donnant la main,
Sous des oiseaux chantants les fleurs du romarin.

Pour fêter paix venue au jardin de jouvence,
Qu'ouvrent ici la foi et la bonne espérance.

Or, voici doux pays et lors, à mes couleurs,
La vie comme un bouquet de joies et de senteurs,

Et dimanche, les yeux, dans le très bon royaume
Des bêtes et des gens, des maisons et des chaumes,

Et tout mon peuple heureux de sages et de fous
Mais attentifs aux croix, du cœur jusqu'aux genoux ;

Or, c'est fête, les yeux, et réjouissez-vous
Ainsi que des enfants dans mes jours les plus doux,

Car c'est le temps venu après bien des prières,
Et des villes bâties toits à toits, pierre à pierre,

De la maison promise et dont le seuil est prêt
A tous ceux de travail pour du bonheur après;

Et c'est voiles, au loin, dès mon pays sans leurre,
Parlant à guidons bleus pour devancer d'une heure

Ma paix haute déjà dans les meilleures âmes ;
Mais réjouissez-vous lors, les hommes, les femmes

Et selon tout mon cœur en rêve de bonté,
Pour un prêche aujourd'hui d'amour et charité.

(*La Louange de la Vie.*)

UN PAUVRE HOMME EST ENTRÉ...

Un pauvre homme est entré chez moi
Pour des chansons qu'il venait vendre,
Comme Pâque chantait en Flandre
Et mille oiseaux doux à entendre,
Un pauvre homme a chanté chez moi,

Si humblement que c'était moi
Pour les refrains et les paroles
A tous et toutes bénévoles,
Si humblement que c'était moi
Selon mon cœur comme ma foi.

Or pour ces chansons, les voici,
Comme mon âme la voilà,
Sainte Cécile, entre vos bras,
Or, ces chansons bien les voici,
Comme voilà bien mon pays,

Où les cloches chantent aussi
Entre les arbres qui s'embrassent
Devant les gens heureux qui passent,
Où les cloches chantent aussi
Des Dimanches aux Samedis ;

Et c'est pour toute une semaine
Qu'ici mon cœur, sur tous les tons,
Chante les joies de la saison,
Et c'est dans toute une semaine
Où chaque jour a sa chanson.

(Six chansons de pauvre homme.)

OR POUR COMMENCER TOUT EN FOI

I

Or pour commencer tout en foi,
à la façon des gens des bois
qui sont les pauvres de chez moi,

avant de dire, en joies ou peines,
mon pays tout d'eaux et de plaines,
voici fait mon signe de croix

en l'amour des sots et des sages,
car aujourd'hui c'est la chanson
des fenêtres de ma maison,

d'où les villes et les villages
et le plus beau des paysages,
bêtes, gens, arbres et nuages,

passent, rient, vivent et s'en vont
avec leur geste et leur langage
pour l'ornement des horizons.

Or, c'est lors mon cœur en voyage,
et, prête à la bonne espérance,
mon âme avec sa confiance,

qui s'en va sur terre aux agneaux
et sur mer suivant les vaisseaux
au hasard du vent et des eaux,

puis par les bois et par les routes
où chante pour ceux qui l'écoutent
la simple Vie bonne entre toutes ;

et c'est ainsi qu'elle est chez moi
quand c'est matin sur tous les toits
avec la rosée goutte à goutte,

et voici ce qu'on dit chez moi,
à la façon des gens des bois,
quand c'est Marie-des-prime-routes.

II

ON DIT :

Marie, épandez vos cheveux :
voici rire les anges bleus

et dans vos bras Jésus qui bouge,
avec ses pieds et ses mains rouges,

et puis encor les anges blonds
jouant de tous leurs violons.

Or, c'est matin vert aux prairies
et, Marie, regardez la Vie :

comme elle est douce infiniment
depuis les arbres, les étangs

jusqu'aux toits loin qui font des iles ;
et, Marie, regardez vos villes

heureuses comme des enfants
avec leurs cloches proclamant

les paix naïves d'évangile
du haut de tous les campaniles

dans l'aube en or aux horizons
que saluent, Marie-des-Maisons,

les miens des tâches coutumières
et dévoués tout à la terre.

Mais lors chantez, gais laboureurs
de mon pays où le meilleur

est Flandre douce aux alouettes
et dont les voix de joie concertent,

et passez au loin, les vaisseaux
sur la mer qui rit aux drapeaux,

car Jésus tend ses mains ouvertes,
Marie, pour embrasser la fête

que fait le ciel au prime jour
ici de soie et de velours.

III

ET MARIE LIT UN ÉVANGILE

Et Marie lit un évangile
avec ses deux mains sur son cœur,
et Marie lit un évangile
dans la prairie qui chante fleure.

et l'herbe, et toutes les couleurs
des fleurs, autour épanouies
lui disent la joie de leur vie
avec des mots tout en douceur.

Or, les anges dans les nuées
et les oiseaux chantent en chœur,
et les bêtes, têtes baissées,
paissent les plantes de senteur;

mais Marie lit un évangile,
oubliant les heures sonnées
avec le temps et les années,
car Marie lit un évangile ;

et les maçons qui font les villes
s'en vont leur tâche terminée,
et les coqs d'or, sur les campaniles,
passent le vent et les nuées.

(*Enluminures.*)

ET MAINTENANT VOICI L'HIVER

Et maintenant voici l'hiver,
et mon cœur qui s'était allé,
revenu heureux dans sa terre
sachant que tout est à aimer,

depuis le ciel, depuis la mer
jusque mieux et plus humblement

les objets de toutes manières
fidèles ineffablement.

Or foi mise ainsi dans les choses
alors voici mon testament,
aux bois, à l'eau, aux fleurs de roses,
léguant mes joies d'homme et d'enfant,

car en arbres, toits et maisons,
à mains rouges mieux qu'en prières,
tout me fut doux, tout me fut bon
selon l'outil, selon la pierre,

et repos me soit à présent
en eux après labeur et peine,
et de mon blé, mauvais et bons
à vous ici corbeille pleine.

(*Enluminures.*)

ANDRÉ FONTAINAS

1865

M. André Fontainas, poète, critique d'art et romancier, est né à Bruxelles, le 5 février 1865. Ses premiers vers parurent dans *la Basoche* (1884-1885), petite revue qu'il avait fondée avec quelques camarades de l'Université de Bruxelles. C'est seulement ensuite qu'il vint se fixer à Paris, en 1888. Très influencé de Mallarmé, après la publication de son premier recueil : *Le Sang des Fleurs*, M. Fontainas s'est fait de bonne heure une originalité dans le domaine du rythme et des images, notamment dans ses poèmes en vers libres, qui sont d'un ton et d'une harmonie tout à fait personnels. A le juger, d'ailleurs, sur l'ensemble de son œuvre poétique, M. Fontainas est plutôt un poète du vers libre que de l'alexandrin traditionnel. Comme romancier, M. Fontainas n'a publié que deux romans : *L'Ornement de la Solitude*, *L'Indécis*, livres curieux, et de style un peu cherché, difficile. Il semble que l'influence de Stéphane Mallarmé s'y retrouve encore, comme dans ses premiers vers. Comme critique d'art, on doit à M. Fontainas, qui a rédigé, de 1897 à 1900, la chronique d'Art moderne au *Mercure de France*, une *Histoire de la Peinture française au XIX*e *siècle*, très compréhensive et nouvelle de vues. Enfin, traducteur d'écrivains étrangers, M. Fontainas a publié une traduction de l'ouvrage de Thomas de Quincey : *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-arts* et des *Poèmes* de John Keats. On a également de lui une traduction du *Samson Agoniste*, tragédie, et du *Comus*, masque, de John Milton.

M. André Fontainas a collaboré à *La Jeune Belgique*, à *La Basoche*, au *Coq rouge*, à *La Société Nouvelle*, à *L'Art Moderne*, à *La Belgique artistique et littéraire*, au *Petit Bleu* de Bruxelles, à *La Wallonie*, à *La Cravache*, au *Mercure de France*, à *La Plume*, à *L'Ermitage*, à *La Vogue*, à *L'Européen*, à *La Raison*, à *Vers et Prose*, aux *Arts de la Vie*, au *Beffroi*, à *Poésie*, à *La Patrie* de Rome, à *Flégréa*, à *La Belgique artistique et littéraire* et à *Die*

Zeit, etc. On trouve également de ses vers dans l'*Almanach des Poètes* (Mercure de France, 1896 et 1897) et dans l'album : *Les Péchés capitaux*, eaux-fortes par H. Detouche. Paris, Boudet, 1900.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Le Sang des Fleurs**, poésies. Bruxelles, Imprimerie Veuve Monnom, 1889, gr. in-4. — **Les Vergers Illusoires**, poésies. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1892, in-18. — **Nuits d'Epiphanies**, poésies. Paris, Soc. du Mercure de France, 1894, in-16. — **Les Estuaires d'ombre**, poésies. Gand, Imprimerie du Réveil, 1895, in-18 (hors commerce). — **Crépuscules** (*Les Vergers Illusoires. Nuits d'Epiphanies. Les Estuaires d'ombre*, augmentés d'*Idylles et Elégies. L'Eau du Fleuve*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **L'Ornement de la Solitude**, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts**, traduit de l'anglais de Thomas de Quincey. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. — **Le Jardin des Iles Claires**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-8 (Réimpr. dans *La Nef désemparée*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — **Le Frisson des Iles**, conférences. Bruxelles, édition de la Libre Esthétique, 1902, in-8. — **L'Indécis**, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Cinq poèmes de John Keats**, traduit de l'anglais. Toulouse, Bibliothèque de « Poésie », 1906, in-8 (100 ex.). — **Histoire de la Peinture française au XIXe siècle 1801-1900**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Hélène Pradier**, comédie en trois actes. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire, 1907, in-18. — **La Nef désemparée** (*Le Jardin des Iles Claires. La Nef désemparée*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

On trouve, en outre, des poèmes de M. André Fontainas dans le **Parnasse de la jeune Belgique**. Paris, Vanier, 1887, gr. in-8 ; l'**Almanach des poètes**, 1896 et 1897 (Paris, édit. du Mercure de France, 1895 et 1896, 2 vol in-16) et dans le recueil publié par Pol de Mont : **Poètes belges d'expression française**. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18, etc.

A CONSULTER. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Henri de Régnier** : *André Fontainas*, notice dans *les Portraits du prochain Siècle*, Paris, Girard, 1894.

G. Conrado : *André Fontainas*, Per l'Arte (Parme), 7 juin 1900. — **Eugène Demolder** : *André Fontainas*, Art Moderne (Bruxelles), 10 septembre 1899. — **Hubert Krains** : *André Fontainas*, Art Moderne (Bruxelles), 3 janvier 1904. — **Stuart Merrill** : *Critique des poèmes*, La Plume, 1er mars 1903. — **Pierre Quillard** : *André Fontainas*, Mercure de France, septembre 1894.

Iconographie :

Boleslas Biegas : *Buste*, exposé au Salon de la Soc. nationale des Beaux-Arts, 1907 (app. à M. André Fontainas). — **Peské** : *Portrait*, fusain (appart. à l'artiste). — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

VOIX VIBRANTE DE RÊVE...

Voix vibrante de rêve et de chant qui m'affoles,
O voix frêle et sonore, où planent par essaims
Les rires éclatants plus clairs que des tocsins,
O sa voix... je l'écoute autant que ses paroles.

Je retrouve en sa voix vos inflexions molles,
Ame des vieux rebecs, esprit des clavecins,
Baisers épanouis en rapides larcins,
Confidences d'amour des anciennes violes.

Sa voix, c'est la douceur des songes innocents,
C'est un souffle d'iris, de cinname et d'encens,
C'est un enivrement d'harmonie et d'optique,

Et c'est, au fond de moi, fait d'un vivant soleil
De fierté lumineuse et de rythme vermeil,
Le plus éblouissant et le plus pur cantique.

(*Le Sang des fleurs.*)

SUR LE BASALTE, AU PORTIQUE...

Giunto mi vidi ove mirabil cosa
Mi torse il viso

DANTE ALIGHIERI.

Sur le basalte, au portique des antres calmes,
Lourd de la mousse des fucus d'or et des algues
Parmi l'occulte et lent frémissement des vagues
S'ouvrent en floraisons hautaines dans les algues
Les coupes d'orgueil de glaïeuls grêles et calmes...

Le mystère où vient mourir le rythme des vagues
Exhale en lueurs de longues caresses calmes.
Et le rouge corail où se tordent des algues
Etend à la mer des bras sanglants de fleurs calmes,
Qui mirent leurs reflets sur le repos des vagues.

Et te voici parmi les jardins fleuris d'algues
En la nocturne et lointaine chanson des vagues,
Reine dont les regards pensifs en clartés calmes
Sont de glauques glaïeuls érigeant sur les vagues
Leurs vasques au pleurs doux du corail et des algues.

(*Les Vergers illusoires.*)

LA PROPICE RENCONTRE

Voici l'aube propice et le divin matin
Sourire à l'Esseulé de la forêt mauvaise,
L'âpre et longue rumeur des nuits lourdes s'apaise,
Le chant clair du soleil s'éveille au ciel lointain.

Au frais parfum nouveau de la sauge et du thym
Son âme s'éblouit et la brise qui baise
La mer céruléenne au pied de la falaise
A refleuri d'espoir l'orgueil de son destin.

Il sent renaître en lui la gloire de la Joie
Et l'ardeur de son rêve héroïque flamboie
Telle la fête en feu de ce matin vermeil,

Et bientôt ses yeux voient à l'horizon, très calmes,
Au pas de leurs chevaux, et lui tendant leurs palmes,
Les Rois qu'il a crus morts marcher dans le soleil.

(*Nuits d'Épiphanies.*)

FLEURS, TOUT L'ESPOIR DES CROIX...

Fleurs, tout l'espoir des croix, et l'or roux y rutile.
Leurs vœux, flottille ancienne au vent des cieux marins,
S'agenouillent au seuil d'où montent, Pèlerins,
Avec vos voix les voix d'airain d'un campanile.

L'ennui quotidien de la vie inutile,
Ames d'amour, et par quels miracles sereins ?
Eclôt, du triste champ qu'arrosaient vos chagrins,
Claires corolles en guirlande au péristyle.

Le fleuve d'oubli sombre où plongent nos cyprès
Roule l'épais gravier du rêve et des regrets
Sous le miroir terni de son obsidiane.

Délaisse un songe vain et tes vœux insensés,
Etranger qu'un exil fit pâtre en Sogdiane,
Le rêve est malfaisant et vivre c'est assez.

(***Les Estuaires d'ombres.***)

VERS LE NORD

A travers les brouillards, sous l'horreur impassible
D'un ciel morne, chargé de torpeur et d'ennui,
Si nul ne peut s'ouvrir un chemin dans la nuit
Vers l'effroi glacial du Pôle inaccessible,

Du moins, ceux qui sont morts ou qui doivent mourir
Dans la foi du triomphe et la gloire du rêve
Auront connu l'orgueil d'une volupté brève,
Fleur d'espoir que nul deuil ne pourra plus flétrir.

Mais toi qui fus déçu par l'immuable envie
D'aimer et d'être aimé longuement poursuivie,
Tu sais la vanité des stériles combats,

Tu portes en ton cœur une ironie amère
Et tu vois sans pitié les chercheurs de chimère
'enfoncer au néant du gouffre où tu tombas.

FRONTISPICE

(***A.M.-A. Ferdinand Herold.***)

Les gemmes et les ivoires
Et les clairs chrysobérils
Mêlent d'éclairs puérils
Le deuil des tulipes noires ;

Fleurs lourdes du jardin triste
Où pleure un jet d'eau lointain
Le sourire du matin
Vous vêt d'or et d'améthyste :

En fêtes sentimentales
S'attardent sous les halliers,
Un à un des chevaliers
Auprès des princesses pâles

Dont les doigts las sont des fleurs
Qui apaisent leurs douleurs.

(*La Nef désemparée.*)

INVITATION

Le rubis que mon vœu décerne
Au sourire de ta beauté
Est, à coup sûr, ensanglanté
Par des feux de miroir moins terne.

La glace avec la flamme alterne
Et ton œil dur par dignité
Meurtrit le désir sangloté
D'être un rien que ta main gouverne.

Mais songe là-bas que des eaux
Ont bercé l'espoir des vaisseaux
Vers l'île secrète et future,

Et viens en l'oubli des hivers
Follement voguer à travers
La voluptueuse aventure.

(*La Nef désemparée.*)

ÉVEILLE-TOI !

Éveille-toi !
C'est parmi l'heure hivernale une joie
De plonger à la vitre toute fleurie de givre,

Vois : les pétales qui scintillent et flamboient
Ouvrent des allées que veut le rêve suivre.

Éveille-toi. Le matin pur éclate et vit,
C'est l'heure de l'extase où rire au soleil calme,
Et rien, sinon en songe, au jardin clair, nul bruit
Qu'un long frémissement imaginaire, ô palmes !

Vois revivre et fleurir en le silence vaste
Que ton regard anime en frissonnant d'amour,
O chère ! l'ardeur ancienne, enthousiaste,
Dont t'entourait la paix de mon profond amour.

(*Le Jardin des Iles claires.*)

AUTREFOIS, DISAIS-TU...

Autrefois, disais-tu en paroles plaintives,
J'aimais l'ombre frissonnante des grands arbres
Qui inclinent leurs frondaisons sur les rives
Du ruisseau au clair murmure entre les pierres ;
J'aimais ! j'aimais la paix dormeuse où le village,
Au long des jours, au long des heures,
Parmi l'oubli pacifique de la vie,
S'étire inconscient même de son bonheur ;
Autrefois, nous allions rêver par les prairies,
Tranquilles comme les bêtes et les herbes,
Les doigts mêlés, et mes yeux achevant tes pensées,
Tous deux, seule à seul, triomphants et superbes,
Isolés, et d'autant plus superbes !

Autrefois ! Et c'est déjà le passé
Ce temps d'insouciance et de frivole ivresse ;
Autrefois ! Mais rejette le souvenir
Pesant comme une chape, et redresse
Ta taille fière vers l'avenir :
Qu'importe ? ce qui fut n'est que poussières,
La vile poudre des chemins
Ternit moins les pieds nus et meurtris qui s'y traînent

Que le regret décevant qui nous fait perdre haleine
Ne nous lasse à la poursuite de demain !

Q'importe? Heure présente, heure révolue,
Ce qui passe déjà n'est plus,
Et seul l'avenir nous attache ;
Tout ce qui s'écoule et ruisselle
En vain par tas s'amoncelle :
Jouis d'un instant ; laisse le fuir, s'il fuit ;
Tu aimes le jour, il est la nuit :
Le jour va renaître à l'aurore
Et notre joie étinceler encore
Si le soleil, demain, se lève et luit
Sur notre espoir, parmi la foule et la cité
Où fermente et bruit
Confusément, foison étrange, la beauté
Universelle et pacifique de la vie.
Alors ! l'homme frémissant, telle une feuille,
S'éveille saluer l'aurore, et accueille
Comme un frère de sa gloire le rêve :
O Rêve,
Rêve que nous verrons poindre avec l'aube demain...

Oublions le passé, rêvons, donne tes mains.

(*Le Jardin des Iles claires.*)

LA VIE EST CALME...

La vie est calme
Comme ce soir de doux été
Où les oiseaux, parmi les arbres apaisés,
Au bord du fleuve se sont tus.
L'eau même aux joncs des rives ne jase plus,
Tout est calme,
Et la nuit pacifique et sage
S'endort sans un frisson sous un ciel sans nuage

La vie est calme !
O chère sœur, c'est ton visage

Lui-même qui sourit à peine à du bonheur,
C'est ton visage la vie, ô claire sœur,
Si calme;
Comme la vie et ton bonheur,
Ton visage calme est pacifique et sans nuage.

Le fleuve même est taciturne
Parmi ses rives et les roseaux,
Des fleurs y tombent l'une après l'autre;
Heures suaves et taciturnes
La vie est calme auprès des eaux
Où s'émerveille, ma sœur,
Des heures, des eaux et des soirs le bonheur
De nous sourire en l'éclair tendre de tes yeux.

(*Le Jardin des Iles claires.*)

PAUL FORT

1872

M. Paul Fort est né à Reims le 1er février 1872. Avant de débuter dans les lettres, il fonda, en janvier 1890, le *Théâtre d'Art*, essai théâtral qui permit, à une époque où le naturalisme dominait encore, de présenter au public, en même temps que des œuvres dramatiques dédaignées ou méconnues, des pages d'écrivains nouveaux. Très jeune, seul, et presque sans ressources, M. Paul Fort fit interpréter ainsi *Les Cenci* de Shelley, *La Tragique histoire du docteur Faust* de Marlowe, *Les Uns et les Autres* de Paul Verlaine, *L'Intruse*, *Les Aveugles* de M. Maeterlinck, *La Voix du sang*, *Madame la mort* de Madame Rachilde, *Théodat* de M. Remy de Gourmont, *Les Flaireurs* de Van Lerberghe, des poèmes d'Hugo, Stéphane Mallarmé, Jules Laforgue, Arthur Rimbaud, de MM. Catulle Mendès, Pierre Quillard, et jusqu'à une adaptation du premier chant de l'*Iliade*.

Après cette tentative dramatique, qui fit grand bruit et prit fin en 1893, M. Paul Fort commença à publier de petites pièces détachées dans *La Société Nouvelle* (1895). Puis vinrent des plaquettes, publiées pour la plupart sans indication d'éditeur, et qui, réunies plus tard en volume, formèrent son premier livre : *Les Ballades françaises*.

Empruntant, sous les aspects de la prose, la plastique et la rythmique du vers, mêlant aux images les plus raffinées le coloris cru des réalités, l'art de ce poète éclate dans de petits tableaux vifs et nets, où l'habileté du peintre ne le cède en rien au lyrisme ému de l'évocateur. Son talent, a très bien dit M. Remy de Gourmont, est une manière de sentir autant qu'une manière de dire.

« Voici le frère de Jules Laforgue, a écrit d'autre part M. Pierre Louys dans sa préface aux *Ballades françaises* : — un grand poète, un écrivain dont chaque ligne émeut, à la fois parce qu'elle est belle et parce qu'elle est profondément vraie, sincère et douée de vie... *Les Ballades françaises*, ajoute-t-il, sont de petits poèmes en vers

polymorphes ou en alexandrins familiers (1), mais qui se plient à la forme normale de la prose, et qui exigent (ceci n'est point négligeable) non pas la diction du vers, mais celle de la prose rythmée. Le seul retour, parfois, de la rime et de l'assonance distingue ce style de la prose lyrique.

« Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau. Sans doute M. Péladan (*Queste du Graal*) et M. Mendès (*Lieder*) avaient tenté quelque chose d'approchant, l'un avec une richesse de vocabulaire, l'autre avec une virtuosité de syntaxe qui espacent aisément les rivaux...

« On trouve, d'ailleurs, des ancêtres aux méthodes les plus personnelles, et celle-ci serait mauvaise si elle était sans famille.

« M. Paul Fort l'a faite sienne par la valeur théorique qu'il lui a donnée, par l'importance qu'elle affecte dans son œuvre et mieux encore par les développements infiniment variés dont il a démontré qu'elle était susceptible.

« Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés... »

On pourrait ajouter que M. Paul Fort n'a pas toute la réputation qu'il mérite. Dans leur couleur de chansons populaires, ses *Ballades* sont pleines de traits ingénieux, charmants, de vraie poésie libre, abandonnée et pénétrante. On les recherchera peut-être un jour, comme les témoignages d'un art à peu près unique à son époque.

M. Paul Fort a également fondé, avec plusieurs écrivains de sa génération, *Le Livre d'art* (1896-1897), et il dirige aujourd'hui *Vers et Prose*, recueil trimestriel de littérature, fondé par lui en 1905. Il a en outre collaboré à de nombreux périodiques, entre autres : *La Société Nouvelle*, *Mercure de France*, *L'Ermitage*, *Le Réveil* de Gand, *Le Coq Rouge*, etc.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **La Petite Bête**, comédie en un acte, en prose. Paris, Vanier, 1890, in-8. — **Plusieurs Choses**, poésies. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — **Premières lueurs sur la colline**, poésies. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — **Monnaie de fer**, poésies et poèmes en prose. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — **Presque les doigts aux clés**. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, in-16. — **Il y a là des cris**, poésies. Paris, édit. du Mercure de France,

(1) Proposons de désigner ainsi les alexandrins qui comprennent douze syllabes sonores et laissent quelques muettes élidées.

L. P.

1895, in-16. — **Ballades** (*Ma Légende, Mes Légendes*), poèmes en prose. Paris, édit. du Mercure de France, 1896, in-16. — **Ballades** (*La Mer, Les Cloches, Les Champs*), poèmes en prose. Paris, édition du « *Livre d'Art* » et de « *L'Epreuve* » 1896, in-16. — **Ballades** (*Les Saisons, Aux champs, sur la route et devant l'Atre, Mes Légendes, L'Orage*), poèmes en prose. Paris, édit. du Mercure de France, 1896, in-16. — **Ballades** (*Louis XI, curieux homme*), poèmes en prose. Paris, édit. du Mercure de France, 1896, in-16. — **Ballades Françaises** (*Poèmes et Ballades 1894-1896*), préface de Pierre Louys. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Montagne** (*Forêt, Plaine, Mer*), Ballades Françaises, IIe série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Le Roman de Louis XI**, Ballades Françaises, IIIe série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Les Idylles Antiques**, Ballades Françaises, IVe série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **L'Amour marin**, Ballades Françaises, Ve série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans**, Ballades Françaises, VIe série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Les Hymnes de feu précédés de Lucienne**, Ballades françaises, VIIe série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Coxcomb ou l'homme tout nu tombé du Paradis**, Ballades Françaises, VIIIe série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Ile-de-France** [Paris]. Edité par les soins de « Vers et Prose », [1908], in-18 (hors commerce). — **Saint-Jean-aux-bois**, *Coucy-le-Château et Jouy-en-Josas*. Paris, « Vers et Prose » [1908], in-16 (hors commerce).

Poème mis en musique. — Une *Ballade française* a été mise en musique par M. Gabriel Fabre.

A consulter. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Paul-Armand Hirsch** : *Paul Fort*, notice dans *les Portraits du prochain Siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905 (*Opinions des écrivains de ce temps*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Rob de Souza** : *La Poésie Populaire et le Lyrisme Sentimental*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (being appreciations of the writers of young France). Boston, Richard, G. Badger et Cie, 1900, in-8.

René Boylesve : *Sur les nouvelles Ballades de Paul Fort*, Ermitage, mars 1898. — **F. Coppée** : *Quelques poètes*, Journal, 7 octobre 1897. — **Edmund Gosse** : *The Poetry of M. Paul Fort*, The Daily Chronicle, 5 juillet 1902. — **Pierre Louys** : *Paul Fort*, Ermitage, juin 1896. — **F. Vielé-Griffin**, *Paul Fort*, Ermitage, mai 1897. — **Tancrède de Visan** : *Sur l'Œuvre de Paul Fort*, Vers et prose, juin-août 1907.

(Un grand nombre d'études consacrées à M. Paul Fort ont été recueillies dans un numéro spécial de *La Province Nouvelle*, Auxerre, septembre 1897.)

Iconographie :

Henry Bataille : *Têtes de Bataille*, lith. et der., Paris, Ollendorff, 1901, gr. in-4. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans le *IIe Livre des Masques* de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — **Jean Veber** : *Portrait au Crayon*, reproduit dans *l'Ermitage*, février 1898.

DES « BALLADES DES CLOCHES »

Ah! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Que de plaisirs quand, dans l'église en fête, cloche et clochettes les appellent tertous, — trois cents clochettes pour les yeux de la belle, un gros bourdon pour le cœur de l'époux.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

La cloche enfin tient nos langues muettes. Ah! que de peine quand ce n'est plus pour nous... Pleurez, les vieux, sur vos livres de messe. Qui sait? bientôt la cloche sera pour vous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Enfin c'est tout, et la cloche est muette. Allons danser au bonheur des époux. Vive le gars et la fille et la fête! Ah! que de joie quand ce n'est pas pour nous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Que de plaisir, la flûte et la musette vont rajeunir les vieux pour un moment. Voici danser les gars et les fillettes. Ah! que de joie au son des instruments!

(*Ballades françaises.*)

DES « BALLADES AU HAMEAU »

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

« Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

(*Ballades françaises.*)

DES « BALLADES DE LA NUIT »

A Stuart Merrill.

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile, remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encore les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si la vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous, — scels d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

(*Ballades françaises.*)

DES « BALLADES DE LA MONTAGNE, DES GLACIERS ET DES SOURCES »

Du coteau, qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air.

Là, le bondissement, au penchant du coteau, des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons, avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un vallon, sous des prés en damier, que blesse

en un repli la flèche d'un clocher ; ici, des roches rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur où croule une eau fumante.

Plus loin encore s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres, des terres encore plus loin, en marche vers le ciel qui semblaient plus pures ; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains ; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées, devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages et ciel d'été remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

(*Montagne*.)

DES « BALLADES DE LA MONTAGNE, DES GLACIERS ET DES SOURCES »

La colline boisée vient border la rivière et dans son eau tranquille elle se continue : une moitié ombreuse berce les arbres verts et l'autre moitié bleue, la profondeur des nues.

Ici vogue l'esquif en perle d'un nuage et là, non loin de lui, nage un radeau de branches... Voici que sous mes yeux la vague d'un barrage mêle voile et radeau dans sa brume troublante.

Images de nos rêves, voilà donc le naufrage, radeau, voile sans but, dont la vague est le port, rêve d'ombre, rêve bleu, brisés sur le barrage, disparus dans la vague et mêlés dans la mort.

La colline boisée vient border la rivière. Sur l'autre rive tremble un champ de boutons d'or. Dans le ciel nuageux glissent de blancs éclairs... Hélas ! d'autres images viendront mourir encore !

(*Montagne.*)

L'ALERTE

A M. G. Conrado.

Le soir tombe. Les faunes, aux toisons fatiguées, ont laissé dans les sources, en remontant les rives, les naïades fluides couler sur le gravier, s'échapper de leurs bras les tailles fugitives.

Ils ouvrent, s'y plongeant, les roseaux en corbeilles, et dorment. Leurs bras velus s'étendent sur les sources. Nonchalamment pendantes, les mains fauves y baignent, caressant les échines des nymphes dans leur course.

Les doigts, où fuit l'eau vive, peignent les crins dorés : l'eau se ride entraînant, avec les chevelures, ce qui tombe d'étoiles à travers la feuillée ; et l'on entend les faunes ronfler sur le murmure.

C'est l'heure où Pan, rêveur, siffle dans la forêt. Le rossignol caché lui répond ; et leurs trilles montent, se poursuivant dans les arbres qui brillent, tant,pour les écouter, la lune est venue près.

Le satyre s'est tu, et l'oiseau se lamente... Plus un bruit... Hors des sources, les naïades ont sauté, d'un saut si doux qu'un faune ne fut pas éveillé. Elles courent ! Dans la plaine est-ce un berger qui chante ?

Pan hume, autour de lui, l'agréable vapeur qui se répand sous bois de tant d'épaules nues, et suit, jusqu'à l'orée, le sillage d'odeur de Galatée furtive, et qu'il a reconnue.

Toutes, sur la lisière, sont couchées attentives à de grands bruits secrets, dans l'horizon perdus, et le satyre, inquiet, se penche pour ravir un chant que n'entend pas son oreille poilue.

Il s'est précipité, grimpant au plus haut chêne qui tord ses noirs rameaux sur le ciel étoilé. Vif, il atteint la cime par les vents dépouillée, et ses regards phosphorescents fouillent la plaine.

Toute la terre est nue jusqu'à l'horizon courbe, où la plaine se fond aux regards; et nul arbre, nul foyer, nul troupeau, nulles formes ne bougent : au clair de lune la plaine herbeuse luit comme un marbre.

Sur sa branche craquante, et sifflant, Pan trépigne, et la forêt profonde, feuille à feuille, frémit. Haussant leurs cornes d'or, qui trouent l'argent des cimes, mille têtes crépues émergent autour de lui.

Le dos de la forêt grouille de toisons fauves; le grand chêne panique en est comme échevelé. Les feuilles sont des mains; chaque branche est un faune auquel des mains s'agrippent, qui veulent se hisser !

Emportée vers les cimes, la troupe des naïades semble nager dans l'air entre les bras velus. Alerte !... A leur clameur douloureuse et sauvage, des trompettes de guerre, faunes, ont répondu !

Comme une vague se gonfle en parcourant la mer, tous voient se rapprocher, livide, l'horizon noir. Et des fleurs métalliques jettent de froids éclairs, sur le sombre cristal de l'air au fond du soir.

C'est la forêt en marche des javelots et des piques; les crinières flottent, où bombe le haut fronton des chars; c'est la

houle bleuâtre des cimiers héroïques, et, dominant la houle, la face de César.

(*Idylles antiques.*)

LE LIEN D'AMOUR

A Antonio de la Gandara.

Pourquoi renouer l'amourette ? C'est-y bien la peine d'aimer ? Le câble est cassé, fillette. C'est-y toi qu'a trop tiré ?

C'est-y moi ? C'est-y un autre ? C'est-y le bon Dieu des Chrétiens ? Il est cassé ; c'est la faute à personne ; on le sait bien.

L'amour, ça passe dans tant de cœurs ; c'est une corde à tant d'vaisseaux, et ça passe dans tant d'anneaux, à qui la faute si ça s'use ?

Y a trop d'amoureux sur terre, à tirer sur l'même péché. C'est-y la faute à l'amour, si sa corde est si usée ?

Pourquoi renouer l'amourette ? C'est y bien la peine d'aimer ? Le câble est cassé, fillette, et c'est toi qu'a trop tiré.

(*L'Amour marin.*)

SUR LE PONT AU CHANGE

Ce soir, on vend des fleurs sur le Pont au Change. L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière. C'est demain Sainte-Marie. Une heure dorée coule au fond du ciel occidental et sur les quais, et jette un éclat fauve au milieu de la foule. On voit le mouvement trouble de la place du Châtelet, où des fiacres sursautent, où glissent les tramways. D'un square qu'on arrose, il monte une buée, qui donne un flottement doux à la Tour Saint-Jacques... L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière... Sur le pont embaumé, j'erre parmi la foule. Les œillets et les roses débordent les parapets, s'écroulent des trottoirs en cascade, et se mêlent aux roues

qui les emportent lentement dans leurs rais, aux jupes qui les frôlent, aux pas qui les entraînent.

Sept heures vont sonner à l'horloge du Palais. — L'occident, sur Paris, est comme un lac d'or plain. Dans l'est nuageux gronde un orage incertain. L'air est chaud par bouffées, à peine l'on respire. Et je songe à Manon et deux fois je soupire. L'air est chaud par bouffées et berce l'odeur large de ces fleurs qu'on écrase... On soupire en voyant de frais courants violets s'étirer sous les arches du Pont-Neuf qui poudroie sur le soleil mourant. — « Tu le sais, toi, Manon, si je t'ai bien aimée ! » L'orage gronde au loin. L'air est chaud par bouffées.

Entre les pots de fleurs, les gerbes, les bouquets et la rangée à jours des balustres, on peut voir un fleuve lent glisser sous des reflets d'or noir. Il semble que la Seine oppressée va mourir de la mort du soleil vers qui elle s'étire. Son eau souffrante, aux longs déchirements violets, entraîne au loin les roses tombées des parapets. Un dernier rayon las et fiévreux du soleil a pris, entre les quais, la largeur de la Seine, et bat d'un pouls brûlant chaque flot qui soupire... Tristement, je m'accoude au garde-fou du quai... L'air chargé de parfums est plein de souvenirs, et je songe à Manon qui m'a tant fait souffrir !

Sur le Louvre lointain, quelle étoile scintille où le ciel est couleur d'espérance ? Ah ! je sais. Manon me l'a chantée : « C'est l'étoile d'amour... Des amants, des maîtresses, là-haut, s'aiment toujours ?... » Tu brilles dans mes larmes, ô Vénus diamantée ! Mais une fumée noire m'en dérobe le signe, comme un présent amer efface un doux passé. Qu'importe à la fumée les pleurs et la misère des amants qui s'accoudent, le soir, aux parapets ? — Je fermerai mon cœur à toutes ces chimères. — Qu'une rosée d'étoiles enveloppe la nuit, ou bien que cet orage endeuille le ciel vert, rien ne touche le cœur qui ne bat que pour lui. Un jour, Manon chantait : « L'amour est éphémère ! » — « Comme votre beauté, lui dis-je, et votre chair... » Ces fleurs seront flétries qui tremblent

sous l'orage... Le ciel éclaire et tonne. Moi, j'ai repris courage.

O grave, austère pluie, où monte l'âme des pierres et qui portez en vous une froide lumière, glacez mon âme en feu, rendez mon cœur sévère, imposez la fraîcheur aux mains que je vous tends ! L'averse tombe un peu... elle tombe... j'attends... Quoi ! la lune se lève ? Quoi ! l'orage est passé ? Quoi ! tout le ciel en fleurs ? et l'air sent, par bouffées, l'œillet, la tubéreuse, la rose et la poussière ? Une étoile d'amour sur le Louvre a glissé ? J'achète des bouquets ! quoi ! je suis insensé ? Et je ris de mon cœur, et je cours chez Manon, des roses plein les bras, implorer mon pardon ?

(*Paris sentimental.*)

LA VISION HARMONIEUSE DE LA TERRE

A Edmund Gosse.

Epousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe. J'ai gravi la montagne et je suis en plein ciel. La terre est sous mes yeux. Oh ! qu'elle me réjouit ! Vaporeuse à mes pieds, comme la terre est belle, et distincte et joyeuse au delà des vapeurs ! La courbe d'un vallon m'a fait battre le cœur. Et je sens que mon plus beau jour est aujourd'hui. Epousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe.

Je vois la plaine au loin vibrante comme un son, qui parcourt la paroi remuée d'une cloche d'or. Doucement les moissons, frappées du soleil, sonnent. Un champ de coquelicots est comme un son plus fort. Jusqu'où le ciel rejoint la terre, la vibration parcourt la nappe immense des épis qui frissonnent. Que j'aime des grands blés la douce inflexion ! Et le bout de la plaine est mourant comme un son.

La terre, je la vois, la terre, je l'entends, la terre est sous mes yeux et vit dans mon oreille. Rythmique et musicale, elle est encore plus belle ! Ses bleus étages descendent, remontent, prennent un temps. Un lent dernier plateau de bruyères sur la

plaine, dévale, puis c'est la plaine avec ses moissons d'or ! La terre est sous mes yeux rythmique et musicale, et telle que je l'entends, plus musicale encore.

Je voudrais de mes doigts caresser la nature, comme un bel instrument qui réponde à mon rêve. — Faire sortir d'un chêne un son que l'air achève ! — Je vous ferais chanter comme la mer aux zéphyrs, grands blés, si je pouvais m'étendre avec loisir, à la façon des vents heureux ; si je pouvais !... j'éprouverais partout la terre en son murmure. Je voudrais de mes doigts caresser la nature.

Mais toute la nature est au seuil de mon cœur. La terre et le soleil ont la même cadence, rythmée à l'unisson des battements de ma vie. La lumière du jour te pénètre, ô ma vie ! Elle s'ajoute à moi comme une récompense, quand je laisse mes sens errer de l'astre aux fleurs. La terre et le soleil en moi sont en cadence, et toute la nature est entrée dans mon cœur.

Il est ivre de joie. — L'émotion se propage sur la terre, d'un grand vent de joie ivre agitée. Les blés s'embrassent, et dans les prairies enchantées le cou des peupliers se tourne et leur front nage, voluptueusement, au gré des vents d'été. Mon cœur a la nature entière pour empire. Elle est fondue en lui, et lui en elle. O vivre, ainsi, toujours, bercé du mouvement des arbres...

Et ne voyez-vous pas que les hommes seraient dieux, s'ils voulaient m'écouter, laisser vivre leurs sens, dans le vent, sur la terre, en plein ciel, et loin d'eux ! Ah ! que n'y mettent ils un peu de complaisance. Tout l'univers alors (récompense adorable !) serait leur âme éparse, leur cœur inépuisable. Et que dis je ? Ils ont tous le moyen d'être heureux. « Laisse penser tes sens, homme, et tu es ton Dieu. »

•

O terre — dans mon cœur — rythmique et musicale, descends avec tes neiges, remonte avec tes vignes ; que les torrents y croulent ; que ce fleuve y dévale ; que j'écoute en mon cœur l'auguste chant des lignes ! J'étends les bras. Mes

mains caressent l'horizon doux et souple, où s'incline la nappe des moissons, qui vont sous le ciel bleu coucher un flot plus pâle, et la même caresse est en moi, musicale.

J'ai gravi la montagne — ma vue tombe du ciel. La terre et le soleil sont la même patrie : mais la terre est mon doux sujet de frénésie. Au gré de tous mes sens, oh! que la terre est belle! Dans un air cristallin s'accusent des bourgades. Toits rouges, notes claires des vallons sous les arbres ! Et les clochers d'ardoise, limpides au soleil, ont le reflet changeant des gorges de tourterelles.

(*Les Hymnes de Feu.*)

PHILOMÈLE

Chante au cœur du silence, ô rossignol caché !
Tout le jardin de roses écoute et s'est penché.

L'aile du clair de lune à peine glisse-t-elle.
Pas un souffle en ces roses où chante Philomèle ?

Pas un souffle en ces roses dont le parfum s'accroît
de ne pouvoir jeter leur âme à cette voix !

Le chant du rossignol est dans la nuit sereine
comme un appel aux dieux de l'Ombre souterraine,

mais non, hélas ! aux roses dont le parfum s'accroît
de ne pouvoir mourir, d'un souffle, à cette voix !

N'est-ce pas le silence qui chante avec son cœur ?
Un rosier qui s'effeuille ajoute à la torpeur...

Silence traversé d'éclairs comme un orage,
puis bercé mollement comme un léger nuage,

par cet hymne voilé, pur, strident, modulé,
qu'exhale, au clair de lune, l'âme de Philomèle !

Est-elle d'un oiseau cette voix immortelle?
Ah ! — Son enchantement ne devrait pas finir.

Vient-elle des Enfers cette voix immortelle ?
Mais il n'est plus un souffle, à présent, pour mourir.

Sans un souffle pourtant, que de métamorphoses !
Le clair de lune assiste à la ruine des roses.

Déjà tous les rosiers ont fléchi sur leurs tiges.
Il passe une rafale de roses en vertige

dans le rapide espace que fait l'herbe couchée,
s'effrayant de ton hymne, ô rossignol caché !

Un long frisson de crainte effeuille le jardin.
La lune met des masques ; elle brille et s'éteint.

Dans le gazon peureux, pétales grelottants,
tournez-vous vers la terre et vers ce qu'on entend.

Ecoutez ! cela vient du plus profond de l'Ombre.
Est-ce le cœur du monde qui bat sous le jardin ?

On entend un coup sourd, deux coups, trois coups qui montent;
d'autres précipités, sonores et qui montent.

Prisonnier de la terre, un cœur approche ; il vient
le bruit d'un cœur immense à travers l'herbe rase.

Les pétales volettent. La terre se soulève.
Et, le corps sous les roses bleuies de clair de lune,

l'éternelle déesse, la puissante Cybèle,
douce et levant le front, écoute Philomèle.

(*Coxcomb.*)

RENÉ GHIL

1862

D'origine belge par son père et française par sa mère, M. René Ghil est né à Tourcoing (Nord) le 27 septembre 1862. Sa plus grande gloire est d'avoir inventé la *Poésie scientifique*, qui eut un moment de vogue aux environs de 1887. M. René Ghil fit ses études au Lycée Condorcet, où il fut le camarade d'Ephraïm Mikhaël et de MM. Pierre Quillard, Stuart Merrill et André Fontainas. Son premier livre parut en 1885. Il avait pour titre : *Légendes d'Ames et de Sang*, et contenait une préface dans laquelle M. René Ghil basait déjà sur la science l'œuvre qu'il se proposait d'écrire. A cette époque, M. René Ghil était encore très fortement sous l'influence de Stéphane Mallarmé. Collaborateur au *Scapin*, petite revue où l'on trouve son nom presque à chaque numéro, il y publiait des sonnets très imités de son maître, tels ceux qu'on lira en tête de notre choix. Sa personnalité commença à se manifester en 1886, quand il publia le *Traité du Verbe*. C'est en effet dans cette petite plaquette que M. René Ghil exposa pour la première fois sa nouvelle théorie poétique, appelée par lui *l'Instrumentation verbale*. Curieuse théorie, qu'il est resté le seul à professer. Déjà, Arthur Rimbaud avait découvert des couleurs aux voyelles, M. René Ghil, s'inspirant de lui, allait encore plus loin. D'abord, il dérangeait un peu l'ordre de Rimbaud. Ce n'etait plus :

A noir, E blanc, I rouge, O vert, U bleu,

comme dans le fameux sonnet. C'était :

A noir, E blanc, I bleu, O rouge, U jaune.

De plus, associant dans sa méthode les consonnes aux voyelles, il leur découvrait à son tour des correspondances avec des instruments. Selon lui, telle consonne, placée devant telle voyelle suggérant telle couleur, répondait au son de tel instrument et évoquait telles idées. On devait avoir ainsi dans un livre de vers un double plaisir, celui de la

lecture et celui de la musique. Le seul défaut de cette méthode, c'était qu'elle était complètement irréalisable. M. René Ghil lui-même avait modifié les théories de Rimbaud. Chaque lecteur pouvait à son tour modifier les siennes suivant son propre sens visuel et son propre sens auditif. Où le poète voyait rouge et voulait faire entendre des cuivres suggérant des idées de gloire et de luxe, il pouvait très bien voir gris et n'entendre qu'un accordéon lui évoquant des idées de vie provinciale. On aboutissait ainsi à une poésie qui n'était compréhensible que pour son auteur. Cette découverte orchestrale n'en fit pas moins quelque bruit à l'époque. Les journaux les moins coutumiers d'articles littéraires, en France comme à l'étranger, voulurent dire leur mot sur la question, les uns pour vanter, les autres pour dénigrer. Il en fut de même chez les jeunes écrivains, dont les uns prirent parti pour les théories instrumentistes, les autres contre. Ce fut un vrai concert d'éloges et de railleries. Cependant, M. René Ghil, gardant toute mesure, travaillait à améliorer son *Traité du Verbe*, et l'année suivante, en 1887, il en publia une nouvelle édition, dans laquelle il définissait plus complètement sa méthode de l'instrumentation verbale. Cette publication fut suivie la même année de la fondation, par M. Gaston Dubedat, des *Écrits pour l'Art*, une petite revue qui devait grouper, sous le bâton de M. René Ghil, les jeunes poètes partisans des théories instrumentistes. Puis, en 1888, M. René Ghil publia une troisième édition du *Traité du Verbe*, encore revue et augmentée : l'augmentation consistait même en une nouvelle innovation. Le poète n'était plus seulement double d'un musicien, il devenait aussi un savant, et dans un exposé aussi harmonieux que clair M. René Ghil définissait complètement cette fois-ci la philosophie de son œuvre, laquelle partait du transformisme et donnait comme base à l'idée poétique l'idée scientifique. Ainsi se trouva créée par le génie novateur de M. René Ghil et son habileté à réunir les mots les moins faits pour être assemblés la *Poésie scientifique*, faite des couleurs des voyelles, des correspondances des syllabes avec des sons d'instruments, et des mystères les plus attrayants de la biologie, de l'histologie, de la chimie, de la sociologie, etc., etc. Enfin, en 1889, M. René Ghil passant de la théorie à la pratique, commença l'œuvre qu'il avait annoncée. Cette œuvre, sous le titre tout simple d'*Œuvre*, se divise en trois parties : *Dire du Mieux — Dire des Sangs — Dire de la Loi*. La première est achevée complètement avec cinq livres : *Le Meilleur Devenir*, *Le Geste ingénu*, *La Preuve égoïste*, *Le Vœu de Vivre* et *L'Ordre Altruiste*, formant ensemble huit volumes. La deuxième partie a été commencée en 1898 avec un premier livre : *Le Pas humain*, formant un volume. Elle se continuera par quatre autres livres : *Les Génitures*, *Les Sens nouveaux*,

Le Monde mortel et *Le Devenir.* Puis viendra la troisième partie, avec plusieurs livres, qui formeront eux-mêmes plusieurs volumes.

« L'œuvre est une. De même que tous les volumes se relient les uns aux autres, se font suite et se pénètrent par l'idée générale et les motifs musicaux, comme les instants d'un drame lyrique, de même tous les poèmes sont solidaires et se complètent, voix multiples pour un dire unique. C'est pourquoi ces poèmes n'ont point de titre, comme habituellement, mais simplement des numéros de chapitre. Seuls, la marche et le mouvement des idées y marquent des sortes de strophes, un peu irrégulières, car la strophe ancienne est répudiée par le poète au même titre que les silves de poèmes sans pensée générale et écrits uniquement selon l'inspiration. Le rêve scientifique domine cette œuvre où l'auteur, dans son écriture, veut synthétiser les différentes formes d'art, littéraire, musicale, picturale et plastique. Toute œuvre poétique n'a de valeur qu'autant qu'elle se prolonge en suggestion des lois qui ordonnent et unissent l'Etre total du monde, évoluant selon des mêmes rythmes, conclura, en 1904, l'édition définitive sous le titre ne variétur de *En méthode à l'Œuvre*, que portait déjà l'édition de 1891. Et l'auteur procédant en compositeur bien plus qu'en littérateur, il faut le comprendre comme le musicien verbal d'un grand drame où se fait, avec seulement des mots auxquels il prétend donner des significations orchestrales, une synthèse à la fois biologique, historique et philosophique de l'Homme depuis les Origines. »

Ainsi, du moins, l'explique M. René Ghil.

Comme on le voit, et comme on le verra encore mieux en le lisant, M. René Ghil n'a aucun des défauts du poète. Il ne laisse rien à l'inspiration, à la fantaisie, au charme changeant de la rêverie. Tout dans son œuvre est réglé d'avance, le nombre et le titre des volumes, le sujet et la place des poemes, peut-être même la quantité de vers de chacun. C'est qu'un poète qui chante la Science se doit d'être clair et sensé, et de bannir de son œuvre toutes les séductions du style et de l'imagination.

M. René Ghil a collaboré à *La Décadence*, au *Décadent*, à *La Pléïade*, 1re série, au *Scapin* et à *La Vogue*, 1re série, 1886 ; — aux *Ecrits pour l'Art*, 1887-1890; — à *La Wallonie*, 1887, 88 et 89 ; — à la *Revue indépendante*, 4e série, 1889 ; — à *L'Art littéraire*, 1894 ; — à *La Question sociale*, 1897, etc. Il a également fait reparaître, sous sa direction et celle de M. Jean Royère, *Les Ecrits pour l'art*, pendant une année (1905-1906). Il publie régulièrement, depuis 1904, des études sur la poésie française dans la revue *Viessy* (la Balance), de Moscou.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Légendes d'âmes et de sangs**, vers. Paris, Giraud et Cie, 1885, in-16. — **Le Traité du Verbe**. Paris, Giraud, 1886, in-16 (Réimpressions : *Le Traité du Verbe*, édition revue et augmentée. Paris, Alcan-Lévy, 1887, in-8 ; *Le Traité du Verbe*, édition revue et complétée, avec portrait, Bruxelles, éd. Deman, 1888, in-8. — **Le Geste ingénu** [illegible]. Paris, Vanier, 1887, in-18. — **Œuvre : En Méthode à l'Œuvre**. Livre-préface, édition nouvelle du *Traité du Verbe*, avec portrait de l'auteur. Paris, 1891, in-12. — **Œuvre**. Ire Partie : **Dire du Mieux** : L. I et II : *Le Meilleur devenir. Le Geste ingénu*, Paris, 1889, in-12. — L. III : *La Preuve égoïste*. Paris, 1890, in-12. — L. IV : *Le Vœu de vivre*. Paris, 1891, 1892 et 1893, 3 vol. in-12. — L. V : *L'Ordre altruiste*. Paris, 1894, 1895 et 1897, 3 vol. in-12 (1). — **Œuvre. IIe Partie : Dire des Sangs** : L. I : *Le Pas humain*. Paris, éd. du Mercure de France, 1898, in-12. — L. II : *Le Toit des hommes*. Paris, éd. du Mercure de France, 1901, in-12. — **Le Pantoun des Pantoun**, poème javanais [suivi d'un lexique]. Paris et Batavia, 1902, in-8 (couv. ornée). — **Marcel Lenoir**, Étude lue devant la Société « l'Art pour tous », en l'Atelier de Marcel Lenoir (83, rue de la Tombe-Issoire, Paris), [Impr. G. de Malherbe], 1906, grand in-8.

EN COURS DE PUBLICATION. — **Œuvre** [**Dire du Mieux**, nouv. édition entièrement remaniée et augmentée, annulant toutes les éditions antérieures] : **En Méthode à l'Œuvre**, édition nouvelle et revue du *Traité du Verbe*. Avec un portrait de l'auteur (1887). Paris, Messein, 1904, in-18. — **Œuvre. Dire du Mieux** : L. I et II : *Le Meilleur devenir. Le Geste ingénu*. Paris, Messein, 1905, in-18. — L. III : *Le Vœu de vivre*, t. I et II. Paris, Messein, 1906-1907, 2 vol. in-18.

A CONSULTER. — **A. M. Gossez** : *Poètes du Nord*, 1880-1902. *Morceaux choisis*, etc. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Évolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-8. — **Charles Saunier** : *René Ghil*, notice publiée dans les *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Jules Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18.

Valère Brussov : *Études*, avec deux portr. et un autographe. Vessy [La Balance], Moscou, 1904. — **G. et J. Couturat** : *M. René Ghil*, Revue indépendante, août 1891 ; *M. René Ghil et la poésie scientifique*, Revue indépendante, novembre 1892. — **Zabel Essaïan** : *Une philosophie* [illegible], Dzaghig (Constantinople), mars 1904. — **René Ghil** : *Discours prononcé au Congrès des Poètes*. Bulletin du Congrès, etc., Paris, 1901 ; *Commentaires à « En Méthode »*. Écrits pour l'Art, nouv. série, 1905 ; *Quinze ans de Poésie (La Poésie scientifique et le symbolisme)*. [illegible], 25 mars, 1er, 8 et 15 avril 1907. — **Laurence Jerrold** : *Un livre de M. John Davidson. Un Poète scientifique anglais en 1905*. Écrits pour l'Art, nouv. série, janvier 1906. — **A. Lange** : *Le Pantoun des Pantoun*, avec des traductions. [illegible] (Var-

(1) Les livres de l'*Œuvre*, suivis seulement de la mention : Paris, et de la date, ont paru sans nom d'éditeur.

sovie), 1904. — **Marius-Ary Leblond** : *La Poésie scientifique.* Revue des Revues, décembre 1904. — **Emile Michelet** : *R. Ghil. Méthode évolutive instrumentiste.* Revue indépendante, mai 1889. — **G. Moch** *Le Calcul et la réalisation des auditions colorées.* Revue scientifique, 20 août 1898. — **Gaston Moreilhou** : *Un livre de M. René Ghil.* Ecrits pour l'Art, nouv série, juin 1905. — **T. S. Perry** : *The Latest Literary Fashion in France.* The Cosmopolitan (New-York), juillet 1892. — **C.-M. Savarit** : *M. René Ghil.* La Renaissance, 7 avril 1896. — **Ch. Snabilié** : [*Un poème javanais en France*]. Semarang-Courant (Java), 18 mars 1903 — **F. Prick van Wely** : [*Java dans la Poésie française*]. Bataviaasch Nieuwsblad, 21 mars 1903. — **E. Verhaeren** : *Articles.* Art moderne (Bruxelles), 5 décembre 1886 et 24 avril 1887. — **Paul Verlaine** : *René Ghil.* Les Hommes d'aujourd'hui, n° 338. Paris, Vanier, s. d.

Iconographie :

Luque : *Portrait-charge*, dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 338. Paris Vanier. — **Robuchon** : *Portrait à la plume*, 1893 (reproduit dans *Le Courrier français*, 15 janvier 1893). — **Couturier** : *Portrait à la plume*, 1895 (reproduit dans le *Don Juan*, octobre 1895). — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — **F. Vezzani** : *Peinture*, 1899 (appartient à M. René Ghil). — **Marcel Lenoir** : *Portrait*, fusain et peinture à l'huile, 1907. (Ces deux portraits appart. à M. René Ghil.)

SONNET

Mais leurs ventres, éclats de la nuit des Tonnerres !
Désuétude d'un grand heurt de prime cieux
Une aurore perdant le sens des chants hymnaires
Attire en souriant la vanité des Yeux.

Ah ! l'éparre profond d'ors extraordinaires
S'est apaisé léger en ondoiements nerveux,
Et ton vain charme humain dit que tu dégénères !
Antiquité du sein où s'épure le mieux.

Et par le voile aux plis trop onduleux, ces Femmes
Amoureuses du seul semblant d'épithalames
Vont irradier loin d'un soleil tentateur :

Pour n'avoir pas songé vers de hauts soirs de glaives
Que de leurs flancs pouvait naître le Rédempteur
Qui doit sortir des temps inconnus de nos rêves.

(1886.)

POUR L'ENFANT ANCIENNE

Tue en l'étonnement de nos yeux mutuels
Qui délivrèrent là l'or de latentes gloires,
Que, veuve dans le Temple aux signes rituels,
L'onde d'éternité réprouve nos mémoires.

Tel instant qui naissait des heurts éventuels
Tout palmes de doigts longs aux nuits ondulatoires
Vrais en le dôme espoir des vols perpétuels
Nous ouvrit les passés de nos pures histoires

Une moire de vains soupirs pleure sous les
Trop seuls saluts riants par nos vœux exhalés,
Aussi haut qu'un néant de plumes vers les gnoses.

Advenus rêves des vitraux pleins de demains
Doux et nuls à pleurer, et d'un midi de roses,
Nous venons l'un à l'autre en élevant les mains.

(1886.)

EN M'EN VENANT AU TARD DE NUIT...

En m'en venant au tard de nuit
se sont éteintes les ételles :
Ah ! que les roses ne sont-elles
tard au rosier de mon ennui
et mon amante, que n'est-elle
morte en m'aimant dans un minuit.

Pour m'entendre pleurer tout haut
à la plus haute nuit de terre
le rossignol ne veut se taire :
et lui, que n'est-il moi plutôt
et son amante ne ment-elle
et qu'il en meure dans l'ormeau.

En m'en venant au tard de nuit





se sont éteintes les ételles :
vous lui direz, ma tendre mère,
qne l'oiseau aime à tout printemps...
Mais vous mettrez le tout en terre,
mon seul amour et mes vingt ans.

(*Dire du Mieux : le Vœu de vivre.*)

FRAGMENT

. . . . Dites, qu'on ne sort de la guerre
que par la guerre ! — et l'heure des trompettes, dure
au-dessus des étreintes de qui vont mourir !
De sang, de gorges singultuant de rupture —
dure...

Elles éplorent le soir des banqueroutes
d'Etats, les trésors vides par la paix-armée
et la terreur des Uns à grand geste alarmée
et l'angoisse des détenteurs mauvais de l'Or
sentant hideusement aussi que vient la mort —
car n'entendez-vous pas ?

il passe des Bruits sourds
il passe des Bruits d'hommes dans les alentours :
ils passent en marquant le pas, ils passent en
hurlant par toute route et en des heurts tintant :

... allons (la terre, la terre ronde),
allons légèrement, hardiment —
la terre vaste, la terre ronde
est une mère de tout le monde !
allons la terre, légèrement !...

ils passent en marquant le pas, ils passent en
hurlant par toute route et en des heurts tintant
vers ailleurs qui s'en aillent pour pouvoir vivre, ou
pour mourir : et leurs poings puissants maîtrisent d'armes
la nuit venante aux plis de hauts drapeaux d'alarmes !...

Elles sonnent les Révoltes et Banqueroutes...
et les hommes des Banques du sang et de l'or
à tous États, de rois et parlements! ont dit :
— « Votre Empire ne tient qu'autant que nous tenons
ventripotents et vos maîtres, et tous nos noms
se mêlent dans l'histoire énorme de la Faim
des peuples! Nos trésors meurent dans vos trésors
et quoiqu'ils n'aient mangé, les peuples aux poings tors
de toute part partis viennent vers notre Fin :
qu'ils aillent vers la leur!

Ils gardent la hantise
cruante des mots qui mentent! patrie, en eux
retentira au sens de meurtres, et haineux
le vent haut-soulevant des trompettes attise
le sang des Races! — Ils ont le goût du sang, et
de leur ventre vide plus déments, tas muet,
ils entreront dans les poitrails les uns des autres
ainsi qu'ils entreraient, tragiques, dans les nôtres :
ô rois et pseudo-rois! l'heure des Banqueroutes
de tout, sonne! et d'aller entreprendre les routes... »

Aux armes! Cités du Monde —
le soir de deuil
est arrivé!...

Haine immortelle de nos Aïeux
tressaille dans nos artères, et
sonne!
contre nous, teint de tous lieux
l'étendard sanglant se lève! — aux armes!
et sonne dans l'horizon muet
du heurt en nos poitrines d'alarmes
du heurt ardent de notre sang, et
bats!...

Faisant notre entraille pleuvoir
nous sommes l'hérédité vivante
des ventres qui hurlent l'Épopée

du sang large, où se meurtrit le soir
qui rutilait au long de l'épée :

au vent des trompettes d'épouvante
qui s'empourpre de notre haleine ! — en
val et mont qui ne sont pas patrie
et peuplant de nos morts d'autres sols
ô toi ! que nos veines ont nourrie !
oui, mène aux meurtres et mène aux viols
ta géniture où hurle l'élan
et sur les peuples d'âme tarie
tiens notre étendard teint de tous lieux !
Haine immortelle de nos Aïeux !...

... Et les peuples entrèrent au guet-apens...

(*Dire du Mieux : L'Ordre altruiste, vol. 1.*)

FRAGMENT

Il ne veut pas dormir, mon enfant...
mon enfant
ne veut dormir, et rit ! et tend à la lumière
le hasard agrippant et l'unité première
de son geste ingénu qui ne se sait porteur
des soirs d'Hérédités, — et tend à la lumière
ronde du haut soleil son geste triomphant
d'être du monde !...

Ta mère va, mon enfant
qui te donnes à la vie !
clore les rideaux, lourds d'une nuit en lenteur
d'atomes, en lenteur de sang !.. Ah ! la nuit tendre
ainsi qu'une eau, tu ne sais pas — où se détendre
la douleur de nos Yeux et de l'inassouvie
Vie, l'âpre effort !...

... Il est un seul navire et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt !)

il est un seul navire à l'eau
Où mon Amant est matelot...

Des tropiques du temps (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt !)
des tropiques tant loin de nous
que m'apporte mon Ami doux..

Du soleil de la Vie (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt !)
du soleil ton Amant t'apporte
à en dorer toute ta porte :

et tu le trouveras (aidants
aidés d'étoiles nage au port !)
et tu le trouveras, emmi
des transes sur mon lointain sort

et même, au demain de ma mort :
dessous le nom d'Amour, dedans
mon sein
tant loin qui s'est gémi !..

Mais il ne veut dormir, mon enfant...
mon enfant
ne veut dormir, et pleure ! et tend à la lumière
qu'il sait trop — l'implorant geste de son exil
aux ondes du néant où se désole-t-il
d'errer... — Or, ouvre les rideaux de nuit ! ô Mère
de silence : que luise entre les doigts en vœu
de Joie,
le soleil vaste ! le premier dieu...

(*Dire du mieux : L'Ordre altruiste, vol. III.*)

FRAGMENT

..................................Torrentiel —
roule son sens, l'œuvre en soi même des Natures
énormes ! Et les astres tournant leurs ruptures

ignées, et l'Astre sous les appels de qui —
quand de la nuit d'hiver en strideurs il a lui !
se graine l'humide entraille de Tout,
(Astre !

Tout Te le doit, qui nourris la vie, ô Toi ! le
prosternement lent et redressé hélant)
et les
granits, et les humus poussant drus et mêlés
les mondes de ramure et les Animaux vagues
en des ruts, et les Mers d'équipollentes vagues
dont les âges œuvés emphosphoraient les nuits :
ô Mères !
en vous emplissant de vos Petits
depuis l'éternité qui vient, vous ont emplies
du sens universel dont les pierres mollies
se reprennent à respirer, et dont vos aines —
d'éternel orïent de la tête — sont pleines !

Etre vient de savoir. —
Et de si grands méats
qu'à la tête nouvelle et qui r'ouvre d'os mous
l'atavique total, se soient vos longs genoux
ouverts : si vous ne savez pas ! — et, le Hanté
d'éternité, de qui l'éternel est le terme !
l'aveugle Vagissant qui vous surgit du germe
innuméré des Morts, si, de son unité
au point pensant du Moi ramenant toute l'onde !
s'il ne se sait l'instant de l'unité du Monde
à soi-même s'énumérant : vous n'avez pas
créé !...

Du mélange éternel des Morts, d'un point de vie
qui tend tangentïel son désir de renaître
au long de l'elliptique Plus, — elles n'ont pas
créé :
d'avoir laissé maudire la germure
de leurs ventres, et de l'avoir vouée aux rites
de l'expïatïon l'un de l'autre, de l'Homme

et du Dieu-Homme, — où, n'étendant que les limites
du désespoir humain et de la vaine somme
de l'Univers poussant d'une gésine impure —
tende à mourir en soi la Vie inassouvie :
la Vie, que de tout son amas de mémoire
continue à germer l'Amour !..

(*Dire du Mieux. Le Vœu de vivre, tome I.*)

LA HACHE DE PIERRE

... Mais par les horizons engloutissants des lourds
continents d'Ages morts,
plus épais que l'Espace
et le Temps qu'ils avaient pénétrés, les sangs sourds
unissent et divisent aux veines de Race
les hommes sous les sorts.

Les temps s'attroupent, des
cornes luisantes et pointues du Bétail
dompté, — qui tout autour des toits s'en vont guidés
après les nuits sans lune où le vent du poitrail
se ride d'inquiétude auprès des Feux, par le
croissant nouveau de la douce Vache...

Après les nuits sans lunes où l'âme des Morts, parle...

... La hache
chasse dans les roseaux noueux et les prairies
de plants épais, et taille à grandes voix meurtries
aux têtes à la mort, de la proie ! — la hache
teinte du temps des vieux sangs noirs (le sang des morts
donne la mort !), la hache — et l'épieu rouge hors
de l'entraille que, transissant d'un sourd tumulte
le ventre aux sourdes vies des Forêts, insulte
coléreusement
l'Homme-de-quatre-mains ras-
étendu d'aguets aux rameaux, et dont exulte
la haine, delà les terres et samûdras !

La hache
chasse de reins pliés aux limites haïes
des Forêts, et s'appuie au grand sol des prairies
lourdes et pas lent à pas lent — sous la transe ondée
des hautes plantes larges de vent : précédée
de l'Œil qui voit où doit aller la Main,
la hache
chasse dans les prairies au loin des Toits, et
surgit à la tête rampante des voleurs
de Bétail ! dont les hordes aux dos que le guet
a tendus, à ras de terre suivent leurs Yeux
ainsi que vont des tueurs-tigres les longueurs
souples, — et n'ont sur la poussière de leurs Feux
construit ni toits ni souvenirs !

Lourde, la hache
chasse à main pendante au long du ventre d'orage
qui passe sur le vent des prairies ainsi
qu'un nuage de pierre ! — au long du ventre du
cheval qui va vite
par le parquage des
chevaux haut-hennissant de naseaux hasardés
à l'épouvante de, d'un pantoîment transi,
sentir sur leur dos souple et implié d'outrage
sauter le saut qui rampe des Voleurs !...

La hache
chasse dans les prairies en ronds de vents, guette
et tourne en les détroits tournants de la montagne
tourmentée :
car on ne vole pas, l'on gagne
l'Animal qui de pieds de quatre heurts, emporte
plus vite que l'entour d'une poussière morte
et le soulèvement meurtri des graines dont s'étête
des plantes le poids mûr, emporte l'âme où vente
le vertige gouttant de sueurs de sa levante
crinière !...

...Battant de mes talons et ma hache

ie ventre mangeant le vent, de mon
cheval qui sait mes Yeux !

Du plus long
crin de sa queue, très longuement
mon poing déroule de dénouement
de serpent et de Feu, — cette tresse
que nous avons tressée :

aux pieds, aux
cous, dans leur tumulte de nuage
aheurtant en lui-même un orage
de galops et d'haleines, — d'anneaux
de Serpent et de Feu
cette tresse

que nous avons tressée, ah ! elle a
et me tient, aussi haut que se dresse
la tempête de ses naseaux, la
capture de mes poings durs !

car l'on
ne vole pas, l'on gagne du long
nœud qui l'arrête, l'Animal dont
les pieds vont plus vite qu'être las :
et qui n'en a gagnés ne peut pas
encore, se dire un Homme !...

Hauts
les poings ! les grands Gagneurs-de-galops
à la hauteur du tas de mes toits
reviennent à grande allure, aux voix
long ululantes de plaisir, aux
mains tapantes-haut des Femmes, — sur
l'orage traîneur de vent du pur
cheval qui porte mon âme !

Battant de mes talons et ma hache
le ventre mangeant le vent, de mon
cheval qui sait mes Yeux :

par la Vache
céleste qui paraît sur le mont
de la nuit, quand l'Astre rouge n'est
plus là, et à ras terre quand naît
en même temps la parole humide
des Morts : il est vrai dans l'œil avide
de suivre mon galop dont transit
le plus grand, — que le plus grand Gagneur
coursant l'air,
c'est moi !...

Le long Récit
de mon tour de prairies guetteur
et vite sous le vent, est si long
aux replis de ma langue, et (selon
tout mon geste passé remplissant
et vidant la lumière) à mes doigts
mûs de signes, — qu'au repos des toits
dont le rêve me voit et me sent
tenir au poing les Hennissants ! dure
mon Récit,
autant que l'âme
de silence, des grands Feux...

Autant
que gagnés en arrêts trépignés
et luttants, mes épaules et ma
poitrine d'air rougi qu'entama
la pierre à neuve dent de ma hache —
portent des entailles :
les entailles
de ma hache, — qui n'en montre pas!
pas plus que s'il tenait aux entrailles
de sa mère, ne peut pas ! au ras
de mon talon ne peut pas, se dire
un Homme !...

Mais moi, d'entre les Femmes
celles que ma narine respire

en ont tordu sur leurs dents, leurs âmes. .
Aux tours et détours de mes toits, elles
qui sont sorties long-ululantes
à l'Astre-pâle dans son plein, lentes
comme en rauquent les loups :
                                        de leur pas
courant le guet de mes pas et dont
tressaute l'outre de leurs mamelles :
dévorant la nuit et leurs voix entre
leurs dents de pierre dure, elles m'ont
attendu, qui de leur rein qui rentre
imitaient un galop de Femelles
du Rapide,
                    et m'ont montré leur ventre
qui remue — ainsi qu'un rouge amas
de Bêtes sous ma hache !...

                                        Ma hache
parmi les voix humides des Morts
en leurs dents dures disant les Sorts —
bat le ventre de ma monture...

(Dire des Sangs : Le Toit des hommes)

FRAGMENT

La petite Javanaise parle.

Autour des îles les poissons-volants
s'il sautent, ont lui du sel de la mer :
Hélas ! les souvenirs sortis du temps
ont du temps qui les prit le goût amer...
                                                  Yiau...
c'était Fête — hier, dans Batavia. Tout en haut
de la mer, et ses soleils qui sont dans ma tête
ainsi qu'un resplendissement de regrets ! ah
tout en haut de mes Yeux en détresse, il monta
des voiles et des mâts, et des ailes plissées
au dos de rêve de dragons, d'edioug'-tshina (1) :

(1) Edioug-tschina. — Jonque chinoise

et, trouant l'horizon des lourdes traversées !
en roulis de sommeil qui sont pleins du départ
les vapeurs s'en allaient vers l'ouest — où va trop tard
la lumière d'aurore entr'ouvrant mes pensées...

Le murmure du vent roulé — soumarouwoun'g —
du vent roulé parmi les plantes, parle doux.
Mais la nuit, le vent-mêlé-de-pluie à grands trous
d'eaux, a tapé dans les plantes : ah ! ma roumah (1)
a tressailli dans son immense et sourd oumoun'g
ainsi qu'une âme d'homme qui ne peut reprendre
haleine ! et dans mes mains ouvertes l'air était
chaud, et sourd...

Et mes doigts eussent voulu s'étendre !
et, ngoun'ggout'-toun'ggout'! et gémir à doux hoquet
le retroussis aigu de mes lèvres arides...

Et mes yeux, qui de tous les soirs d'ouest se sont tus
ont revu les vapeurs au loin de soleils vides :
les vapeurs d'Iroupa (2) qui ne m'emportent plus !

Le murmure du vent roulé — soumarouwoun'g —
du vent roulé parmi les plantes, tarde et dort.

Mon repos est pareil au lent germe d'an'toun'g
d'où naît la grappe des pissang' (3) à lunes d'or.

Le vent s'endort dans les rameaux du ketapan' :
un tendre oiseau qui veut attendre en lui, l'aurore.

Vers ma mère goûtant des dents le riz ketan'
le noir sourire de mes paupières, se dore...

(*Le Pantoun des Pantoun.*)

(**Poème Javanais**)

(1) Roumah. — Maison indigène.
(2) Iroupa. — Europe.
(3) Pissang. — Banane.

REMY DE GOURMONT

1858

M. Remy de Gourmont est né au château de La Motte, à Bazoches-en-Houlme (Orne), le 4 avril 1858. Il descend de la famille des peintres, graveurs, typographes des XVe et XVIe siècles, au nombre desquels fut Gilles de Gourmont, à qui l'on doit les premières impressions faites à Paris en caractères grecs et hébreux. Autre détail : M. Remy de Gourmont, par sa mère, se rattache directement à la famille de François de Malherbe.

M. Remy de Gourmont vint à Paris en 1883, et entra presque aussitôt à la Bibliothèque nationale. Il fut révoqué quelques années plus tard, pour avoir publié dans *le Mercure de France* (avril 1891) un article : *Le Joujou patriotisme*, dont se trouva froissé le patriotisme officiel. Le premier ouvrage de M. Remy de Gourmont parut en 1886. C'était un roman : *Merlette*, dans lequel son originalité se montrait peu, et qui valait surtout par d'agréables descriptions de la campagne normande. Il faut plutôt considérer comme son vrai début *Sixtine*, « roman de la vie cérébrale », paru en 1890. Sous des différences de style fort sensibles et le tour d'esprit des jeunes écrivains de l'époque, on retrouve bien aujourd'hui dans ce livre, où l'analyse est poussée à ses extrêmes limites, les promesses de cette curiosité et de cette souplesse idéologiques qui sont devenues la caractéristique du talent de M. Remy de Gourmont. Collaborateur au *Mercure de France* dès sa fondation, M. Remy de Gourmont, de 1892 à 1894, collabora en même temps au *Journal*, puis à *L'Écho de Paris*, où il donna la plupart des contes qui composent aujourd'hui *Histoires magiques* et *D'un pays lointain*. Mais le journalisme contemporain ne pouvait convenir à son art ni à son indépendance d'esprit, et il l'abandonna bientôt pour revenir à l'unique collaboration aux revues littéraires où il trouvait en même temps que plus de goût plus de liberté. On se rendra compte à la bibliographie de l'écrivain (des œuvres) combien la place manquerait dans une simple notice comme celle-ci pour analyser, même très

brièvement, les travaux de M. Remy de Gourmont. Il n'est certainement pas dans la nouvelle littérature de figure plus importante que la sienne, et par l'étendue et la diversité de ses connaissances comme par la variété de ses productions il peut être placé à côté de M. Anatole France. Poète, critique, dramatiste, érudit, biologiste, philosophe et romancier, philologue et grammairien, son œuvre embrasse tous les domaines intellectuels, montrant chez lui un esprit sans cesse renouvelé, sans cesse enrichi de nouvelles acquisitions, découvrant sans cesse de nouveaux points de vue, sans cesse adroit à de nouvelles déductions. C'est un extraordinaire dissociateur d'idées, a-t-on dit de lui. On pourrait dire aussi : un extraordinaire excitateur d'idées, tant la lecture de ses livres met en mouvement notre propre intelligence et amène à des aperçus auxquels on n'aurait peut-être pas songé. Il semble que ce soit dans cette supériorité intellectuelle encore plus que dans l'isolement où il se complaît qu'il faille trouver la raison du silence relatif qu'observe la critique vis-à-vis de M. Remy de Gourmont. Un écrivain qui a des idées, de vraies idées et qui le prouve dans tout ce qu'il écrit (1), qui reste presque seul à savoir toutes les choses qu'on ne sait plus, et dont l'œuvre ne s'en montre pas moins claire, aisée, souple, écrite comme pour s'amuser, cela déroute nos juges littéraires, et de peur de se tromper autant que parce qu'ils ne savent pas trop par quel point commencer, ils se taisent. Nullement dédain. Ils connaissent l'œuvre. Uniquement timidité et embarras. On ne pourrait d'ailleurs rien écrire de plus exact et de plus clairvoyant sur M. Remy de Gourmont que l'étude de M. Louis Dumur, parue, en octobre 1903, dans la *Weekly critical Review*. La voici presque entière :

« Chez lui, rien qui sente la particularité d'une province, cet exotisme intérieur. Il n'est ni Méridional, ni Breton ; il n'est pas non plus Parisien. C'est un Français de France, et même de la vieille France. Il sera, si vous voulez, un peu du Nord, de ce Nord qui fut le berceau de la langue d'Oïl, le point où s'opéra le plus intimement la fusion du Romain, du Celte et du Franc, et d'où sortit, en définitive, l'histoire, la langue et l'esprit de ce pays. A travers les mailles d'une individualité propre, rien n'est intéressant, chez un écrivain, comme de surprendre ainsi, visible et rassurant, le solide et pur tissu tramé par les siècles, d'en reconnaître le style et d'en manier la moelleuse noblesse.

Il faut donc être lettré pour goûter pleinement M. de Gourmont. Son œuvre ne saurait s'imposer dès l'abord à la foule simpliste et ignorante. Nul, certes, n'est plus moderne que lui ; mais son moder-

(1) « J'écris pour clarifier mes idées », a-t-il dit quelque part.

nisme suppose le passé, et il est nécessaire d'avoir gravi toute l'échelle pour mettre le pied sur ce dernier échelon. Il est de la grande lignée littéraire ; il y prend naturellement sa place, en son temps, traditionaliste parce que la race pétille en lui, novateur parce qu'il n'y a de talent et de raison d'exister que dans l'évolution conséquente des idées, du tour, du tempérament.

Si l'on voulait dresser l'arbre généalogique de M. de Gourmont, ce ne serait pas un jeu absolument vain. Il me semble qu'on y verrait figurer, à leur rang d'ascendance légitime, Renan, Balzac, Stendhal, Chateaubriand, Voltaire, Fénelon, Montaigne ; on y inscrirait, malgré ses protestations probables, Boileau et Vaugelas. Cet arbre plongerait ses racines de tous côtés dans le Moyen-Age, le pivot restant acquis à la scholastique et à la théologie ; le sol profond de l'antiquité latine le porterait ; on aurait garde d'oublier la souche du folklore et de la littérature populaire ; le léger afflux étranger serait représenté par l'Italie d'abord, par l'Allemagne de Nietzsche ensuite ; aux marges, enfin, on pourrait ajouter, à titre de quartiers contestables, Villiers de l'Isle-Adam, Gérard de Nerval, Chamfort... et peut-être le marquis de Sade.

La famille spirituelle de M. Remy de Gourmont est considérable. Elle l'a grandement établi ; elle a doté sa raison ; elle lui a donné les règles et l'étiquette qui gouvernent sa pensée. Elle ne l'a point confisqué ni tenu en tutelle. Comme ces riches héritiers qui ne se contentent pas de vivre sur leurs rentes, mais veulent à leur tour accroître leurs revenus, n'hésitant pas à les transformer au besoin, suivant les fluctuations de l'époque, il a opéré de savants déplacements de fonds, réussi de belles spéculations, et la fortune qu'il possède est aujourd'hui bien à lui.

Ce ne fut pas sans peine, sans grande intelligence, ni surtout sans un don spécial, aussi rare que précieux, et qui me paraît la propriété principale et caractéristique de ce remarquable esprit : le don de transposer, je veux dire de multiplier les facettes de sa sensibilité, de manière à augmenter presque à l'infini le nombre des angles de vision et par suite celui des aspects. Le cerveau de M. de Gourmont est comme l'œil d'une mouche. Il voit tout et chaque fois différemment. Appliquez le fonctionnement phénoménal de cet organe à la quantité immense de sujets dont sa science, sa vaste lecture, son imagination vive et sa pénétration aiguë le mettent à même de disposer, et vous aurez quelque idée de l'œuvre prodigieusement complexe et attrayante qui en est le produit.

L'appareil, actuellement parfait et dont il tira un si merveilleux parti, ne lui tomba pas tout agencé du ciel. Sa bonne fée en éparpilla sans doute les pièces sur son berceau, mais encore fallait-il

les monter et apprendre à s'en servir. On peut suivre, le long de toute l'œuvre de M. de Gourmont, à partir des essais du début jusqu'aux excellents résultats obtenus depuis, l'industrieuse progression de son travail d'ajustement. Chaque expérience a laissé son témoin. C'est même un des cas les plus complets de mise au point et d'accommodation de soi que l'on puisse rencontrer en littérature. A ce titre, aucune de ses productions, fût-ce la moindre, n'est négligeable.

Je crois que dès l'enfance il écrivit. Au reste, ses premières pages se perdent-elles dans les limbes d'un crépuscule que ne parviendra jamais à percer la perspicacité du plus subtil des bibliophiles. Il existe de lui nombre d'études, d'articles, de morceaux d'histoire ou de critique, voire des romans, que l'on chercherait en vain au catalogue de ses ouvrages. On trouvera, entre autres, sous sa signature, une collaboration importante aux premiers tomes de la *Grande Encyclopédie*. Un long stage à la Bibliothèque Nationale, d'où il sortit avec un certain éclat, à la suite de la publication d'un article que l'on jugea manquer de patriotisme, lui permit de s'adonner, au cœur même du couvent, à ses plaisirs de bénédictin. On lui a quelquefois reproché cette érudition. La critique a pu être fondée alors que, la canalisation n'étant pas complète, l'écrivain se laissait volontiers déborder par la curiosité du fureteur. Elle ne l'est plus. D'ailleurs, ceux qui se livrent à de pareilles appréciations ont vraiment trop l'air de ne le faire que pour justifier leur sordide ignorance. M. de Gourmont n'a pas daigné être un ignorant, et cela n'a nui ni à son sens esthétique ni à son originalité.

Muni de cet ample bagage, nanti de documents colligés aux meilleures sources, opulemment fourni de faits et d'idées, ce fut alors qu'il se découvrit en possession de son étonnant instrument d'optique. Il braqua l'objet. Les premières épreuves ne furent pas d'une netteté parfaite. Elles étaient déjà très intéressantes, mais elles semblaient obtenues comme à travers une espèce de brouillard ; la main de l'opérateur avait tremblé, ou le jour n'était pas bon. Ce fut d'abord un roman, *Sixtine*. Quelle que fût l'incertitude de la manière, il y transparaissait de rares qualités de vision, d'écriture et d'analyse. Le livre fut une révélation. Son auteur se classait d'un coup parmi les écrivains de la nouvelle génération dont on devait le plus attendre.

A dater de ce début, la collaboration de M. Remy de Gourmont aux revues fut constante. Articles, contes, poèmes en prose, poésies alternèrent avec des ouvrages de plus longue haleine, parmi lesquels il faut citer un poème dramatique, *Lilith*, un roman, *Le Fantôme*, et un important et savant travail sur la poésie latine du Moyen-Age, *Le Latin mystique*. Plusieurs années durant, il donnait au

Journal la série des contes dont la matière se trouve réunie dans les deux volumes : *Histoires magiques* et *D'un pays lointain*.

On était alors en plein mouvement symboliste. Faut-il attribuer à la déviation générale des esprits vers l'étrange, le bizarre et le mystérieux, le choix des sujets où semblait se complaire le génie, d'ailleurs capricieux, de M. de Gourmont ? Était-ce la propension naturelle de son goût ? Ou ne serait-ce pas plutôt qu'il cherchait sur ce terrain particulier un surcroît d'originalité que, par trop de défiance envers lui-même, il hésitait à demander à la seule sincérité de son talent ? Quoi qu'il en soit, il passa longtemps, et sans qu'il eût trop à réclamer, pour un écrivain d'un abord difficile, « abscons », comme on disait alors, et ne s'adressant qu'à un groupe d'initiés. Le vêtement même dont il aimait à habiller ses livres — ces premières éditions tirées à petit nombre, sur papiers extraordinaires et dans des formats plus extraordinaires encore, pour la plupart épuisées et qui font aujourd'hui la joie ou le désespoir des amateurs — contribuait à maintenir le public, facilement effarouché, dans une prudente réserve.

Mais bientôt paraissaient, dans *La Revue des Revues*, les premiers de ses portraits ou « masques » de poètes et de prosateurs contemporains, et, au *Mercure de France*, un roman, *Les Chevaux de Diomède*. Là, changement notable. La vision se faisait plus précise ; une jolie clarté baignait les fonds ; le dessin, pur et fin, se détachait en valeur délicate dans un exquis enveloppement de grâce. Cette fois, on était conquis. M. de Gourmont avait eu jusque-là des admirateurs qui se faisaient un devoir de le suivre ; il eut désormais des lecteurs empressés et charmés.

Un nouveau *Livre des Masques*, supérieur encore au premier, un délicieux roman par lettres, *Le Songe d'une femme*, enfin quatre remarquables séries d'études littéraires et philosophiques où se concentre ce que la pensée de M. de Gourmont a produit jusqu'ici de plus fort et de plus brillant, *L'Esthétique de la Langue française*, *La Culture des Idées*, *Le Chemin de Velours* et *Le Problème du Style*, complétèrent cette heureuse évolution. Maître maintenant de son talent si souple et si divers, il enchante par le jeu multicolore d'une pensée toujours en éveil, d'une fantaisie pleine de sens et d'une forme étonnamment chatoyante, imagée, harmonieuse. C'est un magicien. Depuis Renan, on n'avait rien lu de comparable à certaines pages du *Songe d'une femme* ou de *La Culture des Idées*. »

Depuis cette étude, l'œuvre de M. Remy de Gourmont s'est encore enrichie. Il a publié un ouvrage de science naturelle : *La Physique de l'amour, Essai sur l'instinct sexuel*, quatre volumes des *Épilogues* et *Dialogues des Amateurs* qu'il écrit sur l'actualité dans cha-

que numéro du *Mercure de France*, trois recueils d'essais de critique : *Promenades littéraires* et *Promenades philosophiques*, et deux romans : *Une Nuit au Luxembourg* et *Un cœur virginal*. Il a également dirigé la publication de la *Collection des plus belles pages* inaugurée par la librairie du *Mercure de France*, composant personnellement les volumes consacrés à Rétif de la Bretonne, Gérard de Nerval, Chamfort, Rivarol, Théophile, Saint-Amant et Cyrano de Bergerac. Une activité intellectuelle étonnante, qui lui laisse encore le temps de s'occuper de fantaisies littéraires anonymes ou signées de pseudonymes et d'écrire des articles pour des journaux et revues de province et de l'étranger. Pour ses vers et poèmes en prose, qui sont un coin à part et de peu d'étendue dans son œuvre (quelques petits volumes ou plaquettes : *Litanies de la Rose*, *Fleurs de jadis*, *Le Dides arbres*, *Les Saintes du Paradis*, *Hiéroglyphes*, *Oraisons mauvaises* et *Simone*), ils seront certainement une révelation même pour beaucoup de ses lecteurs, en attendant que leur réunion en un seul volume les fasse connaître davantage. Poésie curieuse, étrange, bizarre même, amusement de lettré et de raffiné plutôt que poésie au sens où on l'entend couramment. Aucun lyrisme, à peine de rythme, des images et des notations qui dépassent nos goûts et nos habitudes. Elle avait sa place dans cet ouvrage, comme une fleur rare au milieu de tout un bouquet.

Voici l'état de la collaboration de M. Remy de Gourmont aux revues et journaux. *Le Monde*. *La Vie Parisienne* (1881) ; *Le Contemporain*, *Le Monde hebdomadaire* (1882) ; *Revue de l'Enseignement secondaire des jeunes filles*, *Panurge* (1883) ; *La Vie Moderne*. *Les Annales politiques et littéraires* (1884) ; *Le Semeur* (1885) ; *Bibliothèque universelle*, Lausanne (1887) ; *Le Voltaire* (1887) ; *La Revue générale* (1887) ; *Revue littéraire et artistique* (1887) ; *Les Matinées espagnoles* (1885) ; *La Revue du monde latin* (1885) ; *Revue bleue*, *Evénement* (1889) ; *Revue indépendante* (1890) ; *L'Eclair* (1891) ; *Revue de la littérature moderne* (1891) ; *Chimère* (1891-1892) ; *Essais d'art libre*, *Entretiens politiques et littéraires* (1891-1892) ; *Revue blanche* (1892-1898) ; *L'Ermitage* (1892, 1897, 1906, 1907) ; *Le Livre d'Art* (1892) ; *La France moderne*, Marseille (1892) ; *Le Journal* (1892, 1893, 1894) ; *L'Art littéraire* (1893, 1894) ; *L'Idée moderne* (1894) ; *La Coupe* (1895-1896) ; *Arte*, Coimbre (1895) ; *L'Epreuve littéraire* (1895) ; *Le Coq rouge*, Bruxelles (1895) ; *L'Action libertaire* (1895) ; *La Province nouvelle*, Auxerre (1896) ; *Le Réveil*, Flandres et Wallonie (1896) ; *Le Livre d'Art* (1896) ; *L'Image* (1897) ; *Il Marzocco*. Florence (1897) ; *Le Spectateur catholique* (1897) ; *La Volonté* (1898) ; *Rat blanc*, Soignies, Belgique (1898) ; *Anthologie-Revue*, Milan (1899) ; *Wiener Rundschau*, Vienne (1899-1900) ; *La Renaissance* (1899) ; *L'Hémicycle* (1900) ; Παναθήναια, Athènes (1900-1901) ;

la *Rassegna Internazionale*, Florence (1900-1901); *Flegrea* (1901-1902); *La Nacion*, Buenos-Ayres (1901-1907); *Revue biblio-iconographique* (1901); *La Vogue*, nouvelle série (1901); *Emporium*, Bergame (1902); *Revue du Nouveau Siècle* (1902); *La Plume*, *La Revue hebdomadaire* (1902); *La Roulotte*, Soignies, Belgique (1903); *The Weekly Critical Review* (1903); *Revue du Bien* (1903); *L'État*, journal quotidien, 4 avril 1906 (Prospectus); *Le Mercure musical* (1906); *Viessy* (*La Balance*), Moscou, *Antée*, Bruges (1907); *Floreal*, Luxembourg (1908); *La Jeune Champagne*, *Le Progrès du Calvados*, *La Phalange*; *Sunday Inter-Ocean*, Chicago; *Das neue Jahrhundert*, Berlin; *Simplicissimus*, Munich; *Die Zeit*, Vienne; *Stimmen der Gegenwart*, Vienne; *O Paiz*, Rio de Janeiro; *El Globo*, Madrid; *El Mercurio de America*, Buenos-Aires; *Politiken*, Copenhague; *Moderni Revue*, Prague; *le Mercure de France* et *la Revue des Idées* depuis la fondation, *Le Soleil*, *Le Supplément du Figaro*, *La Dépêche de Toulouse* et *le Matin*.

Bibliographie :

Éditions et ouvrages divers. — **Un Volcan en éruption**, avec vignettes. Paris, Degorce-Cadot, 1882, in-12 (Réimprimé pour la Librairie générale de Vulgarisation. Paris, 1885, in-8). — **Bertrand Du Guesclin**. Paris, Degorce-Cadot, 1883, in-12. — **Tempêtes et naufrages**, avec vignettes. Paris, Degorce-Cadot, 1883, in-12. — **Une ville ressuscitée**, avec vignettes. Paris, Degorce-Cadot, 1884, in-12 (Réimprimé pour la Librairie générale de Vulgarisation. Paris, 1885, in-18). — **Les derniers jours de Pompéi**, avec vignettes. Paris, Degorce-Cadot, s. d. [1884], in-18. — **En Ballon**. Paris, Librairie générale de Vulgarisation, 1884, in-12. Paris, Degorce-Cadot (publ. illustrées), 1884, in-4, et Paris, Librairie générale de Vulgarisation, 1885, in-8 (figures). — **Les Français au Canada et en Acadie**. 30 grav. Paris, Firmin Didot, 1888, in-8. — **Chez les Lapons**, mœurs, *coutumes et légendes de la Laponie norvégienne*, 31 grav. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8.

Les œuvres. — **Merlette**, roman. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18. — **Sixtine**, *roman de la vie cérébrale* (dédié à Villiers de l'Isle-Adam). Paris, Savine, 1890, in-18. — **Le Latin mystique**. *Les poètes de l'antiphonaire et la symbolique au moyen âge. Préface de J.-K. Huysmans*. Miniature de Filiger. Paris, éd. du Mercure de France, 1892, gr. in-8 (Tirage à 220 ex.). Il a été publié, en outre, deux autres éditions successives de cet ouvrage, avec dessin de Filiger. Paris, éd. du Mercure de France, 1895, gr. in-8. — **Litanies de la Rose**. Paris, éd. du Mercure de France et « se vend chez Léon Vanier », 1892, in-16 (Réimprimé dans *Le Pèlerin du Silence*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Lilith**, (לילית). Paris, des Presses des *Essais d'Art Libre* (Tirage à petit nombre), 17 octobre 1892, in-8 (Il existe un second tirage de cet ouvrage qui fut, en outre, réimprimé deux fois, avec des variantes : *Lilith*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18 ; *Lilith, suivi de Théodat*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Le Fantôme**, avec 2 lithographies originales de Henry de Groux (337 ex.). Paris, éd. du

Mercure de France, 1893, gr. in-12, broché, avec gardes spéciales. (Il a été publié, en outre, une 2e éd. de cet ouvrage. Paris, éd. du Mercure de France, 1893, in-8 ; *Le même*, réimprimé dans *Le Pèlerin du Silence*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — **Théodat**, poème dramatique en prose (représenté sur la scène du *Théâtre d'Art* — salle du Théâtre Moderne — le 11 décembre 1892) (tirage : 290 ex. numérotés et monogrammés par l'auteur). Paris, éd. du Mercure de France, 1893, in-12 carré, couverture d'après une étoffe byzantine (Réimpr. : *Lilith suivi de Théodat*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18). — **L'Idéalisme**, avec un dessin de Filiger (tirage : 170 ex.). Paris, éd. du Mercure de France, 1893, in-12 écu. — **Fleur de Jadis**, édition elzévirienne (47 ex. hollande van Gelder, numérotés et signés par l'auteur). S. nom d'auteur ni d'édit. (Monnoyer imprim., 15 septembre 1893), in-16 écu (Réimprimé dans *Le Pèlerin du Silence*, etc. 1896, in-18). — **Histoires magiques**, contenant une lithographie de Henry de Groux (tirage : 301 ex.). Paris, éd. du Mercure de France, 1894, in-12 carré (2e édition. Paris, éd. du Mercure de France, 1895, in-12). — **Hiéroglyphes**, poèmes, manuscrit autographique de 19 feuillets (0 m. 34 sur 0 m. 44), avec une lithographie originale de Henry de Groux en frontispice (tirage : 25 ex.) Paris, éd. du Mercure de France, 1894, in-fol. oblong. — **Histoire tragique de la Princesse Phénissa**, *expliquée en quatre épisodes* (tirage à part du *Mercure de France*) : publié à 98 ex. numérotés et signés par l'auteur. Paris, éd. du Mercure de France, 1894, in-8 royal (Réimprimé dans *Le Pèlerin du Silence*, etc. 1896, in-18). — **Proses moroses** (tirage à petit nombre). Paris, éd. du Mercure de France, 1894, in-24. (Il existe une seconde édition sans date de cet ouvrage). — **Le Château singulier**, orné de 32 vignettes en rouge et en bleu ; tirage à petit nombre. Paris, éd. du Mercure de France, 1894, petit in-16 (Réimprimé dans *Le Pèlerin du Silence*, etc. 1896, in-18). — **Phocas**, avec une couverture et 3 vignettes par Remy de Gourmont. Tirage à petit nombre. Paris. Collection de l'Ymagier et se « vend au Mercure de France » etc., MDCCCXCV, plaquette in-12. — **La Poésie populaire**. [*Livret intitulé de la Poésie populaire par Remy de Gourmont, avec un air noté et des images, le tout suivant la copie imprimée dans l'Ymagier du mois de janvier DDDCCCLXXXXVI à Paris aux dépens dudit Ymagier et se vend XV, rue de l'Echaudé, par le Mercure de France au prix de XXXX et n'en fut tiré que C et XXV copies toutes pareilles et très belles*], in-folio. — **Le Miracle de Théophile**, de Rutebeuf, texte du XIIIe siècle modernisé publié avec préface). Paris, tiré de l'Ymagier et « se vend XV, rue de l'Echaudé, par le Mercure de France », 1896, gr. in-4 écu. — **Aucassin et Nicolette** chantefable du XIIIe siècle, trad. de Lacurne de Sainte-Palaye, revue et complétée d'après un texte original. Paris, L'Ymagier, 9, rue de Varenne, s. d. (1896), in-4 couronne. — **L'Ymagier**. Ouvrage publié en 8 fascicules trimestriels, de 64 pages, d'octobre 1894 à juillet 1896, contenant environ 300 gravures, reproductions d'anciens bois des XVe et XVIe siècles, grandes images coloriées, pages de vieux livres, miniatures, lithographies, bois, dessins, etc., de M.-N. Whistler, Paul Gauguin, Filiger, G. d'Espagnat, A. Seguin, O'Conor, L. Roy, etc., Paris, 1896, 2 volumes grand in-4. — **Almanach de l'Ymagier, 1897**, *zodiacal, astrologique, magique, cabalistique, artistique, littéraire et prophétique*. Orné de 25 bois dessinés et gravés par Georges d'Espagnat. Vignettes en rouge et en noir. Couverture en 4 coul. Paris, IX, rue de Varenne, petit in-4. — **Le Pèlerin du Silence** (*Phénissa. Le Fantôme. Le*

Château singulier. Le Livre des Litanies. Théâtre muet. Le Pèlerin du Silence). Frontispice d'Armand Seguin, à la pointe sèche et tiré à la poupée dans les exemplaires de luxe. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Le Livre des Masques**, *Portraits symbolistes. Gloses et Documents sur les Écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (Les masques, dessinés par F. Vallotton, au nombre de XXX, savoir : M. Maeterlinck, E. Verhaeren, H. de Régnier, F. Vielé-Griffin, Mallarmé, A. Samain, P. Quillard, A.-F. Herold, A. Retté, Villiers de l'Isle-Adam, L. Tailhade, J. Renard, [illegible], G. Eekhoud, P. Adam, Lautréamont, T. Corbière, A. Rimbaud, [illegible], A. Gide, P. Louys, Rachilde, J.-K. Huysmans, J. Laforgue, [illegible], Stuart Merrill, Saint-Pol-Roux, R. de Montesquiou, G. Kahn, Verlaine). Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Les Chevaux de Diomède**, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Le Vieux Roi**, tragédie nouvelle (300 ex. numérotés et paraphés). Paris, éd. du Mercure de France, 1897, in-12. — **D'un Pays Lointain**, contes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. (La plupart de ces contes avaient paru au *Journal*, [illegible]). — **Le IIe Livre des Masques** (les masques, dessinés par F. Vallotton, au nombre de XXIII, savoir : F. Jammes, P. Fort, [illegible], L. Dumur, J. Lorrain, E. Dujardin, M. Barrès, C. Mendès, [illegible], A. Valette, M. Elskamp, H. Mazel, M. Schwob, P. Claudel, R. Ghil, A. Fontainas, [illegible], H. Bataille, E. Mikhaël, G.-A. Aurier, les Goncourt, [illegible]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Les Saintes du Paradis**, *[illegible] petits poèmes*, ornés de xx bois originaux dessinés et taillés par Georges d'Espagnat. (Tirage à 145 ex. Paris, « se vend à la librairie du Mercure de France », etc. (Achevé d'imprimer LVI, rue de Seine par [illegible], le XXXI janvier MDCCCXCVIII, etc.), in-12 cavalier. — **Esthétique de la langue française** (*La Déformation. La métaphore. Le cliché. Le vers libre. Le vers populaire*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Le Songe d'une femme**, roman familier. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **La Culture des Idées** (*Du style ou de l'écriture. La création subconsciente. La dissociation des idées. Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence. Le Paganisme éternel. La morale de l'amour. Ironies et Paradoxes*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Les Petites Revues**, *Essai de Bibliographie*. Préface par Remy de Gourmont (2[illegible] ex.). Paris (éd. de la Revue biblio-iconographique), Librairie du Mercure de France, 1900, in-8. (Cet ouvrage est entièrement de M. Remy de Gourmont). — **Oraisons mauvaises** (poèmes), ornés par Georges d'Espagnat de vignettes en deux tons, jaune [illegible] et vert d'Hesse (Tirage : 1[illegible] ex.). Paris, éd. du Mercure de France, 1900, in-8 écu. — **Simone**, poème champêtre (1892). (Tirage à petit nombre sur papier vergé, couverture en papier [illegible]). Paris, au Mercure de France, 1901, in-16 couronne. (Le même, avec [illegible] de Georges d'Espagnat, Paris, Librairie du Mercure de France, [illegible]). — **Le Chemin de Velours**, *Nouvelles dissociations d'idées*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Le Problème du Style**, *Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire*, avec une préface et un index des noms cités. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Epilogues**, *Réflexions sur la Vie* (1895-1898). Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Physique de l'amour**, *Essai sur l'instinct sexuel*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Epilogues**, *Réflexions sur la Vie*, **2e série** (1899-1901). Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. —

Judith Gautier, biographie illustrée de portr. et d'autogr. etc. Portr. frontisp. de John Sargent. Paris, Biblioth. internat. d'édit., 1904, in-18. — **Promenades littéraires**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Promenades philosophiques**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Epilogues**. *Réflexions sur la Vie*. **3e série** (1902-1904). Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Promenades littéraires**. 2e série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18, — **Lilith, suivi de Théodat**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Une nuit au Luxembourg**, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Un Cœur virginal**, roman, couvert. illustrée par Georges d'Espagnat. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. (Il a été tiré de cette édit., 20 ex. de format in-8, pour la Société des XX. Ces ex. portent la signature de l'auteur). — **Dialogues des Amateurs sur les choses du temps** (1905-1907). **(Epilogues, IVe série)**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18.

Préfaces et notices. — **G. Albert Aurier** : *Œuvres posthumes. Notice*. Paris, éd. du Mercure de France, 1893, in-8. — **Notice biographique et Catalogue des Œuvres de Clésinger**. Préface. Paris, L'Ymagier, 1895, in-8 (2e éd en 1903, in-8). — **Gérard de Nerval** : *Les Chimères et les Cydalises*, poésies. Préface. Paris, Librairie du Mercure de France, 1897, in-16 écu. — **Maurice de Guérin** : *Le Centaure*. Frontispice de G. d'Espagnat. Notice. Paris, librairie du Mercure de France, 1900, in-16 écu. — **Georges Duviquet** : *Héliogabale*, raconté par les historiens grecs et latins, etc., préface. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18.— **Ausone** : *Les Epigrammes*, trad. du latin par Charles Verrier. Préface. Paris, Sansot, 1903, in-18. — **Rétif de la Bretonne** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Gérard de Nerval** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Chamfort** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Rivarol** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Henri Heine** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Théophile** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, petit in-18. — **Ernest Gaubert** : *La Sottise Espérantiste*. Paris, Grasset, 1907, in-16. — **Saint Amant** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, petit in-18. — **Catalogue de Dessins origin. de Rouveyre**. Préface. Paris, Galerie E. Druet, 114, rue du Faub.-Saint-Honoré, 18-30 nov. 1907, in-8. — **Cyrano de Bergerac** : *Les plus belles pages*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, petit in-18

On trouve, en outre, des pages de M. Remy de Gourmont dans les ouvrages suivants : **Congrès intern. pour l'extension et la culture de la langue française**, Paris, Champion. 1906, in-8. (Cf. *La Critique de la Presse quotidienne*) : **Chronique Stendhalienne**, etc. A. Milan, chez Coffe et Cie, éditeurs stendhaliens, 1907, in-8, etc.

A consulter. — **Louis Denise** : *Remy de Gourmont*, notice publiée dans *les Portraits du prochain Siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Arnold Goffin** : *A propos de style et d'esthétique*. Bruxelles. Soc. belge de librairie, 1903, in-8. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1891, in 18. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinion des Ecrivains de ce*

temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Francis de Miomandre** : *Visages*. Bruges, A. Herbert, 1907, in-8. — **M. C. Poinsot** : *Anthologie des Poètes normands contemporains*. Paris, Floury, 1903, in-18. — **Pierre de Querlon** : *Remy de Gourmont*, biographie illustrée de portraits, dessins, etc., suivie d'opinions, de documents et d'une bibliographie, par Ad. B. (Ad. van Bever). Paris, Sansot, 1903, in-18. — **Giuseppe Vorluni** : *Remy de Gourmont*. Napoli, Detken et Rocholl, 1901, in-8. (Tirage à part de « Flegrea »).

Périodiques. — **Jacques Bainville** : *Un sceptique nouveau. M. Remy de Gourmont*. « Minerva », 15 août 1902. — **Sem. Benelli** : *Letterati contemporanei : Remy de Gourmont*. Emporium (Bergamo), tome XIV, n° 28. — **Eugène Demolder** : *Remy de Gourmont*. L'Art moderne, Bruxelles, 2 janvier 1898. — **André du Fresnoy** : *Remy de Gourmont, romancier*. Mercure de France, 15 mai 1907. — **Louis Dumur** : *Pythéas ou fantaisie philosophique en l'honneur de M. Remy de Gourmont et de ses pluriformes ...ges*. Mercure de France, mai 1894 ; *De Nykomna des franska litteraturen*, illustr. « Ord och Bild », Stokholm, octobre 1898 ; *Remy de Gourmont*, Weekly Critical Review (Paris), octobre 1903. — **Emile Faguet** : *Promenades littéraires*. Revue Latine, 25 août 1906. — **Anatole France** : *Le Latin mystique*. Le Temps, 11 décembre 1892. — **Jules de Gaultier** : *L'Estetica della lingua francese*. Rassegna internazionale, 15 septembre 1900 ; *De la nature des vérités*, Mercure de France, septembre 1901. — **Pierre Lasserre** : *L'Esthétique de la langue française*. Revue philosophique, mai 1899. — **Jean Lorentowicz** : *Z. litteratury francuskiej : Remy de Gourmont*. Krytyka (Cracovie), mars 1903, et Lutnia (Varsovie), 30 septembre 6 octobre 1906. — **Juan Mas Y Pi** : *Un disociador de ideas*. La Reforma (la Plata), 10 janvier 1907. — **Camille Mauclair** : *Quatre médaillons d'artistes : Remy de Gourmont*. La Chronique des livres, 25 septembre 1900. — **Charles Maurras** : *Le Latin mystique*. Gazette de France, 5 décembre 1892. — **Nestor** (Henry Fouquier) : *Le dilettantisme*. Echo de Paris, 26 mars 1891. — **Prodiko** : *Remy de Gourmont*. La Nacion (Buenos Aires), 6 novembre 1906. — **A. Pujol** : *De quelques opinions d'un sceptique anti protestant*. Le Protestant, journal, 21 et 28 février 1903. — **Pierre Quillard** : *Remy de Gourmont*. Mercure de France, juin 1893. — **Barao de Santo Alberto** : *Remy de Gourmont*. A Tarde (Rio de Janeiro), 3 avril 1899. — **Marcel Schwob** : *Le Latin mystique*. Mercure de France, novembre 1892. — **Alfred Vallette** : *Médaillons*. Mercure de France, mai 1891. — **Charles Verrier** : *Remy de Gourmont*. Le Soleil, 29 octobre 1904.

Iconographie :

F. Maillaud : *Deux portraits au crayon*, reprod. dans l'ouvrage de Pierre de Querlon : *Remy de Gourmont*. Paris, Sansot, 1903, in-18 (Le même ouvrage contient d'autres portraits). — **F. Vallotton** : *Masque*, reprod. dans la revue « Ord och bild » de Stockholm, octobre 1898. — Voyez en outre un portrait publié d'après un document photographique dans Weekly critical Review, 1903.

LITANIES DE LA ROSE

A Henry de Groux.

Fleur hypocrite,
Fleur du silence.

Rose couleur de cuivre, plus frauduleuse que nos joies, rose couleur de cuivre, embaume-nous dans tes mensonges, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au visage peint comme une fille d'amour, rose au cœur prostitué, rose au visage peint, fais semblant d'être pitoyable, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose à la joue puérile, ô vierge des futures trahisons, rose à la joue puérile, innocente et rouge, ouvre les rets de tes yeux clairs, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose aux yeux noirs, miroir de ton néant, rose aux yeux noirs, fais-nous croire au mystère, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur d'or pur, ô coffre-fort de l'idéal, rose couleur d'or pur, donne-nous la clef de ton ventre, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur d'argent, encensoir de nos rêves, rose couleur d'argent, prends notre cœur et fais-en de la fumée, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au regard saphique, plus pâle que les lys, rose au regard saphique, offre-nous le parfum de ton illusoire virginité, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au front pourpre, colère des femmes dédaignées, rose au front pourpre, dis-nous le secret de ton orgueil, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au front d'ivoire jaune, amante de toi-même, rose au front d'ivoire jaune, dis-nous le secret de tes nuits virginales, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose aux lèvres de sang, ô mangeuse de chair, rose aux lèvres de sang, si tu veux notre sang, qu'en ferions-nous ? bois-le, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de soufre, enfer des désirs vains, rose couleur de soufre, allume le bûcher où tu planes, âme et flamme, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de pêche, fruit velouté de fard, rose sournoise, rose couleur de pêche, empoisonne nos dents, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de chair, déesse de la bonne volonté, rose couleur de chair, fais-nous baiser la tristesse de ta peau fraîche et fade, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose vineuse, fleur des tonnelles et des caves, rose vineuse, les alcools fous gambadent dans ton haleine : souffle-nous l'horreur de l'amour, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose violette, ô modestie des fillettes perverses, rose violette, tes yeux sont plus grands que le reste, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose rose, pucelle au cœur désordonné, rose rose, robe de mousseline, entr'ouvre tes ailes fausses, ange, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose en papier de soie, simulacre adorable des grâces incréées, rose en papier de soie, n'es-tu pas la vraie rose, fleur hypocrite, fleur du silence ?

Rose couleur d'aurore, couleur du temps, couleur de rien, ô sourire du Sphinx, rose couleur d'aurore, sourire ouvert sur le néant, nous t'aimerons, car tu mens, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose blonde, léger manteau de chrôme sur des épaules frêles, ô rose blonde, femelle plus forte que les mâles, fleur hypocrite, fleur du silence !

Rose en forme de coupe, vase rouge où mordent les dents quand la bouche y vient boire, rose en forme de coupe, nos morsures te font sourire et nos baisers te font pleurer, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose toute blanche, innocente et couleur de lait, rose toute blanche, tant de candeur nous épouvante, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de bronze, pâte cuite au soleil, rose couleur de bronze, les plus durs javelots s'émoussent sur ta peau, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de feu, creuset spécial pour les chairs réfractaires, rose couleur de feu, ô providence des ligueurs en enfance, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose incarnate, rose stupide et pleine de santé, rose incar-

nate, tu nous abreuves et tu nous leurres d'un vin très rouge et très bénin, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose en satin cerise, munificence exquise des lèvres triomphales, rose en satin cerise, ta bouche enluminée a posé sur nos chairs le sceau de pourpre de son mirage, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au cœur virginal, ô louche et rose adolescence qui n'a pas encore parlé, rose au cœur virginal, tu n'as rien à nous dire, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose groseille, honte et rougeur des péchés ridicules, rose groseille, on a trop chiffonné ta robe, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur du soir, demi-morte d'ennui, fumée crépusculaire, rose couleur du soir, tu meurs d'amour en baisant tes mains lasses, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose bleue, rose iridine, monstre couleur des yeux de la Chimère, rose bleue, lève un peu tes paupières : as-tu peur qu'on te regarde, les yeux dans les yeux, Chimère, fleur hypocrite, fleur du silence !

Rose verte, rose couleur de mer, ô nombril des sirènes, rose verte, gemme ondoyante et fabuleuse, tu n'es plus que de l'eau dès qu'un doigt t'a touchée, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose escarboucle, rose fleurie au front noir du dragon, rose escarboucle, tu n'es plus qu'une boucle de ceinture, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de vermillon, bergère énamourée couchée dans les sillons, rose couleur de vermillon, le berger te respire et le bouc t'a broutée, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose des tombes, fraîcheur émanée des charognes, rose des tombes, toute mignonne et rose, adorable parfum des fines pourritures, tu fais semblant de vivre, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose brune, couleur des mornes acajous, rose brune, plaisirs permis, sagesse, prudence et prévoyance, tu nous regardes avec des yeux rogues, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose ponceau, ruban des fillettes modèles, rose ponceau, gloire des petites poupées, es-tu niaise ou sournoise, joujou des petits frères, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose rouge et noire, rose insolente et secrète, rose rouge et noire, ton insolence et ton rouge ont pâli parmi les compromis qu'invente la vertu, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose ardoise, grisaille des vertus vaporeuses, rose ardoise, tu grimpes et tu fleuris autour des vieux bancs solitaires, rose du soir, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose pivoine, modeste vanité des jardins plantureux, rose pivoine, le vent n'a retroussé tes feuilles que par hasard, et tu n'en fus pas mécontente, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose neigeuse, couleur de la neige et des plumes du cygne, rose neigeuse, tu sais que la neige est fragile et tu n'ouvres tes plumes de cygne qu'aux plus insignes, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose hyaline, couleur des sources claires jaillies d'entre les herbes, rose hyaline, Hylas est mort d'avoir aimé tes yeux, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose opale, ô sultane endormie dans l'odeur du harem, rose opale, langueur des constantes caresses, ton cœur connaît la paix profonde des vices satisfaits, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose améthyste, étoile matinale, tendresse épiscopale, rose améthyste, tu dors sur des poitrines dévotes et douillettes, gemme offerte à Marie, ô gemme sacristine, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose cardinale, rose couleur du sang de l'Église romaine, rose cardinale, tu fais rêver les grands yeux des mignons et plus d'un t'épingla au nœud de sa jarretière, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose papale, rose arrosée des mains qui bénissent le monde, rose papale, ton cœur d'or est en cuivre, et les larmes qui perlent sur ta vaine corolle, ce sont les pleurs du Christ, fleur hypocrite, fleur du silence.

Fleur hypocrite,
Fleur du silence.

(*Litanies de la Rose.*)

HIÉROGLYPHES

O pourpiers de mon frère, pourpiers d'or, fleurs d'Anhour,
Mon corps en joie frissonne quand tu m'as fait l'amour,

Puis je m'endors paisible au pied des tournesols.
Je veux resplendir telle que les flèches de Flor :
Viens, le kupi embaume les secrets de mon corps,
Le hesteb teint mes ongles, mes yeux ont le kohol.
O maître de mon cœur, qu'elle est belle, mon heure !
C'est de l'éternité quand ton baiser m'effleure,
Mon cœur, mon cœur s'élève, mon cœur, mon cœur s'envole !

Armoises de mon frère, ô floraisons sanglantes,
Viens, je suis l'Amm où croît toute plante odorante,
La vue de ton amour me rend trois fois plus belle,
Je suis le champ royal où ta faveur moissonne,
Viens vers les acacias, vers les palmiers d'Ammonn :
Je veux t'aimer à l'ombre bleue de leurs flabelles.
Je veux encore t'aimer sous les yeux roux de Phrâ
Et boire les délices du vin pur de ta voix,
Car ta voix rafraîchit et grise comme Elel.

O marjolaines de mon frère, ô marjolaines,
Quand ta main comme un oiseau sacré se promène
En mon jardin paré de lys et de sesnis,
Quand tu manges le miel doré de mes mamelles,
Quand ta bouche bourdonne ainsi qu'un vol d'abeilles
Et se pose et se tait sur mon ventre fleuri,
Ah ! je meurs, je m'en vais, je m'effuse en tes bras
Comme une source vive pleine de nymphéas,
Armoises, marjolaines, pourpiers, fleurs de ma vie !

(*Hiéroglyphes.*)

AGATHE

Joyau trouvé parmi les pierres de la Sicile,
Agathe, vierge vendue aux revendeuses d'amour,
Agathe, victorieuse des colliers et des bagues,
Des sept rubis magiques et des trois pierres de lune,
Agathe, réjouie par le feu des fers rouges,
Comme un amandier par les douces pluies d'automne,
Agathe, embaumée par un jeune ange vêtu de pourpre,
Agathe, pierre et fer, Agathe, or et argent,

Agathe, chevalière de Malte,
Sainte Agathe, mettez du feu dans notre sang.

(*Les Saintes du Paradis.*)

AGNÈS

Agnelle épouse de feu, agnelle amie de l'Agneau,
Agnès, plus forte que la magie des jeunes cheveux,
Agnès, fille sacrée du signe de la croix,
Agnès, Agnelle et Danielle, toi qui caressas
D'une main pure la crinière cruelle des brasiers,
Blanche Agnès, décollée par le glaive aveugle,
Et trempée dans la gloire vierge des lys rouges,
Brebis, Toison, Manteau, trame et chaîne des palliums,
Sainte Agnès, filez pour nous la laine éternelle.

(*Les Saintes du Paradis.*)

CATHERINE

Contemplatrice héroïque du Rêve,
Catherine que le démon battait comme la mer
Bat le sable innocent des dunes et des grèves,
Catherine visitée par Jésus familièrement
— Jésus venait chanter le psautier avec elle, —
Catherine au front orné du diadème sanglant,
Catherine pleine de larmes, pleine de charmes, pleine de songes,
Sainte Catherine, protégez nos âmes pleines de songes.

(*Les Saintes du Paradis.*)

JEANNE

Bergère née en Lorraine,
Jeanne qui avez gardé les moutons en robe de futaine,
Et qui avez pleuré aux misères du peuple de France,
Et qui avez conduit le Roi à Reims parmi les lances,
Jeanne qui étiez un arc, une croix, un glaive, un cœur, une lance,
Jeanne que les gens aimaient comme leur père et leur mère,
Jeanne blessée et prise, mise au cachot par les Anglais,

Jeanne brûlée à Rouen par les Anglais,
Jeanne qui ressemblez à un ange en colère,
Jeanne d'Arc, mettez beaucoup de colère dans nos cœurs.

(*Les Saintes du Paradis.*)

MATHILDE

Princesse dont les bras blancs portaient la peine des pauvres,
Mathilde dont les mains blanches usaient les durs psautiers,
Mathilde, reine de trois mille et l'une des mille servantes,
Mathilde dont le cilice de fer avait trois pointes,
Mathilde, dont les genoux furent le sceau des dalles,
O Mathilde, baisers, sandale et bracelet,
Rose d'automne tombée dans l'eau des pénitences,
Sainte Mathilde jetez nos cœurs sur les pavés.

(*Les Saintes du Paradis.*)

PAULE

Amie de saint Jérôme, pourpre réduite en cendre,
Epaule où le vieux moine grava le nom de Dieu,
Paule, manteau de laine sur le dos nu des pauvres,
Paule couchée par terre, les yeux vers les étoiles,
Paule, cendre, corde et pierre, fagot d'épines,
Crâne rasé comme un rocher de Palestine,
Cœur plein de la poussière sacrée de Béthléem,
Sainte Paule, humiliez nos âmes tristes et vaines.

(*Les Saintes du Paradis.*)

ORAISONS MAUVAISES

I

Que tes mains soient bénies, car elles sont impures !
Elles ont des péchés secrets à toutes les jointures ;
Lys d'épouvante,leurs ongles blancs font penser, sous la lampe,
A des hosties volées dans l'ombre blanche, sous la lampe,
Et l'opale prisonnière qui se meurt à ton doigt,
C'est le dernier soupir de Jésus sur la Croix.

III

Que tes seins soient bénis, car ils sont sacrilèges !
Ils se sont mis tout nus, comme un printanier florilège,
Fleuri pour la caresse et la moisson des lèvres et des mains,
Fleurs du bord de la route, bonnes à toutes les mains.
Et l'hyacinthe qui rêve là, avec un air triste de roi,
C'est le dernier amour de Jésus sur la croix.

V

Que ta bouche soit bénie, car elle est adultère !
Elle a le goût des roses nouvelles et le goût de la vieille terre,
Elle a sucé les sucs obscurs des fleurs et des roseaux ;
Quand elle parle on entend comme un bruit perfide de roseaux,
Et ce rubis cruel tout sanglant et tout froid,
C'est la dernière blessure de Jésus sur la croix.

VII

Que ton âme soit bénie, car elle est corrompue !
Fière émeraude tombée sur le pavé des rues,
Son orgueil s'est mêlé aux odeurs de la boue,
Et je viens d'écraser dans la glorieuse boue,
Sur le pavé des rues, qui est un chemin de croix,
La dernière pensée de Jésus sur la croix.

(*Oraisons mauvaises.*)

LES CHEVEUX

Simone, il y a un grand mystère
Dans la forêt de tes cheveux.

Tu sens le foin, tu sens la pierre
Où des bêtes se sont posées ;
Tu sens le cuir, tu sens le blé,
Quand il vient d'être vanné ;
Tu sens le bois, tu sens le pain
Qu'on apporte le matin ;

Tu sens les fleurs qui ont poussé
Le long d'un mur abandonné ;
Tu sens la ronce, tu sens le lierre
Qui a été lavé par la pluie ;
Tu sens le jonc et la fougère
Qu'on fauche à la tombée de la nuit ;
Tu sens le houx, tu sens la mousse,
Tu sens l'herbe mourante et rousse
Qui s'égrène à l'ombre des haies ;
Tu sens l'ortie et le genêt,
Tu sens le trèfle, tu sens le lait ;
Tu sens le fenouil et l'anis ;
Tu sens les noix, tu sens les fruits
Qui sont bien mûrs et que l'on cueille ;
Tu sens le saule et le tilleul
Quand ils ont des fleurs pleins les feuilles ;
Tu sens le miel, tu sens la vie
Qui se promène dans les prairies ;
Tu sens la terre et la rivière ;
Tu sens l'amour, tu sens le feu.

Simone, il y a un grand mystère
Dans la forêt de tes cheveux.

(*Simone.*)

LA NEIGE

Simone, la neige est blanche comme ton cou,
Simone, la neige est blanche comme tes genoux.

Simone, ta main est froide comme la neige,
Simone, ton cœur est froid comme la neige.

La neige ne fond qu'à un baiser de feu,
Ton cœur ne fond qu'à un baiser d'adieu.

La neige est triste sur les branches des pins,
Ton front est triste sous tes cheveux châtains.

Simone, ta sœur la neige dort dans la cour,
Simone, tu es ma neige et mon amour.

(*Simone.*)

LE MOULIN

Simone, le moulin est très ancien ; ses roues,
Toutes vertes de mousse, tournent au fond d'un grand trou.
On a peur, les roues passent, les roues tournent
Comme pour un supplice éternel.

Les murs tremblent, on a l'air d'être sur un bateau
A vapeur, au milieu de la nuit et de l'eau :
On a peur, les roues passent, les roues tournent
Comme pour un supplice éternel.

Il fait noir ; on entend pleurer les lourdes meules
Qui sont plus douces et plus vieilles que des aïeules :
On a peur, les roues passent, les roues tournent
Comme pour un supplice éternel.

Les meules sont des aïeules si vieilles et si douces
Qu'un enfant les arrête et qu'un peu d'eau les pousse :
On a peur, les roues passent, les roues tournent
Comme pour un supplice éternel.

Elles écrasent le blé des riches et des pauvres,
Elles écrasent le seigle aussi, l'orge et l'épeautre :
On a peur, les roues passent, les roues tournent
Comme pour un supplice éternel.

Elles sont aussi bonnes que les plus grands apôtres,
Elles font le pain qui nous bénit et qui nous sauve :
On a peur, les roues passent, les roues tournent
Comme pour un supplice éternel.

Elles nourrissent les hommes et les animaux doux,
Ceux qui aiment notre main et qui meurent pour nous :
On a peur, les roues passent, les roues tournent
Comme pour un supplice éternel.

Elles vont, elles pleurent, elles tournent, elles grondent
Depuis toujours, depuis le commencement du monde :
    On a peur, les roues passent, les roues tournent
    Comme pour un supplice éternel.

Simone, le moulin est très ancien : ses roues,
Toutes vertes de mousse, tournent au fond d'un grand trou.

L'ÉGLISE

Simone, je veux bien. Les bruits du soir
Sont doux comme un cantique chanté par des enfants ;
L'église obscure ressemble à un vieux manoir ;
Les roses ont une odeur grave d'amour et d'encens.

Je veux bien, nous irons lentement et bien sages,
Salués par les gens qui reviennent des foins ;
J'ouvrirai la barrière d'avance à ton passage,
Et le chien nous suivra longtemps d'un œil chagrin.

Pendant que tu prieras, je songerai aux hommes
Qui ont bâti ces murailles, le clocher, la tour,
La lourde nef pareille à une bête de somme
Chargée du poids de nos péchés de tous les jours :

Aux hommes qui ont taillé les pierres du portail
Et qui ont mis sous le porche un grand bénitier ;
Aux hommes qui ont peint des rois sur le vitrail
Et un petit enfant qui dort chez un fermier.

Je songerai aux hommes qui ont forgé la croix,
Le coq, les gonds et les ferrures de la porte ;
A ceux qui ont sculpté la belle sainte en bois
Qui est représentée les mains jointes et morte.

Je songerai à ceux qui ont fondu le bronze
Des cloches où l'on jetait un petit anneau d'or,
A ceux qui ont creusé, en l'an mil deux cent onze,
Le caveau où repose saint Roch, comme un trésor ;

A ceux qui ont tissé la tunique de lin
Pendue sous un rideau à gauche de l'autel ;
A ceux qui ont chanté au livre du lutrin ;
A ceux qui ont doré les fermoirs du missel.

Je songerai aux mains qui ont touché l'hostie,
Aux mains qui ont béni et qui ont baptisé ;
Je songerai aux bagues, aux cierges, aux agonies ;
Je songerai aux yeux des femmes qui ont pleuré.

Je songerai aussi aux morts du cimetière,
A ceux qui ne sont plus que de l'herbe et des fleurs,
A ceux dont les noms se lisent encore sur les pierres,
A la croix qui les garde jusqu'à la dernière heure.

Quand nous reviendrons, Simone, il fera nuit close ;
Nous aurons l'air de fantômes sous les sapins,
Nous penserons à Dieu, à nous, à bien des choses,
Au chien qui nous attend, aux roses du jardin.

(*Simone.*)

LE SOIR DANS UN MUSÉE

Les seigneurs blancs couchés dans leurs corsets de marbre,
Larves que le soleil mène à l'éternité ?
Ces colonnes vêtues de lierre comme des arbres,
Ces fontaines qui virent sourire la beauté ?

Les évêques de cire à la mitre de cuivre,
Les mères qu'un enfant fait penser au calvaire,
L'angoisse de l'esclave, l'ironie de la guivre,
Diane, dont les seins se gonflent de colère ?

Cette femme aux longues mains pâles et douloureuses ?
Ces beaux regards de bronze, ces pierres lumineuses
Qui semblent encore pleurer un amour méconnu ?

Non, soumis au désir qui m'écrase et me charme,
Je ne voyais rien dans l'ombre pleine de larmes
Qu'une main mutilée crispée sur un pied nu.

28 IX. 99.

FERNAND GREGH

1873

M. Fernand Gregh est né à Paris, le 14 octobre 1873. Il fit ses études aux lycées Michelet et Condorcet. L'histoire de sa soudaine notoriété, en août 1896, est assez amusante. Il y avait quelques mois (le 8 janvier 1896), Paul Verlaine était mort. Les articles à son sujet se succédaient dans toutes les revues et dans tous les journaux. Un des premiers, M. Gaston Deschamps avait écrit sur l'auteur de *Sagesse*, dans *Le Temps* du 12 janvier, un long article, rempli de citations. De son côté, M. Fernand Gregh, qui collaborait à la *Revue de Paris*, y avait publié, sous le titre de *Paul Verlaine*, une étude de quelques pages, dans laquelle il avait reproduit, en faisant bien remarquer qu'il en était l'auteur, le petit poème intitulé *Menuet* qu'on trouvera dans notre choix, et qui est un pastiche assez réussi de la pièce *Chanson d'Automne* des *Poèmes Saturniens*. On sait que M. Gaston Deschamps ne manque pas de réunir en volume les excellents articles de critique littéraire dont les lecteurs du *Temps* ont la primeur. Le jour vint donc où son article sur Paul Verlaine dut prendre place dans un nouveau volume de *La Vie et les livres*. Désirant sans doute le renforcer de citations nouvelles et manquant probablement des œuvres de Verlaine, M. Gaston Deschamps se référa aux articles publiés ailleurs. Il fut ainsi amené à lire dans la *Revue de Paris* l'étude de M. Fernand Gregh, y fit la découverte du *Menuet*, et, le prenant pour un poème de Verlaine, l'inséra dans son article, en le qualifiant de menu chef-d'œuvre (*La Vie et les Livres*, 4ᵉ serie). Si quelqu'un n'eut pas à se plaindre de la méprise du critique, ce fut bien M. Fernand Gregh lui-même. Dans une lettre que publia *L'Echo de Paris* dans son numéro du 30 août 1896, il la signala et réclama son bien. La lettre fit le tour de la presse, répandant son nom inconnu la veille. Une certaine curiosité s'en suivit. On voulut connaître l'œuvre du jeune poète qui avait donné à ce point l'illusion d'un grand poète, et M. Fernand Gregh, à qui tout ce bruit avait

procuré un éditeur, rassembla ses vers et publia quelques mois après son premier recueil *La Maison de l'Enfance*, d'un ton à la fois juvénile et grave, et qui confirmait les grandes qualités d'habileté révélées par le *Menuet*. L'ouvrage, accueilli par un article élogieux de François Coppée, eut plusieurs éditions, et mérita la même année à son auteur le prix Archon-Despérouses à l'Académie française. Depuis, M. Fernand Gregh n'a pas cessé de travailler et de produire : *Les Clartés humaines*, *L'Or des Minutes*, deux volumes de poèmes, et un volume de critique : *La Fenêtre ouverte*, élargissant son talent, renouvelant son inspiration à chaque ouvrage, de plus en plus sensible, sincère — et adroit.

« Les chants d'amour de M. Gregh, a écrit M. Emile Faguet, ont ce premier mérite d'être rares, ce qui est une façon d'être discrets, et ensuite, ils sont d'une absolue sincérité, comme tout ce que M. Gregh écrit, et enfin ils sont d'une nuance très fine. Ce n'est ni sensualité ni, d'autre part, verbiage sentimental. Cela est profond, tendre, intime et très doux dans une tristesse caressante. Rien ne rappelle plus Sully-Prudhomme sans lui ressembler... Personnalité très curieuse et très sympathique, M. Gregh n'appartient, que je crois, à aucune école ; mais il est représentatif d'une génération à la fois *tendre* et *généreuse* qui pourrait bien être un retour de celle de 1830, moins ses sublimités, mais aussi moins ses défauts.

Je ne lui conseillerai que de poursuivre, en déployant, en *déclarant* encore plus toute son âme ; car, personnellement, il est vif, gai et prompt d'esprit. Comme poète, il est l'homme de « l'ardente mélancolie », comme il a dit, presque toujours. Dans ses vers, il est absolument *sincère*, mais il n'y est pas *tout entier*. Il est de ceux qui n'ont pas à craindre de mettre dans leurs poèmes, non seulement *ce qu'ils sont*, mais *tout ce qu'ils sont*. L'œuvre totale y gagnera et l'homme ne perdra rien à se révéler dans toute sa variété et toute sa richesse. »

Très mêlé aux discussions poétiques de notre époque et très désireux d'être le chef d'un groupe, M. Fernand Gregh avait rêvé de fonder une nouvelle école littéraire : *L'Humanisme*, sous le patronage de M. Gaston Deschamps. Cette tentative n'a pas abouti et il n'en est resté que le nom, d'une signification un peu imprécise.

M. Fernand Gregh a épousé en 1903 Mlle Harlette Hayem. Il a été fait Officier de la Légion d'honneur en 1913. Il a collaboré à *La Revue de Paris*, à *La Revue blanche*, à *La Vogue* (nouvelle série 1897), au *Mercure de France*, au *Gaulois*, à la revue *Les Lettres* fondée par lui en 1906, au *Figaro*.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **La Maison de l'Enfance**, poésies. Paris, Calmann

Lévy, 1897, in-18. — **La Beauté de vivre**, poésies. Paris, Calmann-Lévy, 1900, in-18. — **La fenêtre ouverte**, critique. Paris, Fasquelle, 1901, in-18, — **Etude sur Victor Hugo**, critique, Paris, Fasquelle, 1904, in-18. — **Les Clartés humaines**, poésies. Paris, Fasquelle, 1904, in-18. — **L'Or des minutes**, poésie. Paris, Fasquelle, 1905, in-18.

POÈMES MIS EN MUSIQUE. — Des poèmes de M. F. Gregh ont été mis en musique par MM. R. Bardac et L. Ponzio.

A CONSULTER. — **Georges Casella et Ernest Gaubert** : *La Nouvelle Littérature*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **Gaston Deschamps** : *La Vie et les Livres*, 3e série (article Verlaine). Paris, A. Colin, 1896. — **Gaston Rageot** : *Le Succès. Auteurs et publics. Essai de critique sociologique*. Paris, Alcan, 1906, gr. in-8 — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine, 1905. Opinions des Ecrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

Lucio d'Ambra : *La Poesia de Fernand Gregh*. Rassegna internazionale, 15 octobre 1900. — **L. Blum** : *Les Livres*, Revue Blanche, 15 janvier 1897; *A propos de quelques poètes*. L'Humanité, 16 juillet 1904. — **Henri Chantavoine** : *Au Jour le Jour*. Journal des Débats, 14 mai 1900. — **François Coppée** : *Littérature*. Journal, 3 décembre 1896. — **Gaston Deschamps** : *La Maison de l'Enfance, par M. Fernand Gregh*. Le Temps, 8 novembre 1896 ; *Le Coin des Poètes*. Le Temps, 7 août 1898 ; *La Vie littéraire*. Le Temps, 15 avril 1900 ; *La Vie littéraire*. Le Temps, 12 juin 1904. — **Phil. Gille** : *Les Livres*, Figaro, 26 novembre 1896. — **Fernand Gregh** : *Lettre*. Echo de Paris, 30 août 1896. — **Gust. Lanson** : *Etude*. Revue universitaire, 15 décembre 1896. — **Ch. Maurras** : *Littérature*, Revue encyclopédique, 23 janvier 1897 ; *Revue Littéraire*. Revue Encyclopédique, 19 juin 1900, — **Ugo Ojetti** : [*Etude*]. Nuova Antologia, 16 février 1896. — **Georges Pellissier** : *Causerie littéraire*. Revue Pédagogique, 15 novembre 1900. — **Ed. Rod** : *A propos de poésies*, Gaulois, 1er janvier 1897. — **Edmond Sée** : *Fernand Gregh*. Gil Blas, 9 juin 1904. — **Armand Silvestre** : *Critique littéraire*, Journal, 16 novembre 1896. — **F. Weil** : *Fernand Gregh*. L'Art et la Vie, décembre 1896.

Iconographie :

Paul Baignères : *Caricature*, 1897 (appart. à M. F. Gregh). — **Eugène Baraize** : *Portrait*, peinture à l'huile, 1896 (appart. à M. F. Gregh). — **Hawkins** : *Dessin*, reprod. dans l'*Œuvre d'Art International*, octobre-novembre 1904. — **Mathilde Journaux** : *Portrait d'enfance*, peinture, 1880 (appart. à Mme L. Gregh). — **Raymond Woog** : *Portrait*, peinture à l'huile, 1905 (appart. à M. F. Gregh), etc.

DIALOGUE

« O les enfants ouvrant leurs clairs yeux agrandis,
Que nous fûmes naguère au seuil blanc des années !
— Viens : les fleurs de l'Avril à jamais sont fanées,
Et les regrets de l'aube aggravent les midis.

— Ah ! laisse-moi, ce jour encor, songer en larmes
Devant le lointain bleu qui fut notre horizon !
Vois les bosquets d'antan et la blanche maison...
— Entends, entends plutôt, là-bas, ce grand choc d'armes !

Debout, viens ! Le cri d'or des clairons nous convie
Au combat héroïque et fatal de la vie !
Quand sonne au loin l'espoir, pourquoi nous souvenir ?

— Je veux rêver. — Le rêve est vain. Vois l'aile immense
De la Gloire passer au fond de l'avenir !
Viens ! — Oh ! les jours dorés et calmes de l'enfance ! »

(*La Maison de l'enfance*. Calmann-Lévy.)

LE SILENCE DE L'EAU

Le grand jet d'eau qui sanglotait
Nuit et jour, âme inconsolée,
Sous la voûte à demi croulée,
Est mort cette nuit et se tait,

Et le vent fou qui l'insultait,
Et chassait sa gerbe envolée,
Mêle les feuilles de l'allée
A son silence qui chantait...

Mais sa tristesse survit toute ;
Tandis qu'autrefois goutte à goutte
Tressaillait l'écho de la voûte,

Maintenant l'eau qui remuait
Semble un lac de pleurs sourds... Écoute :
Il y rôde un sanglot muet.

(*La Maison de l'enfance*. Calmann-Lévy.)

MENUET

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets,

Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons frêle du clavecin,
Notes grêles, fuyant essaim
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan
Qui s'anime, rit un instant,
Et s'efface.

O chants troublés de pleurs secrets,
Chagrins qui s'ignorent, les vrais,
Pudeur tendre,
Sanglots que l'on cache au départ,
Et qui n'osent s'avouer, par
Orgueil tendre,

Ah ! comme vous broyez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs
Et si tristes !
Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes !...

(*La Maison de l'enfance*. Calmann-Lévy.)

Mars 1892.

LE RETOUR

Je te revois, Maison de ma Tristesse ! — O joie !
L'an qui passa, rapide, entre nous deux, Maison,
M'apporta dans son vol, du fond de l'horizon,
Des lauriers, et ces fleurs dont la gerbe rougeoie :

Roses du bel Amour dont la bouche éclatante
Rit le rire odorant, humide, du plaisir ;
Lauriers tant espérés qui lassaient mon désir,
Et qui semblent encor plus beaux, après l'attente !

J'ai couronné mon front des feuilles toujours vertes
Dont la caresse m'est plus douce encor cent fois
Que le frémissement des roses sous mes doigts,
Et des boutons, pareils aux gorges découvertes.

Je reviens aujourd'hui, pensif comme naguère,
Rêveur toujours, penchant mon front même rieur,
Mais le cœur plein d'un grand soleil intérieur,
Comme un héros qu'exalte un souvenir de guerre.

Car, ô Maison, pendant qu'ici tu dormais close,
J'ai livré la bataille au destin, j'ai vaincu;
Tout le rêve qui me hantait, je l'ai vécu;
Je vais dans la lumière et dans l'apothéose.

Car toutes les fiertés et toutes les ivresses
Ont succédé, mon âme, à tes maux; tour à tour
J'ai connu tes baisers les plus fougueux, Amour,
Et, Gloire! la douceur de tes graves caresses.

Les heures de l'angoisse et des larmes sont mortes!
Salut, Maison! Je suis plein de joie et d'orgueil.
Vous que sur mon ennui, jadis, plus lourd qu'un deuil
Je fermais, — je vous rouvre en chantant, vieilles portes!

(*La Beauté de vivre*. Calmann-Lévy.)

PROMENADE D'AUTOMNE

J'ai marché longuement à travers la campagne,
Sous le soleil, rêveur que son ombre accompagne
Comme la forme pâle, à terre, de son rêve.
L'étang brillait; je suis descendu sur la grève
De beaux cygnes nagaient sous les derniers feuillages;
Ils traînaient derrière eux, calmes, de blancs sillages
Qui ridaient en s'élargissant l'eau solitaire
Et semblaient des liens d'argent avec la terre.
J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
Près du pont, me sentant monter aux yeux les larmes
Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite.

Parfois passait, dans l'or du bel automne en fête,
Odeur de la Toussaint funèbre, attristant l'heure
Du tendre souvenir lointain des morts qu'on pleure,
Un monotone et doux parfum de chrysanthème.
— Et soudain j'ai songé que je mourrais moi-même...
Et j'ai dit à l'automne, aux longs rayons obliques,
Au vent, au ciel, aux eaux, aux fleurs mélancoliques :
« Je ne vous verrai plus, un jour, beauté du monde !
Tu ne couleras plus en moi, douceur profonde
Qui, tous les soirs, des bois pleins d'ombres colossales
Que le couchant allonge aux prés lointains, t'exhales
Et coules lentement dans ma jeune poitrine !
Un jour, tu ne viendras plus enfler ma narine,
Je ne sentirai plus à mon front ta caresse,
Vent odorant, léger, qui cours avec paresse
Sur les fleurs que le soir n'a pas encor fermées ;
Et vous, fleurs tristes, fleurs pâlement parfumées,
Un jour, vous couvrirez ma tombe, chrysanthèmes !
Mais j'accueille ton nom, ô mort, sans anathèmes
Parmi la vaste paix de ce couchant d'automne ;
Rien, ce soir, dans ma chair ne tremble et ne s'étonne,
Et la grande pensée en moi n'est pas amère ;
Et je m'endormirais comme au bras de ma mère,
S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
Remerciant la vie étrange et magnifique
D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
Espérant dans la mort d'un espoir invincible :
Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose,
Que cette ample beauté si douce et si sereine
Ne couvre pas un peu de bonté souterraine ;
Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,
Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
Un mystère de plus qui la fasse éternelle ! »

(*La Beauté de vivre*. Calmann-Lévy.)

DOUTE

Il meurt sur les plus hautes branches
Un dernier rayon de soleil ;
Le couchant sème d'ors étranges
Le feuillage vert et vermeil.

Au ciel pâle d'où le soir tombe,
Dans l'azur gris couleur des eaux,
Glissent comme des éclairs d'ombre
Les ailes vives des oiseaux.

Il sort un profond et doux charme
De toutes ces choses, sans fin ;
Tout est joyeux, apaisé, calme :
C'est la vie, où tout est divin.

Les bruits de la ville lointaine
Par bouffée arrivent vers moi...
Pourquoi soudain mon âme est-elle
Prise d'un indicible émoi ?

Mon Dieu ! comme devant les choses
On est ébloui du destin !
Comme on est pareil à des pauvres
Devant un splendide festin !

Comme on t'adore d'un cœur simple,
Comme on te retrouve ici-bas,
Partout, dans la vie ample et sainte,
Mon Dieu, qui n'es peut-être pas !

(*La Beauté de vivre* Calmann-Lévy.)

JE VIS...

Je suis entré dans le tourbillon de la vie...
Je suis tremblant, hagard, brisé, tendre, nerveux ;
Je suis plein de regrets, de désirs et de vœux,
De souvenirs, d'espoirs, d'envies...

Je ne sais plus ce que je veux ;
Je trébuche aux tournants des chemins poursuivis.
Je me sens incertain, épars, divers, nombreux...
J'ignore si je suis heureux :
Je vis.

J'aime, et je ne sais comment j'aime :
Je frissonne, j'ai peur comme un homme charmé.
J'aime de longs yeux noirs, caressants et soyeux,
Tour à tour graves au joyeux,
Dont les cils font une ombre, alors qu'ils sont fermés,
Si douce qu'elle semble un regard elle-même ;
J'aime une bouche fraîche, une bouche embaumée,
Des cheveux ondoyants, fins comme une fumée,
Des doigts légers où rit une petite gemme.
Et je ne cherche pas à savoir comment j'aime,
Comment je suis aimé :
J'aime.

Je veux la gloire, et je ne sais
Même pas bien si je la veux ;
Je pense et j'écris mes pensées
En mots indécis et peureux.
Je sens mes vers là, sous mon front :
J'ignore, s'ils me survivront,
Les dire m'exalte et m'enchante ;
Ma voix ne peut rester muette,
Je ne sais si je suis poète :
Je chante.

Je vis, je vais parmi des choses :
Bonnes, mauvaises, je ne sais,
Car je suis souvent caressé
Par elles, et souvent blessé.
J'aime Décembre et Juin, les cyprès et les roses,
Les grands monts bleus, les humbles coteaux gris,
La rumeur de la mer, la rumeur de Paris..
Bonnes, mauvaises, je ne sais :
Je vis, je vais, j'aime les choses.

Je vais aussi parmi des hommes et des femmes,
Et sous les fronts, dans les regards, je vois les âmes
Qui glissent en essaims devant mes yeux ravis
Le monde est comme un vol d'oiseaux d'ombre ou de flamme
Que je verrais passer du haut des monts gravis...
Des hommes m'ont fait mal, j'ai vu pleurer des femmes ;
J'aime ces hommes et ces femmes :
Je vis.

— Et je mourrai, plus tard, très tard, bientôt, peut-être :
Je ne sais pas.
Je m'en irai peut-être
Dans l'inconnu, la-bas, là bas,
Comme un oiseau s'envole, ivre, par la fenêtre !
Je m'en irai peut-être
Dans l'inconnu mystérieux, là-bas,
Au grand soleil de Dieu renaître !
Je ne sais pas.

Ou bien j'irai dormir et pourrir à jamais
Sous quelques pieds de terre,
Loin des arbres, du ciel et des yeux que j'aimais,
Dans la nuit délétère...

Mais à mon tour j'aurai connu le goût chaud de la vie :
J'aurai miré dans ma prunelle,
Petite minute éblouie,
La grande lumière éternelle ;
Mais j'aurai bonne joie au grand festin sacré ;
Que voudrais-je de plus ?
J'aurai vécu.

Et je mourrai.

(*Les Clartés humaines*. Fasquelle.)

HUMORESQUE

à Jules Laforgue.

Qui dira votre tristesse,
Que tous ne comprennent pas,
Dominos Noirs et *Zampas*
Des casinos en détresse,

Quand bal, théâtre et régate
A l'équinoxe ont pris fin,
Et qu' « on est déjà le vingt »,
A Dinard comme à Houlgate !

Les brusques froids de Septembre
Ont pâli le bleu de l'air ;
Le soleil meurt sur la mer,
On fait du feu dans sa chambre ;

Seul, sous son kiosque peu sobre,
L'orchestre finit le mois,
Et dans un décor chinois
Bruit jusqu'au premier Octobre.

Le vent fait choir des feuillages
Sur les pupitres moisis ;
L'alto de ses *Airs Choisis*,
Un soir, a perdu deux pages ;

Les rafales, par bouffées,
Emportent cuivres et bois
En sonorités parfois
Stridentes, puis étouffées ;

Dans l'air tout chargé d'automne,
La musique par instant
Semble faire en s'arrêtant
Le silence plus atone ;

Et phrase ample ou caressante,
Air de gloire ou de bonheur,
Tout paraît être en mineur
Dans la lumière baissante.

— O joyeuses ouvertures
Des Hérold et des Auber!
O des autres Meyerbeer
Pompes et fioritures!

Airs sacrés comme des rites,
Si j'étais Roi, *Comte Ory*,
O *Chasse du Jeune Henri*,
O *Normas*, ô *Favorites!*

Et toi, vieux *Cheval de Bronze*,
A t'ouvrir trop entêté,
Qu'on entendit cet été
Au moins dix fois, peut-être onze,

Qui dira sous votre joie
Solennelle ou bon enfant,
Les pleurs secrets où souvent
Votre allégresse se noie;

Vous que d'instinct l'on marie
A certains coins de Paris,
Répertoires favoris
Des orgues de Barbarie,

O musiques presque feues,
Qui vaguement unissez
Au regret des jours passés
Un horizon de banlieues,

O singulières musiques,
Airs falots et fatigués,
Qu'on sent tristes d'être gais
Et, d'être en pleurs, ironiques,

Où, pleine d'un chagrin terne,
Tendre sans savoir pourquoi,
Pleure en se moquant de soi
Notre pauvre âme moderne !

— Quand la valse de *Poète
Et Paysan* tait son bruit,
On entend devant la nuit
Sur mer crier la mouette ;

Et lorsque s'est terminée
La romance en *mi* du cor,
Avec le dernier accord
On dirait que meurt l'année...

— Ah ! qui dira combien germent
De pleurs qu'on ne comprend point
Sous les airs joués au loin,
Dans les casinos qui ferment !

(*Les Clartés humaines*. Fasquelle.)

AU DIEU INCONNU

Mon Dieu, — quel que soit l'Être ou la Chose que nomme
Ce mot si clair jadis et pour nous obscurci,
Mais qui, dans la ténèbre où nous errons ainsi,
Reste le plus doré sur les lèvres d'un homme, —

Toi que mon cœur d'enfant sage et simple adorait,
Au temps des mains, le soir, jointes pour la prière,
Que mon esprit laissa, dans sa marche, en arrière,
Sans remords puéril et sans lâche regret,

Mais vers qui par instants monte encore mon âme,
En te sentant suprême et peut-être pareil,
Comme les fleurs des bois aspirent au soleil
Ou le bas de la flamme au sommet de la flamme ;

En cette heure de paix et de satiété
Où seul, ardent toujours et triste, et pourtant calme,
Le front nu caressé par l'invisible palme
Qu'est dans la nuit le vent végétal de l'été,

Écoutant s'affaiblir en moi la rumeur brève
Et déjà moins altière, hélas! des passions,
Devant l'Ombre où tu veux que nous nous effacions,
Je m'arrête un moment sur la route et je rêve ;

Dieu de naguère, Dieu d'amour et de bonté,
Ou Matière infinie et qu'un rythme pénètre,
Ou Pensée apparue au sourd miroir de l'Être
Et qui prend son reflet pour la grande Clarté

Substance universelle ou Raison souveraine,
Vaste Inconnu où tient mon sort, qui que tu sois,
Force qui m'auras fait naître et mourir, — reçois
Dans l'humble vérité de cette heure sereine,

Reçois en mon esprit, le plus fervent autel
Où tremble encor ta flamme auguste qui dévie,
Au mystère où bientôt aboutira ma vie
Le consentement grave et tendre d'un mortel.

(*L'Or des Minutes*. Fasquelle.)

CHARLES GUÉRIN

1873-1907

Charles Guérin, qui est mort le 17 mars 1907, était né à Lunéville (Meurthe-et-Moselle), le 29 décembre 1873, d'une grande famille d'industriels. Il avait fait ses études à Nancy, et vivait en voyageur, tantôt en France, à Lunéville dans sa famille, ou à Paris avec des amis, tantôt en Allemagne, tantôt en Italie. Après avoir débuté en 1894 et 1895 par des plaquettes et des volumes hors commerce qui ne faisaient guère prévoir le très intéressant poète que devait révéler en 1898 *Le Cœur solitaire*, Charles Guérin était vite parvenu à une assez grande réputation, collaborant à *La Revue des Deux Mondes* en même temps qu'au *Mercure de France*, apprécié des maîtres et de la critique comme de ses camarades de lettres. La poésie de Charles Guérin, qu'on peut apparenter par certains côtés à celle d'Alfred de Vigny et de Sully-Prudhomme, est une poésie de nuances, d'analyse, qui fait penser en même temps qu'elle émotionne. Elle est aussi, par endroits, la poésie d'un artiste et d'un raffiné. L'auteur excelle à commencer un poème par des vers pleins de musique et de rêverie, qu'on ne peut plus oublier :

> O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami,
> Rappelle-toi nos soirs de tristesse parmi
> L'ombre tiède et l'odeur des roses du Musée...

Beaucoup des poèmes contenus dans *Le Cœur solitaire* débutent sur ce ton. On lira dans notre choix la pièce *A Francis Jammes*, une des plus remarquables de la nouvelle poésie, et, à notre sens, le chef-d'œuvre de Charles Guérin, — une pièce, d'ailleurs, qui a fait école et qu'on ne cesse d'imiter sans l'égaler. Il ne faudrait pas toutefois y chercher une image fidèle et complète du sentiment et de l'esprit qui animaient le poète dans ses dernières années. Depuis qu'il l'avait écrite, Charles Guérin avait subi une crise morale, un retour au catholicisme, ce qu'il a appelé quelque part : l'inquiétude de Dieu. La

nouvelle édition du *Cœur solitaire*, en 1904, contenait déjà quelques exemples de cette transformation, encore accentuée dans *Le Semeur de Cendres*. Mais c'est surtout dans les poèmes de son dernier ouvrage, *L'Homme intérieur*, qu'on en trouve les témoignages les plus expressifs. Ces poèmes sont souvent froids, sévères, monotones, à peine éclairés par instants d'un peu de chaleur et de couleur, reste des anciennes inspirations du poete. Ce n'est plus, comme autrefois, le lyrique qui vibre et qui chante, l'artiste qui jouit des mots rares et des sonorités. C'est l'esprit qui réfléchit et qui analyse, c'est l'homme qui doute et qui s'humilie, c'est le croyant qui se détourne de la vie pour ne plus songer qu'à la mort. Les poètes sont rares à qui la foi retrouvée donne la nouvelle jeunesse et les accents d'un Verlaine. Chez Charles Guérin, elle semblait plutôt avoir éteint tous les dons du poète pour ne plus laisser place qu'à l'analyste, et l'on retire presque cette impression, à lire ses derniers vers, qu'il n'aurait plus, désormais, beaucoup écrit.

En plus du *Mercure de France* et de la *Revue des Deux Mondes* cités plus haut, Charles Guérin avait collaboré au *Sonnet*, qu'il avait fondé à Nancy, à *La Revue Blanche*, à *L'Ermitage*, à *La Revue de Paris*, à *L'Image* et au *Réveil de Gand*.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Fleurs de Neige**, poésies. Nancy. Crépin Leblond, 1893, in-18 (sous le pseudonyme d'Heirclas Rügen). Réimprimé avec *L'Art parjure* sous ce titre *Sonnets et un Poème*. Paris, éd. du Mercure de France, 1897, in-16). — **L'Art parjure**, poésies, Munich, 1894, in-16. Réimprimé avec le précédent ouvrage sous ce titre *Sonnets et un Poème*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-16). — **Joies Grises**, poésies, Paris, Ollendorff, 1894, in-16. — **Georges Rodenbach**. Essai de critique. S. l. n. d. [Nancy, Crépin-Leblond, 1894], gr. in-8 (100 ex.). — **Le Sang des Crépuscules**. Prélude musical de Percy Pitt. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-8 (350 ex. Les ex. de luxe contiennent hors-texte une préface de Stéphane Mallarmé). — **Sonnets et un Poème**. Paris, édit. du Mercure de France, 1897, in-16. — **Le Cœur Solitaire**, poésies. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-8 (Réimpr. : *Le Cœur Solitaire*, édition refondue et augmentée de plusieurs poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18). — **L'Eros funèbre**, suivi de trois autres poèmes. Paris, Petite collection de l'Ermitage, 1900, in-16. — **Le Semeur de Cendres. 1898-1900**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. (Il a été tiré pour la Société des XX : 20 ex. de format in-8, signés par l'auteur.) — **L'Homme intérieur, 1901-1905**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18.

On trouve un poème de M. Charles Guérin dans l'ouvrage suivant : *Samedis popul. de poésie anc. et moderne. Concours de Poésie de l'Odéon (23 avr. 1898)*, etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18.

Poésies mises en musique. — *Cinq sonnets de Charles Guérin*, mus. de Guy Ropartz. Paris, Impr. C. Röder, 1903, gr. in-8 ; autres poèmes mis en musique par M. Poirson.

A CONSULTER. — **Henry Bordeaux** : *Les Ecrivains et les Mœurs.* 1897-1900. Paris, Plon, 1900, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Promenades littéraires.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Emile Krantz** : *Un décadent lorrain à Nancy.* Paris, Berger-Levrault, 1894, in-8. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine.* 1905 *Opinions des écrivains de ce temps.* Paris, Soc. du Mercure de de France, 1906, in-18. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det Nittende Aarhundrede.* Kjobenhavn, Schubothieske, 1905, in-8.

Fernand Baldeune : *Souvenirs sur Charles Guérin*, Mercure de France, 15 mai 1907. — **Henry Bordeaux** : *Etudes littéraires. Charles Guérin.* Correspondant, 10 mai 1907. — **René Boylesve** : *Charles Guérin.* Les Lettres, 15 avril 1907.— **H. Chantavoine** : *Poètes et Poésies.* Journal des Débats, 21 novembre 1895.— **François Coppée** : *Charles Guérin.* Gaulois, 1er juillet 1907.— **Paul Delior** : *Charles Guérin et la Poésie philosophique.* Mercure de France, 1er décembre 1907.— **Gaston Deschamps** : *Le Coin des Poètes.* Temps, 7 août 1898 : *Le Coin des Poètes.* Temps, 4 mai 1902 : *Charles Guérin.* Temps, 14 avril 1907. — **Ernest Gaubert** : *Charles Guérin.* L'Ermitage, 15 janvier 1906. — **Jean de Gourmont** : *Charles Guérin.* Vers et prose, mars-mai 1907. — **Fernand Gregh** : *Charles Guérin.* Gaulois, 10 avril 1907. — **Francis Jammes** : *Charles Guérin.* Mercure de France, 1er avril 1907. — **Emile Krantz** : *Charles Guérin. L'Homme et l'Œuvre. Souvenirs.* avec 2 portr. Le Pays lorrain, Nancy, 20 mai 1907. — **Pierre Quillard** : *Francis Jammes et Charles Guérin.* Mercure de France, juillet 1901. — **S.** : *Un jeune poète.* Journal des Débats, 11 juillet 1898 : *Au Jour le Jour. M. Charles Guérin.* Ibid., 1er janvier 1906. — **Fernand Séverin** : *Charles Guérin.* Le Samedi, Bruxelles, 30 mars 1907. — **André Theuriet** : *Voyage au pays des poètes.* Journal, 15 juillet 1898.

Iconographie :

Jean Veber : *Lithographie.* dans *L'Ermitage* de juin 1898. (Voir à titre purement documentaire deux portr. photographiques reprod. dans *Le Pays Lorrain,* Nancy, 20 mai 1907).

JE VOUDRAIS ÊTRE UN HOMME...

Je voudrais être un homme ; or rien dans mes poèmes
Ne répond au sanglot de la détresse humaine.
Aux heures de paresse on s'arrête à ce livre
Comme on entre dans une auberge somptueuse
Pour y goûter un peu de paix voluptueuse
Au rythme des chansons et des belles musiques.
Les affligés s'en vont se consoler ailleurs,
La femme reste indifférente et les railleurs
Gardent le pli crispé de leur sourire amer.
On dit : — Ce sont des mots, des mots, de simples mots,

C'est un enfant qui crie avant d'avoir souffert,
Peut-être un baladin qui mime les sanglots...
Que vient-il nous parler de l'amour, celui-là,
Avec sa flûte et ses sonnets à falbalas ?
Oh ! ce marbre serein des petites douleurs
Que sa piété soigneuse enguirlande de fleurs ! —
Hélas ! c'est vrai, Messieurs et Mesdames, c'est vrai !
Donnez-moi le génie âpre qu'il me faudrait
Pour labourer profondément vos cœurs secrets.
Hélas ! oui, je voudrais vous offrir en écho
Le livre où chaque amant revivrait ses baisers,
Et puisque au fond tout est des mots, rien que des mots,
Savoir au moins les mots divins qui font pleurer.

(*Le Cœur Solitaire.*)

A FRANCIS JAMMES

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de lierre y grimpe, un pin l'ombrage,
Eternellement jeune et dru comme ton cœur
Malgré le vent et les hivers et la douleur.
Le mur bas de ta cour est doré par la mousse,
La maison n'a qu'un humble étage, l'herbe pousse
Dans le jardin autour du puits et du laurier.
Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tiède émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.
J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau blanc et noir comme une pie,
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie.
Ta fenêtre pensive ouvre sur l'horizon ;
Voici tes pipes, ta vitrine qui reflète
La campagne parmi les livres des poètes.

Ami, puisqu'ils sont nés, les livres vieilliront,
Où nous avons pleuré d'autres hommes riront :
Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie

Le jour où fortement nos mains se sont unies.
Jour égal en douceur à l'arrière-saison ;
Nous écoutions chanter les mésanges des haies,
Les cloches bourdonnaient, les voitures passaient...
Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux :
Toi, brisé sur l'amour comme un roseau sur l'eau
Qui tremble et sous le flot secrètement sanglote,
Moi, frémissant, avide à mourir du départ
Sur la mer où tournoient les barques sans pilotes.
Nous écoutions tinter les sonnailles des chars,
Pareillement émus de diverses pensées,
Et le ciel gris pesait sur nos âmes blessées.
Reviendrai-je dormir dans ta chambre d'enfant,
Reviendrai-je, les cils caressés par le vent,
Attendre la première étoile sous l'auvent,
Et respirer dans ton coffret en bois de rose,
Parmi l'amas jauni des vieilles lettres closes,
L'amour qui seul survit dans la cendre des choses ?
Jammes, quand on se penche à ta fenêtre, on voit
Des villas et des champs, l'horizon et les neiges;
En mai tu lis des vers dehors, à demi-voix,
L'azur du ciel remplit les chéneaux de ton toit...
Demeure harmonieuse, ami, vous reverrai-je ?

Demain, hélas ! Mieux vaut penser au temps d'hier.
Une âme sans patrie habite dans ma chair.
Ce soir, un des plus lourds des soirs où j'ai souffert,
Tandis que, de leur gloire éparse sur la mer,
Les rayons du soleil couchant doraient la grève,
Les cheveux lavés d'air et d'écume, j'allais,
Roulé comme un caillou par la force du rêve,
La terrible rumeur des vagues m'appelait,
Voix des pays brûlés, des volcans et des îles.
Et, le cœur plein de toi, j'ai marqué d'un galet
Veiné comme un bras pur et blanc comme du lait
Le jour où je passai ton seuil, fils de Virgile.

(*Le Cœur solitaire.*)

LE SOIR LÉGER...

Le soir léger avec sa brume claire et bleue
Meurt comme un mot d'amour aux lèvres de l'été,
Comme l'humide et chaud sourire heureux des veuves
Qui rêvent dans leur chair d'anciennes voluptés.
La ville, pacifique et lointaine, s'est tue ;
Dans le jardin pensif où le silence éclôt
Chantent encor, discrètement, des fraîcheurs d'eau
Qu'éparpille, affaibli, le vent tiède et nocturne :
Des jupes font un bruit de feuilles sur le sable,
Les guêpes sur le mur bourdonnent à voix basse,
Des roses que les doigts songeurs ont effeuillées
Répandent leur énamourante âme de miel ;
Une aube étrange et pâle erre aux confins du ciel
Et mêle en un profond charme immatériel
De la lumière en fuite à de l'ombre étoilée.

Que me font les soleils à venir, que me font
L'amour et l'or et la jeunesse et le génie !...
Laissez-moi m'endormir d'un doux sommeil, d'un long
Sommeil, avec des mains de femme sur mon front :
Ah ! fermez la fenêtre ouverte sur la vie !

(*Le Cœur solitaire.*)

ENTRERAI-JE, CE SOIR, SEIGNEUR, DANS TA MAISON...

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
Sans craindre que ma chair, vouée aux œuvres viles,
Apporte le relent de luxure des villes
A la candeur des jupes d'ombre en oraison ?

Je songe à d'autres jupes d'ombre qui sont douces
Pour endormir l'effroi des poètes malades,
A des doigts alourdis d'anneaux aux pierres troubles,
Troubles comme des yeux menteurs, comme mon âme.

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
Si mon haleine tord l'humble flamme des cierges,
Si ma prière même inquiète les vierges,
Eau claire où s'élargit la chute d'un poison ?

Je songe à des toisons souples de courtisanes ,
Où les désespérés enfouissent leur songe,
Bonnes toisons qui font la nuit sur les visages,
Lourdes comme l'amour, sourdes comme des tombes.

Que votre main soit rude et juste et me châtie,
Seigneur, seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer !
Laissez, lasse de cris, ma bouche se fermer,
Pour la rouvrir vous-même ensuite avec l'Hostie.

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
Où ma soif, accoudée à des tables mauvaises,
Se versait les boissons de flamme dont s'abreuvent
Ceux que serre à la gorge un ancien sacrilège.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,
Etre triste avec vous, moi qui vous attristai.

L'immémorial faix de péchés, le fardeau
De luxure et d'orgueil creuse mes reins qui saignent.
Aux margelles des puits nulle samaritaine
N'a tendu vers ma soif ses paumes pleines d'eau.

Oubliez que je fus des serviteurs indignes ;
Et dans l'ombre que font les collines, le soir,
Celui qui cherche l'âtre et la pierre où s'asseoir
Sentira qu'un pardon se couche sur les vignes,

La nuit tombe et m'arrête où dort votre maison ;
Les ramiers se sont tus, mais les fontaines chantent,
Fraîcheur obscure, en palpitant pour que j'y trempe
Mes mains, l'aridité de ma bouche et mon front,

L'eau froide et pure emportera vers les ténèbres
Le souvenir fiévreux d'un passé de caresses,
La mémoire des voix, des regards et des gestes,
Et le souffle de feu qui brûle encore mes lèvres.

Faites, Seigneur, miséricorde à ma faiblesse,
A cette toute faiblesse des pauvres âmes
Qui n'ont pleuré que pour la chair tiède des femmes.
Que je souffre, Seigneur, des ronces qui vous blessent,

Que la croupe des boucs crispés sur le portail
Serve d'éternel lieu d'exil à mes péchés,
Et que la palme offerte aux cœurs purifiés
Exalte en moi l'azur des vierges du vitrail.

Je serai digne alors de gravir, humble et pâle,
Le seuil de gloire où les rois mêmes parlent bas,
Et mon cœur et mes pieds nus ne sentiront pas
Le froid de la divine espérance et des dalles.

... Cette prière, hélas! n'est-ce pas seulement
Le glas que sur soi-même agite une âme simple
A qui les yeux naïfs de ses chagrins d'enfant
Ont souri tristement du plus loin de leurs limbes?

N'est-ce pas le glas lourd du vain rêve que font
Dans leurs soirs douloureux les vieilles fois qui meurent :
Entrerai-je, nocturne et las, dans la maison
Où le Maître de vie ineffable demeure ?

(*Le Cœur solitaire.*)

NUIT D'OMBRE, NUIT TRAGIQUE...

Nuit d'ombre, nuit tragique, ô nuit désespérée !

J'étouffe dans la chambre où mon âme est murée,
Où je marche, depuis des heures, âprement,
Sans pouvoir assourdir ni tromper mon tourment,
Et j'ouvre au clair de lune immense la fenêtre.

Là-bas, et ne laissant que son faîte paraître,
Comme une symphonie où court un dessin pur
La montagne voilée ondule sur l'azur,
Et lie à l'orient les étoiles entre elles.

De légers souffles d'air m'éventent de leurs ailes.
Une rumeur qui gronde au revers d'un coteau
Dénonce la présence invisible de l'eau.
Baissant pour mieux rêver les paupières, j'écoute
Les sombres chiens de garde aboyer sur la route
Où résonnent les pas d'un marcheur attardé.

Alors, sur le granit dur et froid accoudé,
Douloureux jusqu'au vif de l'être et solitaire,
Je maudis la nuit bleue où le ciel et la terre
Sont comme un jeune couple à se parler tout bas;
Et voyant que la vie, à qui n'importe pas
Un cœur infiniment désert de ce qu'il aime,
S'absorbe dans sa joie et s'adore soi-même,
Je résigne l'orgueil par où je restais fort,
Et j'appelle en pleurant et l'amour et la mort.

« C'est donc toi, mon désir, ma vierge, ô bien-aimée !
Faible comme une lampe à demi consumée
Et contenant ton sein gonflé de volupté,
Tu viens enfin remplir ta place à mon côté.
Tu laisses défaillir ton front sur mon épaule,
Tu cèdes sous ma main comme un rameau de saule,
Ton silence m'enivre et tes yeux sont si beaux,
Si tendres, que mon cœur se répand en sanglots.
Toi vers qui je criais du fond de ma détresse,
Sœur, fiancée, amie, ange, épouse, maîtresse,
C'est toi-même, c'est toi qui songes dans mes bras !
Te voici pour toujours mienne, tu dormiras
Mêlée à moi, fondue en moi, pensive, heureuse,
Et prodigue sans fin de ton âme amoureuse !
O Dieu juste, soyez béni par cet enfant
Qui voit et contre lui tient son rêve vivant !
Mais toi, parle, ou plutôt, sois muette, demeure

Jusqu'à ce qu'infidèle au ciel plus pâle, meure
Au levant la dernière étoile de la nuit.

Déjà l'eau du matin pèse à l'herbe qui luit,
Et modelant d'un doigt magique toutes choses,
L'aube vide en riant son tablier de roses.
L'enclume sonne au loin l'angelus du travail.
Écoute passer, cloche à cloche, le bétail
Et rauquement mugir la trompe qui le guide !
La vallée a des tons d'émeraude liquide,
Et, dans le bourg qui brille au milieu des prés verts,
Les fenêtres qu'on ouvre échangent des éclairs.
La fraîcheur de la vie entre par la croisée ;
Je l'aspire, j'en bois sur tes cils la rosée,
Et mêlée à la grâce heureuse du décor,
Mon immortelle amour, tu m'es plus chère encor.
Nous tremblons, enivrés du vin de notre joie,
Et, dans le long délice où notre chair se noie,
Songeant que, pour bénir nos noces, le Destin
A revêtu la chape ardente du matin
Et qu'il emprunte au ciel son ostensoir de flammes.
Et voici qu'unissant leurs rêves, nos deux âmes,
A travers la rumeur grandissante du jour,
Pleurent dans l'infini silence de l'amour. »

L'amour ?.. Lève les yeux, mon pauvre enfant, regarde !
Le val est toujours bleu de lune, le jour tarde,
La rivière murmure au loin avec le vent,
Et te voilà plus seul encor qu'auparavant.
La bien-aimée au front pensif n'est pas venue.
Le sein que tu pressais n'est qu'une pierre nue,
La voix qui ravissait tes sens n'est que l'écho
Du bruit des peupliers tremblants au bord de l'eau :
Hélas ! la volupté de cette heure attendrie
Fut le jeu d'un désir expert en tromperie.

Va, ferme la croisée, et quitte ton espoir.
Mesure en t'y penchant ton morne foyer noir :
N'est-ce pas toi cet âtre éteint où deux Chimères
Brillent d'un vain éclat sur les cendres amères ?

Et, puisque tout est faux, puisque même ton art
Aux rides de ton cœur s'écaille comme un fard,
Cherche contre l'assaut de ta peine insensée
L'asile sûr où l'homme échappe à sa pensée :
Ouvre ton lit désert comme un sépulcre, et dors
Du sommeil des vaincus et du sommeil des morts.

(*Le Semeur de Cendres.*)

MAITRESSE, TENDRE ET NOBLE AMIE...

Maîtresse, tendre et noble amie au pur visage
Qu'un sévère destin me ravit sans retour,
Si quelque triste et doux hasard t'apporte un jour
Ce livre d'un enfant prématurément sage
Où je pleure le temps, hélas ! de notre amour,
Où, fidèle et pieux souci, dans chaque page
J'évoque à mes yeux seuls ton invisible image,
L'ayant lu, ferme-le pour toujours. Dis-toi bien
Que tu ne viendras plus, confiante et paisible,
Bercer pour l'endormir ton cœur contre le mien
Ni, comme un lierre noue et serre son lien,
M'étreindre de ton corps frémissant et flexible,
Ni dans une langueur de rose qui se rompt
Sourire, suspendue à ma bouche et lassée,
Ni longuement poser tes lèvres sur mon front
Pour y souffler ton âme et boire ma pensée.

Recueille-toi, regarde en arrière, revois
Les jours évanouis comme une troupe ailée ;
Revois le lac au pied des monts, les prés, les bois,
Et ma vie à ta vie étroitement mêlée ;
Notre chambre d'amour sur la mer et les soirs
Où la fenêtre ouverte au milieu des murs noirs
Découpait dans l'azur une baie étoilée.
Embrasse d'un coup d'œil d'adieu notre bonheur,
Tout ce passé d'hier qu'il nous fut doux de vivre ;
Et puis, dans ton nouveau foyer, brûle mon livre,
Et m'écartant, malgré toi-même, de ton cœur,

Rejetant le linceul sur la volupté morte,
Détourne ton espoir de la terre : Sois forte.

Va, le destin te marque un austère devoir ;
N'y manque pas : Voici la route. Je demeure
Seul au sommet désert du coteau jusqu'au soir,
Attendant que ta forme au loin dans l'ombre meure.
Va, tu seras heureuse et fière, tu vivras
Gravement dans la paix de ton âme affermie.
Et maintenant, toi qui dormais entre mes bras,
Que la grâce de Dieu te garde, mon amie !

(*Le Semeur de Cendres.*)

ON TROUVE DANS MES ANCIENS VERS...

On trouve dans mes anciens vers
Une veine de poésie,
Tout ingénue avec des airs
De ruisseau bleu qui balbutie.

Je lui laissais hors de mon cœur
Suivre sa pente naturelle ;
Elle n'avait que sa fraîcheur
Et sa négligence pour elle.

J'étais libre alors du souci
D'atteindre à la forme parfaite :
Pourquoi ne suis-je pas ainsi
Resté naïvement poète ?

(*L'Homme intérieur.*)

AH ! CE BRUIT AFFREUX DE LA VIE...

Ah ! ce bruit affreux de la vie !
Et que dormir serait meilleur
Dans la terre où le caillou crie
Sous la bêche du fossoyeur !

Le soleil a toute ma haine ;

Je suis rassasié de voir
Sa lumière quotidienne
Se rire de mon désespoir.

Ah! pouvoir donc enfin m'étendre
Dans le seul lit où l'on soit seul,
Et dans l'ombre attentive entendre
Les vers découdre mon linceul!

Et, quand en moi l'être qui pense
Sera dissous lui-même, alors,
Au cœur de l'éternel silence
N'être qu'un mort entre les morts!

(*L'Homme intérieur.*)

L'AMBRE, LE SEIGLE MUR...

L'ambre, le seigle mûr, le miel plein de lumière
Dont le gâteau ressemble aux grottes de Fingal,
Comparés aux cheveux dont mon amie est fière
N'offrent pas un éclat égal.

Que mon amie heureuse auprès de moi s'endorme,
Je ne puis me lasser de voir dans son sommeil
Ses cheveux répandus faire à sa blanche forme
Un large berceau de soleil.

Quand au creux de son bras plié devant sa joue,
Elle a patiemment peigné leur écheveau,
Elle renverse un peu la tête et les secoue
Comme des torches sur sa peau.

Son buste nu frissonne en sentant leur caresse:
Elle est à son miroir, debout; ils sont si longs
Que leur dernière boucle expire avec mollesse
Sur les roses de ses talons.

(*L'Homme intérieur.*)

BIEN QUE MORT A LA FOI..

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

Ayant pour mon malheur le choix de deux chemins
Ma vie entre chacun piétine, balancée ;
J'hésite à prendre un but, quel qu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.

Mais, dussé-je partir sans savoir où j'irai,
Il faut que je m'enfonce enfin dans une route :
Je suis las de souffrir d'être ainsi déchiré
Par les violences du Doute.

S'il m'arrive d'errer pour un temps hors des murs
De la communauté catholique et romaine,
Je n'empêcherai pas qu'au sein des dogmes sûrs
Un heureux détour me ramène ;

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,
C'est encor lui qui parle en moi lorsque je pense,
Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens
Me fait aimer leur espérance.

La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être :
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du crucifix qui m'a vu naître.

(*L'Homme intérieur.*)

A.-FERDINAND HEROLD

1865

M. André-Ferdinand Herold, qui est le petit-fils du célèbre musicien de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs*, et le fils de l'ancien préfet de la Seine, est né à Paris le 24 février 1865. Elève de l'école des Hautes Etudes, il a toujours cultivé avec une égale passion la science des manuscrits, les langues orientales et la littérature tant livres que dramatique. Ces goûts réunis et exercés parallèlement font de lui tout à la fois un érudit, un savant et un poète. M. A.-Ferdinand Herold débuta par *L'Exil de Harini*, un drame inspiré du sanscrit. Il donna ensuite, tout en poursuivant ses travaux savants, plusieurs recueils de poèmes : *La Légende de Sainte Liberata*, *Les Pœans et les Thrènes*, *Chevaleries sentimentales*, *Le Victorieux*, *Intermède pastoral*, *Au hasard des Chemins*, etc., où il s'est montré l'évocateur adroit et délicat dont M. Remy de Gourmont a écrit : « C'est un poète de douceur ; sa poésie est blonde, avec, dans ses « blonds cheveux de vierge, des perles, et, au cou et aux doigts, « des colliers et des bagues, élégantes et fines gemmes... Liseur de « livres oubliés il trouve là de précieuses légendes qu'il transpose « en courts poèmes, souvent de la longueur d'un sonnet... M. Herold « est l'un des plus objectifs parmi les poètes nouveaux : il ne se ra- « conte guère lui-même ; il lui faut des thèmes étrangers à sa vie, et « il en choisit même qui semblent étrangers à ses croyances... « M. Herold s'est créé pour son plaisir et pour le nôtre une poésie « de grâce et de pureté, de tendresse et de douceur. » (*Le Livre des Masques*.)

Comme conteur et romancier, M. A.-Ferdinand Herold a publié *Les Contes du Vampire* et *L'Abbaye de Sainte-Aphrodise*, et comme auteur dramatique fait représenter sur différentes scènes de nombreuses œuvres, productions originales ou traductions, dont on trouvera ci-après l'énumération complete.

M. A.-Ferdinand Herold, qui a fait à l'Ecole des Hautes-Etudes sociales, pendant l'exercice 1906-1907, un cours sur l'*Histoire de la Poésie symboliste*, avec récitations de poèmes, a collaboré à de

nombreuses revues. Voici les titres des principales : *Les Chroniques* (1888), *La Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* (1888-1889) *Les Entretiens politiques et littéraires* (1890-1892), *La Wallonie* (1889-1892), *Le Réveil* (Gand, 1894, etc.), *Le Coq Rouge* (Bruxelles, 1895-1897), *La Revue de Paris* (1895), *Le Livre d'Art* (1896), *La Société Nouvelle* (Bruxelles, 1896), *Le Centaure* (1896), *L'Ermitage*, *Mercure de France* où, indépendamment d'articles, contes et poèmes, il a rédigé de 1896 à 1907 la chronique dramatique ; — *La Revue Blanche*, *Revue d'Art dramatique* (1899), *Le Mouvement socialiste* (1899), *La Vogue* (nouvelle série, 1900), *La Plume*, *L'Européen*, dont il a été rédacteur en chef de 1901 à 1903, et l'un des directeurs de 1904 à 1906. On trouve également de ses poèmes dans *L'Almanach des Poètes* (Soc. du Mercure de France, 1896, 1897, 1898).

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **L'Exil de Harini**, poème dramatique en prose et en vers. Paris, Dalou, 1888, in-8. — **La Légende de sainte Liberata**, poème. Paris, Chamerot, 1889, in-8 (Réimpr. : *La Légende de Sainte Liberata*, mystère, 2e éd. corrigée. Paris, éd. du Mercure de France, 1894, in-18, et dans le recueil : *Images tendres et merveilleuses*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18). — **Les Pœans et les Thrènes**, poèmes. Paris, Lemerre, 1890, in-18. — **La Joie de Maguelonne**, mystère. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1891, in-16 (Réimpr. dans le recueil : *Images tendres et merveilleuses*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18). — **Chevaleries sentimentales**, poèmes. Frontispice de Odilon Redon. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1893, in-16. — **L'Upanishad du Grand Aranyaka**, traduction. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1894, in-8. — **Floriane et Persigant**, poème dramatique. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1894, in-16 (Réimprimé dans le recueil : *Images tendres et merveilleuses*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18). — **Le Victorieux**, poème dramatique, in-16. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1895 (Réimprimé dans le recueil : *Images tendres et merveilleuses*, etc., 1897, in-18). — **Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie**. Paris, édit. du Mercure de France, 1895, gr. in-4. — **L'Anneau de Çakuntala**, comédie héroïque de Kâlidâsa, adaptation représentée sur la scène de « l'Œuvre », 10 décembre 1895. Paris, édit. du Mercure de France, 1896, in-16. Voyez en outre : *L'Anneau de Çakuntala*, etc., musique de P. de Bréville. Paris, Baudoux, 1896, gr. in-8. — **Paphnutius**, comédie de Hrotsvitha (traduction, représentée sur le Théâtre des Pantins, [illegible] 1897). Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-8. — **Intermède Pastoral**, sonnets. Paris, éd. du « Centaure », 1896, in-4. — **Les Perses**, tragédie d'Eschyle (traduction représentée avec la musique de Xavier Leroux sur la scène de l'Odéon, 5 novembre 1896). Paris, Fasquelle, 1896, in-18. — **Images tendres et merveilleuses** (*La Joie de Maguelonne*, *La Fée des Ondes*, *Floriane et Persigant*, *La Légende de Sainte Liberata*, *Le Victorieux*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **La Cloche engloutie**, conte dramatique de G. Hauptmann (traduction représentée sur la scène de

« l'Œuvre », 5 mars 1897). Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Sâvitri**, comédie héroïque (représentée sur la scène des Escholiers, 13 avril 1899). Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Au hasard des Chemins**, poésies. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Une jeune femme bien gardée**, comédie en un acte (représentée sur la scène du « Grand Guignol » le 28 mai 1900). Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Prométhée**, tragédie lyrique en trois actes, en vers (en collaboration avec Jean Lorrain), musique de M. Gabriel Fauré, représentée pour la première fois à Béziers, sur le Théâtre des Arènes, le 27 août 1900. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Les Contes du Vampire**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **L'Abbaye de Sainte-Aphrodise**, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, petit in-18. — **Le Cor fleuri**, féerie lyrique en un acte (poème d'Ephraïm Mikhael et A.-Ferdinand Herold], musique de Fernand Halphen, représentée sur la scène du Théâtre de l'Opéra-Comique, le 10 mai 1904. Paris, Soc. nouv. d'éd. music. [Dupont], 1904, in-18. — **Les Hérétiques**, opéra en trois actes, musique de Charles Levadé, représenté pour la première fois à Béziers, sur le théâtre des Arènes, le 27 août 1905. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Electre**, tragédie en trois épisodes, un prologue et un épilogue, trad. d'Euripide et représentée pour la prem. fois sur le Théâtre nat. de l'Odéon le 13 février 1908. Paris, Stock, 1908, in-18.

On trouve en outre des poèmes de M. A.-F. Herold dans l'**Almanach des poètes**, années 1896, 1897 et 1898). Paris, édit. du Mercure de France, 1895, 1896 et 1898, 3 vol. in-16), etc.

Poèmes mis en musique. — Des poèmes de M. A.-F. Herold ont été mis en musique par MM. Berthelin, Joseph Carrel, Crèvecœur (de), Mlle Getty, etc.

A consulter. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in 18 ; *A.-F. Hérold*, notice dans les *Portraits du prochain Siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

Alc. Bonneau : Article bibliographique. Revue Encyclopédique, 15 octobre 1891. — **Emile Despax** : *A.-Ferdinand Herold*. Chronique des Livres, janvier 1901. — **Pierre Louys** : *Le Victorieux*, Mercure de France, juin 1895. — **Stuart Merrill** : *Chroniques*. Ermitage, août 1893. — **Pierre Quillard** : *Chevaleries sentimentales*. Mercure de France, mai 1893. — **Henri de Régnier** : *A.-F. Herold*. Mercure de France, mars 1894.

Iconographie :

Richard Miller : *Portrait*, peinture à l'huile, 1906 (appart. au poète). — **Paul Ranson** : *Portrait au crayon*, 1893 (appart. à M.-A.-F. Herold). — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18

VOICI LA DANSE DES FEUILLES...

Voici la danse des feuilles dans les allées ,
Elle emporte l'espoir fleuri des mais nouveaux

Et des rythmes de mort descendent les vallées.

Le vent automnal balance les grands pavots
Qui penchent tristement l'orgueil de leurs corolles ;
L'hiver attelle ses mystérieux chevaux.

Impassibles et froids ainsi que des idoles,
Le poitrail hérissé de neige et de glaçons,
Ils passeront avec de blanches auréoles.

Ils entraînent, loin de la joie et des chansons,
Vers les palais où pleurent les anciennes gloires
Parmi le souvenir des défuntes moissons.

Ils entraînent, vers les grottes mornes et noires,
Où s'alanguissent les roses et les lilas,
Fleurs maigres dont l'ennui décolore les moires.

Monotone, le vent sonne toujours le glas
Des matins lumineux et des nuits étoilées,
Et fait tournoyer, sans jamais en être las,

La danse des feuilles mortes dans les allées.

(*Chevaleries sentimentales.*)

MAROZIE

Sur la terrasse ombreuse où sa chair extasie
Et qu'enguirlandent les vignes aux blonds raisins,
Parmi les cardinaux et les ducs, ses cousins,
Siège, demi-nue et rieuse, Marozie.

Devant son trône danse une troupe choisie
Des esclaves filles des émirs sarrazins,
Et des poètes lui murmurent des dizains
Dont le rythme berceur charme sa fantaisie.

L'aile rude, jamais aucun oiseau de soir
Ne frôle son front juvénile d'un vol noir,
Et jamais le mépris d'un amant ne l'enfièvre.

Le Pape viderait pour elle des trésors,
Et clercs et rois mourraient, des chansons à la lèvre,
Pour un regard ami de ses yeux semés d'ors.

(*Chevaleries sentimentales.*)

SUR LA TERRE IL TOMBE..

Sur la terre il tombe de la neige,
Sur la terre il tombe de l'ombre.

Où sont allées les feuilles sèches ?
Même les feuilles sèches sont mortes,
Et maintenant de la neige et de l'ombre tombent.

On dirait de mauvais anges qui heurtent
Les marteaux rouillés contre les portes,
Des anges qui nous tuent de souffrances très lentes.

Et, à l'horizon, les tristes nues, traînantes...

Les maisons sont closes comme des tombes sombres,
Et, partout, c'est de la neige et de l'ombre qui tombent.

(*Chevaleries sentimentales.*)

BERTILLA

Aux marges neuves d'un bel évangéliaire,
L'Abbesse peint des colombes et des griffons ;
Elle peint des rameaux d'olivier et de lierre
Ou des anges volants parmi des ciels profonds.

Là, Jésus dort en un berceau de paille fraîche,
Et voici les trois Rois Mages et les Bergers
Que l'Etoile guida vers la divine crèche
Avec les vases d'or et les fruits des vergers.

La sage Abbesse peint de douces rêveries,
Le Précurseur, grave et maigre, et vêtu de peau,

Et le Seigneur qui dans les mystiques prairies
Veille sur les brebis de son chaste troupeau.

Et la tête de Christ saignant au mur se baisse
Pour mieux voir et sourit à la savante Abbesse.

(*Chevaleries sentimentales.*)

LE VAL HARMONIEUX

C'est un val odorant de lauriers, où la lune
Fait traîner et mourir sa caresse d'argent,
Tandis qu'au ciel, gai d'un crépuscule changeant,
Les sidérales fleurs s'entrouvrent une à une.

Là sourd et s'agrandit, parmi l'herbe opportune,
Une fontaine dont la Naïade, nageant,
Rit et, charmeuse, endort d'un murmure indulgent
La Satyresse blonde et la Dryade brune.

Et voici que, joyeux du beau soir, un berger
Dont la flûte soupire un air frêle et léger
A quitté le penchant parfumé des collines,

Auprès de l'onde, il a frémi d'un doux frisson
Et, les yeux éblouis des dormeuses divines
Il s'arrête, oublieux de finir sa chanson.

(*Intermède pastoral.*)

LE FROID

Nulle flûte, et même qui sanglote, n'éveille
L'écho dans le jardin, le bois ou le verger ;
Et l'hiver, dur au Satyre comme au berger,
A séché la prairie et défeuillé la treille.

Le froid, noir meurtrier de l'aurore vermeille,
Le froid qui vente et crie est venu saccager
Les fleurs, les blondes fleurs à l'arôme leger
Dont Koré la joyeuse emplissait sa corbeille.

Par les chemins personne, et, seul au carrefour,
Un Hermès pluvieux qui pleure nuit et jour,
Semble grelotter dans le marbre de sa gaine.

Et, soupir où meurent les chansons et les voix,
Un long gémissement s'alanguit et se traîne
Du jardin au verger et du verger au bois.

(*Intermède pastoral.*)

LA FLUTE AMÈRE DE L'AUTOMNE...

La flûte amère de l'automne
Pleure dans le soir anxieux,
Et les arbres mouillés frissonnent
Tandis que sanglotent les cieux.

Les fleurs meurent d'une mort lente,
Les oiseaux ont fui vers des prés
Où peut-être un autre avril chante
Son hymne joyeux et pourpré.

Et vous passez, triste et frileuse,
O mon âme, par les allées.
Vous cherchez, pâle voyageuse,
Les chansons, hélas! envolées.

Ah, les chansons qui nous charmaient
Ne reviendront pas dans l'automne.
Verrai-je rire désormais
Vos yeux que les larmes étonnent?

(*Au Hasard des chemins.*)

TRIPTYQUE

I

LA CATHÉDRALE

Sur le rocher hautain la cathédrale dort
Elle dort lourdement, bête surnaturelle,

Elle veilla pendant des siècles, et contre elle
Des troupes de héros brisèrent leur effort.

Silence. L'air lucide est chaud. Le vent du nord
Se tait. Seul, parfois, vibre un vol de sauterelle.
L'église dort. Pas un souffle qui la querelle.
Est-ce encore la vie ? est-ce déjà la mort ?

Et voici que dans la lumière un frisson passe :
Une voix monte, lente, et sombre, et comme lasse,
Un long bourdonnement sourd à travers le mur.

Et, par les fentes qui lézardent l'or des pierres,
S'échappent vers le ciel d'un impassible azur
Les murmures de l'orgue et des vaines prières.

II

'USINE

Au pied de la montagne blanche et qui reluit
S'alignent de longs murs sans lumière et sans joie :
On dirait qu'une mort âpre et lente tournoie
Sur les bâtiments pleins de travail et de bruit.

Là, dans le jour dolent, dans l'inquiète nuit,
Fauves aveugles qu'on écarte de la proie,
Lions abâtardis qu'on traine à la courroie,
Peinent les douloureux que l'espérance fuit.

Hommes, courbez-vous sur la tâche opiniâtre,
Arrachez du vieux mont le calcaire et le plâtre,
Sortez la chaux des fours, ensachez le ciment !

Et, sur l'usine furibonde et meurtrière,
Il semble que parfois un sourd gémissement
Se mêle aux tourbillons de flamme et de poussière.

III

LA VILLE

Tout fait silence dans la ville épiscopale.
Les cloches d'autrefois se taisent aux clochers;
Des prêtres, confesseurs d'ennuis et de péchés,
Passent, furtifs, et comme ayant peur du scandale.

Les pieds meurtris du cuir rugueux de la sandale,
Rigides sous la bure où les corps sont cachés,
Des orantes, les mains et le front desséchés
S'agenouillent dans les chapelles, sur la dalle.

Une cloche a tinté là-bas, dans un faubourg.
Une autre lui répond. Le bruit s'éveille et court
De clocher en clocher parmi toute la ville.

Et l'austère ferveur des cantiques pieux
Monte, morne soupir, vers le ciel immobile,
Cimetière éternel où reposent les Dieux.

(*Au Hasard des chemins.*)

GÉRARD D'HOUVILLE

Mme Marie de Heredia, fille puînée de l'auteur des *Trophées*, qui a épousé en 1896 le poète Henri de Régnier, et qui signe, en littérature Gérard d'Houville, est née à Paris, avenue de Breteuil. Elle est plutôt connue du public comme romancier (*L'Inconstante*, *Esclave* et *Le Temps d'aimer*) et par les articles qu'elle publie régulièrement dans *Le Gaulois*, et les vers qu'on va lire, en attendant que soit paru le recueil de poèmes qu'elle prépare, seront une révélation pour bien des lecteurs. Ces poèmes ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er févr. 1894 ; 15 févr., 15 juin 1895 ; 15 déc. 1898 ; 1er févr. 1899 ; 15 déc. 1900 ; 15 janv. 1902 ; 15 janv. 1903 ; 1er janv. 1905 ; 15 mai 1907), dans *La Renaissance latine*, dans un numéro de Noël du *New-York Herald*, sans autre signature, souvent, que trois X mystérieux. Mme Gérard d'Houville montre au plus haut degré, dans ses livres, ce talent, si rare chez les femmes de lettres, de rester une femme en écrivant. C'est à elle que M. Maurice Barrès s'adressait dans son discours de réception à l'Académie française (17 janvier 1907) quand il terminait en ces termes : « José-Maria de « Heredia nous laisse un chef-d'œuvre immortel, et toute une famille « d'artistes, où, sous les traits d'une jeune vivante, chacun croit voir « la Poésie. »

Bibliographie :

L'Inconstante, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18. — **Esclave**, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18. — **Le Temps d'aimer**, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18.

En préparation. — Un recueil de poèmes.

A consulter. — **Léon Blum** : *En lisant, réflexions critiques*. Paris, Soc. d'éditions littéraires et artistiques, 1906, in-18. — **Georges Casella et Ernest Gaubert** : *La Nouvelle littérature 1895-1905*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **J. Ernest-Charles** : *Les Samedis littéraires*, 2e série. Paris, Perrin, 1904, in-18. — **Gilbert de Voisins** : *Sentiments* (Voy. *Une princesse de lettres*). Paris, Soc. du Mercure de France, [illegible], in-18.

Georges Casella : *Mme Gérard d'Houville* (portraits). Revue illustrée, 15 juin 1905. — **Gaston Deschamps** : *La Vie littéraire*. Le Temps,

19 avril 1903. — **Jean de Gourmont** : *Les Nietzschéennes.* Mercure de France, juillet 1903. — **Charles Maurras** : *Le Romantisme féminin.* Minerva, 15 avril-15 mai 1903. — **A.-M. Sorel** : [Sur Gérard d'Houville.] Gaulois, 23 avril 1903.

Iconographie :

Jules Breton : *Portrait d'enfant* (appart. à Gérard d'Houville).

LES EAUX DOUCES DU SONGE

Aux Eaux Douces d'Asie, en un vert paysage
D'arbres et d'eau,
J'ai deviné souvent plus d'un tendre visage
Sous le réseau

Des voiles transparents qui recouvrent la joue
Et les cheveux,
Mais laissent voir le rêve éternel qui se joue
Au fond des yeux.

Dans vos caïques peints, mystérieuses ombres,
J'aimais vous voir,
Sous les arbres plus frais, et sur les flots plus sombres,
Glisser le soir,

A l'heure où quelquefois le jour mourant prolonge
Son bel adieu,
Peut-être au fil de l'eau, peut-être au fil d'un songe
Funèbre ou bleu.

O chers jours disparus! du fond de ma mémoire
A votre tour
Venez! dans notre barque irréellement noire,
O charmants jours!

Vous, dont j'ai vu jadis la grâce tout entière,
Moments divins
Qui ne me montrez plus qu'une forme étrangère,
Des gestes vains ;

Aux eaux douces du songe où longuement s'attarde
Notre langueur,
Fantômes incertains, lorsque je vous regarde
Avec douleur,

Ecartez les linceuls qui me cachent votre âme
Sous tant de plis ;
Car le temps, vieux tisseur, a mêlé dans leur trame
Beaucoup d'oublis.

Souvenirs ! souvenirs ! arrachez tous ces voiles
Longs et nombreux,
Ou ne me montrez plus, décevantes étoiles,
Vos tristes yeux !

. . . .

Mais, sur l'onde où déjà le charme de cette heure
Est effacé,
La rame qu'on relève, et qui s'égoutte, pleure
L'instant passé.

CONSOLATION

Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur très sombre,
Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré.
Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
Quelque lys inconnu qu'on n'a pas respiré.

Ne vous plaignez pas trop d'avoir été crédule
Et d'avoir cru sans fin ce qui ne vit qu'un jour,
Car vous comprendrez mieux le grave crépuscule
Qui saigne comme un cœur qu'a déchiré l'amour.

Ne vous plaignez pas trop de la douleur divine ;
Ceux-là qui sont heureux n'ont pas bien écouté
Le battement sacré dont s'enfle leur poitrine ;
Ceux-là qui sont heureux, ils n'ont pas existé !

Ne vous plaignez pas trop de cette amère étude,
Vous contemplerez mieux ce qui passe et se perd...

Et vous saurez enfin, sœur de la solitude,
Goûter le soir qui meurt dans un jardin désert !

LE REGRET

Quand je refermerai mes grands yeux dans la mort,
Vous pleurerai-je, hélas ! amèrement, ô vie !
Et vous, âge du rire et de la fantaisie !
Et vous, ô bel amour, doux, joyeux, sombre ou fort !

Et vous, naïf orgueil de mon jeune visage,
Et vous, souple fraîcheur de mes bras ronds et nus,
Et vous, lointains pays, charmes ressouvenus
Du départ, du retour, et du changeant voyage !

Certes, de tout cela le multiple regret
Tournoiera tout au fond de ma mémoire lasse,
Long cortège masqué qui passe et qui s'efface,
Mirage, oubli, bonheur, tristesse, ombre, reflet...

Mais non, ce n'est pas vous, grâce de ma jeunesse,
Ni vous, ô liberté, rêve de mon cœur fier,
Que je verrai s'enfuir dans un sanglot amer,
Mais vous, mais vous ! ô chère et divine tendresse !

Alors qu'il me faudra pour jamais oublier,
C'est vous, c'est vous ! douceur des choses coutumières,
Vous qui resplendirez de suprême lumière,
Vous, mes humbles objets au charme familier !

Ce sera février, égrenant les grains d'ambre
De son beau mimosa duveteux et doré ;
Ce seront les glaïeuls de l'automne adoré
Et l'enivrante odeur des roses de novembre ;

Ou bien mars, mauve et rose et tout glacé, qui sent
La violette bleue et la jacinthe lisse,
La maison qui s'emplit d'un parfum de narcisse,
Plaisir renouvelé d'avril, frêle et naissant ;

Les pivoines de juin tout en nacre et en soie,
Gerbe claire mirée en un miroir obscur;
Un bouquet découpant son ombre sur le mur,
L'odeur des premiers feux qui semblent feux de joie;

Le goût et la saveur succulente d'un fruit,
Le rayon de soleil qui me dore la joue,
Et l'heure paresseuse où le rêve se joue,
Et le petit croissant de lune dans la nuit!

Le beau rythme secret de deux strophes égales,
Ce qui pour d'autres cœurs est inutile et vain,
Le grand calme de l'ombre et le sommeil divin,
Les jeux des papillons et le vol des cigales;

Les torrides midis de juilletétouffant,
La voix fraîche des eaux sous la verte ramure,
Et vous, chère langueur, tristesse douce et pure,
Et vous! et vous! et vous! rires de mon enfant!

STANCES AUX DAMES CRÉOLES

Lorsqu'il fait chaud, et que je suis songeuse et seule,
Je pense à vous,
Vous dont je ne sais rien, je rêve, ô mes aïeules,
A vos yeux doux.

Grand'mères mortes, et jadis des ingénues
Aux bras si frais,
Jeunes et tendres, et queje n'ai pas connues
Même en portraits,

Qui vivaient autrefois, toutes petites filles
Aux longs cheveux
Dans une sucrerie, en un coin des Antilles
Voluptueux.

La chaleur trop ardente entr'ouvrait les batistes
Sur leur sein blanc,

Elles se balançaient, paresseuses et tristes,
En s'éventant.

Leurs yeux se reposaient de la lumière vive
Joyeux de voir
Le visage lippu d'une esclave furtive
Luisant et noir.

Les bons nègres rieurs dansaient des nuits entières
Leurs bamboulas,
Ou bien chantaient des chants parmi les cafeyères,
Câlins et las.

Protégeant votre teint, pâle sous la mantille,
Et délicat,
Vous savouriez dans les vergers la grenadille
Et l'avocat.

En rêve sous les transparentes moustiquaires
Vous revoyiez
Le vieil aïeul voguant vers l'or des îles claires
Sur ses voiliers.

Les papillons étaient plus grands que votre bouche,
Et que les fleurs
Qu'illuminait le vol du rapide oiseau-mouche
Tout en lueurs.

La nuit se parfumait d'astres et de corolles,
Et, peu à peu,
Vous regardiez s'ouvrir au ciel, belles créoles !
Des fleurs de feu.

Ah ! songiez-vous alors, nocturnes et vivantes,
Qu'un temps viendrait
Où rien de vos beautés aux grâces indolentes
Ne resterait ?

De tout ce qui fut vous, nulle petite trace
N'a subsisté,

Pas même un pauvre toit sous lequel votre race
Ait habité.

Tout est mort, ruiné, dispersé ; les allées
N'existent plus
Qui menaient aux maisons, en marbre frais dallées
Pour les pieds nus.

Par la grande liane et les forêts sauvages
Tout est repris !
Et les flots tièdes qui mirèrent vos visages
Se sont taris.

Pas même un livre usé que j'aime et je manie
Ne fut à vous ;
Et l'île où vous jouiez à Paul et Virginie
Sous les bambous,

Si je pouvais la voir splendide et différente
En aucun lieu
Je ne retrouverais votre mémoire errante
Dans l'air trop bleu.

Sous quel oubli profond, lointain et solitaire
Gît votre cœur,
Ce cœur qui m'a légué sa flamme héréditaire,
Et sa langueur ;

Ce cœur qui verse en moi quelques gouttes rougies
D'un sang vermeil,
Et qui m'aurait transmis toutes vos nostalgies
Loin du soleil,

Si je n'évoquais pas les beautés éternelles
D'un ciel brûlant,
Du fond magique et noir de tes larges prunelles,
O mon enfant !

LUNE SUR LA MER

Au fond du crépuscule vert
Le croissant de la lune a l'air
    D'un coquillage,
Et nacré, courbe, lisse et clair
Polit les conques de la mer
    A son image.

A quelle oreille dans la nuit,
Lune triste ! se plaint et luit
    Mystérieuse,
Votre voix pareille à ce bruit
Houleux qui s'enfle, et qui remplit
    La conque creuse ?

Divine lune, ta rumeur
Voudra-t-elle bercer mon cœur
    Qui se lamente ?
Verse à mon rêve ta lueur
Ainsi qu'à la nocturne fleur
    L'arbre et la plante !

Le pin léger, noir et vibrant,
Garde encor ton étrange chant
    Sous son écorce ;
Harmonieux, sombre et mouvant,
Ton murmure il le livre au vent,
    O lune torse !

Je garderai dans mes cheveux
Ta verte rumeur si tu veux,
    Toi qui pour plages
A le ciel rose ou ténébreux,
Comme les grèves sont les cieux
    Des coquillages.

Et comme la plante du pin
Imite le soupir marin

D'une spirale,
Mes vers répéteront sans fin
Ton écho paisible et serein,
O lune pâle !

OFFRANDE FUNÉRAIRE

Viens. Le soir assombrit le fleuve aux calmes eaux
Et la berge est humide où nous cueillons encore,
Au murmure plus frais du vent dans les roseaux,
Les fleurs du crépuscule après les fleurs d'aurore.

Tes pas comme les miens sont graves au retour
Et le cœur est plus faible alors que la nuit tombe.
Notre joie a cueilli toutes les fleurs du jour ;
Nous les déposerons sur la prochaine tombe.

Ces fleurs qui nous lassaient de leur poids parfumé
Couvriront le tombeau des mortes, nos sœurs tristes,
Le narcisse mourant pour s'être trop aimé,
Les iris violets comme les améthystes.

Les nénuphars couleur de l'aube, les lys d'eau,
La jacinthe irisée ainsi que les opales,
Les fleurs qui nous chargeaient d'un odorant fardeau
Couvriront le tombeau des mortes, nos sœurs pâles.

Près de la tombe en fleur courbant nos jeunes fronts,
Restons pieusement dans l'herbe agenouillées :
Nous qui vivons, pensons au jour où nous serons
Sous un tertre inconnu des mortes oubliées.

Effleurant d'un pied d'ombre un gazon ténébreux,
Nous rejoindrons l'essaim des âmes fugitives
Et nos mains cueilleront, loin de ces bords heureux,
Les iris noirs éclos aux stygiennes rives.

LE JARDIN DE LA NUIT

Si l'aile inévitable et sombre doit s'étendre

Sur tes grands yeux si doux et sur ton jeune front,
Si l'horreur de la mort hante ton âme tendre,
Viens : les fleurs ont des voix qui te consoleront !
Sœurs des belles de nuit, tu sauras les entendre.

Belles de ta beauté, pâles de tes pâleurs,
Les roses des rosiers éclos au clair de lune
Dont la blanche corolle est faite de lueurs,
Mystérieusement effeuillant une à une
Au nocturne jardin leurs lumineuses fleurs ;

Et les fleurs de jasmin, de lys et d'ancolie
Et celles que la nuit seule voit s'entr'ouvrir,
Ont l'ineffable attrait de ta bouche pâlie,
Le charme douloureux de ce qui doit mourir
Ainsi que ta jeunesse et ta mélancolie.

Ton cœur triste est rempli par l'horreur du trépas,
Son vol irrésistible en frémissant t'effleure ;
Son souffle effacera la trace de tes pas,
Ta vie est le prestige et le parfum d'une heure,
Et les fleurs qui t'aimaient ne te survivront pas !

Mais de l'instant suprême épuisant les délices,
Eloigne l'inutile et ténébreux effroi :
Penche ton pâle front vers les pâles calices
Et respire, dans l'ombre exhalé jusqu'à toi,
L'arome fraternel des fleurs consolatrices.

FRANCIS JAMMES

1868

M. Francis Jammes est né à Tournay (Hautes-Pyrénées), le 2 décembre 1868. Son grand-père paternel était docteur en médecine à La Guadeloupe, où il mourut après avoir été ruiné par les tremblements de terre de La Pointe-à-Pître. Il s'appelait Jean-Baptiste Jammes. Sa vie, nous a dit son petit-fils, fut grave, tourmentée, ardente et triste. Le père de M. Francis Jammes naquit à La Pointe à-Pître, et fut envoyé de bonne heure en France, à Orthez, chez des tantes, pour faire son éducation. Entré ensuite dans l'administration, il séjourna à Tournay, puis fut nommé receveur de l'Enregistrement à Bordeaux. Mort dans cette ville, il fut enterré à Orthez, où M. Francis Jammes vint alors habiter avec sa mère, et qu'il n'a pas quitté depuis. Ces détails de famille, ces figures et ces paysages de son enfance, et jusqu'à l'enfant qu'il a été lui-même, le poète les a évoqués dans bien des pages de son œuvre, avec ce ton et cette rêverie qui n'appartiennent qu'à lui. M. Francis Jammes fit ses études d'abord au collège de Pau, puis au collège de Bordeaux. Il fut ensuite, pendant quelque temps, clerc dans une étude de notaire d'Orthez. Rien ne saurait rendre, pour ceux qui l'ignorent, l'atmosphère morose et vieillotte du lieu qu'est une étude, encore plus en province, et seul M. Francis Jammes pourrait nous donner un tableau de ces salles étroites, historiées d'affiches poussiéreuses, où il a ainsi passé, dans sa jeunesse, quelques heures un peu grises. Il écrivait, alors ses premiers vers, qu'il réunissait en de petits cahiers non mis dans le commerce, et ne portant d'autre titre que celui-ci : *Vers*. Ils n'allèrent pas sans causer assez d'étonnement, ces premiers vers, et l'on en trouve un témoignage dans cette notice bibliographique publiée dans le *Mercure de France* de décembre 1893, à propos d'une nouvelle plaquette du poète :

« Cette mince plaquette se présente avec des allures mystérieuses « bien particulières. Le nom de l'auteur est inconnu. Est-ce un pseu-

« donyme? Et il semble que l'orthographe n'en est pas très rigou-
« reuse : James serait plus exact. Le livre est dédié à Hubert Crac-
« kanthorpe et à Charles Lacoste.

« *A toi, Crackanthorpe, déjà célèbre en ton pays, et qui as senti*
« *passer en toi le souffle de l'amour et de la justice hamains* (sic).

« *A toi, Lacoste, qui resteras peut-être dans l'ombre, simple et*
« *beau comme ce rosier que tu as peint au fond du vieux jardin*
« *triste.* »

« M. Hubert Crackanthorpe existe. C'est un jeune écrivain anglais
« qui a publié un volume de contes, très remarquable, paraît-il, un
« peu dans le goût de Maupassant, et intitulé *Wreckage;* le second
« dédicataire m'est inconnu.

« Autres allures mystérieuses ; ce petit livre, aux apparences
anglaises, est imprimé à Orthez, dans les Basses-Pyrénées. Et les
« quelques mots écrits à la main sur l'exemplaire que j'ai sous les
« yeux sont d'une graphologie de petite écolière maladroite. »

Aujourd'hui, M. Francis Jammes a conquis sa place. Il a des admirateurs, un public. On écrit sur lui de copieuses études, où l'on retrouve ingénument transcrit en prose le langage de ses poèmes. Enfin, de jeunes poètes l'imitent, ce qui est le signe le plus évident d'un talent bien reconnu. Personne, d'ailleurs, en poésie, n'a parlé de certaines choses de façon aussi touchante, aussi pénétrante, que M. Francis Jammes. Il a rafraîchi de simplicité la poésie française, disions-nous dans notre première notice. Le grand mérite de son œuvre, en effet, c'est l'absence de toute déclamation, l'absence de ces sonorités verbales, de cette emphase et de ces complications de style qui font tout le talent de tant d'autres poètes. Quand M. Francis Jammes évoque un paysage, nous le voyons, nous en respirons l'atmosphère, et, pourtant, il n'a souvent écrit, pour nous le montrer, que deux ou trois vers. Il en est de même pour les sentiments qu'il nous confie : ses amours, sa charité pour les pauvres, sa pitié pour les bêtes blessées ou rudoyées, son affection pour les choses avec lesquelles il a vécu, sa foi en Dieu. Nous comprenons, nous éprouvons, nous partageons les premiers, nous sentons profondément vraie la dernière. C'est que rien ne vaut, même dans l'art d'écrire, la simplicité et la sincérité, et que M. Francis Jammes est, par excellence, le poète simple et sincère.

La préface mise par M. Francis Jammes à son premier livre de vers : *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir*, est, au reste, significative de l'esprit dans lequel il a écrit toute son œuvre. Voici cette préface :

« Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je
« souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée.
« J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à

« mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme « un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en « irai où vous voudrez, quand vous voudrez.

« L'angelus sonne. »

Les pièces qu'on va lire offriront, nous l'espérons, un aspect suffisant de la sensibilité si particulière de M. Francis Jammes, et renseigneront utilement sur l'œuvre poétique qu'il a produite jusqu'à ce jour. A la lire, cette œuvre, dont la sincérité touche parfois à la naïveté, et qui est pleine de notations si directes qu'on en peut être choqué, on respire un sentiment d'immense humilité devant la nature et de foi ingénue en Dieu. De tels vers semblent bien avoir été écrits, comme l'a dit M. Francis Jammes, dans une petite chambre ancienne, par des soirs de septembre lent et pur, devant un horizon de métairies et de campagnes, en compagnie du silence et de son seul cœur.

En plus des romans dont mention est faite à l'indication des œuvres, on doit à M. Francis Jammes : des *Notes sur des Oasis et sur Alger*, Mercure de France, octobre 1896 ; — *Un manifeste littéraire de M. Francis Jammes : le Jammisme*, Mercure de France, mars 1897 ; — *Conseils a un jeune Poète*, Mercure de France, août 1899. — des pages sur *Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry*, Mercure de France, décembre 1899. — et des pages sur *Charles Guérin*, au lendemain de sa mort, Mercure de France, 1er avril 1907. En même temps qu'au *Mercure de France*, M. Francis Jammes a collaboré à *La Revue Blanche*, à l'*Almanach des Poètes* (1897 et 1898), à *L'Ermitage*, au *Spectateur catholique*, à *La Vogue*, nouvelle série, 1899, à *L'Occident*, à *Vers et Prose*, et au *Gaulois*.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Six sonnets**, plaquette. Orthez, Typographie J. Goude-Dumesnil, 1891, petit in-8. — **Vers**, plaquette. Orthez, Typographie J. Goude-Dumesnil, 1892, petit in-8. — **Vers**, plaquette. Orthez, Typographie J. Goude-Dumesnil, 1893, petit in-8. — **Vers**, plaquette. Paris, Ollendorff, 1894, in-16. — **Un Jour**, poème dialogué. Paris, édit. du Mercure de France, 1895, in-16 — **La Naissance du poète**, poème. Bruxelles, Ed. du « Coq rouge », 1897, in-12. — **De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir**, **1888-1897**, poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Quatorze Prières**. Orthez, Imprimerie E. Faget, juillet 1898, in-12. — **La Jeune fille nue**, poème. Paris, Petite collection de l'Ermitage, 1899, in-16. — **Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, petit in-18. — **Le Poète et l'Oiseau**, poésies. Paris, Petite collection de l'Ermitage, 1899, in-16. — **Le Deuil des Primevères**, poèmes, 1898-1900. (*Elégies. La Jeune fille nue. Le Poète et l'Oiseau. Poésies diverses. Quatorze prières*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. (Il a été tiré pour la Société des XX : 20 ex. de format in-8. Ces ex. portent la signature de l'auteur.) — **Almaïde d'Etremont ou l'His-**

toire **d'une jeune fille passionnée**, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, petit in-18. — **Le Triomphe de la Vie**, poèmes, 1900-1901. (*Jean de Noarrieu. Existences*) Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Le Roman du Lièvre**. (*Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Les Choses. Contes. Notes sur des Oasis. Sur J.-J. Rousseau*) Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Pomme d'Anis ou l'histoire d'une jeune fille infirme**, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, petit in-18. — [**Cahier de vers**], vingt-cinq petits poèmes, publiés sans titre, sans date, sans indication de lieu et sans nom d'éditeur, à quelques exemplaires sur papier de Hollande. Orthez, Imprimerie E. Faget, [1905], in-8 de 14 ff. non paginés; couverture grise portant en tête, et à droite, le nom de l'auteur. (Ce même nom se trouve reporté au recto du premier feuillet.) — **Pensée des Jardins**, prose et vers. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, petit in-18. — **L'Eglise habillée de feuilles**, poésies. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-12. — **Clairières dans le Ciel, 1902-1906** (*En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa femme. Poésies diverses. L'Eglise habillée de feuilles*), poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. **Poèmes mesurés**. Paris. Soc. du Mercure de France, 1908, plaq. in-18. (Tirage à petit nombre et hors commerce.)

Préfaces. — **Léon Bocquet** : *Albert Samain*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18 — **Colette Willy** : *Sept Dialogues de Bêtes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18.

Poésies mises en musique. — Des poésies de M. Francis Jammes ont été mises en musique par MM. Raymond Bonheur, Henry Février, Gaston Schindler, Souza-Meiral ; Mlle Blanche Selva, etc.

A consulter. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Henry Bordeaux** : *Les Ecrivains et les Mœurs, notes, essais et figurines (1897-1900)*. Paris, Plon, 1900, in-18. — **Thomas Braun** : *Des poètes simples : Francis Jammes*. Bruxelles. Éd. de la Libre Esthétique, 1900, in-16.— **R. de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinion des Ecrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Christ Rimestad** : *Frank Poesi*, etc. Kjobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger et Co, 1900, in-8, — **Frederic Wedmore** : *On Books and arts*, London. Hodder and Stoughton, 1899, in-8.

André Beaunier : *Une sorte de Franciscain*. Journal des Débats, 29 avril 1903. — **Henry Bordeaux** : *Poètes. MM. Ch. Guérin et F. Jammes*. Revue hebdomadaire, 12 octobre 1901. — **François Coppée** : *Quelques poètes*. Journal, 7 octobre 1897. — **Gaston Deschamps** : *Jeunes Conteurs*. Temps, 15 octobre 1899; *Le Coin des Poètes*. Temps, 28 janvier 1900. — **Jean de Gourmont** : *Litterati contemporanei. F. Jammes*, avec 2 illustr. Emporium (Bergame), janvier 1905 (publié en français dans Vers et Prose, mars-mai 1906); — **Marius-Ary Leblond** : *Francis Jammes*. Mercure de France, mai 1903. — **André Le Breton** : *L'Œuvre de M. Francis Jammes*. Revue de Paris, 15 mai 1907. — **Jean Lorrain** : *Joies de Paris. Nos Poètes*. Journal, 10 août 1901. — **Ch. Maurras** : *Revue littéraire*. Revue Encyclopédique, 23 juillet 1898 ; *Revue littéraire*. Revue Encyclopédique, 28 octobre 1899 —

Edmond Pilon : *Francis Jammes*. Mercure de France, 1er juillet 1907. — **Emile Pouvillon** : *Ecrivains et artistes du Midi. F. Jammes*. La Dépêche, Toulouse, 4 août 1901. — **Pierre Quillard**. *Francis Jammes et Charles Guérin*, Mercure de France, juillet 1901. — **M. Schwob** : *Etude*, Journal des Artistes, 16 juin 1895. — **Arthur Symons** : *Etude*. Saturday Review (Londres), 15 octobre 1898.

Iconographie :

F. Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — **Jean Veber** : *Portrait*, lithographie, dans *L'Ermitage*, novembre 1898

C'EST AUJOURD'HUI...

8 juillet 1894
Dimanche, Sainte-Virginie.
LE CALENDRIER.

C'est aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique
et la mer salée couvrait les crabes creux et gris.

Ta chair était pareille à celle des cocos.
Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air
et des mouchoirs de tête à carreaux jaune-clair.
Labourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie,
amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes,
et tu mourus en robe blanche, une médaille
à ton cou pur, dans la *Passe de l'Agonie*.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

J'AIME DANS LES TEMPS...

J'aime dans les temps Clara d'Ellébeuse,
l'écolière des anciens pensionnats,
qui allait, les soirs chauds, sous les tilleuls
lire les *magazines* d'autrefois.

Je n'aime qu'elle, et je sens sur mon cœur
la lumière bleue de sa gorge blanche.
Où est-elle ? où était donc ce bonheur ?
Dans sa chambre claire il entrait des branches.

Elle n'est peut-être pas encore morte
— ou peut-être que nous l'étions tous deux.
La grande cour avait des feuilles mortes
dans le vent froid des fins d'Eté très vieux.

Te souviens-tu de ces plumes de paon,
dans un grand vase, auprès de coquillages ?...
on apprenait qu'on avait fait naufrage,
on appelait Terre-Neuve : *le Banc*.

Viens, viens, ma chère Clara d'Ellébeuse ;
aimons-nous encore, si tu existes.
Le vieux jardin a de vieilles tulipes.
Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

LA SALLE A MANGER

A M. Adrien Planté.

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu les voix de mes grand'tantes,
qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.

Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant :
— comment allez-vous, monsieur Jammes ?

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

LE VIEUX VILLAGE

A André Gide.

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

Puis je longeai un mur long et usé ;
c'était un parc où étaient de grand arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
Et maintenant, comme s'il avait plu,
les ébéniers luisaient au soleil cru.

Ah ! des enfants des autrefois, sans doute,
s'amusèrent dans ce parc si ombreux...
On avait fait venir des plantes rouges
des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes
leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
c'est du poison..., elle arrive de l'Inde...
et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
vient du Japon où fut votre vieil oncle...
Il l'apporta tout petit, tout petit,
avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encore : nous nous souvenons
du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes ;
il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
couraient au parc où étaient de grands arbres,
des noyers noirs avec des roses blanches,
et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle !
Lui, descendait avec son grand chapeau,
du grand cheval, avec son grand manteau...
Sa mère pleurait : ô mon fils... Dieu est bon...

Lui, répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
en lui disant : mon fils tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille ?
A-t-elle existé ? A-t-elle existé ?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les ébéniers luisent au soleil cru.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

L'EAU COULE...

L'eau coule dans la boue et dans le bois, après
la pluie. C'est maintenant que sont trempés les prés.

Les merles vivent dans l'humidité des gaules
qui servent à faire les paniers, gaules jaunes.
J'ai bu au tuyau de fer de la source douce
entouré de mousse en soleil transparent et de rouille.
Je t'aurais aimée là, autrefois, près de la mousse,
parce que tu avais une figure douce.
Mais à présent, je souris en fumant ma pipe.
Les rêves que j'ai eus étaient comme les pies
qui filent. J'ai réfléchi. J'ai lu des romans
et des vers faits à Paris par des hommes de talent.
Ah ! Ils n'habitent pas auprès des sources douces
où vont se baigner les bécasses en feuilles mortes.
Qu'ils viennent avec moi voir les petites portes
des maisons des bois abandonnées et crevées.
Jé leur montrerai les grives, les paysans doux,
les bécassines en argent, les luisants houx..
Alors ils souriront en fumant dans leur pipe,
et, s'ils souffrent encore, car les hommes sont tristes,
ils guériront beaucoup en écoutant les cris
des éperviers pointus sur quelque métairie.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

1894

JE SAIS QUE TU ES PAUVRE...

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

Mais tu es plus jolie
que les autres, ta bouche
sent bon — quand tu me touches
la main, j'ai la folie.

Tu es pauvre, et à cause
de cela tu es bonne ;
tu veux que je te donne
des baisers et des roses.

Car tu es jeune fille,
les livres t'ont fait croire
et les belles histoires,
qu'il fallait des charmilles,

des roses et des mûres,
et des fleurs des prairies,
que dans la poésie
on parlait de ramures.

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

1888

VOICI LES MOIS D'AUTOMNE...

A Vielé-Griffin.

Voici les mois d'automne et les cailles graisseuses
s'en vont et le râle aux prairies pluvieuses
cherche, comme en coulant, les minces escargots.
Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,
un vol flexible et mou de petites outardes,
et des vanneaux, aux longues ailes, dans l'air large,
ont embrouillé ainsi que des fils de filet
leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et
sont allés vers les roseaux boueux des saligues.
Puis les sarcelles, jouets d'enfants, mécaniques,
passeront dans le ciel géométriquement
et les hérons tendus percheront hautement,
et les canards plus mols, formant un demi-cercle,
trembloteront là-bas jusqu'à ce qu'on les perde.
Ensuite les grues dont la barre a un crochet
feront leurs cris rouillés, et une remplacée
par une autre, à la queue, ira fendre à la tête.
Vielé-Griffin, c'est ainsi que l'on est poète,

mais on ne trouve pas la paix que nous cherchons,
car Basile toujours saignera les cochons,
et leurs cris aigus et horribles s'entendront,
et nous ferons des monstres de petites choses...

Mais il y a aussi la bien-aimée en roses,
et son sourire en pluie, et son corps qui se pose
doucement. Il y a aussi le chien malade
regardant tristement, couché dans les salades,
venir la grande mort qu'il ne comprendra pas.

Tout cela fait un mélange, un haut et un bas,
une chose douce et triste qui est suivie,
et que l'homme aux traits durs a appelé la vie.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

IL VA NEIGER...

A Léopold Bauby.

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
de l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce ?
j'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. A présent comme alors
je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi j'étais bête parce que ces choses
ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
de vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoi donc pensons-nous et parlons-nous ? C'est drôle ;
nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas,
et cependant nous les comprenons, et les pas
d'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
qu'elles n'avaient pas besoin de nom et les nombres,
qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre
passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
de l'an dernier? A peine si je m'en souviens.
Je dirais : Laissez-moi tranquille, ce n'est rien,
si dans ma chambre on venait me demander : qu'est-ce ?

1888 (*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

MADAME DE WARENS

Madame de Warens, vous regardiez l'orage
plisser les arbres obscurs des tristes *Charmettes*,
ou bien vous jouiez aigrement de l'épinette,
ô femme de raison que sermonnait Jean-Jacques!

C'était un soir pareil, peut-être, à celui-ci...
Par le tonnerre noir le ciel était flétri...
Une odeur de rameaux coupés avant la pluie
s'élevait tristement des bordures de buis...

Et je revois, boudeur, dans son petit habit,
à vos genoux, l'enfant poète et philosophe...
Mais qu'avait-il?... Pourquoi pleurant aux couchants roses
regardait-il se balancer les nids de pies?

Oh! qu'il vous supplia, souvent, du fond de l'âme,
de mettre un frein aux dépenses exagérées
que vous faisiez avec cette légèreté
qui est, hélas! le fait de la plupart des femmes...

Mais vous, spirituelle, autant que douce et tendre,
vous lui disiez : Voyez! le petit philosophe!...
Ou bien le poursuiviez de quelque drogue rose
dont vous lui poudriez la perruque en riant.

Doux asiles! Douces années! Douces retraites!
Les sifflets d'aulne frais criaient parmi les hêtres...

Le chèvrefeuille jaune encadrait la fenêtre...
On recevait parfois la visite d'un prêtre...

Madame de Warens, vous aviez du goût
pour cet enfant à la figure un peu espiègle
manquant de repartie, mais peu sot, et surtout
habile à copier la musique selon les règles.

Ah ! que vous eussiez dû pleurer, femme inconstante,
lorsque, le délaissant, il dut s'en retourner,
seul, là-bas, avec son pauvre petit paquet
sur l'épaule, à travers les sapins des torrents...

(*Le Deuil des Primevères.*

AMSTERDAM

A Emile van Mons.

Les maisons pointues ont l'air de pencher. On dirait
qu'elles tombent. Les mâts des vaisseaux qui s'embrouillent
dans le ciel sont penchés comme des branches sèches
au milieu de verdure, de rouge, de rouille,
de harengs saurs, de peaux de moutons et de houille.

Robinson Crusoë passa par Amsterdam,
(je crois, du moins, qu'il y passa), en revenant
de l'île ombreuse et verte aux noix de coco fraîches.
Quelle émotion il dut avoir quand il vit luire
les portes énormes, aux lourds marteaux, de cette ville !...

Regardait-il curieusement les entresols
où les commis écrivent des livres de comptes ?
Eut-il envie de pleurer en resongeant
à son cher perroquet, à son lourd parasol
qui l'abritait dans l'île attristée et clémente ?

« O Eternel ! soyez béni », s'écriait-il
devant les coffres peinturlurés de tulipes.
Mais son cœur attristé par la joie du retour

regrettait son chevreau qui, aux vignes de l'île,
était resté tout seul et, peut-être, était mort.

Et j'ai pensé à ça devant les gros commerces
où l'on songe à des Juifs qui touchent des balances,
avec des doigts osseux noués de bagues vertes.
Vois ! Amsterdam s'endort sous les cils de la neige
dans un parfum de brume et de charbon amer.

Hier soir les globes blancs des bouges allumés,
d'où l'on entend l'appel sifflé des femmes lourdes,
pendaient comme des fruits ressemblant à des gourdes.
Bleues, rouges, vertes, les affiches y luisaient.
L'amer picotement de la bière sucrée
m'y a râpé la langue et démangé au nez.

Et, dans les quartiers juifs où sont les détritus,
on sentait l'odeur crue et froide du poisson.
Sur les pavés gluants étaient des peaux d'orange.
Une tête bouffie ouvrait des yeux tou larges,
un bras qui discutait agitait des oignons.

Rebecca, vous vendiez à de petites tables
quelques bonbons suants arrangés pauvrement...

On eût dit que le ciel, ainsi qu'une mer sale,
versât dans les canaux des nuages de vagues.
Fumée qu'on ne voit pas, le calme commercial
montait des toits cossus en nappes imposantes,
et l'on respirait l'Inde au confort des maisons.

Ah! j'aurais voulu être un grand négociant,
de ceux qui autrefois s'en allaient d'Amsterdam
vers la Chine, confiant l'administration
de leur maison à de fidèles mandataires.
Ainsi que Robinson j'aurais devant notaire
signé pompeusement ma procuration.

Alors, ma probité aurait fait ma fortune.
Mon négoce eût fleuri comme un rayon de lune

sur l'imposante proue de mon vaisseau bombé.
J'aurais reçus chez moi les seigneurs de Bombay
qu'eût tentés mon épouse à la belle santé.

Un nègre aux anneaux d'or fût venu du Mogol
trafiquer, souriant, sous son grand parasol !
Il aurait enchanté de ses récits sauvages
ma mince fille aînée, à qui il eût offert
une robe en rubis filé par des esclaves.

J'aurais fait faire les portraits de ma famille
par quelque habile peintre au sort infortuné :
ma femme belle et lourde, aux blondes joues rosées,
mes fils, dont la beauté aurait charmé la ville,
et la grâce diverse et pure de mes filles.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, au lieu d'être moi-même,
j'aurais été un autre et j'aurais visité
l'imposante maison de ces siècles passés,
et que, rêveur, j'eusse laissé flotter mon âme
devant ces simples mots : là vécut Francis Jammes.

(*Le Deuil des Primevères.*)

PRIÈRE POUR QU'UN ENFANT NE MEURE PAS

Mon Dieu, conservez-leur ce tout petit enfant,
comme vous conservez une herbe dans le vent.
Qu'est-ce que ça vous fait, puisque la mère pleure,
de ne pas le faire mourir là, tout à l'heure,
comme une chose que l'on ne peut éviter ?
Si vous le laissez vivre, il s'en ira jeter
des roses, l'an prochain, dans la Fête-Dieu claire !
Mais vous êtes trop bon. Ce n'est pas vous, mon Dieu,
qui, sur les joues en roses, posez la mort bleue,
à moins que vous n'ayez de beaux endroits où mettre
auprès de leurs mamans leurs fils à la fenêtre ?
Mais pourquoi pas ici ? Ah ! Puisque l'heure sonne,

rappelez-vous, mon Dieu, devant l'enfant qui meurt,
que vous vivez toujours auprès de votre Mère.

(*Le Deuil des Primevères.*)

PRIÈRE POUR ALLER AU PARADIS AVEC LES ANES

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis :
Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon-Dieu.
Je leur dirai : Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille,
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles...

Que je Vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je Vous vienne.
Faites que, dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes

qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

(Le Deuil des Primevères.)

JEAN DE NOARRIEU

CHANT PREMIER

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'été
reviendra, que celle de l'an passé.
Sous les muscats dormants, je m'assoirai.
Au fond des bois qui chantent de l'eau fraîche,
j'écouterai, je sentirai, verrai
tout ce qu'entend, sent et voit la forêt.

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'automne
reviendra, que celle des feuilles jaunes
qui racleront les coteaux où il tonne,
que le bruit sourd du vin neuf dans les tonnes,
que les ciels lourds, que les vaches qui sonnent,
que les mendiants qui demandent l'aumône.

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'hiver
reviendra, que celle des cieux de fer,
que la fumée des grues grinçant en l'air,
que les tisons chantant comme la mer,
et que la lampe au fond des carreaux verts
de la boutique où le pain est amer.

Je ne veux pas, quand revient le printemps,
d'autre joie que celle de l'aigre vent,
que les pêchers sans feuilles fleurissant,
que les sentiers boueux et verdissants,
que la violette et que l'oiseau chantant
comme un ruisseau d'orage se gorgeant.

Mon Dieu, donnez-moi l'ordre nécessaire
à tout labeur poétique et sincère.
On m'a conté que les peintres célèbres
peignaient longtemps les yeux, longtemps les lèvres,

longtemps les joues et longtemps les oreilles
des bienheureux que leur génie éclaire.

Je veux ici, puisqu'il faut commencer,
ne point poser à faux dans l'encrier
ma plume. Et, comme un adroit ouvrier
tient sa truelle alourdie de mortier,
je veux, d'un coup, à chaque fois porter
du bon ouvrage au mur de ma chaumière.

(*Le Triomphe de la Vie.*)

DANS LE SILENCE DE LA NUIT

Dans le silence de la nuit chantait, hier soir,
chantait je ne sais où le grillon du foyer.
Ce petit chant élargissait encore le noir.
La flamme triste de ma bougie s'allongeait.

Allons. Il a fallu se recoucher, la mort
dans l'âme, en se disant que, pas plus qu'autrefois
je n'aurais de bonheur sans doute, et que la voix
de ce cri-cri n'était que moi-même, et rien d'autre.

Ecoute, mon enfant, écoute le cri-cri.
Tu n'as pour te calmer que ce grésillement.
Mais comprends comme il est vaste, comme il s'étend
sur toute la vallée du cœur endolori...

Tout se tait, le chagrin, l'ennui, l'homme, que sais-je ?
Seul le chant continue du grillon-boulanger.
Adresse-t-il à Dieu une plainte légère,
et Dieu laisse-t-il seul ce grillon lui parler ?

Ecoute ce qu'il dit. Il dit le pain obscur
et le pot ébréché dans les cendres amères.
Il dit le chien qui dort. Il dit la ménagère.
Il dit je ne sais quoi de triste, bon et pur.

Il dit qu'il est ami. Il dit que, l'autre jour,

mon fermier a conduit sa fiancée à l'église,
et que la métairie était pleine d'amour,
ainsi qu'un cerisier est tout plein de cerises.

Il dit que les époux sont venus me saluer
et que, graves et lents, ils m'ont fait visiter
leur chambre où, dans le lit nuptial ouvert, dormait
la plus petite sœur de cette mariée.

La noce est repartie. Et ont fini les danses.
L'épouse a remplacé sa sœur la plus petite.
La joie est simple au fond de la chambre bénite.
L'horloge et le grillon s'aiment dans le silence.

(*Clairières dans le ciel.*)

L'ENFANT LIT L'ALMANACH...

L'enfant lit l'almanach près de son panier d'œufs.
Et, en dehors des Saints et du temps qu'il fera,
elle peut contempler les beaux signes des cieux :
Chèvre, *Taureau*, *Bélier*, *Poissons*, et cætera.

Ainsi peut-elle croire, petite paysanne,
qu'au-dessus d'elle, dans les constellations,
il y a des marchés pareils avec des ânes,
des taureaux, des béliers, des chèvres, des poissons.

C'est le marché du Ciel sans doute qu'elle lit.
Et, quand la page tourne au signe des *Balances*,
elle se dit qu'au Ciel comme à l'épicerie
on pèse le café, le sel et les consciences.

(*Clairières dans le ciel.*)

ON VOIT, QUAND VIENT L'AUTOMNE...

On voit, quand vient l'automne, aux fils télégraphiques,
de longues lignes d'hirondelles grelotter.
On sent leurs petits cœurs qui ont froid s'inquiéter.

Même sans l'avoir vu, les plus toutes petites
aspirent au ciel chaud et sans tache d'Afrique.

...Sans l'avoir jamais vu ! dis-je. C'est comme nous
qui désirons le Ciel dans notre inquiétude.
Elles sont là, perchées, pointues, faisant l'étude
de l'air, ou décrivant le vol d'un cercle doux,
pour venir repercher à l'endroit qu'elles quittent.

C'est dur d'abandonner le porche de l'église !
dur qu'il ne soit plus tiède ainsi qu'aux mois passés !
Oh ! Comme elles s'attristent ! Oh ! Pourquoi le noyer
les a-t-il donc trompées en n'ayant plus de feuilles ?
La nichée de l'année ne le reconnaît point,
ce Printemps que l'Automne a recouvert de deuil.

Ainsi l'âme qui a souffert de tant de choses,
avant de traverser les Océans divins
et de gagner le Ciel des éternelles Roses,
s'essaye, hésite, et, avant de partir, revient.

(Clairières dans le ciel.)

MON HUMBLE AMI, MON CHIEN FIDÈLE...

Mon humble ami, mon chien fidèle, tu es mort
de cette mort que tu fuyais comme une guêpe
lorsque tu te cachais sous la table. Ta tête
s'est dirigée vers moi à l'heure brève et morne.

O compagnon banal de l'homme : Etre béni !
toi que nourrit la faim que ton maître partage,
toi qui accompagnas dans leur pèlerinage
l'archange Raphaël et le jeune Tobie...

O serviteur : que tu me sois d'un grand exemple,
ô toi qui m'as aimé ainsi qu'un saint son Dieu !
Le mystère de ton obscure intelligence
vit dans un paradis innocent et joyeux.

Ah ! faites, mon Dieu, si vous me donnez la grâce

de Vous voir face à Face aux jours d'Eternité,
faites qu'un pauvre chien contemple face à face
celui qui fut son dieu parmi l'humanité.

(*Clairières dans le Ciel.*)

L'ANE SAVANT

Je suis l'âne savant, celui même qui étonne
l'Académie. Je calcule aussi bien qu'un homme.
Mon maître, un fouet en main, m'oblige de grimper
sur un mauvais tonneau où il faut s'équilibrer.
Des applaudissements courent dans l'assistance.
Ensuite, je descends et il faut que je danse.
Où est Paris? me demande-t-on. Je mets le pied
à l'endroit qu'il le faut sur la carte de France.
— Anon! faites le tour de la société
et puis arrêtez-vous en montrant de la tête
parmi les spectateurs celui qui est le plus bête?

... J'obéis et suis sûr de ne pas me tromper...
Et je sens, chaque fois qu'une chose il m'apprend,
combien à chaque fois l'homme est plus ignorant.
Et, lorsque vient la nuit sous la claquante toile
ouverte au vent glacial, tristement je m'endors.
L'obsession du savoir me poursuit. Et alors
mon cauchemar s'essaie à compter les étoiles.

(*Pensée des Jardins.*)

CONCLUSION

Petit âne mendiant et gris, plus désolé
que la carriole que tu traînes,
O toi qui n'en peux plus, ô toi qui n'en peux mais :
avoue que tu n'as pas de veine ?

Mais que t'importent quelques horions de plus ?
Ce n'est point tant pour ta lenteur,
que parce que tu es toi, que l'on te distribue
ces coups de soulier sur le cœur.

O mon frère, espérons qu'à cette même source
où se mire le Paradis :
toi et moi nous boirons un jour une eau plus douce
que l'ombre de l'aulne à midi.

Nous raillerons alors ceux qui nous méprisèrent,
tous ceux qui ne comprirent pas
qu'il fallut du génie pour chanter ou pour braire
avec une certaine voix.

Mais j'ai bien peur, âne si finement poète,
que, même au ciel, près du Bon-Dieu,
les hommes en question ne demeurent des bêtes,
et que nous ne différions d'eux.

(*Pensée des Jardins*.)

GUSTAVE KAHN

1859

M. Gustave Kahn est né à Metz, le 21 décembre 1859. Elève de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole des langues orientales, il en suivait encore les cours quand il commença à publier, en 1880, quelques articles dans de petites revues bien oubliées aujourd'hui, comme *La Revue Moderne et Naturaliste*, *L'Hydropathe* et *Le Tout-Paris*. Il partit ensuite pour l'Afrique, où il demeura quatre années. Rentré à Paris en 1885, il reprit aussitôt ses travaux littéraires, et fonda l'année suivante, exactement le 11 avril 1886, une petite revue hebdomadaire, *La Vogue*, dont les numéros, devenus excessivement rares aujourd'hui, eurent un succès justifiant, on peut le dire, son titre. C'est dans *La Vogue* que M. Gustave Kahn publia, en même temps que la traduction d'une tragédie-comédie de Casanova de Seingalt : *Le Polemoscope ou la Calomnie démasquée par la Présence d'Esprit*, la plupart des poèmes qui devaient composer sa première œuvre : *Les Palais Nomades*. De l'avis de M. Félix Fénéon, le biographe de M. Gustave Kahn, ces poèmes révélaient « un poète libre de toutes « traditions, manifestant sans préambule et sans atténuations d'ine« dites manières de voir et de sentir, et capable de les imposer ». En 1886, M. Gustave Kahn, avec la collaboration de MM. Jean Moréas et Paul Adam, fit paraître un journal littéraire et politique, *Le Symboliste*, et prit part, en 1888, à la direction de la *Revue Indépendante*, où il publia une suite d'études critiques très remarquées. Sa dernière tentative comme écrivain combatif fut la publication d'une nouvelle série de *La Vogue*, en 1889. Désormais, M. Gustave Kahn se consacra uniquement à son œuvre de poète, publiant successivement *Chansons d'Amant*, *Domaine de Fée*, *La Pluie et le Beau Temps*, *Le Livre d'Images*.

M. Gustave Kahn est un poète du vers libre. Il a même passé à une certaine époque pour l'avoir inventé, et lui-même n'est pas loin de le croire. On a prétendu, d'autre part, que le mérite de cette inno-

vation revenait à Jules Laforgue. Arthur Rimbaud se l'est vu également attribuer, et il n'est pas jusqu'à une poétesse montmartroise, Mme Marie Krysinska, qui n'ait réclamé cette gloire pour son propre compte. C'est là une question qui n'est pas encore bien tranchée, et le vers libre, en admettant qu'il n'ait pas toujours existé plus ou moins, n'a peut-être été, tout d'abord, sous sa forme actuelle, qu'un des résultats de l'influence de poètes étrangers, notamment du poète américain Walt Whitman, très apprécié des écrivains symbolistes. Quoi qu'il en soit, M. Gustave Kahn a incontestablement une grande place dans cette tentative de rénovation poétique, dont il fut le théoricien par excellence, au point qu'on ne dit guère aujourd'hui de choses sur ce sujet qu'il n'ait dites tout le premier. De même, le vers libre de M. Gustave Kahn porte bien sa marque, ainsi que ses poèmes dans leur ensemble. C'est un peu étrange et barbare, en même temps qu'un peu mièvre et maniéré. Les images en sont éclatantes, les couleurs vives, et le rythme, parfois, déconcerte. N'est-ce qu'une impression de lecteur? Il semble qu'on y retrouve comme des échos et des couleurs de ces pays exotiques où M. Gustave Kahn vécut quelques années de sa jeunesse.

Depuis *Le Livre d'Images*, publié en 1897, M. Gustave Kahn n'a rien donné comme poète. La critique, où il montre, encore mieux qu'autrefois, un esprit curieux, renseigné sur tout, et une intelligence extrêmement pénétrante, semble l'avoir pris de nouveau, et un peu le roman, le conte en prose, et les études d'esthétique. On en trouvera des témoignages à la partie bibliographique, où sont énumérées les œuvres qu'il a données dans ces divers genres.

M. Gustave Kahn a collaboré à *La Jeune Belgique*, au *Décadent*, à *La Basoche*, *La Gazette anecdotique*, *Paris littéraire*, *La Vie Moderne*. *Le Réveil de Gand*, *La Société Nouvelle*, *La Revue Encyclopédique*, *Le Monde Moderne*, *La Revue de Paris*, *Nouvelle Revue*, *Le Livre d'Art*, *L'Epreuve*, au *Supplément du Pan*, au *Mercure de France*, au *Journal*, à *L'Evénement*, aux *Droits de l'Homme*, à la *Presse*, à l'*Almanach des Poètes* (Mercure de France, 1896, 1897), aux *Hommes d'Aujourd'hui*, à la *Revue Blanche*, au *Gil Blas*. C'est lui qui a créé, en 1897, avec M. Catulle Mendès, et d'une façon très heureuse, *Les Matinées de Poètes*, organisées successivement à l'Odéon, au Théâtre Antoine et au Théâtre Sarah-Bernhardt pour faire connaître les écrivains du mouvement symboliste et de la génération suivante, — matinées qui, depuis, ont été très imitées. M. Gustave Kahn est chevalier de la Légion d'honneur.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Les Palais Nomades**, poèmes. Paris, Tresse et Stock, 1887, gr. in-8. — **Chansons d'amant**, poèmes. Bruxelles, Lacomblez, 1891,

in-16. — **Domaine de Fée**, poèmes. Bruxelles, Vve Monnom, 1895, in-16. — **La Pluie et le Beau Temps**, poèmes. Paris, Vanier, 1895, in-18. — **Le Roi Fou**, roman. Paris, Havard, 1896, in-18. — **Limbes de Lumière**, poèmes. Bruxelles, Deman, 1895, in-16. — **Premiers poèmes** (*Les Palais nomades. Chansons d'amant. Domaine de Fée*), précédés d'une étude sur le vers libre. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Le Livre d'Images**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Le Conte de l'Or et du Silence**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Les Petites âmes pressées**, roman, illust. de H. Detouche. Paris, Ollendorff, 1898, in-18. — **Le Cirque Solaire**, roman. Paris, éd. de « la Revue Blanche », 1899, in-18. — **Les Fleurs de la Passion**, roman. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **L'Esthétique de la rue**. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — **L'Adultère sentimental**, roman. Paris, éd. de « la Revue Blanche », 1902, in-18. — **Odes de la Raison**. Paris, éd. de « la Raison », 1902, in-8. — **Symbolistes et décadents**. Paris, Messein, 1902, in-18. — **Contes hollandais**. Paris, Fasquelle, 1903, in-18. — **Boucher**, biographie critique, illustrée de 24 reproductions hors texte. Paris, H. Laurens, 1905, in-18. — **De Tartufe à Ces Messieurs**, critique. Paris, Sansot, 1905, petit in-16. — **Le Salon du Mobilier**. Paris, Guérinet, 1905, gr. in-8. — **Polichinelle** (*de Guignol*). Précédé d'une étude. Paris, Sansot, 1906, petit in-18.

On trouve en outre des poèmes de M. Gustave Kahn dans l'**Almanach des Poètes** pour 1896 et 1897 (Paris, éd. du Mercure de France, 1895, 1896, 2 vol. in-18) et un article : *Les Lettres françaises en Alsace-Lorraine, pays lorrain annexé*, dans l'ouvrage suivant : **Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française**, 1re session. Paris, H. Champion, 1906, in-8.

PRÉFACE. — **Albert Fua** : *Le Semeur d'Idéal*, etc., Paris, éd. de la Plume, 1899, in-18. — **Dr Abdullah Djevdet bey** : *La Lyre turque* (*Feux de paradis et Roses d'enfer*). Vienne, G. Frick, 1902, in-18.

POÉSIES MISES EN MUSIQUE. — Des poésies de M. G. Kahn ont été mises en musique par Mlle Getty et M. L. Fonzio.

A CONSULTER. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **J. Ernest-Charles** : *Les Samedis littéraires*. Paris, Perrin, 1903, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896 ; *Esthétique de la Langue française* (le vers libre). Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Évolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures Contemporaines*. Paris, Perrin, 1895. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **G. Randon** : *G. Kahn*, notice, publiée dans *Les Portraits du prochain Siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs*. Paris, Messein, 1903, in-18. — **Jules Tellier** : *Nos poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18. — **A. van Hamel** : *Het letterkundig leven van Frankryk, studien en Schetsen*. III. Amsterdam, Van Kampen en Zoon, 1907, in-8.

Albert Dreyfus : *Sur Gustave Kahn*, Vers et prose, mars-mai 1907. — **Félix Fénéon** : *Kahn* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d. — **Camille Mauclair** : *Trois poètes modernes*. Revue Encyclopédique, 25 avril 1896. — **Edm. Pilon** : *Gustave Kahn*. Ermitage, février 1898.

Iconographie :

Henry Bataille : *Têtes et Pensées,* lithogr. et écrites. Paris, Ollendorff, 1901, gr. in-4. — **L. Hayet** : *Portrait, peinture à l'huile.* (Exposition des Portraits du Siècle, 1893). — **M. Luce** : *Dessin,* 1889 (les Hommes d'aujourd'hui), Paris, Vanier. — **F. Vallotton** : *Masque,* dans *Le Livre des Masques de R. de Gourmont.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

VOIX DE L'HEURE IMPLACABLE...

Voix de l'heure implacable et lente,
Timbre avertisseur du passé,
Encore un lourd pan de l'attente
Qui s'est écroulé fracassé !

Rien dans le passé, rien dans le présent...
Encore un lambeau d'heure évanouie !
Un semblant qui s'en va des printemps séduisants,
Un départ, un baiser, une note inouïe.

Oh ! le douloureux infini
Qu'on ressent aux larges musiques,
Au delà des clartés plastiques
Dans les puissances mécaniques,
Oh ! le douloureux infini !

Rien dans l'avenir, rien dans le remords !
Le cœur est blessé d'une flèche étrange ;
Un désir pénétrant et vague qui le mord,
Concert inexpliqué qu'un accroc bref dérange !

(*Les Palais Nomades.*)

CHANTONNE LENTEMENT...

Chantonne lentement et très bas... mon cœur pleure...
Tristement, doucement, plaque l'accord mineur ;
Il fait froid, il pâlit quelque chose dans l'heure...
Un vague très blafard étreint l'âpre sonneur.
Arrête-toi... c'est bien... mais ta voix est si basse !..
Trouves-tu pas qu'il sourd comme un épais sanglot ?

Chantonne lentement, dans les notes il passe,
Vrillante, l'âcreté d'un malheur inéclos.

Encore ! la chanson s'alanguit... mon cœur pleure ;
Des noirs accumulés estompent les flambeaux.
Ce parfum trop puissant et douloureux qu'il meure.
Chant si lourd à l'alcôve ainsi qu'en un tombeau.
D'où donc ce frisselis d'émoi qui me pénètre,
D'où, très mesurément, ce rythme mou d'andante ?
Il circule là-bas, aux blancheurs des fenêtres,
De bougeuses moiteurs, des ailes succédantes.

Assez ! laisse expirer la chanson... mon cœur pleure ;
Un bistre rampe autour des clartés. Solennel,
Le silence est monté lentement, il apeure
Les bruits familiers du vague pérennel.
Abandonne... que sons et que parfums se taisent !
Rythme mélancolique et poignant !... Oh ! douleur,
Tout est sourd, et grisâtre et s'en va ! — Parenthèse,
Ouvres-tu l'infini d'un éternel malheur ?

(*Les Palais Nomades.*)

LES VOIX REDISAIENT...

Les voix redisaient : la chanson qui brise
En son cœur, son cœur enseveli
C'est le son des flûtes aux accords des brises.
Et la marche nuptiale des pâles lys.

Et que des perrons d'idéal porphyre
Elle descendrait lente et front baissé
En lacis perlé d'idéals Ophirs
Et les mains soumises et lèvres blessées

Qu'il faudra bercer la candeur surprise
A l'éveil si brusque au matin d'aimer —
O si court mirage des bonnes méprises
Et réveil si brusque et fini d'aimer.

(*Les Palais Nomades.*)

FILE A TON ROUET...

File à ton rouet, file à ton rouet, file et pleure
Ou dors au moutier de tes indifférences
Ou marche somnambule aux nuits des récurrences
Seule à ton rouet, seule file et pleure.

Sur la route, les cavaliers fringants
Poussent les chevaux envolés dans le vent,
Souriants et chanteurs s'en vont vers les levants
Sur la route ensoleillée les cavaliers fringants.

File à ton rouet, seule à ton rouet, file et pleure.
Seule à ton rouet, file, crains, pleure.

Et celui dont la tendresse épanouie
Souffre aux nerfs, aux soucis, à l'ouïe,
Celui-là s'en ira pour consoler ses doutes
Aux refuges semés le long des âpres routes ;
Suspends aux greniers les chanvres rouis.

File à ton rouet, les chansons sont légères,
Les images redisent les gloires des marins,
Les chansons s'évident aux heures plus légères,
Proches du retour sonore des marins.

Et voici, las des autans et des automnes
Au ciel noir des flots qui tonnent,
Le voici passer qui vient du fond des âges,
Noir et brun, et si triste : et les lents marécages
De ses yeux où demeurent stagnantes les douleurs

S'arrêteront épars sur tes yeux de douleurs.
Seule à ton rouet, file et pleure
Tes candeurs nubiles s'en iraient au gouffre,
Au gouffre lamé de passé qui souffre
Depuis les temps, les temps, les leurres et les leurres
File à ton rouet, seule file et pleure.

(*Les Palais Nomades.*)

DES CHEVALIERS QUI SONT PARTIS...

Des chevaliers qui sont partis
dès longtemps, pour plus loin, pour la vie,
des chevaliers qui sont partis,
Dame, savez-vous morts ou vies ?

— Ils étaient droits sous la caresse
de mes yeux, leurs yeux noirs pour la vie,
ils étaient fiers sous la caresse
de mes yeux, leurs églises pour la vie.

— Ils partaient en douce croisade,
pour longtemps, pour plus loin, pour la vie,
ils partaient chercher l'embrassade
d'une mort plus fraîche que la vie

— Des chevaliers qui sont partis
vers mes yeux, leurs yeux noirs, pour la vie,
des chevaliers qui sont partis,
passant, savez-vous morts ou vies ?
Philtre de mort et nuit sur la vie.

(*Chansons d'Amant.*)

VOTRE DOMAINE EST TERRE DE PETITE FÉE...

Votre domaine est terre de petite fée.

Des Japonais diserts et fins
sur des tasses de poupées
sourient aux grands oiseaux que feint
votre paroi de royaume de poupée.

Un vague paradis terrestre
gambade à vous dès les matins,
tout vous rit l'accueil, vos poupées,
vos oiseaux, vos tasses et vos mandarins.

Votre salon de faïence peinte

reçoit sur son coin d'étagère
les grands fauves belligères
dessinés en des fables peintes.

Un congrès de tables s'accoude
autour des vases en chimères,
sans nulles fleurs éphémères
que fleurs en faïence peinte.

Un synode de pintes boude,
l'aïr lourd, sur un coin d'étagère,
d'être sacrifié à des verres
en danse de caprices bohémiens.

Près du divan où tes yeux clos
font l'ombre aux gracieux enclos
des lueurs lunaires captives,
votre théâtre tient clos ses rideaux

en attendant les féeries fugitives
de ton réveil en ton château.

Votre domaine est terre de petite fée...

(Domaine de fée.)

JE PARERAI TES BRAS...

Je parerai tes bras de bracelets,
ton cou d'un collier,
tes lèvres de mes lèvres,

je scellerai ton rêve de ma fièvre,
ta gaieté l'encouragerai
de toute mon âme grisée,

tes cheveux les couronnerai
des acclamations qu'arracherai
aux trouvères surpassés.

Puis te demanderai pardon
d'avoir si mal chanté le don

parfumé de ta grâce souveraine
et l'assentiment de ta beauté reine.

(*Domaine de fée.*)

LE VIEUX MENDIANT

La masse d'airain du temps pesa dès son enfance
sur son front ; car des gardes emmenèrent son père
les pieds gênés d'entraves, les mains jointes de fer :
la justice en pesa la tête dans sa balance.

Sa mère, au souffle de la colère, s'égara
dans les bois touffus, où des yeux jamais las
veillent sur tout sentier, meublant la fondrière
de passants nus, leurs yeux de misère encore ouverts ;
et l'enfant grandissait quand cette tête tomba.

Il fut le fils des assassins ; lors une pierre
(la marmaille jouait) lui creva la paupière
et le mire ne guérissant qu'honnêtes gens,
l'autre œil se détruisit, dans son masque d'enfant
pareil dès lors à un mur blanc.

Puis il fut un jouet, et les forts gravèrent
leur rancœur et leur impatience en cicatrices
sur sa face, muette table de supplices,
et des rôdeurs, par pitié, le grisèrent
par gouaille, pour qu'il dansât
et, quand il pleura, le fouaillèrent.

Comme pour chacun de ses doigts
sans cesse était prête une épine,
que ses pieds sanglants avaient froid
et qu'on poussait dans les ravines
son corps pitoyable et sa face d'effroi,

chaque fois que vers les auvents
du village il allait quêtant

par le soleil ou le grand vent
son pain, à la complainte de son chant,

il suivit des vagabonds
dont la gourde lui donnait le songe ;
il eut l'os que le mâtin ronge
et les servit sans mensonge. —
Aussi on le mit en prison.

Et lorsqu'il fut l'exemple de la mauvaise route
et des tourments de la pire conscience,
un marguillier, aux écoutes
des merveilles de la grâce en son inconscience,

le plaça pour que la main des dames
s'honorât du sou qui rachète les âmes
sous un parvis d'église en évidence :
leçons de choses pour toute l'enfance.

Le vieux mendiant est lézardé
comme la pierre des piliers ;
ils subissent les mêmes outrages
du temps, des chiens et de l'orage.

Ils semblent attendre d'un même âge
parmi le nombreux passage
des gens recouverts de velours et de fourrures,
les êtres doux dont la parure
serait la douceur aumônière
et l'âme en généreuse prière.

Et le Temps pleut, lentement, lentement
sur leur attente et leur tourment.

(*Le Livre d'Images.*)

IMAGE

Le cabaret est plein de panses
dévotes devant autant de brocs,
et c'est fumée dense.

Le compagnon du tour de France
y vient frapper ; c'est son repos.

Femme, donnez-moi le gîte
et me versez du vin sans eau. —
Es-tu charpentier, es-tu matelot,
es-tu calfat ?
Nous avons ici besoin de ces gens-là.
Femme, verse-moi plein mon broc.
Voici l'ami compas et la fidèle équerre ;
je sais tailler des bibelots
dans le bois de chêne, avec mon ciseau
et sertir des saints pour la proue des vaisseaux. —
Il n'est ici nul vaisseau
que des barques grêles et puis des radeaux,
les unes pour la mer, d'autres pour les canaux,
on taillait des saints au temps des prières,
l'église maintenant a une porte en fer
et les ex-votos sont en carton-pierre.

Alors les temps sont durs ? —
oui, on mange les os
et l'on gratte la huche et l'on boit le vin sûr.
Alors, commère, le gîte et un broc,
un peu de fromage et puis un chanteau.
Je partirai demain plus loin de la mer.

(*Le Livre d'Images.*)

JULES LAFORGUE (1)

1860-1887

D'origine bretonne par sa mère (née au Havre, de parents bretons), Jules Laforgue naquit à Montevideo (Uruguay), le 16 août (2) 1860. Cette naissance s'explique ainsi. Le père de Jules Laforgue, Charles Laforgue, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées) en 1833, apres avoir terminé ses études, partit à Montevideo, où il devint instituteur, se maria et eut tous ses enfants. Vers la fin de 1868, Charles Laforgue restant seul à Montevideo, sa femme et ses enfants revinrent à Tarbes. Jules Laforgue avait alors huit ans. Une année après, le père vint en France chercher sa femme, avec laquelle il retourna à Montevideo, ne laissant à Tarbes, de tous leurs enfants, — ils étaient alors, si nous ne nous trompons, au moins quatre, — que Jules Laforgue et son frère aîné Emile, qui furent placés tous deux au lycée de la ville. Jules Laforgue resta dans cet établissement à peu près sept années, et M. Emile Laforgue se souvient parfaitement que, dans les dernières années — il devait avoir environ seize ans, — le futur auteur des *Moralités* commença à écrire quelques vers. Les parents rentrés définitivement en France, et Charles Laforgue voulant parachever l'éducation de ses enfants et se rapprocher de ses propres parents, toute la famille vint s'installer à Paris. C'était fin 1876. Jules Laforgue entra au lycée Fontanes, aujourd'hui lycée Condorcet, où il resta environ deux ans. C'est à sa sortie de ce lycée, en 1879, qu'il se lia avec M. Gustave Kahn, M. Charles Henry, et fréquenta le Cercle des Hydropathes. En même temps qu'il faisait ainsi ses premières relations littéraires, Jules Laforgue collaborait, comme correspondant, à un petit journal satirique fondé par ses anciens condisciples du lycée de Tarbes, *La Guêpe*, auquel il envoyait des vers et des dessins. Il habitait à cette époque (1879-1880) avec

(1) Nous devons les renseignements de cette notice à M. Emile Laforgue, auquel nous tenons à faire encore ici nos sincères remerciements.
(2) Et non le 22 août, comme on l'a écrit jusqu'à présent.

toute sa famille, rue Berthollet, numéro 22. Nous avons eu l'occasion de fréquenter cette maison. La chambre de Jules Laforgue devait se trouver sur le derrière. Le paysage qu'il a décrit dans un de ses poèmes (1) est resté le même : le toit d'une vaste buanderie vieille et sale, les maigres arbres de quelques jardinets clôtures de glycines, et, dominant le tout, le dôme du Val-de-Grâce. De la rue Berthollet, la famille Laforgue alla habiter quelque temps aux Batignolles, rue des Moines. Jules Laforgue collaborait alors à *La Vie Moderne*, à *L'Art et la Mode*, où il publia ses premiers vers, nous entendons les premiers dont il ait fait état dans ses œuvres. A la fin de 1880, Charles Laforgue malade, toute la famille retourna à Tarbes. Jules Laforgue resta seul à Paris, logé dans une chambre d'hôtel de la rue Monsieur-le-Prince, travaillant à des recherches dans les bibliothèques pour les travaux de M. Charles Ephrussi, directeur de *La Gazette des Beaux-Arts*. C'est à cette époque de sa vie que se place une des plus touchantes lettres de Jules Laforgue, écrite à sa sœur, à Tarbes. Touchante, en effet, et pénétrante, cette lettre, par la pauvreté qu'elle révèle, l'affection fraternelle, la délicatesse et la profondeur de sentiment, avec quelque chose de ce sourire navré qu'on retrouve dans tous les écrits de Laforgue. En voici quelques extraits (2) :

« Septembre 1881.
Prends garde de laisser tomber un petit souvenir que je t'envoie.

« Pour toi seule à lire avant de t'endormir. Dis à la cousine que je lui rembourserai l'éclairage.

« Pauvre chère sœur,

« Il est sept heures. Je rentre fatigué. On me donne ta lettre. Ah ! comme je l'attendais ! Si tu savais comme je m'ennuie aussi !

« Comme cette gare était triste le soir où vous êtes partis ! Dans ce wagon. Toi au fond. Je t'appelais voyant tes yeux mouillés, tu ne répondais pas et il a fallu s'en aller.

« ... Le premier du mois j'ai reçu deux cents francs d'Ephrussi. J'ai rendu cinq francs à Charlot — payé mon terme — le blanchissage — acheté des bas, trois gilets de flanelle... puis aujourd'hui : — tu sais comme j'étais habillé ! veston tout reprisé ! gilet en loques, pantalon frangé et tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas ? — aujourd'hui, dis-je, j'ai couru pour voir des tailleurs et je me suis arrêté à un vers cinq heures — pour quatre-vingts francs j'aurai un costume complet en cheviotte, ce drap que tu aimes tant ! et

(1) *Complainte d'un autre dimanche*. Poésies. Edition du Mercure de France, page 88. Ce poème est daté : octobre 1884. Erreur, probablement. A cette époque, Jules Laforgue était en Allemagne.

(2) *Mélanges posthumes*, Ed. du Mercure de France.

je le soignerai bien pour aller te voir en avril prochain, tu veux, dis?

« ... Hier, dimanche, je me suis tellement ennuyé, j'avais le cœur si serré de mon isolement dans ces foules se promenant, que cela devenait pour moi une sorte de jouissance d'artiste. Le matin j'ai pris une tablette Lombard, du café et deux sous de pain, puis j'ai travaillé jusqu'à cinq heures dans ma petite chambre. Et le soir ! Ah ! si tu m'avais vu ! Je me promenais seul, regardant les foules endimanchées, rentrer les tramways qu'on prenait d'assaut. Et des détails qui me faisaient sentir plus fortement encore ma solitude, une femme endimanchée, sortant d'une boulangerie, tenait à deux mains sur une serviette un rôti fumant, repas de famille, etc., etc. — Tu ne sais pas comment j'ai dîné . Oh ! très bien ! Il me fallait une boulangerie, une charcuterie, une fruiterie. Trois de ces boutiques se trouvent tout près, à ma porte, dans la rue. Mais je n'aurais pas voulu que mes concierges prenant le frais sur le seuil me vissent; j'ai été assez loin, dans une boulangerie j'ai acheté deux sous de pain qui ont disparu dans les profondeurs caverneuses de ma poche. Pour la charcuterie c'était plus difficile. Je passais et repassais devant sans oser rentrer.

« Tantôt intimidé de voir au comptoir deux jeunes charcutières aux joues roses et luisantes, aux manches immaculées, riant entre elles. A quoi bon les déranger ? Puis, devant une autre où je n'avais pas le même prétexte, ne voyant au comptoir qu'une vieille charcutière à palatine d'astrakan chauve sur les épaules, j'hésitais encore, me demandant si c'était bien de la galantine que cette chose s'appelait. Enfin à une autre j'entre. Un homme borgne s'avance, ceint de son tablier, le coutelas effilé au côté. De la galantine, s. v. p. — Pour combien ? — Six sous, balbutiai-je. — Truffée ou non truffée? — Diable, pensais-je, je n'ai jamais goûté de l'une ni de l'autre, et dans l'éclair d'une seconde, sous l'œil inquisiteur du charcutier, je me fis à part moi ce petit raisonnement : Si je prends de la truffée, je n'aimerai peut-être pas la partie truffée et serai obligé de la jeter, et ce sera cela du poids en moins. — Or je l'aime non truffée, et les truffes en moins feront du non truffé en plus — et je conclus à haute et intelligible voix : — Non truffée ! Cet être s'attaqua à un gros bloc recouvert de gelée ambrée et m'enveloppa dans un papier une grande plaque mince qui alla rejoindre les deux sous de pain dans ma poche. Puis dans une fruiterie j'ai acheté pour la modique somme de dix centimes une tranche de melon qu'on m'enveloppa aussi, et je remontai chez moi. Je m'enferme à double tour et je mange en songeant à la vie, à toi qui ne m'écris pas, etc. Puis, une fois tout fini, ne voulant pas laisser dans ma chambre la croûte de la tranche de melon, ce qui aurait révélé ma misère au garçon préposé à l'entretien de ma chambre, je pris mon chapeau, ma

canne, mis mes gants, puis je fis passer la dite croûte dans ma poche. Je descendis, et faisant semblant de me promener sous les arcades de l'Odéon, j'épiai un moment favorable, et laissai tomber cette croûte à terre.

« ... Figure-toi que, quoique absolument libre, je ne puis m'arracher de mes habitudes. Tiens, quand je sors de chez Ephrussi à midi, qui m'empêche de manger dans son quartier et d'aller de là à la Bibliothèque ? Et non, mes jambes me portent vite et instinctivement dans notre quartier, et je rôde, sans savoir pourquoi, autour de la rue Berthollet, où je n'ai pourtant plus rien à faire ! Quand, le soir, à dix heures, je me trouve sortant du cabinet de lecture, je me hâte vers le quartier, comme si tu m'attendais toujours, puissance des habitudes prises ! Le ressort a été monté d'une certaine façon par la main, et la machine marche toujours dans ce sens. Comme ta lettre est triste, ma pauvre petite Marie ; mais il faut de temps en temps de ces séparations, de ces tristesses, pour entretenir la douceur d'enfance de son cœur — tu ne crois pas, tu me trouves cruel, peut-être. Mais nous aurons la joie de nous revoir, la joie d'échanger des lettres, etc.

« ... Que puis-je t'envoyer comme souvenir cette fois-ci ? Je découpe dans un coin, derrière la commode, un morceau de la tapisserie de ma pauvre chambre, garde-le précieusement. — Je t'enverrai un jour une cassette où tu mettras uniquement mes lettres et tous les petits souvenirs que je t'enverrai. Nous en rirons en les revoyant. »

Rien que pour ces dernières lignes, n'est-elle pas admirable et touchante, cette lettre, et ne fait-elle pas aimer celui qui l'a écrite ?

C'est également à cette époque que Jules Laforgue connut M. Paul Bourget, auquel, croit se rappeler M. Emile Laforgue, il avait envoyé quelques vers, et qui l'invita à venir le voir. L'amitié et l'influence réunies de MM. Charles Ephrussi et Paul Bourget procurèrent alors à Jules Laforgue une place de lecteur auprès de l'Impératrice Augusta, grand'mère de l'empereur d'Allemagne actuel, poste qu'il occupa pendant près de cinq années, de décembre 1881 à septembre 1886. Le père de Jules Laforgue ne connut rien de cette amélioration dans le sort de son fils : il mourut en novembre 1881, quatre jours avant l'entrée de Jules Laforgue en fonction. Il lui manqua ainsi de rien connaître également de sa carrière littéraire, qu'au rebours de nombre de pères il avait beaucoup espérée et souhaitée. Lui même, dans sa jeunesse, avait rêvé de « faire de la littérature » et avait écrit des vers ; M. Emile Laforgue en a retrouvé des traces dans un « Journal » tenu par lui de 1857 à 1860. On a quelques détails, dans les lettres de Jules Laforgue à M. Charles Ephrussi (1), sur ses

(1) *Mélanges posthumes.*

occupations de lecteur comme sur l'emploi de ses loisirs. Le matin, il notait dans les revues et journaux français les articles intéressants, résumait les bulletins politiques et les bibliographies, dont il allait faire ensuite la lecture à l'Impératrice. La lecture avait aussi lieu quelquefois le soir, à sept heures et demie. Dans ses loisirs, Laforgue lisait, étudiait l'allemand et l'anglais, travaillait à refaire un volume de vers emporté de Paris ou à écrire des articles pour *La Gazette des Beaux-Arts*, ou allait se promener dans Berlin, visiter les musées et les expositions, regrettant, écrivait-il, « les galeries de l'Odéon, les ciels malades que l'on voit du pont de la Concorde, les belles flaques de la place de ce nom », et aussi « les enterrements à la Madeleine et à Saint-Augustin et les rosses résignées et somnolentes des fiacres ». C'est vers la fin de ce séjour en Allemagne qu'il se lia avec une jeune Anglaise, Miss Leah Lee, auprès de laquelle il prenait des leçons de prononciation et avec laquelle il se fiança. En décembre 1886, tous les deux quittèrent l'Allemagne, elle rentrant en Angleterre, lui revenant à Paris, où il ne passa que quelques jours, descendu rue Laugier, chez M. Gustave Kahn. Il partit ensuite retrouver Miss Lee à Londres, où leur mariage eut lieu, le 31 décembre 1886. Depuis quelque temps déjà, Jules Laforgue était malade de la maladie — la phtisie — qui devait l'emporter. Rentré à Paris avec sa femme aussitôt après leur mariage et installé rue de Commaille, il lui fallut, malgré sa santé très atteinte, s'occuper de gagner leur vie à tous deux, au moyen d'articles qu'il plaçait çà et là, collaborant en même temps à *La Revue Indépendante* de M. Edouard Dujardin, et à *La Vogue* de M. Gustave Kahn. Il en alla ainsi jusqu'en juillet 1887. A ce moment, il eut un redoublement de maladie, dont ses amis s'émurent : M. Théodor de Wyzewa, M. Charles Henry, et M. Paul Bourget, qui l'adressa au docteur Robin. Le résultat de la consultation fut l'absolue nécessité pour Laforgue de quitter Paris pendant quatre ou cinq ans, pour aller vivre dans le midi, sous un climat plus favorable, dans un endroit où il pût « respirer sans souffrance ». Ses amis s'occupèrent aussitôt de lui trouver une place suffisante à Alger et il comptait pouvoir s'y installer dès octobre. « Je n'ai pas pour deux sous d'idées, — écrivait-il à sa sœur un dimanche de juillet, après l'avoir mise au courant de sa mauvaise santé et de son prochain départ, — et cependant je publie des articles, et c'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi. Il y a longtemps que tu ne sais plus rien de mes affaires littéraires. Ce serait trop long à détailler, mais sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire : *vous avez du génie.* » Ironie des choses, où ne manque pas on ne

sait quelle mystérieuse beauté! Un mois après, Laforgue mourait, le 20 août 1887, moins d'un an après son mariage et à quatre jours de son anniversaire, suivi à huit mois de distance par sa femme, qui avait contracté le même mal en le soignant.

La place nous est bien mesurée maintenant pour parler de l'œuvre de Jules Laforgue. Les écrits en prose n'y ont pas moins d'importance que les vers, dans cette œuvre, les uns et les autres d'une fantaisie complexe et savante, débordante de sensibilité et un peu clownesque, qui a fait comparer leur auteur à un Heine français. « Jules Laforgue, nous a dit M. Emile Laforgue, pour le connaître vous n'avez qu'à lire son *Hamlet* (1). Il est là tout entier. C'est lui qu'il a peint. La ressemblance est frappante. » « C'était un esprit doué de tous les dons et riche d'acquisitions importantes, a écrit d'autre part M. Remy de Gourmont. (*Le Livre des Masques*.) Son génie naturel, fait de sensibilité, d'ironie, d'imagination et de clairvoyance, il avait voulu le nourrir de connaissances positives, de toutes les philosophies, de toutes les littératures, de toutes les images de nature et d'art; et même les dernières vues de la science semblent lui avoir été familières... C'est de la littérature entièrement renouvelée et inattendue, et qui déconcerte et qui donne la sensation curieuse (et surtout rare) qu'on n'a jamais rien lu de pareil... Si son œuvre interrompue n'est qu'une préface, elle est de celles qui contrebalancent une œuvre. » Enfin, voici sur lui quelques mots de M. Maurice Maeterlinck : « Il a vu bien des choses autrement que les autres; et voir autrement que les autres, c'est presque toujours voir un peu mieux que les autres. Et puisqu'il les a vus, il a su nous faire voir des paysages, des images et des sentiments assez différents de ceux qui nous étaient habituels. Mais ce qu'il a, je crois, le plus clairement aperçu dans une beauté et une vérité inattendues c'est une sorte de sourire puéril et divin qui est peut-être au fon[d] de toutes nos actions, et qu'on pourrait nommer « le sourire [de] l'âme... » (Introduction à *Jules Laforgue*, Essai, par M. Cami[lle] Mauclair).

Bibliographie :

Les œuvres. — **Les Complaintes**, poésies. Vanier, 1885, in-18. — **L'Imitation de Notre-Dame la Lune**, poésies. Paris, Vanier, 1886, in-18. — **Paul Bourget**, notice biographique, les Hommes d'aujourd'hui, n° 295, 6e vol. Paris, Vanier, une feuille. — **Le Concile féerique**, poème dialogué. Paris, éd. de « la Vogue », 1886, in-18. — **Derniers Vers** (*Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers*), édition définitive avec toutes les variantes tirées des manuscrits originaux et classées par MM. Edouard Dujardin et Félix Fénéon. Paris, 1890, gr. in-8. (Tirage à 57 ex-

(1) *Moralités légendaires*.

dont 50 numérotés à la presse et réservés aux souscripteurs). — **Moralités légendaires**. six contes en prose. Paris, éd. de la Revue Indépendante, 1887, in-18. (420 ex. num., portr. de l'auteur gravé à l'eau-forte par Em. Laforgue.) Réimpr. : *Moralités légendaires*. Paris, Vanier, 1894, in-18; *Moralités légendaires*. édition ornée de fig. sur bois, par Lucien Pissarro Londres, Hacon et Ricketts, et Paris, Soc. du Mercure de France, 1897-1898, 2 vol. in-8 ; *Moralités légendaires*, etc., Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Poésies complètes** (*Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Le Concile féerique. Derniers vers*). Paris, Vanier, 1894, in-18. — **Œuvres complètes de Jules Laforgue : Moralités Légendaires. Les Deux Pigeons**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18 ; — **Ibid. Poésies** (*Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de N.-D. la Lune. Le Concile féerique. Derniers Vers. Des fleurs de bonne volonté*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18 ; — **Ibid. Mélanges posthumes** (*Pensées et paradoxes. Pierrot fumiste. Notes sur la femme. L'Art impressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres*). Portr. de Jules Laforgue par Theo Van Rysselberghe. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. (Ces trois volumes ont été publiés par M. Camille Mauclair.)

A CONSULTER. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Médéric Dufour** : *L'Esthétique de Jules Laforgue* Paris, Messein, 1905, in-18. — **Félix Fénéon** : *Laforgue*, notice, publiée dans les *Portraits du prochain Siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18 ; *Promenades littéraires*, I. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Jules Laforgue** : *Lettres*. Voyez : *Œuvres complètes. Mélanges posthumes*, Paris. Soc. du Mercure de France, 1903. — **Gustave Kahn** : *Symbolistes et décadents*. Paris, Vanier, 1902, in-18. — **Camille Mauclair** : *Jules Laforgue*, Essai, avec une introduction de Maurice Maeterlinck Paris, Soc. du Mercure de France, 1896 ; *Avertissement* aux *Œuvres complètes*. Voyez : *Moralités légendaires*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Francis de Miomandre** : *Visages*. Bruges, A. Herbert, 1907, in-8. — **Georges Moore** : *Impressions and opinions. Two unknown Poets* (*Rimbaud and Laforgue*). London, 1891, in-8. — **A. Symons** : *The Symbolist movement in Literature*. London, W. Heinemann, 1899, in-8. — **T. de Wyzewa** : *Nos Maîtres*. Paris, Perrin, 1895. — **A. van Hamel** : *Franske Symbolisten*. Amsterdam, Gids, 1902, in-8.

Lucile Dubois : *La France jugée à l'étranger. James Huneker : Un chef-d'œuvre d'ironie. L'Hamlet de Jules Laforgue*. (The Sun, New-York, 11 janv. 1903), Mercure de France, juin 1903. — **F. Fénéon** : *Jules Laforgue*. Bruxelles, Art Moderne, nos 41 et 42, 1887. — **Gustave Kahn** : *Jules Laforgue* (les Hommes d'aujourd'hui), Paris, Vanier, s. d., n° 298. — **J. Laforgue** : *Réponse à M. Trézenik*. Lutèce, 4 octobre 1885. — **Edmond Pilon** : *Jules Laforgue*. Ermitage, octobre 1895. — **Rachilde** : *Les Romans*. Mercure de France, février 1903. — **Michel Salomon** : *Chronique littéraire. Les Œuvres complètes de Jules Laforgue*. Journal de Genève, 30 mars 1903.

Iconographie :

Emile Laforgue : *Portrait-charge*, dans *Les Hommes d'aujourd'hui*,

n° 298, 6° vol., Paris, Vanier: *Portrait à l'eau-forte,* dans *Moralités légendaires,* Paris, 1887. — **Scarbina** : *Dessin,* reproduit dans un programme du Théâtre d'Art, Paris, 1891. — **F. Vallotton** : *Masques,* dans *Le Livre des Masques,* de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Théo van Rysselberghe** : *Portrait au crayon,* reproduit dans les *Œuvres complètes.* (Voy. *Mélanges posthumes.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18.)

LA CHANSON

DU PETIT HYPERTROPHIQUE

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort', m'a dit l' docteur,
Tir-lan-laire!
Ma pauv' mère ;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

On rit d' moi dans les rues,
De mes min's incongrues
La-i-tou!
D'enfant saoul;
Ah! Dieu! C'est qu'à chaqu' pas
J'étouff', moi, je chancelle!
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

Aussi j'vais par les champs
Sangloter aux couchants,
La-ri-rette!
C'est bien bête.
Mais le soleil, j'sais pas,
M' semble un cœur qui ruisselle!
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

Ah! si la p'tite Gen'viève
Voulait d'mon cœur qui s' crève,
Pi-lou-i!

Ah, oui!
J' suis jaune et triste, hélas!
Elle est ros', gaie et belle!
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

Non, tout l' monde est méchant,
Hors le cœur des couchants,
Tir-lan-laire!
Et ma mère,
Et j'veux aller là-bas
Fair' dodo z'avec elle...
Mon cœur bat, bat, bat...
Dis, Maman, tu m'appelles?

(*Poésies complètes : Le Sanglot de la Terre.*)

L'IMPOSSIBLE

Je puis mourir ce soir! Averses, vents, soleil
Distribueront partout mon cœur, mes nerfs, mes moelles.
Tout sera dit pour moi! Ni rêve, ni réveil.
Je n'aurai pas été là-bas, dans les étoiles!

En tous sens, je le sais, sur ces mondes lointains,
Pèlerins comme nous des pâles solitudes,
Dans la douceur des nuits tendant vers nous les mains,
Des Humanités sœurs rêvent par multitudes!

Oui! des frères partout! (Je le sais, je le sais!)
Ils sont seuls comme nous. — Palpitants de tristesse,
La nuit, ils nous font signe! Ah! n'irons-nous, jamais?
On se consolerait dans la grande détresse!

Les astres, c'est certain, un jour s'aborderont!
Peut-être alors luira l'Aurore universelle
Que nous chantent ces gueux qui vont, l'Idée au front!
Ce sera contre Dieu la clameur fraternelle!

Hélas! avant ces temps, averses, vents, soleil
Auront au loin perdu mon cœur, mes nerfs, mes moelles,

Tout se fera sans moi ! Ni rêve, ni réveil !
Je n'aurai pas été dans les douces étoiles !

(*Poésies complètes : Le Sanglot de la Terre.*)

COMPLAINTE SUR CERTAINS ENNUIS

Un couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la Vie est quotidienne...
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie...

On voudrait s'avouer des choses,
Dont on s'étonnerait en route,
Qui feraient une fois pour toutes !
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le Silence,
Secouer l'exil des causeries ;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique,
Par quel gâchis suresthétique
Ces êtres-là sont adorables.

Justement, une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague
Perdue (où, dans ce terrain vague ?)
Un souvenir d'amour, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables !

Poésies ccomplètes : Les Complaintes.)

COMPLAINTE DU ROI DE THULÉ

Il était un roi de Thulé,
Immaculé,

Qui, loin des jupes et des choses,
Pleurait sur la métempsycose
Des lys en roses,
Et quel palais !

Ses fleurs dormant, il s'en allait,
Traînant des clés,
Broder aux seuls yeux des étoiles,
Sur une tour, un certain Voile
De vive toile,
Aux nuits de lait !

Quand le voile fut bien ourlé,
Loin de Thulé,
Il rama fort sur les mers grises,
Vers le soleil qui s'agonise,
Féerique Eglise !
Il ululait :

« Soleil-crevant, encore un jour,
Vous avez tendu votre phare
Aux holocaustes vivipares,
Du culte qu'ils nomment l'Amour.

« Et comme, devant la nuit fauve,
Vous vous sentez défaillir,
D'un dernier flot d'un sang martyr,
Vous lavez le seuil de l'Alcôve !

« Soleil ! Soleil ! moi je descends
Vers vos navrants palais polaires,
Dorloter dans ce Saint-Suaire
Votre cœur bien en sang,
En le berçant ! »

Il dit, et, le Voile étendu,
Tout éperdu,
Vers les coraux et les naufrages,
Le roi raillé des doux corsages,
Beau comme un Mage
Est descendu !

Braves amants! aux nuits de lait,
Tournez vos clés!
Une ombre, d'amour pur transie,
Viendrait vous gémir cette scie :
« Il était un roi de Thulé
Immaculé... »

(*Poésies complètes : Les Complaintes.*)

COMPLAINTE

DE L'OUBLI DES MORTS

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la mère est morte,
C'est le bon fossoyeux
Qui gratte à votre porte.

Les morts
C'est sous terre;
Ça n'en sort
Guère.

Vous fumez dans vos bocks,
Vous soldez quelque idylle,
Là-bas chante le coq,
Pauvres morts hors des villes!

Grand-papa se penchait,
Là, le doigt sur la tempe,
Sœur faisait du crochet,
Mère montait la lampe.

Les morts
C'est discret,
Ça dort
Trop au frais.

Vous avez bien dîné.
Comment va cette affaire?
Ah! les petits morts-nés
Ne se dorlotent guère!

Notez, d'un trait égal,
Au livre de la caisse,
Entre deux frais de bal :
Entretien tombe et messe.

C'est gai,
Cette vie;
Hein, ma mie,
O gué ?

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la sœur est morte,
Ouvrez au fossoyeux
Qui claque à votre porte ;

Si vous n'avez pitié,
Il viendra (sans rancune)
Vous tirer par les pieds,
Une nuit de grand'lune !

Importun
Vent qui rage !
Les défunts ?
Ça voyage...

(*Poésies complètes : Les Complaintes.*)

ENCORE UN LIVRE...

Encore un livre; ô nostalgies.
Loin de ces très goujates gens,
Loin des saluts et des argents,
Loin de nos phraséologies !

Encore un de mes pierrots morts;
Mort d'un chronique orphelinisme;
C'était un cœur plein de dandysme
Lunaire, en un drôle de corps.

Les dieux s'en vont; plus que des hures;
Ah ! ça devient tous les jours pis;

J'ai fait mon temps, je déguerpis
Vers l'Inclusive Sinécure.

(*Poésies complètes : L'Imitation de Notre-Dame-la-Lune.*)

L'HIVER QUI VIENT

Blocus sentimental ! Messageries du Levant !...
Oh, tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,
Oh ! le vent !...
La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées !...
D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
Tant les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...

Ah, nuées accourues des côtes de la Manche,
Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.

Il bruine ;
Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.

Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles
Des spectacles agricoles,
Où êtes-vous ensevelis ?
Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,
Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau :
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
Sur une litière de jaunes genêts,
De jaunes genêts d'automne.
Et les cors lui sonnent !
Qu'il revienne...
Qu'il revienne à lui !
Taïaut ! taïaut ! et hallali !
O triste antienne, as-tu fini !...
Et font les fous !...

Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,
Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali !
C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;
Oh ! les tournants des grandes routes,
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine !...
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,
Montant en donquichottesques rails
Vers les patrouilles des nuées en déroute
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...
Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !...

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles-mortes ;
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
Vers les étangs par ribambelles,
Ou pour le feu du garde-chasse,
Ou les sommiers des ambulances
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...
Mélancoliques !...
S'en vont, changeant de ton,
Changeant de ton et de musique,
Ton ton, ton taine, ton ton !...
Les cors, les cors, les cors !...
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos !...
C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,

Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,
Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,
C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,
C'est la tisane sans le foyer,
La phtisie pulmonaire attristant le quartier,
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves
Devant l'océan de toitures des faubourgs,
Lampes, estampes, thé, petits-fours,
Serez-vous pas mes seules amours !
(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire
Des statistiques sanitaires
Dans les journaux ?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !
Que l'autan, que l'autan
Effiloche les savates que le Temps se tricote !
C'est la saison. Oh déchirements ! c'est la saison !
Tous les ans, tous les ans,
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

(*Poésies complètes : Derniers Vers.*)

DIMANCHES

Bref, j'allais me donner d'un « Je vous aime »
Quand je m'en avisai non sans peine
Que d'abord je ne me possédais pas bien moi-même.

(Mon moi, c'est Galathée aveuglant Pygmalion !
Impossible de modifier cette situation.)

Ainsi donc, pauvre, pâle et piètre individu
Qui ne croit à son Moi qu'à ses moments perdus,
Je vis s'effacer ma fiancée
Emportée par le cours des choses,

Telle l'épine voit s'effeuiller,
Sous prétexte de soir sa meilleure rose.

Or, cette nuit anniversaire, toutes les Walkyries du vent
Sont revenues beugler par les fentes de ma porte :
Vœ soli !
Mais, ah ! qu'importe ?
Il fallait m'en étourdir avant !
Trop tard ! ma petite folie est morte.
Qu'importe *Vœ soli !*
Je ne retrouverai plus ma petite folie.

Le grand vent bâillonné,
S'endimanche enfin le ciel du matin.
Et alors, eh ! allez donc, carillonnez,
Toutes cloches des bons dimanches !
Et passez layettes et collerettes et robes blanches
Dans un frou-frou de lavandes et de thym
Vers l'encens et les brioches !
Tout pour la famille, quoi ! *Vœ soli !* c'est certain.

La jeune demoiselle à l'ivoirin paroissien
Modestement rentre au logis.
On le voit, son petit corps bien reblanchi
Sait qu'il appartient
A un tout autre passé que le mien !

Mon corps, ô ma sœur, a bien mal à sa belle âme...

Oh ! voilà que ton piano
Me recommence, si natal maintenant !
Et ton cœur qui s'ignore s'y ânonne
En ritournelles de bastringues à tout venant,
Et ta pauvre chair s'y fait mal !..
A moi, Walkyries !
Walkyries des hypocondries et des tueries !

Ah, que je te les tordrais avec plaisir,
Ce corps bijou, ce cœur à ténor,
Et te dirais leur fait, et puis encor

La manière de s'en servir,
De s'en servir à deux,
Si tu voulais seulement m'approfondir ensuite un peu !

Non, non ! C'est sucer la chair d'un cœur élu,
Adorer d'incurables organes,
S'entrevoir avant que les tissus se fanent,
En monomanes, en reclus !

Et ce n'est pas sa chair qui me serait tout.
Et je ne serais pas qu'un grand cœur pour elle.
Mais quoi s'en aller faire les fous
Dans des histoires fraternelles !
L'âme et la chair, la chair et l'âme,
C'est l'esprit édenique et fier
D'être un peu l'Homme avec la Femme.

En attendant, oh ! garde-toi des coups de tête,
Oh ! file ton rouet et prie et reste honnête

— Allons, dernier des poètes,
Toujours enfermé tu te rendras malade !
Vois, il fait beau temps, tout le monde est dehors,
Va donc acheter deux sous d'ellébore,
Ça te fera une petite promenade.

(*Poésies complètes : Derniers Vers.*)

LE BRAVE, BRAVE AUTOMNE !

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m'la passer bonne,
Au point de vue artiste.

Car le vent, je l'connais,
Il est de mes amis !
Depuis que je suis né
Il fait que j'en gemis...

Et je connais la neige,
Autant que ma chair même.
Son froment me protège
Contre les chairs que j'aime...

Et comme je comprends
Que l'automnal soleil
Ne m'a l'air si souffrant
Qu'à titre de conseil !...

Puis rien ne saurait faire
Que mon spleen ne chemine
Sous les spleens insulaires
Des petites pluies fines...

Ah ! l'automne est à moi,
Et moi je suis à lui,
Comme tout à « pourquoi ? »
Et ce monde à « et puis ? »

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m'la passer bonne
Au point de vue artiste.

(*Poésies complètes : Des fleurs de bonne volonté.*)

DIMANCHES

J'aurai passé ma vie à faillir m'embarquer
Dans de bien funestes histoires,
Pour l'amour de mon cœur de Gloire !...
— Oh ! qu'ils sont chers, les trains manqués
Où j'ai passé ma vie à faillir m'embarquer !...

Mon cœur est vieux d'un tas de lettres déchirées,
Oh ! Répertoire en un cercueil
Dont la Poste porte le deuil !...
— Oh ! ces veilles d'échauffourées
Où mon cœur s'entraînait par lettres déchirées !...

Tout n'est pas dit encor, et mon sort est bien vert.
O Poste, automatique Poste,
O yeux passants fous d'holocaustes,
Oh ! qu'ils sont là, vos airs ouverts !...
Oh ! comme vous guettez mon destin encor vert !

(Une, pourtant, je me rappelle,
Aux yeux grandioses
Comme des roses,
Et puis si belle !
Sans nulle pose.
Une voix me criait : « C'est elle ! Je le sens ;
« Et puis, elle te trouve si intéressant ! »
— Ah ! que n'ai-je prêté l'oreille à ses accents !...)

(*Poésies complètes* : *Des fleurs de bonne volonté*.)

NOTRE PETITE COMPAGNE

Si mon Air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose ;
Je suis La Femme, on me connaît.

Bandeaux plats ou crinière folle,
Dites ? quel Front vous rendrait fou ?
J'ai l'art de toutes les écoles,
J'ai des âmes pour tous les goûts.

Cueillez la fleur de mes visages,
Buvez ma bouche et non ma voix,
Et n'en cherchez pas davantage...
Nul n'y vit clair ; pas même moi.

Nos armes ne sont pas égales,
Pour que je vous tende la main,
Vous n'êtes que de naïfs mâles,
Je suis l'Éternel Féminin !

Mon But se perd dans les Etoiles !

C'est moi qui suis la Grande Isis !
Nul ne m'a retroussé mon voile,
Ne songez qu'à mes oasis...

Si mon Air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose :
Je suis La Femme ! on me connaît.

(*Poésies complètes : Des fleurs de bonne volonté.*)

LÉO LARGUIER

1878

M. Léo Larguier est né, le 6 décembre 1878, à La Grand'Combe (Gard) d'une forte race de paysans cévenols. Il fit ses études au Lycée d'Alais, de mauvaises études, selon lui, mauvais élève comme l'ont été beaucoup de poètes, et jusqu'à vingt ans il vécut dans sa ville natale. C'est pendant son service militaire, à Aix-en-Provence, où il eut l'occasion de connaître le peintre Cézanne, qu'il écrivit ses premiers vers, qui devaient composer son livre de début : *La Maison du Poète*, publié en 1903, et couronné la même année par l'Académie française. M. Léo Larguier n'aura pas attendu longtemps, sinon la gloire, du moins une certaine réputation littéraire. Il la connut dès son premier livre, son prix à l'Académie vient de le montrer, et elle s'accrut encore quand il publia son deuxième recueil de vers : *Les Isolements*. Les poètes de sa génération, ses rivaux courtois, se plaisent à voir en lui un grand poète prochain, et lui-même est plein de confiance dans sa force et son talent pour leur donner raison un jour. Peut-être même pourrait-on dire qu'il a commencé, avec ce même livre : *Les Isolements*, où se trouvent nombre de poèmes remarquables par leur lyrisme, leurs images, leurs qualités d'évocation, et l'émotion que l'auteur y a mise. M. Léo Larguier occupe une place bien à lui, en ce sens qu'il est, parmi les nouveaux poètes, le seul disciple, on pourrait même dire le seul continuateur de Hugo et de Lamartine, par son verbe sonore, son éloquence, et aussi son intransigeante fidélité à l'alexandrin régulier. Un néo-romantique, ce terme le peindrait parfaitement. Hugo et Lamartine, leurs noms reviennent, du reste, souvent dans ses vers. Leurs livres sont ses livres, et ce sont leurs portraits, surtout celui de Hugo, qu'il a devant les yeux quand, assis à sa table, il rêve ou il travaille. On pourrait aussi y ajouter Vigny. En tout cas, son influence fut beaucoup moindre sur lui. Le dernier ouvrage de M. Léo Larguier, dont nous n'avons pu donner qu'un court extrait, est une sorte de

roman en vers : *Jacques*, qui s'apparente d'assez près à *Jocelyn* en même temps qu'à *Olivier*, de François Coppée. A notre époque de lecture paresseuse, c'est une tentative peut-être un peu bien hardie, un peu bien téméraire aussi, un poème de longue haleine, formant à lui seul tout un volume ! Elle prouve, en tout cas, que M. Léo Larguier, en vrai poète, n'a d'autre guide, dans son art, que son goût, son inspiration, le songe qui le séduit.

Le côté anecdotique, le côté curiosité dans la biographie d'un écrivain, surtout quand elle contient, comme celle-ci, peu de détails, n'est pas à dédaigner. Voici, dans ce sens, sur l'auteur des *Isolements*, qui a eu l'esprit de s'en amuser tout le premier, un sonnet humoristique paru dans la revue *Psyché*, numéro de mai 1906.

LÉO LARGUIER

Poète ayant tété des muses surhumaines,
Dès l'âge le plus tendre il tutoya Hugo ;
— Il est fécond — il chante en rimes toulousaines
Les bourgeoises vertus, l'âme du Calico,

Son jardin, sa « maison » et le vin de Suresnes !
— Il « raccroche » la gloire, — il est illustre et beau ;
— Ancien sous-officier aux légions romaines,
Il a vaincu Mardrus, mis César au tombeau !

Il aime Cicéron, — il sera député,
Il connaîtra — enfin ! — la « popularité » —
Il vivra dix mille ans, — il aura du génie !

Il est imperator, il est ménétrier,
Membre d'un orphéon et d'une académie,
Et Joseph, et Prud'homme,... Ubu,... Léo Larguier !

ROBUR.

M. Léo Larguier a collaboré au *Mercure de France*, à *L'Ermitage*, aux *Lettres*, au *Mouvement*, à *Antée*, à *La Revue Bleue*, à *La Revue forézienne*, au *Gaulois*, au *Petit Parisien*. Il publie régulièrement des Contes dans *Le Journal* et de petites chroniques pittoresques dans *L'Intransigeant*.

Bibliographie :

Les œuvres. — **La Maison du Poète**, poèmes. Paris, Storck, 1903, in-18. — **Les Isolements**, poèmes. Paris, Storck, 1906, in-18. — **Jacques**, poème. Paris Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. (Il a été tiré, pour la Société des XX, 20 ex. de format in-8. Ces exempl. portent tous la signature de l'auteur.)

A CONSULTER. — **L. N. Baragnon** : *Le Poète Léo Larguier*. Soleil, 4 février 1908. — **Henri Chantavoine** : (*Léo Larguier*). Journal des Débats, 20 juillet 1903. — **Gaston Deschamps** : (*Léo Larguier*). Le Temps, juillet 1905. — **Georges Casella et Ernest Gaubert** : *La Jeune littérature* (avec un portrait de Léo Larguier). Revue illustrée, 15 avril 1905 ; *La Nouvelle littérature 1895-1905*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **Ernest Gaubert** : *Jacques. Un roman moderne en vers*. Intransigeant, 1er février 1908. — **Jean de Gourmont** : *Poètes nouveaux*. Mercure de France, 1er septembre 1906. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des Écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Robur** : *Léo Larguier*, sonnet. Psyché, mai-juin 1906.

AUTOMNE

Un peu de ciel gris sur un très vieil arbre,
Et le soir qui tombe avant qu'il soit tard,
Un bassin verdâtre, un vase de marbre,
Deux livres ouverts : Laprade et Ronsard,

Un homme penché sur un banc antique,
Avec un front lourd et de longs cheveux,
Qui chasse du bout d'un bâton rustique
Les feuillages morts ; un lierre noueux

Sur un puits tari ; la voix désolée
Du premier vent froid courbant les rameaux ;
Un vieux bûcheron dans une vallée ;
Un toit noir qui fume au flanc des coteaux.

Derrière une vitre un point d'or qui brille,
Une auberge sombre où boit le cocher
De la diligence ; une jeune fille
Sortant d'un chemin profond et caché,

Et voilà l'automne et voilà la vie,
Et puis me voilà moi-même, ô douceur,
O première étoile, ô mélancolie
Du beau soir brumeux qui baigne mon cœur !

(*La Maison du Poète*.)

RÊVERIE

A Madame la Comtesse M. de Noailles.

En soupant lentement sous une treille brune
Dont les beaux muscats blancs luisaient au clair de lune,
Tandis que pour moi seul, dans la nuit, un oiseau
Chantait vers le tilleul, je pensais à Rousseau...
Un soir divin et frais venait après l'orage.
Devant le banc de bois du rustique Ermitage,
Une jeune servante avait mis le couvert.
Quelques gouttes tombaient du feuillage plus vert,
Un vase sur la nappe était plein de pervenche,
Madame d'Epinay portait — c'était dimanche —
Son chapeau de bergère et son corsage ouvert.
Pure fraîcheur du soir ! On apportait la lampe,
Et Jean-Jacques songeait, un doigt contre sa tempe.
La servante heurtait les plats dans la maison,
L'étoile du berger montait à l'horizon,
Et quand mourait au loin le bruit du char qui rentre
On entendait couler la source dans son antre
Et chanter la rainette et le grillon perdu.
Madame d'Epinay caressait son bras nu,
Rose et rond sur la table, et parfois son haleine
Dans son corsage creux enflait sa gorge pleine
Qu'une tremblante et tiède ligne séparait.
Un léger vent coulis qui passait murmurait
Dans les arbres du parc une plainte endormie,
Et Rousseau, souriant, regardait son amie,
En feuilletant, distrait, un petit livre gris,
A côté d'un panier plein de cerises blanches,
Un petit livre simple et sans ors sur les tranches
Que Denis Diderot envoyait de Paris.

(*La Maison du Poète.*)

REMORDS

Le fard blémit quelques figures...
Dans ce concert de voix impures

Est-ce ta voix qu'on entendait ?
Est-ce toi sous cette lanterne,
Dans l'air obscur de la taverne ?...
Oh! si ta mère te voyait !

Pendant qu'éclate cette orgie,
Et que tu gaspilles ta vie,
Dans les champs ta maison s'endort,
Seul au cellier ton père veille,
Avec cette lampe si vieille
Où l'huile tombe en larmes d'or.

Sous les cyprès la nuit est sombre.
Revois-tu pas briller dans l'ombre
La pierre blanche d'un tombeau,
Cependant que monte la lune
Sur le toit de ta maison brune...
Ce que tu fais là n'est pas beau.

Que tout est loin !... O ta fontaine
En toute saison fraîche et pleine,
O le pommier dans ton jardin,
Le grand vallon crépusculaire,
Et le seuil où se tient ta mère,
Et l'air limpide du matin !

(*La Maison du Poète.*)

PENDANT LA PLUIE

J'ai fermé ma porte à l'orage,
Il pleut fort sur les arbres verts,
Je me sens une âme de sage,
Et rien n'est beau que les beaux vers.

J'accomplis des actions paisibles,
Je range ces compagnons sûrs,
Mes bouquins, et deux vieilles bibles,
Pleines de Juives aux seins durs,

De citernes dans les vallées
De puits que l'Orient dora,
Et de belles formes voilées :
Judith, Agar ou Séphora.

Je mets avec un air de fête,
Je crois que l'on va rire haut —
Je mets *la Maison du Poète*
Sur un rayon, près de Hugo.

(*Les Isolements.*)

LORSQUE JE SERAI VIEUX...

Lorsque je serai vieux et qu'illustre poète,
En marchant lentement j'inclinerai ma tête,
Ne songeant qu'à mes vers qui m'accompagneront
Comme un essaim doré bourdonnant sur mon front,
Où seras-tu, que feras-tu, ma grande aimée ?
Au soir de ma journée et de ma renommée,
J'irai triste et pensif sentant qu'il se fait tard,
Et suivant d'un regard désolé de vieillard
Quelque enfant de vingt ans qui passera, légère,
Avec un chapeau blanc tout fleuri de bergère,
Semblable à celui-là que tu portais parfois.
Je reverrai la route, et l'auberge, et les bois,
Dis, et je referai cet automnal voyage.
Je peuplerai de mes regrets ce vieux village
Où nous vécûmes quelques jours, ô souvenir !
Etre riche de tant de choses et mourir,
Quand toujours après nous refleurira la rose !
Mon amour, mon amour, devant ma porte close,
Je m'assiérai tout seul et, le regard perdu,
Considérant ma vie éteinte et le soir nu,
Sur le banc du jardin où septembre recueille
Et la première pluie et la première feuille
Qui tombe de la treille ainsi qu'un oiseau mort,
Je revivrai les jours de cet automne encor.
Rien ne m'échappera, mais pour revoir ta robe,

Ton bracelet à ton bras rond brillant dans l'aube,
Lorsque tu repoussais les petits volets verts
Sur les pampres de rouille et de gouttes couverts,
Pour revoir ton sourire et cette boucle brune
Qui cachait ton beau front, dans le plein clair de lune,
Vieux, illustre et prostré devant mes soirs déserts,
Je donnerais ma part de renom dans l'histoire
Des hommes dont le cœur fut un rucher de vers,
Et ce laurier flétri que me ceignit la gloire !

(*Les Isolements.*)

TU M'AS DIT QU'EN PASSANT...

Tu m'as dit qu'en passant, du doigt on t'a montrée,
Laisse, ne t'émeus pas de ce geste, ô dorée !
Il veut dire : Voici celle qui maintenant
Porte le grand manteau pourpre, noble et traînant
Du poète exilé dans une sombre étude.
Elle seule a la clef de cette solitude.
Il a sur le chemin clos ses petits volets,
Nul ne l'a vu depuis l'hiver ; déjà les blés
Se dorent dans l'air roux tout pétri de lumière
Et c'est elle qu'il aime, et muse familière,
Elle doit s'accouder avec ses beaux bras nus
Sur des cahiers fermés où des vers inconnus
Bourdonnent dans la nuit de sa demeure close.
Regardez, elle est grande et fière, elle est sa rose.
Elle va le revoir, et devant sa maison,
Il l'attend, anxieux, lui qui, vers l'horizon,
Ne guettait que la gloire attachant ses sandales.
Et voyez, aux rubans de la claire saison
Qui nouent à son chapeau des passeroses pâles,
Elle porte, brillant d'un vif éclat guerrier,
Quelques feuilles du pur, de l'illustre laurier.

(*Les Isolements.*)

A PIERRE DE QUERLON

Un orage nocturne écrase mon toit noir,

Et vous, mon pauvre ami, vous êtes mort ce soir.
Il fait lourd, il pleut fort, je suis las, c'est la vie...
A mes pleurs s'est mêlée une goutte de pluie ;
Derrière moi, celle que j'aime, en s'endormant
A soupiré dans l'ombre et gémi doucement ;
Quelques couples, surpris par la soudaine ondée,
Rient traversant la place à présent inondée ;
Une rose s'effeuille en parfumant encor
Ma chambre tiède, et vous, ami, vous êtes mort.
Naguère, nous parlions de choses bien-aimées,
Je vous portais mes vers comme un faix de ramées,
Nous soupions en nous regardant, et, brusquement,
Vous me laissez et vous partez... Que maintenant
Vous devez être loin de cette nuit d'orage !
Et dire que demain, avec votre visage
Qui souriait et tout cela que vous aviez,
On vous enterrera ; vous n'aurez ni papiers,
Ni livres, ni tableaux, et votre vieille table,
Qui ne vous verra plus dira : « Le maître aimable
Est donc parti bien loin qu'il ne vient plus à moi ! »
Malgré l'été naissant vous allez avoir froid,
Car la terre demain sera toute mouillée.
Et moi qui reste ici je verrai la feuillée,
Je vivrai, j'aimerai, je pleurerai demain ;
Je marcherai, tenant la blanche et belle main
De mon amie, et les sentiers seront pleins d'ombres,
La lune penchera sur les épaules sombres
Des monts diffus son rond visage d'argent clair.
Je souperai sous les lauriers, respirant l'air
Qui s'arrêta là-bas sur ma vigne bleuie,
Je connaîtrai la joie et la mélancolie,
Et peut-être j'aurai quand je viendrai vers vous
Une tête de vieux aux cheveux blancs et doux.
— Vous me direz : « Voici le funèbre domaine.
Ce mort qui va tout seul, près de cette fontaine,
C'est Virgile ; souvent je l'aperçois rêver ;
Il m'a parlé le soir où je suis arrivé... »
Et vous me guiderez au pays taciturne.
Pauvre mort ! A présent, de l'orage nocturne

Il ne reste plus rien, mais il doit être tard.
Bien qu'il ne pleuve plus, les frondaisons du parc
Font sur le sol un bruit monotone d'averse,
Chaque arbre est en silence et chaque feuille verse
Ce qu'elle a recueilli de l'orage qui fuit.
Les lisières demain auront des coquelourdes...
Mais vous, dans l'infini plein de ténèbres lourdes,
Avez-vous bien dormi votre première nuit ?

(*Les Isolements.*)

JACQUES

(Fragment.)

C'est ainsi qu'un matin Laurent fut ébloui
Par l'aube et qu'il sentit confusément qu'en lui
L'orage intérieur, amassé goutte à goutte,
Balayant sa douleur avait crevé sans doute,
Car il sentait son cœur libre, fort et joyeux.
Le cœur de l'homme est un creuset mystérieux
Où bout le sang, où s'élabore une alchimie
Magique, quand la chair pesante est endormie.
Et Laurent repoussa ses volets sur le jour.
Son regard absorba l'aurore avec amour.
Une virginité tombait du grand ciel rose,
On devinait devant l'azur que quelque chose
Recommençait, ô netteté des beaux matins !
Et comme les ramiers envolés des vieux pins,
Des toits luisants, des cours et des rondes margelles,
L'âme montait dans les clartés torrentielles.
Il plongea son visage en un vase plein d'eau,
Et, ruisselant, sans l'essuyer, sous un arceau
Formé par un laurier et par un bras de treille
Aux raisins lumineux qu'obsédait une abeille,
Pour la première fois il écrivit des vers
Immenses, aérés, tremblants de rameaux verts.
Ventilés, libres, saints, emplis de grandes ondes,
Et rythmés largement selon des lois profondes...

Sous le pin ocellé du plus limpide azur
Où tous, chaque matin déjeunaient du lait pur
Qui, crémeux, emplissait un grand pot de faïence
Dont des bleuets vernis ornaient la belle panse,
Laurent, qui descendait joyeux vers le jardin,
Ne trouva que son lait servi contre le pin.
La servante passait, il l'arrêta...
— Stéphane
Etait malade. Jacques, sa mère et Suzanne
Veillaient depuis minuit à son chevet.
Laurent
Sans toucher à son bol disparut en courant.
Puis arriva le vieux médecin. Une branche
D'osier vert qui couvrait sa grosse jument blanche
La défendait des taons et des mouches. — Et puis,
Un grand cri déchira le matin... Près du puits,
Le jardinier avait laissé sa faux luisante...

Nature, à nos départs toujours indifférente,
On sait ce que tu fais de tous nos pauvres morts.
Et ce que tu feras quand tu prendras nos corps.
Tu te tais. Ton ciel bleu brille sur tes ramures,
Et tes bois sous le vent s'emplissent de murmures.
Un pâtre qui revient chante dans le sentier ;
Les abricots sont mûrs au vieil abricotier.
Tu te tais. La poussière antique des ancêtres,
Quand, le soir, nos volets claquent à nos fenêtres,
Entre dans nos maisons. Nous savons, ô tombeau,
Ce que tu fais de nous, de l'enfant tendre et beau.
Tu te tais. Tu n'as point envers nous de colère.
Nous passons... dans un champ moutonne un peu de terre
Qu'adombre un noir cyprès contre un mur ancien,
Et ce moutonnement d'argile, ce n'est rien,
Mais plus que tes grands monts chargés de glace aride
Nous émeut à nos pieds cette petite ride.
O Nature, on connaît les creusets où tu fonds
Les membres las, les corps divins, les yeux profonds,
Mais en nous dépouillant, tu laisses fuir, ô tombe,

L'âme, de l'infini, radieuse colombe,
Et Dieu, pour tes travaux obscurs qu'il accepta,
T'abandonne un cœur lourd que lui-même arrêta!

(*Jacques.*)

POÉSIE

A M. Charles Andrieux.

Sous les lustres, bouquets, grappes de cristal pur,
Nous les vîmes, mon cœur, ces belles inconnues,
Avec leurs seins pressés dans des satins d'azur,
Et l'ambre bien poli de leurs épaules nues.

Elles sont à présent dans leur riche maison...
De chandeliers touffus une chambre s'éclaire,
Et près d'un vaste lit une blanche toison
Est comme un ours couché près d'un grand roc polaire.

Les deux bras arrondis, se coiffant pour la nuit,
Une brune au front bas, une maigre élégante,
Cambre une jambe mince et découverte où luit
La boucle du long bas qui la moule et la gante.

Une blonde beauté qui feint de sommeiller
Dans ses cheveux si lourds qu'elle n'a pu les tordre,
Epie un mari chauve en train de dépouiller
Ses étoiles, ses croix et tous ses rubans d'ordre.

Une vieille a quitté sa perruque et ses dents...
Un jeune homme devant une table encombrée,
Compte des pièces d'or avec des yeux ardents,
Tandis que, dans son lit, monte, puissante, ambrée

Son chignon écroulé sur sa nuque d'enfant,
Grasse, rousse et pareille à quelque dogaresse,
Faisant craquer le bois sous son corps triomphant,
Monte sans qu'il la voie une belle maîtresse.

Et nous, nous regardons, ô solitaire cœur,
Avant de nous plonger dans la nuit de la chambre,
Derrière les carreaux embués de vapeur,
Cette lune glacée au pur ciel de décembre.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

1867

M. Raymond-Pierre-Joseph Gagnabé de La Tailhède est né à Moissac (Tarn-et-Garonne) le 14 octobre 1867. Il fit ses études à Paris, au collège Stanislas, où il eut pour professeur M. René Doumic. Ses études terminées, M. de La Tailhède regagna son pays natal, où il se lia avec un jeune professeur qui devait devenir aussi un écrivain et qui a laissé un petit nom dans les lettres : Jules Tellier. Il revint ensuite se fixer à Paris, vers 1888, écrivit sans hâte ses premiers vers, puis songea à les réunir en volume. Ce volume ne parut point, quelques pièces seulement en furent connues. L'une fut reproduite dans *Nos Poëtes* (1), d'autres prirent place dans l'ouvrage posthume de Jules Tellier : *Reliques*. En 1890, M. de La Tailhède se lia avec MM. Jean Moréas, Maurice du Plessys et Ernest Raynaud, et fonda avec eux *l'Ecole Romane*, groupe de poètes qui puisaient les motifs et les formes de leur inspiration chez les poètes de la Renaissance, et dont l'exégète et critique était M. Charles Maurras, que la politique n'accaparait pas encore. C'était entre eux, — nous parlons de MM. de La Tailhède, Moréas, Du Plessys et Raynaud, — à qui ronsardiserait le mieux, et pour sa contribution, M. de La Tailhède publia *De la Métamorphose des Fontaines*, poème suivi de quelques odes, sonnets et hymnes, qui est resté son unique ouvrage.

« Gentil esprit, l'honneur des Muses bien parées »

a dit de lui son maître et ami M. Jean Moréas. Pour être un peu froids, lents et mesurés dans leur harmonie quelquefois imitée, les vers de M. de La Tailhède sont en effet loin de manquer de beautés.

M. de la Tailhède a montré dans sa collaboration aux revues de son temps la même réserve que pour ses ouvrages. *Les Chroniques* (1887) et *La Plume* (1889-1899) sont les seules revues où il publia

(1) Ouvrage de Jules Tellier.

quelques vers et des contes. Plus récemment, il a collaboré à *La Revue hebdomadaire* (novembre 1901) et à *Vers et Prose* (novembre 1905) où parut le dernier des poemes qu'on va lire.

Bibliographie :

Les œuvres. — **De la Métamorphose des Fontaines**, poème, suivi *des Odes, des Sonnets et des Hymnes*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. [La Plume], 1895, in-4.

On trouve, en outre, sous ce titre : *Tombeau de Jules Tellier*, trois poèmes de M. Raymond de la Tailhède dans l'ouvrage suivant : *Reliques de Jules Tellier, MDCCCXC*, in-18.

En préparation. — *Orphée* et divers poèmes, une adaptation poétique de l'*Ajax* de Sophocle.

A consulter — **Anonyme** : *M. Raymond de La Tailhède*. Journal des Débats, 16 mars 1895. — **Ch. Maurras** : *La Vie littéraire*. Revue Encyclopédique, 1er mai 1895. — **Ernest Raynaud** : *L'École romane*. Mercure de France, mai 1895. — **Hugues Rebell** : *La Tailhède*, notice dans *Les Portraits du prochain siecle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **J. Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18 : *A Raymond de la Tailhede*, poème publié dans *Reliques de J. Tellier*, 1890, in-18.

Iconographie :

Croquis à la plume (non signé). La Plume, 15 juin 1892, et *Revue Encyclopédique*, 1er janvier 1893.

APPARITION

Je venais du mystère et des palais antiques
Drapé dans le manteau rouge des empereurs ;
A l'horizon, je secouais de mes fureurs
L'océan boréal et les mers atlantiques.

J'avançais devant la face des continents
Vers la horde arrogante et fourbe des barbares ;
Mon apparition fit taire leurs fanfares,
Le silence arrêta le vol des quatre vents.

L'esprit des foules qui bavarde et qui ricane
Me dit : « Sanglant banni des royaumes éteints
Qui semblais autrefois la rose des matins,
Tu pâlis maintenant comme un soleil se fane.

Tu n'as pas achevé tes rêves insensés,

Les peuples furieux ont tué tes ministres,
Tes temples sont tombés dans des lueurs sinistres,
Ta mémoire et ton nom sont partout effacés.

Si tu viens parmi nous, nous troublerons tes fêtes
Et nous rirons de tes chansons, car nous aurons
Dans les mains une épée et le casque à nos fronts :
Nous vengerons sur toi nos peurs et nos défaites. »

« Si je ne suis plus roi, je suis aussi cruel :
Contre vous j'armerai la beauté de vos femmes,
Et pour qu'un vain désir épouvante les âmes,
Vos fils seront marqués de ce signe immortel.

Lorsque dans mes palais enveloppés de gloires,
Une fête chantait à la moisson des fleurs,
Vous avez élevé le cri de vos douleurs
Hors de l'ombre où planait l'effroi de mes victoires.

Mais moi le Rédempteur qui vins avant le jour,
Dont le nom ressemblait au nom de la lumière,
J'ai gardé dans mes yeux la splendeur meurtrière,
Car j'étais votre dieu, peuples, je suis l'Amour. »

(*Les Triomphes.*)

SOLITUDE

Et voilà que tes yeux profonds se sont fermés !
Mais ton âme, où vivaient les Sages d'Hellénie,
Garde toujours, dans une éternelle harmonie,
Les poètes pareils à des dieux bien-aimés.



Vision immobile et pourtant si rapide
De cette chambre au bord du fleuve... O souvenir
Du soleil éclatant dans le matin limpide !
Je sens la peur de ces heures qui vont venir...

Nous sommes entourés pendant les nuits tremblantes

De silences aigus et de blancheurs d'effrois,
Toi, les yeux agrandis et les prunelles lentes,
Moi, tressaillant au rêve éloigné de ta voix.

L'angoisse de la mort prochaine est comme un songe
Où le délire a mis de subites clartés ;
Tu vois venir sur la lumière qui s'allonge
Tant d'autres jours muets, obscurs, épouvantés.

Toute la vie expire à travers ma pensée,
Devant les longs regards de tes grandes douleurs;
La révélation du mystère des pleurs
Retient une douceur d'espérance effacée.

Le silence des yeux s'anime alors de jour
Et de la peur de voir les formes disparaître ;
Tu sentis tout cela soudain, et que, peut-être,
Tu mourais pour avoir ressuscité l'Amour.

Mais au cri de mon nom sur tes lèvres puissantes,
Quel effroi prophétique a rempli de terreur
Ton esprit agité par des choses vivantes,
Et combien de regrets s'arrêtent dans ton cœur !

Pleure, toi qui connais la tristesse infinie !
Dans la gloire du rêve à jamais disparu,
Je suis venu vers toi comme tu l'as voulu,
Je me suis étendu sur ton lit d'agonie.

Et je comprends auprès de toi, sur tes linceuls,
Qu'autour de nous la vie humaine se recule,
Et que tous deux, mort et vivant, nous sommes seuls
Dans ce dernier isolement du crépuscule...

(*Tombeau de Jules Tellier.*)

OMBRES

Quand nous sommes allés vers le soleil levant,
Les matins étaient blancs comme des tourterelles ;
Des brouillards s'étendaient dans la pourpre du vent

Sur des rivages de roses surnaturelles,
Quand nous sommes allés vers le soleil levant.

Mais, de l'Egypte jusqu'aux îles Baléares,
Quand le ciel fut rempli des clartés de Vénus,
Nous avons oublié les légendes barbares,
Nous avons vu grandir des astres inconnus
Sur la Sicile et les quatre îles Baléares.

Et c'est la basilique immense de la Nuit,
Les étoiles dans le silence : une par une,
Elles ont apparu sur la mer qui reluit,
Toujours plus pâles à travers le clair de lune,
Les planètes et les étoiles et la nuit.

Sur la plaine des mers fauves et virginales,
Nous avons regardé des choses d'autrefois,
Notre âme a traversé des fêtes triomphales ;
Les dieux retentissaient avec de grandes voix
Sur la forêt des mers fauves et virginales.

Dans le tourment de sa pensée, il regardait
L'épanouissement de ce rêve nocturne ;
Les larmes de la vie entière qu'il perdait
Montèrent de son cœur ardent et taciturne
Que dans l'effroi de sa pensée il regardait.

Alors, me reposant entre ses mains si douces,
Je lui dis : « Pour calmer ton esprit soucieux,
O mon ami, toi qui jamais ne me repousses,
La douceur de ma voix adoucira tes yeux,
La douceur de mes yeux rendra tes larmes douces. »

Mais la Nuit et la Mer s'éloignaient lentement ;
La lumière montait au-dessus des royaumes,
Et nous n'avons plus vu les dieux en ce moment,
Ni les étoiles, créatrices de fantômes,
Car la Nuit et la Mer s'éloignaient lentement.

(*Tombeau de Jules Tellier.*)

SI L'ESPOIR D'UN LAURIER...

Si l'espoir d'un laurier de semence inconnue,
O Lyre, te retient tout entière en ma voix,
Ceux-là seront chéris d'abord à qui je dois
De faire sonner haut une corde chenue.

Quand Phébus d'une pointe ardente et continue
Eclate encor, caché par le revers des bois,
C'est un soleil puissant que sur l'arbre je vois
Dedans le crin d'un chêne approché de la nue.

Telle plus, noble Lyre, antique tu parais,
Des mains doctes pressant d'âge en âge les rais
Dorés, plus a grandi le chant que je commence.

Et pour que soit mon front aux Muses dédié,
Ronsard, guidant le trait d'Apollon envoyé,
Aux tonnerres de l'aigle a renflammé la France.

(*De la Métamorphose des fontaines.*)

TRIOMPHE

I

Un matin de printemps plein de vives clartés,
Etant le Syrien aux blondes boucles molles
J'entrai dans la Cité maîtresse des cités.

Par la route fleurie, aux mille banderoles,
Mes soldats apportaient des vases précieux,
Et des trésors trouvés au fond des nécropoles ;

Puis venait un essaim de garçons gracieux
Jetant à pleines mains des lys, des hyacinthes,
Et dont le jeune amour enflammait les beaux yeux.

On voyait sur des chars les images très saintes
Des dieux que l'on révère et dont on craint les noms,

Graves ou bienveillants sous leurs figures peintes.

On entendait au loin le son des tympanons,
Les chants accompagnant sur des airs de cithare
Les danseurs réunis en multiples chaînons.

Sur des tables d'azur et d'or, les parfums rares
Tournoyaient dans les larges coupes, lentement,
Endormeurs comme les douceurs des fleurs barbares.

Bercé dans la langueur de cet enivrement,
Je m'avançais drapé de pourpre orientale,
Ainsi qu'une maîtresse allant vers son amant.

Devant ma grâce et ma jeunesse virginale
D'un cri d'amour qu'un cri de victoire interrompt
Rome entière acclamait la marche triomphale.

Par l'étrange splendeur des perles de mon front,
Par l'éblouissement de ma poitrine nue
Ma gloire surpassait la gloire de Néron ;

Et les peuples chantaient lorsque je suis venue.

II

Tel, et plus glorieux qu'en ces jours très anciens,
Je reviens pour avoir un beau triomphe encore
Avec la royauté des vers magiciens.

Les poètes marchant du côté de l'aurore
Font briller les saphirs et les rouges coraux
Pour fêter le Seigneur que le rêve décore.

J'évoque la clarté dans les cieux sidéraux,
Je suis resplendissant comme une nuit sans lune,
J'ai la noblesse et la vaillance des héros.

Les vierges déroulant leur chevelure brune,
Les vierges se voilant dans l'or des cheveux d'or,
Implorent ma bonté pour que j'en admire une.

Mais dans un grand palais loin du sud et du nord,
Près d'un lac où l'éclat des mondes se reflète
J'écoute un air troublant qui m'éveille et m'endort.

Et de jeunes garçons fleuris de violette
Célèbrent en cadence Eros libre et vainqueur
Dont les yeux sont cachés par une bandelette.

Tout l'orgueil d'autrefois a ressaisi mon cœur ;
Et l'harmonie a des douceurs si précieuses
Que mes vers vont chanter avec l'hymne du chœur.

Et ce sera le jour des strophes fabuleuses,
Du poème trésor magique de beauté,
Car j'aurai fait parler des voix mystérieuses.

Dans le ciel fleurira la rose de l'été,
L'Aurore, et couronné divinement par elle,
Grand par ma poésie et grand par ma fierté,

J'entrerai radieux dans la gloire éternelle.

LOUIS LE CARDONNEL

1862

D'origine normande et lointainement irlandaise par son père, et dauphinoise et lorraine par sa mère, M. l'abbé Louis Le Cardonnel est né à Valence en 1862. Il fit ses études au Petit Séminaire, puis au collège de cette ville, montrant déjà un goût très prononcé pour les lettres latines, la philosophie et la poésie. A vingt ans, il vint à Paris, où il fit ses premières amitiés littéraires. Sous le nom de *Nous autres*, un petit cénacle venait de se fonder (septembre 1883) qui comprenait notamment MM. George Auriol, Léon Riotor, Antony Mars et Paul Morisse. M. Louis Le Cardonnel, en compagnie d'Albert Samain, avec lequel il s'était lié, se joignit bientôt à eux. Peu après, M. George Auriol étant un des assidus du *Chat Noir* de Salis, tous ses camarades de *Nous Autres* l'y suivirent, et de 1884 à 1886, M. Louis Le Cardonnel fréquenta les soirées du pittoresque cabaret, où il récitait ses poèmes, comme tous ses compagnons. En correspondance avant son arrivée à Paris avec Stéphane Mallarmé, il était devenu en même temps un de ses intimes, et un des fidèles des mardis de la rue de Rome. C'est à cette époque que M. Louis Le Cardonnel sentit se préciser en lui les sentiments qui devaient le mener plus tard à la vie religieuse. Pendant quelque temps, il se retira au Séminaire d'Issy, mais incertain sur la solidité de sa vocation, craignant de se tromper, il le quitta bientôt, pour un court retour à la vie du siècle. Enfin, en 1892, se sentant cette fois ci appelé impérativement au sacerdoce, M. Louis Le Cardonnel entra au Séminaire français de Rome, où il compléta ses études philosophiques, joignant, dans un même amour, la théologie et la poésie. En 1896, il était ordonné prêtre. Après quelques années de ministère dans le diocèse de Valence, M. Louis Le Cardonnel entra comme novice chez les Bénédictins de Ligugé, où il resta de 1900 à 1901, publiant des vers dans le journal de la communauté : *Bulletin de Saint-Martin et de Saint-Benoit*, sous son nom de religieux : Frère Anselme. Des raisons de santé l'obligèrent malheureusement à

interrompre ce noviciat et à renoncer à la vie bénédictine. Il quitta Ligugé, retourna pendant quelque temps comme vicaire dans son diocèse de Valence, puis, en 1905, se retira à Assise, où il vit depuis, prêtre libre, à l'ombre du Monastère de Saint François, priant, méditant et écrivant, tel qu'il s'est dépeint lui-même :

Il s'en ira, semant la Parole céleste,
Et, pour dire le Verbe aux temps qui vont venir,
Harmonieusement il mêlera le geste
D'accorder la cithare au geste de bénir.

Sous le souffle divin, il la fera renaître,
Fils des premiers Voyants, fils des Chanteurs sacrés,
Cette antique union du Poète et du Prêtre,
Tous deux consolateurs, et tous deux inspirés !

M. Louis Le Cardonnel, qui a réuni, en 1904, toute son œuvre en un volume : *Poèmes*, et qui prépare un second recueil : *Carmina Sacra*, rédige au *Mercure de France* la Chronique des *Questions religieuses*. Il a collaboré au *Chat Noir*, au *Scapin*, aux *Ecrits pour l'Art*, à *La Plume*, au *Parti National*, au *Saint-Graal*, à *Poësia*, à *L'Ermitage*, à *Vers et Prose*, à *Durendal*, au *Spectateur catholique*, à *La Revue hebdomadaire*, à *L'Eco del Subasio*, etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Poèmes**. Paris, Société du Mercure de France, 1904, in-18. (Il a été tiré pour la Société des XX, 20 ex. de format in-8. Ces exempl. portent tous la signature de l'auteur.)

On trouve, en outre, dans un ouvrage de M. Gabriel Faure : *Heures d'Ombrie* (Paris, Sansot, 1908, in-16) un poème de M. Louis Le Cardonnel intitulé : *Asisium*.

Poème mis en musique. — Un poème de M. Louis Le Cardonnel a été mis en musique par M. Gabriel Fabre.

A consulter. — **Gabrielle Delzant** : *Lettres, 1874-1903*, publiées par Louis Loviot, avec une préface de Th. Bentzon. Paris, Hachette, 1906, in-18, pp. 225-229. — **Pierre Ferrez** : *Le Poète Louis Le Cardonnel. Évolution d'une âme* (Extr. de l'Université catholique). Lyon, imprimerie Emm. Vitte, 1905, in-8. — **Alphonse Germain** : *L. Le Cardonnel*, notice dans *Les Portraits du prochain Siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Charles Morice** : *La Littérature de tout à l'heure*. Paris, Perrin, 1889, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs*. Paris, Messein, 1903, in-18. — **Christ Rimestad** : *Fransk Poesi*, etc. Kjobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. — **Edouard Schuré** : *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs*. Paris, Perrin, 1908, in-18. (L'étude consacrée dans cet ouvrage à M. Le Cardonnel est intéressante, mais fournit des dates erronées). — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18.

Jean Carrère : *Louis Le Cardonnel.* Revue hebdomadaire, 31 déc. 1904. — **A. Ducrocq** : *Les Poèmes de Louis Le Cardonnel.* La Femme contemporaine (Besançon), juin 1906. — **Maurice Dullaert** : *Louis Le Cardonnel.* Durendal (Bruxelles), 6 juin 1904. — **François Lattard** : *Louis Le Cardonnel*, illustr. de trois portraits du poète. La Plume, 1-15 juin 1896. — **Adrien Mithouard** : *Propos.* L'Occident, juillet 1904. — **Pierre Quillard** : *Louis Le Cardonnel.* Mercure de France, juillet 1904. — **Octave Uzanne** : *Visions de notre heure. Choses et gens qui passent. Quelques heures à la maison de Notre-Dame à Ligugé,* Echo de Paris, 21 septembre 1900.

Iconographie :

Paul Audrat : *Portrait au crayon,* mai 1905 (appartient au poète). — **François Guiguet** : *Portrait de Louis Le Cardonnel à vingt-huit ans.* Dessin reproduit dans la Plume, 1-15 juin 1896.

Voir en outre, dans le numéro de la Plume déjà cité (1-15 juin 1896), deux reproductions photographiques : *Louis Le Cardonnel à 25 ans; Louis Le Cardonnel en 1895.*

VILLE MORTE

Lentement, sourdement, des vêpres sonnent
Dans la grand'paix de cette vague ville ;
Des arbres gris sur la place frissonnent,
Comme inquiets de ces vêpres qui sonnent.
Inquiétante est cette heure tranquille.

Un idiot qui va, revient, et glousse,
Content, car les enfants sont à l'école ;
A sa fenêtre une vieille qui tousse ;
A l'idiot qui va, revient, et glousse,
Elle fait des gestes, à moitié folle.

Murs décrépits, lumière décrépite
Que ce Novembre épand sur cette place :
Sur un balcon du linge froid palpite,
Pâle, dans la lumière décrépite.
Et puis le son des cloches qui se lasse...

Tout à coup plus de cloches, plus de vieille,
Plus de pauvre idiot, vaguement singe,
Et l'on dirait que la ville sommeille.

Plus d'idiot, de cloches ni de vieille...
Seul, maintenant, le blanc glacé du linge.

(*Poèmes.*)

1881.

EN FORÊT

Ecoute : la forêt, que nul vent ne balance,
Commence à s'assoupir dans sa grave opulence.
Regarde : l'allée est sans fin,
Où marchent avec nous Octobre et le Silence...

Entre les feuillaisons luit le couchant divin,
Et battant de son flot nos veines, comme un vin
Magicien roule le rêve :
Mais son enchantement nous le connaissons vain.

Ah ! mourante beauté des branches, gloire brève !
C'est l'effort, c'est l'essor de la suprême sève,
Puis tout rameau devenant noir
Attendra que l'Avril dans sa verdeur se lève.

Nous-mêmes, empourprés par un dernier espoir,
Nous sentirons bientôt tomber aussi le soir,
Et tomber l'hiver sur notre âme...
Mais du moins pourrons-nous, après tant d'ombre, voir

D'un Paradis la porte éternelle, que lame
Un or magique, un or mystique, un or de flamme,
S'entr'ouvrir, telle que, là-bas,
— Ah ! tandis qu'une voix de biche, écoute, brame ! —

Nous voyons, éblouis et de cheminer las,
Resplendir, comme si bientôt ne devait pas
Nous la cacher l'ombre fatale,
Resplendir, inondant d'une clarté nos pas,

La porte d'or, la porte d'or occidentale !

(*Poèmes.*)

A UN JEUNE AÈDE

Aède, aux yeux de nuance douce,
Toujours vers leur frère Azur tournés,
Avec ton front blanc qui se renverse,
Au-dessus des fronts de tes aînés,
Tu brandis ta strophe comme un thyrse.

Espoir des ardentes Muses pâles
Qui t'ont sur un mont donné le sein
Dans leur Bois antique aux rameaux nobles,
N'abandonne pas ton haut dessein,
Et qu'à tes pieds vienne un fleuve d'âmes.

Oui, charmant meneur d'odes divines,
Ainsi que des chèvres bondissant,
Sois meneur encor d'âmes humaines,
Et que ton chant clair comme ton sang
Enivre d'amour les foules fauves.

Moi, moi qui sais l'orphique Mystère,
Le premier j'ai lu ton âme en toi :
J'aimai l'enfant déjà rêvant d'œuvre,
Et grave aîné t'ai juré ma foi,
En un chant qui, grave, se module.

Je t'aimerai dans ton été riche
Comme je t'aime dans ton printemps :
Je t'aimerai claironneur farouche
Autant que chanteur de dix-huit ans:
Pourtant, que ton mai longtemps fleurisse !

Puis avant qu'un fier laurier aux tempes,
Tu domptes les haines et la mort,
Reçois, doux aède épris des pompes
Antiques, jeune homme aux lèvres d'or,
Ces rythmes tordus comme des pampres.

(*Poèmes.*)

LA LOUANGE D'ALFRED TENNYSON

Notre mélancolie et notre piété
Pour celui qui partit, riche encore de flamme,
Ne veulent pas de fleurs de printemps ni d'été :
O vous qui fleurissez à la chaleur de l'âme,
Fleurs de mélancolie et fleurs de piété,

Tombez sur Tennyson qui nous charma les heures,
Sur Tennyson, aux chants si limpidement beaux,
Qu'à jamais leur cadence enchante nos demeures
Et que nos cœurs lui soient palais plus que tombeaux :
Tombez sur Tennyson, le délivré des heures !

Qu'importe le pays de nos mortelles chairs,
Si nous la connaissons, cette haute Patrie
Où l'Inspiration plane dans les éclairs,
Où s'avance, le front voilé, la Rêverie !
L'âme est de tous les cieux, qui survit à nos chairs.

Tennyson, c'est pourquoi ce poète de France
Ici te rythme un los qu'il faudrait plus divin.
Mélancolie, et vous, Extase, transparence
Du chant des bons harpeurs d'outre-mer, est-ce en vain
Que nous voulons vous joindre à ces clartés de France ? —

Le don mystérieux d'éveiller l'Infini,
Nous l'avons, comme toi, de par nos aïeux celtes,
Et le songe n'est pas de nos fronts si banni
Que sur ton vaisseau blanc, peuplé de vierges sveltes,
Nous ne puissions te suivre au pays d'infini...

Tennyson, quelle fée à la robe d'opale
S'en vint sur ton berceau poser sa douce main ?
Quelle Muse élancée et suavement pâle
Eblouit devant toi le nocturne chemin ?
Quelle Ondine, apparue en un minuit d'opale ?...

Et quand pour toi vint l'âge où le cœur est chantant,

Oh ! qui dira, parmi le matinal sourire,
Ces élans radieux de l'aède, écoutant
A ses tempes en feu tout le printemps bruire,
Et ses espoirs vibrer dans le matin chantant ?

Qui dira tes étés mêlant leurs songeries
Au calme écroulement des nuages épars,
Le souple écheveau d'or des longues causeries,
Les belles amitiés lisant dans tes regards ?
Qui dira, jusqu'au soir, tes jeunes songeries ?

Et les riches pensers dans le tomber du jour,
Où l'oblique soleil fait les bois plus magiques,
L'ambition d'avoir une tranquille tour,
D'où le monde entendra lui venir tes musiques,
L'orgueil d'être lauré pour tes rimes, un jour...

Tu nous rendis Spenser aux splendides images,
Wordsworth, penché le soir sur de pensives eaux,
Shelley, presque perdu dans les ardents nuages,
Keats, retrouvant les sons des antiques roseaux :
Car ton âme volait d'images en images.

Un jour, quand s'en alla vers la paix ton ami,
Tu fis sous les cyprès s'agenouiller la Stance ;
Puis, enrichi d'un feu légué par l'endormi,
Ton génie, en des cris de fidèle espérance,
Surgit resplendissant des cendres de l'ami.

Oh ! musique de l'âme en paroles redite,
Harmonieux appel d'un cœur à d'autres cœurs,
Chant léger qui, plus doux que l'air de mai, palpite,
Sereine mélodie, en qui les grandes Sœurs
Trouvent la majesté de leur geste redite !

Bruit des pas du printemps qui vient par les vallons,
Frissons de la forêt magiquement profonde,
Où Viviane encor peigne ses cheveux blonds,
Murmure, dans le soir, des voix de l'autre monde,
Frémissements de source en de secrets vallons !

Vieilles chansons de ceux qui vivent sur les grèves,
Et dont le vent des mers trempa le cœur viril,
Vapeur des visions, suavité des rêves,
Aux légères clartés de la lune d'avril,
Voix des vagues qui vont, vivantes, vers leurs grèves!

A travers la Nature, épanouie en toi,
Tu recueillais la grâce et la splendeur des choses,
Et tu les soumettais à ta rythmique loi,
Et tu souriais, tel qu'un jardin plein de roses,
Ayant comme un essaim d'abeilles d'or en toi.

Heureux qui, fier ainsi, n'a connu que des fêtes,
Qui s'enivre du son de sa pensée, et, loin
Dans l'âge, peut planer au-dessus des poètes:
Heureux qui, dans sa tour, n'eut jamais d'autre soin
Que d'accorder sa harpe à ses intimes fêtes!

Tu devinas les jours glorieux qui viendront,
Tu vis monter les jours des pacifiques Eres:
Le poète est encor prophète et, sous son front,
Avant l'heure il entend ce que, devenus frères,
Se diront au soleil les hommes qui viendront!

Gloire à qui fait vibrer de sublimes paroles,
Pour exalter les cœurs d'un magnifique espoir!
Comme un vent du matin parmi des banderoles,
Il réveille la joie, et notre âme croit voir
Surgir une Atlantide à travers ses paroles.

Tu fus celui qui marche au rythme de la mer,
Le chantre des amours profondes et loyales,
Le songeur que les ans ne rendent pas amer,
Et qui se plaît encore aux fêtes nuptiales,
Grand vieillard ingénu, que saluait la mer.

Avec l'âge, ta voix ne devint pas confuse:
De tes lèvres, jamais défaillantes, le chant
Coulait intarissable, et la main de la Muse
Fut encore plus belle en tes cheveux d'argent,

Et la mort vint pour toi sans angoisse confuse.

Ah ! demeure au milieu des noms ineffacés !
Dans les cités, parmi les blés, et sur la côte,
Tes vers vivront toujours au cœur des fiancés ;
A jamais tu seras une lumière haute,
Au plus haut firmament des noms ineffacés.

Et nous qui souhaitons que, divinement claire,
La poésie enfin retrouve son azur,
Nous adorons surtout ta grâce légendaire,
O Tennyson, cor d'ivoire dans le soir pur,
O Tennyson, cloche d'argent dans l'aube claire.

(Poèmes.)

INVOCATIONS D'AUTOMNE

I

Automne merveilleux, Automne qui me dores
L'horizon de la vie encore cette fois,
Toi qui, si doux, épands les feux de tes aurores
Et ceux de tes couchants aux limites des bois,

Mélancolique Automne, avec qui l'on voyage
En des mondes de songe et de sérénité,
Bel Automne pour qui, sous le dernier feuillage,
Un oiseau, mais tout bas, poursuit son chant d'été,

Toujours tu m'exaltas, saison harmonieuse ;
Ta flamme brûle encore en mes hymnes anciens :
Tu m'as tout pénétré d'une ardeur sérieuse...
Dis que tu le savais et que tu t'en souviens !

Pourtant, si je t'invoque aujourd'hui, cher Automne,
Ce n'est pas pour revivre aux luttes du passé,
Pour remettre à mon front une vaine couronne,
Et rendre un peu de lustre à mon nom effacé.

Que, dans l'apaisement de cet octobre, meure

Ce qui n'est pas en moi le vierge attrait du Beau ;
Que, la Gloire ayant fui, le seuil de ma demeure
Semble à jamais le seuil délaissé d'un tombeau,

Loin l'orgueil, espérant des revanches tardives !
Uniquement épris d'un rêve aérien,
Je ne regarde plus vers les ingrates rives
Du monde aveugle et sourd, dont je n'attends plus rien.

Je ne veux contempler que de pures images :
Mon calme enivrement, c'est l'ampleur de tes cieux,
C'est ton azur à peine offensé de nuages,
Saison noble au divin rire silencieux.

Ta tendresse me parle et ma ferveur t'écoute :
Automne inspirateur, fais encor sous tes lois
Tomber, comme un cristal, mes heures, goutte à goutte ;
Mets invisiblement des cordes sous mes doigts ;

Et que, la mélodie affluant dans mes veines,
Ardente comme aux jours de ma jeune vigueur,
Sans désir de frapper les oreilles humaines,
Je chante seulement pour enchanter mon cœur.

(*Poèmes.*)

L'AVERTISSEUSE

Minuit, et je n'ai pas encor fermé les yeux !
Un grand rêve en moi veille, et s'inquiète et pleure,
Tandis que, lourdement, dans le vide des cieux,
Tombe le dernier coup de l'heure.

Minuit sur la cité, minuit sur le jardin
Où le vent, par instant, se soulève et sanglote :
Mais qui donc avec lui s'est lamenté soudain?
La mélancolique hulotte.

Cependant qu'à travers la fenêtre je vois
Flotter sur le bassin sans lune le long saule,
C'est la hulotte, avec sa désolante voix,
Qui, tour à tour, pleure et miaule,

La hulotte, l'effroi des chevets désertés
Par le sommeil, la peur des âmes orphelines,
La hulotte, sans fin, dans la nuit sans clartés,
La prophétesse de ruines !...

O fatidique oiseau des précoces trépas,
Que dis-tu, dans l'horreur de sa mauvaise veille,
À ce pauvre songeur fatigué d'ici-bas,
Qui s'accoude et qui tend l'oreille ?

Tu lui dis, ou plutôt c'est là ce que j'entends :
L'espoir est bien menteur parfois, la vie est brève,
L'homme, sans y songer, s'écoule avec le temps
Comme un fantôme dans un rêve.

Ah ! pâles affolés, sur vous la Mort a mis
Son ongle ! Respirez une dernière touffe :
Dans vos fleurs, comme moi les oiseaux endormis,
La Mort vous prend et vous étouffe.

Les vrais, les seuls vivants, les bons, les saints, les forts
N'ont qu'un jour pour semer l'immortelle semence,
Un jour... Puis ils s'en vont, tous ces bienheureux morts,
Conquérants de la Paix immense.

Mais que d'autres, là-bas, oubliés sous les croix,
Hurlent, tournant contre eux leur rage inassouvie :
C'en est fini de nous ; nous sommes morts deux fois,
Nous avons gaspillé la vie !

Tu dis qu'il faut mener son sillon jusqu'au soir,
Remplir l'heure, le jour, la saison et l'année,
Marcher, et ne goûter la douceur de s'asseoir
Qu'après la tâche terminée,

Et qu'il faut triompher dans les combats chrétiens
Pour que, coupable encore après l'heure dernière,
La pauvre âme n'ait pas des yeux comme les tiens
Au lever de l'autre lumière.

Ainsi, plein de regrets pour tant de jours perdus,
Tant de saisons au gouffre éternel en allées,
Rappelant de mes bras obstinément tendus,
Mes espérances désolées,

Tandis que le vent noir pleurait au firmament,
Et que tu miaulais dans la nuit monotone,
J'ai compris ton sanglot et ton miaulement,
O sombre hulotte d'automne !

(*Poèmes*.)

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

1865

M. Sébastien Charles Leconte est né à Arras (Pas-de-Calais), d'une vieille famille du pays, le 21 octobre 1865 Après avoir fait ses études de droit, il entra dans la magistrature et fut, pendant plusieurs années, Président de la Cour d'appel à Nouméa. Il profita des congés qui lui étaient accordés pour visiter l'Inde, la Polynésie, et étudier sur place les religions et l'histoire des peuples disparus. C'est en 1897, pendant un de ses rares séjours à Paris, qu'il publia ses deux premiers recueils : *L'Esprit qui passe* et *Le Bouclier d'Arès*. La même année, l'Académie française le couronna au concours pour son poème *Salamine*. Après un court passage dans les milieux littéraires, M. Sébastien Charles Leconte regagna son poste, qu'il quitta définitivement en 1901, nommé à la Cour de Dôle, où il est, depuis 1902, Président du Tribunal civil.

La poésie de M. Sébastien Charles Leconte, comme celle de M. le Vicomte de Guerne, s'apparente de très près à celle de Leconte de Lisle, au moins par l'aspect. Comme l'auteur des *Poèmes barbares,* M. Sébastien Charles Leconte trouve beau de donner une orthographe singulière à certains mots. Il n'écrit pas comme nous Empereur, Chaldée, Trésor, Moloch, Autocrate, Cithéron, Taurus, Acropole, mais Impérator, Kaldée, Thrésor, Molock, Autokrator, Kithéron, Tauros, Akropolis, etc. Il aime également à mettre des majuscules à certains autres : Homme, Beauté, Femme, Monde, Mal, Force, Esprit, Amour, etc... Il ne faudrait pas croire, cependant, que, sous ces grands mots, M. Sébastien Charles Leconte se désintéresse de son époque. Au contraire, il la regarde, et s'y mêle, au moins par l'esprit, très ardemment, et l'on voit passer dans son œuvre, enveloppées de l'éloquence du poète, les idées de justice et de bonté qui l'animent. S'il apporte dans ses fonctions ces nobles préoccupations, nul doute que M. Sébastien Charles Leconte ne soit le modèle du magistrat. Au milieu du mouvement et des nouveau-

ves symbolistes, M. Sébastien Charles Leconte est resté fidèle à la poétique parnassienne dans toute son expression, et il n'est pas moins éloigné de l'école poétique actuelle, faite toute de sensibilité, de clarté et de modernité. M. Sébastien Charles Leconte ne tient d'ailleurs nullement à être classé dans tel ou tel groupe. Un solitaire, dans sa vie comme dans son œuvre, il ne demanda qu'à être considéré comme tel, et les théories poétiques ne lui sont pas moins indifférentes que les groupes. « Il importe peu que l'on fasse des vers libres ou que l'on n'en fasse pas, dit-il. L'essentiel est de faire de beaux poèmes. Toute théorie est inutile. »

M. Sébastien Charles Leconte, que l'Académie française a distingué à deux autres reprises, en 1902 en lui décernant une part du Prix Archon-Despérouses, et en 1905 en couronnant une seconde fois un de ses poèmes : *L'Absolution*, a collaboré à de nombreuses revues : *Mercure de France*, *Renaissance latine*, *Nouvelle Revue*, *Les Lettres*, *Le Beffroi*, *Revue socialiste*, *Annales de la jeunesse laïque*, *Vers et Prose*, *Les Poèmes*, *Revue Franco-Allemande*, *Humanité nouvelle*, *Le Feu*, *Durendal*, *Grande Revue*, *Le Censeur*, etc.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **L'Esprit qui passe**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-4. — **Le Bouclier d'Arès**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-4. — **Salamine**, poème couronné par l'Académie française. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-4. — **Les bijoux de Marguerite**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, [illegible], in-4. — **La Tentation de l'Homme**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **L'Absolution**, poème couronné par l'Académie française, [illegible] (non publié). — **Le Sang de Méduse**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, [illegible], in-18. — **La Gloire de Corneille**, scène lyrique représentée pour la première fois sur la scène de l'Académie nationale de musique, le [illegible] juin [illegible] (Centenaire de Corneille), musique de Camille Saint-Saëns (non publié).

A CONSULTER. — **A.-M. Gossez** : *Poètes du Nord*, [illegible]. *Morceaux choisis*. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine*, [illegible]. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, [illegible], in-18.

Henri Chantavoine : *Un Poète*. Journal des Débats, 12 juillet 1897. — **Gaston Deschamps** : *Le Poète S. Ch. Leconte*. Le Temps, [illegible] novembre 1899 ; *Le Culte d'André Chénier*. Le Temps, [illegible] février [illegible] ; *[illegible] et aujourd'hui*. Le Temps, 20 mai [illegible] ; *La [illegible]*. Le Temps, 18 juillet 1903 ; *L'Avenir de la Poésie [illegible] Sébastien Charles Leconte*. Le Temps, 3 juillet 1904 ; *Le Sang de Méduse*. Le Temps, 29 janvier [illegible]. — **Emile Faguet** : *Quelques poètes*. Revue Bleue, 11 et 18 mai [illegible]. — **Gustave Kahn** : *La Littérature des jeunes et ses [illegible]*. Revue des Revues, mai 1901 ; *Le Parnasse et l'Esthétique Parnassienne*. Revue Blanche, 1er septembre [illegible]. — **Marius Ary Leblond** : *La Poésie scientifique contemporaine*. Revue des Revues, 15 décembre. — **Claude**

Le Bressan : *Le Poète Sébastien Charles Leconte*. Besançon, imprimerie, Cariage, 1904, in-18. — **E. Ledrain** : *Critique littéraire*. Nouvelle Revue, 1er décembre 1897. — **Gaston Stiégler** : *Un Poète*. Echo de Paris, 6 juin 1897.

Voir en outre le numéro du *Beffroi* d'août 1901, consacré spécialement à Sébastien Charles Leconte. (Articles de M. Thérèse Cussac, A.-M. Gossez, Léon Bocquet, Floris Delattre. Illustr.).

SAPPHO

O toi vers qui mes sens allaient sans te connaître,
Tyran tant désiré qu'appelait tout mon être,
Par mon sang lourd d'amour si longtemps attendu,
Quand j'ai crié, vers toi qu'adorait mon génie,
Ma divine agonie,
O Phaon, c'est ta chair qui seule a répondu,

Pour dompter de ton front la beauté despotique,
J'ai jeté mon angoisse à la strophe impudique
Et tendu vainement, et jusqu'à les briser,
Les cordes de mon cœur et celles de ma lyre,
Sans voir en ton sourire
Une autre âme fleurir que l'âme du baiser.

Pour chanter ta puissance et pleurer ta caresse,
J'ai, du verbe des Dieux sacrilège prêtresse,
Dans la coupe du rythme où buvait mon orgueil
Versé tous les poisons merveilleux de ma fièvre,
Et l'autel de ma lèvre,
Profané par ta gloire, en gardera le deuil.

L'insomnie a brûlé mes douloureuses veines,
Et, dans la cruauté des étreintes vaines,
Tu ne devines pas, doux maître de mes sens,
Que vers toi, dans ce corps que l'amante te livre,
Quand ma forme t'enivre,
Mon immortalité fume comme comme un encens.

Et dans l'impérieux désir de tes prunelles,
Quand j'épiais le jour des clartés éternelles,
Tu crus que je cherchais, entre tes bras sauveurs,

Les fiers enlacements où les muscles s'embrasent,
Quand les bouches s'écrasent
Comme une grappe mûre aux charnelles saveurs.

Eros t'avait armé de sa force suprême,
Et de ce charme obscur, ignoré de toi-même,
Qui courba sous tes yeux, candide ravisseur,
Dans la magnificence horrible des crinières,
Les genoux des guerrières,
Devant ta volupté promise, et ta douceur.

Mais tu ne savais pas, puisque en toi rien ne souffre,
Que pour combler mon âme innombrable, ce gouffre
Noir de sanglots auxquels nulle voix ne répond,
Les plus belles amours et les plus insensées
Dont nous soyons blessées,
Etaient moins qu'une fleur jetée à l'Hellespont.

Et c'est pourquoi je vais mourir, ô mer profonde !
Entre les immortels qui désertent ce monde,
Ombre d'un culte éteint, l'Amour était resté :
Mais le cœur de Sapphô, rassasié de songe,
Renonce à ton mensonge,
Sanctuaire trahi que ses dieux ont quitté !

(*L'Esprit qui passe.*)

LE TOMBEAU

Quand je m'endormirai sous la splendeur des astres,
Mes strophes flamboieront auprès de mon cercueil ;
Les torchères de fer de mon farouche orgueil
Jetteront dans le vent la pourpre des désastres ;

Et les ailes du Verbe, apaisant leur essor,
Grouperont leurs faisceaux en un vol de victoire,
Pendant que se tairont, autour de ma mémoire,
Les trompettes de bronze et les cymbales d'or.

Aux quatre angles du lit funéraire dressées,
Témoins en qui revit mon rêve surhumain,

Surgiront, de leur glaive éclairant le chemin,
Des figures de Dieux créés de mes pensées.

Et, brasier colossal où s'accumuleront
Les dépouilles du Temple et les thrésors des Tentes,
Mes rythmes, ouvrant leurs envergures battantes,
Voileront de leurs feux la terreur de mon front.

Solitude de pierre aux formidables arches,
Mon œuvre étagera ses rampes et ses tours
Énormes, et, jonchant le pavement des cours,
Les siècles enchaînés en garderont les marches.

Et quand j'aurai quitté le sol du Monde, en vain
La foule impie, avec des bras tremblants de haine,
Insultera la paix sainte et la tombe vaine
Où ma chair de douleur rentre au néant divin.

Car la horde, acculée à son forfait célèbre,
Croira voir, dans la cendre ardente du bûcher,
La main de l'Inconnu s'animer, et chercher
La hâche de l'éclair sous mon chevet funèbre.

(*Le Bouclier d'Arès.*)

L'ORPHELIN

Dans le verger rempli d'abeilles
L'enfant Amour s'est endormi ;
Belles, qui tressez des corbeilles,
Venez admirer l'ennemi.

La rose, au souffle de sa bouche,
Refleurit dans l'air enivré :
Contemplez le chasseur farouche ;
Entre vos mains il s'est livré.

Accourez, à dépouiller promptes
Le Tyran justement haï,
Le fauteur des maux et des hontes,
Que sa force enfin a trahi.

Brisez le doux carquois d'albâtre,
Ainsi qu'un jouet clandestin :
Sur son genou, la plus folâtre
Rompra l'arc qui fut son butin.

Que chacune, aux plis de sa robe,
Ramassant les traits empennés,
Furtive et joyeuse, dérobe
Quelques carreaux empoisonnés.

Et que la source aux ondes fraîches,
Dans le creux moussu du rocher,
Garde l'affreux trésor des flèches
Que les nymphes sauront cacher.

Et maintenant que, de la plaine,
Monte un crépuscule odorant,
O Filles, qui tissez la laine
Teinte de pourpre et de safran,

Sous les ramures des yeuses
Frissonnant dans le vent charmé,
Cernez, sacrilèges rieuses,
Le Dieu par vos doigts désarmé,

Et, pour célébrer sa défaite,
Que la cadence de vos pas
Alterne ses rondes de fête...
Mais pourtant ne l'éveillez pas !

Enfant dieu de la Beauté sainte,
A sa Mère il a survécu,
Et la jeune aurore est éteinte
Qui dora le front du vaincu.

Il dort, dérisoire adversaire
O Vierges qui filez le lin,
Ayez pitié de sa misère,
Et n'éveillez pas l'orphelin.

(*Les Bijoux de Marguerite.*)

AU DIEU QUI S'ÉLOIGNE

Toi dont nous poursuivons, au profond de toi-même,
L'inconnaissable essence et la pure entité,
Que la crainte, la foi, l'amour et le blasphème
Nomment du même nom auguste et redouté,
O Dieu, dont la présence autour de nous recule,
Dans l'orbe incessamment élargi de nos cieux,
Chaque fois que, pour nous, s'allume, au crépuscule,
Un astre nouveau pour nos yeux ;

Devrons-nous donc, de ton image qu'on mutile,
Voiler, en fils pieux, le simulacre vain,
Et te rayer d'un mot, comme un terme inutile,
Du problème éternel dont nous voulons la fin ?
Devrons-nous, parvenus aux confins du possible,
Comprendre que notre âme est ton dernier linceul,
Et qu'au jour où ses sens auront vu l'invisible,
L'homme en lui-même sera seul ?

Seul devant la nature et devant sa pensée,
Devant les mondes morts et les cieux à venir,
Et, dans la grande nuit d'astres ensemencée,
Prisonnier de ce tout qui ne peut pas finir ?
Seul dans l'immensité qui toujours renouvelle
Son effort sans limite et sans commencement,
Inconscient désert où rien ne se révèle
Que les formes du mouvement ?

Certe, il regrettera ta sublime chimère,
La sainte volonté dont il cherchait les lois,
L'éternité promise à son être éphémère
Et le songe infini des voyants d'autrefois,
L'intelligence unique où son intelligence,
Comme au foyer divin, rêvait de s'abîmer,
L'espoir de ta justice, et jusqu'à ton silence
Qui permettait de blasphémer.

Peut-être, maudissant l'œuvre de son étude,

Sentira-t-il sur lui descendre, comme un deuil,
Voûte aux arches de glace et d'or, la solitude
Terrible de sa gloire et de son libre orgueil,
Et s'attristera-t-il, lorsque sages et prêtres
Auront courbé le front devant la vérité,
De ne pouvoir du moins, comme nous, ses ancêtres,
Douter de ta réalité.

Qu'importe ! nous marchons, souffle, esprit ou matière,
Vers les monts de l'ultime et suprême douleur,
Où croît sur le roc nu la certitude entière
De l'arbre de science altière et chaste fleur ;
La voie inéluctable est devant nous ouverte,
Notre devoir grandit, avec la vision
Où frissonne, victime au sacrifice offerte,
Notre chétive illusion.

Qu'importe ! précurseurs que l'avenir écoute,
Nous irons, jalonnant de nos corps les sillons,
Et dût le désespoir, au terme de la route,
Nous accueillir du grondement de ses lions,
Dussiez-vous, conquérants de la future histoire,
Triomphateurs laurés d'un jour sans lendemain,
Mourir, du battement d'ailes de la victoire,
Nous vous montrerons le chemin !...

(*La Tentation de l'Homme.*)

LE DERNIER CHANT D'ORPHÉE

O Vierges ! n'est-ce pas qu'autour de mon supplice,
Vos danses mèneront, sous la lune complice,
Une orgie en démence au rythme bondissant,
Et, de l'antique Olympe ébranlant les murailles,
Feront mes funérailles
Ruisselantes de sang ?

N'est-ce pas que, ce soir, dans les forêts grondantes,
Pleines de souffles courts et d'haleines stridentes,
Et chaudes de sueurs et rouges de flambeaux,

N'est-ce pas que la nuit dionysiaque épie
Le trépas de l'impie,
Dont la chair dispersée est promise aux corbeaux ?

O Femmes ! n'est-ce pas que ma pompe dernière,
Quand vos torches, au vent dénouant leur crinière,
Sur les tigres vaincus et les lions couchants,
Draperont de leurs feux votre pourpre trophée,
Sera digne d'Orphée
Et digne de ses chants !

Pour crier ma défaite aux sommets solitaires,
Vous ceindrez la dépouille horrible des panthères,
Le pelage ocellé des lynx, et la toison
Des monstres de l'Indos et les bêtes du Gange,
Et la fauve vendange
Emplira de fureurs le quadruple horizon.

Car vos haines sans fin le suivent, ô Prêtresses
Le poète qui va, dédaignant vos ivresses,
Attentif seulement, sous l'éther radieux,
A l'immortelle voix qui lui parle et l'enseigne,
Qui passe et qui dédaigne
Votre culte et vos dieux.

Iacchos, fils du Maître inévitable, presse
Sur les pentes du mont la harde vengeresse,
A travers le fourré des halliers chevelus...
Le sacrilège est là, dont le verbe vous brave,
Et sa lyre, plus grave,
Prolonge l'hymne pur qu'elle ne dira plus.

Vos colères ce soir halètent sur sa trace !...
Accourez ! la vipère étincelante enlace
Vos cheveux, la couleuvre ondule sous vos pas ;
Et votre foi s'offense à le voir qui regarde
Votre foule hagarde,
Et qui ne l'entend pas.

Et toutes, sous les pins aux sombres colonnades,

Vous viendrez, du Mimas et de l'Edon, Ménades,
Bacchantes dont le lierre emprisonne le front,
Hurlantes, déchaînant la frénétique extase
De l'ardente thyase...
Et vos thyrses feuillus dans mon sang fleuriront.

Mais quand mon dernier cri, passant dans leur haleine,
Soulèvera d'horreur leur aile surhumaine,
Mes strophes porteront, palpitantes encor,
Des Montagnes de Thrace aux plages d'Ionie,
Ma clameur d'agonie,
Dans leur suprême accord.

Mais la Mort ne fait pas, en touchant le Poète,
Le ciel silencieux et la Terre muette,
Puisque plus fatidique est le chêne abattu,
Et voici que la plainte immortelle du Monde
S'éveille plus profonde,
A l'heure où le Chanteur, qui la disait, s'est tu.

Sur la glèbe fertile et la lande sauvage,
Voici que naît et sourd et s'enfle et se propage,
Comme la vie obscure au fond de l'élément,
Des ramures des pins aux cheveux de l'yeuse,
Une onde harmonieuse
Irrésistiblement.

Elle court et grandit, se déroule, enveloppe
Et l'Hémos sourcilleux et le morne Rhodope,
La terre pélasgique et les neiges d'Œta...
Et vous écouterez, dans les nombres du thrène,
Cette ode souveraine,
Telle que nulle oreille encore n'écouta,

Des cimes aux vallons, les accents se répondre
De l'hymne universel où tout va se confondre,
Au souffle tout puissant des rythmes inspirés,
Et la sagesse sainte et le sacré délire,
Et les voix de la Lyre
Où vous vous unirez,

Voix de tout ce qui vit, voix de tout ce qui chante !
La mer céruléenne et la fauve bacchante,
Le flot inaltérable et l'impure beauté,
Afin que tout anime, afin que tout célèbre
La victoire funèbre
De celui qui mourut après avoir chanté.

(*Le Sang de Méduse.*)

GRÉGOIRE LE ROY

1862

M. Grégoire Le Roy est né le 7 novembre 1862, à Gand (Belgique), où il passa toute son enfance et une partie de sa jeunesse. Son père était brodeur, et il a gardé une profonde impression de l'atelier paternel, où des ouvrières très dévotes « alanguissaient les après-midi par des cantiques chantés en chœur, et attristaient les soirs par le bourdonnement des prières récitées à haute voix ». M. Grégoire Le Roy fit ses études au Collège Saint-Barbe de Gand, dirigé par les Jésuites, et où il avait pour condisciples Charles Van Lerberghe et M. Maurice Maeterlinck, dont il devint bientôt l'ami, surtout pour le premier, avec lequel le lia tout de suite une très grande amitié. Comme eux, il fit ensuite son droit, et après avoir passé les épreuves de philosophie et de lettres, quitta l'Université pour s'adonner à la peinture. Il alla alors vivre pendant une année environ aux bords de l'Escaut, à Castel, un hameau perdu au cœur de la Flandre. La vocation littéraire s'éveillait en même temps en lui, car c'est pendant ce séjour à Castel qu'il écrivit ses premiers vers, qui ne devaient être publiés que plus tard. Cela se passait en 1885. L'année suivante, M. Grégoire Le Roy vint passer quelque temps à Paris, en compagnie de M. Maurice Maeterlinck. Installés tous les deux, 22, rue de Seine, ils passèrent leur temps, pendant ce séjour de quelques mois, à visiter ensemble la capitale et ses musées. M. Grégoire Le Roy fut même à cette époque élève des ateliers Gervex et Humbert, et des cours d'anatomie de l'École des Beaux-Arts, études qu'il abandonna bientôt, lassé d'un enseignement qui ne différait guère de celui des Académies belges. Il se sentait d'ailleurs attiré de plus en plus vers la littérature, par la fréquentation de nouveaux amis, tels que Villiers de l'Isle-Adam, Ephraïm Mikhaël et MM. Pierre Quillard et Rodolphe Darzens. Ce fut même lui qui leur révéla à tous M. Maurice Maeterlinck, en leur lisant un soir, chez M. Pierre Quillard, un de ses contes : *Le Massacre des Innocents*. Le lendemain, il leur présentait l'auteur, et ce fut de leurs entretiens à tous que naquit bien-

tôt *La Pléïade*, petite revue qui n'eut que sept numéros, mais qui n'en a pas moins sa place marquée dans l'histoire symboliste. Rentré en Belgique dans l'hiver de 1886, pour reprendre avec son fidèle compagnon Charles Van Lerberghe leur existence provinciale, M. Grégoire Le Roy réunit l'année suivante, en 1887, ses premiers poèmes en un recueil : *La Chanson du Soir*, tiré seulement à vingt exemplaires. En 1889, un second recueil parut, *Mon Cœur pleure d'autrefois*, publié dans une édition de luxe rapidement épuisée. Fatigué un moment de sa vie de rêve, de son existence toujours égale de peintre et de poète, M. Grégoire Le Roy, à cette époque, quittant son isolement, partit pour Bruxelles, dans un grand désir de voir de près la vie active : industrie, commerce, finance, et d'y prendre part lui-même. Contraste saisissant, qui ne devait avoir d'autre résultat que de lui rendre bientôt le goût plus profond de son ancienne existence, à laquelle il s'empressa de retourner. Depuis, M. Grégoire Le Roy vit dans la banlieue de Bruxelles, avec sa femme et ses trois filles, dans une maison qu'il a baptisée *Laethem-Rust*, ce qui signifie, — librement, — « qu'on me laisse le repos ». Existence d'un sage, existence d'un vrai poète que le désir de la notoriété n'a jamais préoccupé, qui vit dans la compagnie de ses rêves et n'écrit qu'à sa fantaisie, pour son plaisir et pour charmer son isolement. Tous les poèmes de M. Grégoire Le Roy sont aujourd'hui réunis en un seul volume : *La Chanson du Pauvre*, publié en 1907. A propos de ce livre, dans lequel l'auteur a réuni, à vingt ans et plus de distance, deux séries de poèmes : *La Chanson du Pauvre* et *Mon Cœur pleure d'autrefois*, « qui diffèrent de ton et de manière autant que le rêve d'un jeune homme qui n'a vécu que dans le passé et dans le futur est dissemblable de l'expérience cruelle de celui qui est arrivé à mi-chemin des jours », M. Pierre Quillard a ingénieusement commenté l'œuvre du poète en ces termes :

« Une autre parabole de l'Enfant Prodigue m'a été contée, qui « convient mieux aux âmes dolentes et chagrines. Jamais l'Enfant « Prodigue ne quitta la maison de son père ; mais lors des aventures « de sa jeunesse, il y vécut comme un étranger ; sa pensée habitait « ailleurs ; elle errait dans des pays merveilleux et funèbres, hors « des heures présentes qu'elle ignorait, ne connaissant que l'espé- « rance et le souvenir ; cependant les jours s'écoulaient ; sans qu'il « en eût conscience, autour de lui les uns vieillissaient et les autres « mouraient, et lorsqu'il s'éveilla de son rêve et de son voyage ima- « ginaire, tous les siens avaient disparu et dans la maison vide qui « avait été pleine de bruits de fêtes et de foule joyeuse, il demeura « seul désormais, en lutte non plus avec les formes irréelles de la « douleur, mais avec les vraies souffrances des hommes, livrés sur « la terre hostile à tous les assauts de la faim et à toutes les

« angoisses de la détresse. Il sut alors ce qu'était la vie des malheu-
« reux ; et bien qu'il eût suspendu dans la cheminée son violon où
« dormaient les chansons d'autrefois, il chanta encore dans les
« soirs tristes la misère éparse autour de lui dans les maisons bas-
« ses et renfermées et le souvenir plus amer de ses vains souve-
« nirs et de ses vaines espérances.

« Si cette parabole n'avait pas été contée, en effet, il eût fallu
« l'inventer pour mieux faire comprendre par images et figures la
« vie poétique de M. Grégoire Le Roy. » (*Mercure de France*, 16 juillet 1907.)

M. Grégoire Le Roy a collaboré à *La Pléiade*, déjà indiquée, à *La Basoche*, à *La Jeune Belgique* (études sur M. Maurice Maeterlinck et le peintre Théo Van Rysselberghe), à *L'Art Moderne* (études sur le sculpteur Georges Minne), à *La Wallonie*, etc.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **La Chanson d'un soir**, poèmes, Gand, imprim. L. Van Melle, 1887, in-18 (20 exemplaires). (Réimprimé en partie dans *La Chanson du Pauvre*, 1907.) — **Mon cœur pleure d'autrefois**, poèmes ornés d'un frontispice dessiné par Fernand Khnopff et de culs-de-lampe de Georges Minne. Paris, Vanier, 1889, in-4 (200 exempl.). — **La Chanson du pauvre** (*La Chanson du pauvre. Mon cœur pleure d'autrefois*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18.

On trouve, en outre, des poèmes de M. Grégoire Le Roy dans les ouvrages suivants : **Parnasse de la Jeune Belgique**. Paris, Vanier, 1887, gr. in-8, **Poètes belges d'expression française**, par Pol de Mont, Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18, etc.

A CONSULTER. — **Ad. van Bever** : *Maurice Maeterlinck*, etc. Paris, Sansot, 1904, in-18. — **Albert Mockel** : *Charles Van Lerberghe*. Paris, Soc. du Mercure de France, [illegible], in-18.

Emile Lecomte : *Un Poète [illegible]* (Portr. de l'auteur). Le Matin (Bruxelles), 23 mars 1907. — **Pierre Quillard** : *Grégoire Le Roy*. Mercure de France, 16 juillet 1907. — **V.** : *Chronique littéraire. Grégoire Le Roy*. L'Indépendance belge, 27 mai 1907. — **Charles Van Lerberghe** : *Grégoire Le Roy*. La Wallonie, 1889, t. IV.

Iconographie :

Georges Lemmen : Portrait, peinture à l'huile, reprod. dans *le Matin* de Bruxelles, 1907 (appartient à M. Grégoire Le Roy).

LA MORT

Ce soir, la gueuse fatale,
La vieille livide et brutale
Aux mains calleuses, au front bas ;
Celle qui marche au millieu des chemins,

Tantôt ici, tantôt là-bas,
Barrant la route au lendemain ;
Celle qui fait sonner les pierres
De son bâton noué de fer,
Et de ses deux sabots d'enfer ;

Ce soir, la mort a, sans raison,
Passé le seuil de ma maison.
J'étais rêveur, au coin du feu,
Lisant l'espérance et la vie
Dans les yeux bleus de mon enfant.

La vieille entra
Et vint s'assoir entre nous deux...
Et je n'avais pas vu qu'une chaise était là...

1898.

(*La Chanson du Pauvre.*)

LES AVEUGLES

Trois aveugles marchaient par la route.
Cherchant à regagner leur village perdu.
Leurs maigres mains, tâtant les airs,
Guidaient leurs pas rendus
Et leur bâton noué de fer
Piquait, au large, dans le doute.

Ils marchaient depuis bien longtemps,
Avaient passé plus d'un village,
Et c'est l'obole d'un passant
Qui mène, au loin, leurs longs voyages.

Mais cet argent, pauvres certitudes,
Qu'étreignent leurs mains mendiantes,
Le voilà maintenant qui résonne et qui chante
Comme un tocsin d'inquiétude,
Dans la besace vide de pain.
Et tout le long du long chemin,
Dans l'ombre et la paix attentive,

Ce rien d'or fait un bruit sans pareil
Pour leur âme craintive.
Et c'est peut-être le réveil
D'un plus pauvre qui dort !...

Ils ont senti passer la mort !...

(*La Chanson du Pauvre.*)

ÉCHOS DE VALSES

Valses d'antan, valses muettes !
Rythmes bercés aux jardins d'autrefois...
Cloches d'antan, minces, fluettes.
Fuite d'échos qu'en mon âme je vois...

Choses d'antan, subtilisées :
Chambre déserte où se fane un parfum...
Chose d'amour, éternisées :
Fleur de baiser qui s'effeuille en chacun.

Voix du passé, voix incertaines.
Comme un écho de refrains bien connus;
Voix qui s'en vont loin, et lointaines,

Bon souvenirs, en allés, revenus...
Rythmes en rond d'escarpolettes !
Valses d'antan... pourquoi muettes ?

1888.

(*La Chanson du Pauvre.*)

LE PASSÉ QUI FILE

La vieille file et son rouet
Parle de vieilles, vieilles choses ;
La vieille a les paupières closes
Et croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blanche;
La vieille file lentement ;

Et pour mieux l'écouter, se penche
Sur le rouet bavard qui ment.

Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond :
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue...

Le chanvre qu'elle file est blond;
Elle le voit et se voit blonde;
La vieille tourne, tourne en rond,
Et la vieille danse la ronde.

Le rouet tourne doucement
Et le chanvre file de même;
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime...

Le rouet tourne une dernier tour;
Les mains s'arrêtent désolées ;
Car les souvenances d'amour,
Avec le chanvre étaient filées...

1887.

(*La Chanson du Pauvre.*)

CELLE D'AUTREFOIS

Je suis celle qui s'est enfuie
De ton cœur, un soir d'autrefois,
Celle qui pleure et qui s'ennuie,
Qui n'a plus de corps ni de voix.

J'étais d'une chair triste et belle
Et si lointaine en sa pâleur,
Qu'à peine il te souvient d'elle
Comme d'une morte en ton cœur.

Ah ! c'est que j'étais de la terre;
Que j'aimais la ville et le jour

Et que je t'ai vu solitaire
Avec des songes pour amour !

Pourtant lorsque, parmi les hommes,
Tu ramènes tes jours brisés,
Je t'aime tant qu'à deux nous sommes
Du souvenir de nos baisers.

C'est que je suis ta prime vie ;
Je suis l'amante d'autrefois :
La chair de ta première envie ;
Celle qu'en rêve tu reçois.

1886.

(*La Chanson du Pauvre.*)

LES PORTES CLOSES

O vous, chères, que j'ai connues
Et qu'aux jours tristes je revois,
Vous voici, ce soir, revenues,
Car mon cœur pleure d'Autrefois.

Quand, me rappelant vos caresses,
Je pense à celles qui viendront,
Mes mains sont lourdes de paresses,
Je ne tends même plus mon front.

Car c'est vous seules que j'écoute,
Qui, dans le crépuscule aimé,
De vos voix où tremble le Doute,
Chantez en un palais fermé.

Moi, j'attends qu'à travers la porte,
Close par mon fol abandon,
Votre chanson de deuil m'apporte,
Un peu de rêve et de pardon...

Oui, c'est vous seules, vous lointaines,
Dont me revienne encor la voix,

O vous toutes qui fûtes miennes
Dans l'inoubliable autrefois.

Là, vous êtes dans l'ombre, seules,
Telles que vous m'apparaissez
Déjà semblables aux aïeules,
Parlant de très lointains passés,

Et j'entends vos voix paresseuses,
Si douces que j'en souffre un peu,
Comme un chœur de tristes fileuses,
Assis, un soir, autour du feu.

1888.

(*La Chanson du Pauvre.*)

LE ROUET DE VIE

Mon âme tourne sans amour,
Le rouet de l'an solitaire ;
La nuit efface chaque jour,
Sans que je regarde la terre.

Mes yeux sont à jamais posés
Sur les mensonges dont j'abreuve
Ma soif des idéals baisers,
Et de mon cœur ma vie est veuve.

Ma vie est veuve d'ici-bas ;
Elle est veuve et triste sans doute ?
Je ne sais, n'ayant même pas
Remarqué son deuil sur ma route.

Mais je la pressens sans la voir :
Ce doit être une fille sombre,
Aimant l'automne dans le soir,
N'errant qu'aux étoiles, dans l'ombre.

Car n'est-ce pas le soir douteux
Que se cueille dans les pelouses,

Le regard des mensonges bleus
Eclos au seuil des nuits jalouses ?

J'aime tout ce qui va finir,
Ce qui défaille et ce qui tombe,
Et j'entends, dans le soir, s'unir,
S'unir des ailes de colombe.

J'aime les chambres de mon cœur,
Où filèrent des mains étranges ;
Là, dans un très ancien bonheur,
J'ai vu, je crois, mourir des anges.

Mon âme tourne avec amour
Le rouet des pâles mensonges ;
La nuit s'efface dans le jour
Sans me réveiller de mes songes.

1886.

(*La Chanson du Pauvre.*)

MUSIQUE D'OMBRE

Un peu de musique incolore,
Afin d'éterniser ce soir,
Et qu'il revive et dure encore
Aux tristes nuits de nonchaloir...

Résonnance lunaire et lasse,
Eclose d'ombre dans le rêve,
Et dont la phrase ne s'achève
Pour qu'à jamais elle s'efface...

Oh ! doucement ! Loin de mes yeux !
Un peu vers le cœur, mais dans l'âme...
Près de l'amour, loin de la femme...
Que je m'en sente un peu plus vieux !

D'où vient ce baiser d'inconnue
Que ma lèvre n'a pas rendu ?

Elle s'en va, la bienvenue !
Elle s'en va ! Tout est perdu...

Tout est pourtant bien dans cette heure :
La mélodie éteinte en l'ombre,
Et plus de rythme et plus de nombre
Et qu'elle meure... et quelle meure...

1886.

(*La Chanson du Pauvre.*)

AIR DE GUITARE

Je chante un amour de ballade
Sans rancœur et sans trahison,
Un amour de vieille chanson,
Dont mon pauvre cœur est malade,
Bien malade...

Il est dans les refrains anciens,
Rempli de leurs plaintes fatales,
Dans les chansons sentimentales,
Et les vieux airs que l'on fait siens;
Je m'en souviens.

Il est dans toutes les tristesses
De viole et d'accordéons,
Et le meilleur que nous ayons,
Sont ses rêves et ses faiblesses,
Et nos faiblesses;

Amour des aimés radieux
Qui vont, les soirs de clair de lune,
Avant le temps de la rancune,
Avant l'époque des adieux,
Tristes adieux,

Amour de tous ceux de la terre,
Qui s'aimèrent aux temps passés,
Amour des pauvres trépassés,

Celui d'hier et de naguère,
Et de naguère...

Amour au fond de nos amours ;
Un peu plaintif, un peu malade,
Un peu mesquin, même un peu fade,
Qu'on a dans soi depuis toujours,
Et pour toujours...

Amour, vieil amour de ballade,
Qui n'a jamais été, jamais !
Amour de vieille chanson, mais
Dont mon pauvre cœur est malade,
Bien malade...

1887.

(*La Chanson du Pauvre.*)

PRIÈRE

A l'ombre de ma solitude
Longtemps, Seigneur, je fus assis,
Sans regrets, sans inquiétude,
Sans larmes vaines et sans cris !

Mais j'ai vu les yeux des mensonges ;
Quelqu'un m'a dit et je comprends
Que mes songes étaient des songes
Et que c'est en vain que j'attends.

Maintenant que je suis sur terre
Et dans la foule et parmi vous,
Je vois mon âme solitaire,
Je vois mes yeux hagards et fous.

Aussi, mon Dieu ! quand je désire
Vous supplier de tous mes vœux,
Je ne sais plus ce qu'il faut dire,
Je ne sais plus ce que je veux.

Oh ! rendez-moi les mains divines,
Les yeux divins de mon erreur !
Les mains d'amour, ces mains câlines
Qui ne caressent que le cœur.

Oh ! rendez-moi ma solitude,
Son mensonge et son bercement,
Puisque j'ai la douce habitude
D'écouter une voix qui ment.

1886.

(*La Chanson du Pauvre.*)

LA DERNIÈRE VISITEUSE

Elle entrera chez moi, comme ma bien-aimée,
Sans frapper à la porte et familièrement,
Ne faisant ni de bruit, ni de dérangement,
Enfin comme entrerait la femme accoutumée.

D'ailleurs, comme déjà la chère le savait,
Elle n'aura pas peur en voyant mon visage
Si pâle et si défait, et bien douce et bien sage,
S'assoiera sans parler à mon triste chevet.

Et moi, qui dès longtemps suis fait à la pensée
D'être un jour visité par elle, je serai
Sans émoi de la voir, et je la laisserai,
Sans dégoût, dans sa main prendre ma main glacée.

Lors elle parlera, doucement et très bas,
Des choses du passé, d'une province chère,
D'une maison bien close et pleine de mystère,
Et de tristes amours que je n'oublierai pas.

Et, maternellement, comme l'eût fait ma mère,
Après m'avoir parlé quelque temps du bon Dieu,
La chère me dira : « Veux-tu dormir un peu ? »
Et, content de rêver, je clorai ma paupière.

1885.

(*La Chanson du Pauvre.*)

JEAN LORRAIN

1856-1906

Jean Lorrain (de son vrai nom Paul Duval, et qui signa pendant quelque temps Jehan Lorrain) était né à Fécamp (Seine-Inférieure), le 9 août 1856, fils d'un armateur de la région. Son grand-père, capitaine au long cours, puis armateur également, était fils d'un corsaire qui, durant le blocus continental organisé par Napoléon Ier, se signala en donnant activement la chasse aux bâtiments anglais. Comme l'a noté très justement M. Ernest Gaubert dans sa biographie de l'écrivain (1), on retrouve çà et là dans l'œuvre de Jean Lorrain quelque chose de cet atavisme de marins. Jean Lorrain entra comme interne, à neuf ans, au petit lycée Louis-le-Grand, ensuite au lycée Henri IV, et termina ses études chez les Dominicains d'Arcueil. Là, une crise de mysticisme, que ses maîtres encourageaient, lui fit croire un moment qu'il avait la vocation sacerdotale. Mais cette exaltation passa vite. Sorti d'Arcueil, il s'engagea au 12e régiment de hussards, à Saint-Germain, passant bientôt, par permutation, aux spahis de Biskra. Il retourna ensuite à Fécamp, puis vint à Paris. Nous laissons la parole à M. Ernest Gaubert, qui l'a connu, et qui a montré qu'il le connaissait bien. « Comme plusieurs écrivains de sa génération, Jean Lorrain essaya d'abord de la peinture. Ce mode d'expression qui ne pouvait guère, semble-t-il, convenir à son tempérament, fut vite délaissé. Il se tourna vers la poésie et débuta, en publiant en 1881, chez l'éditeur du Parnasse, des poèmes où l'on ne sent pourtant pas le souci, alors unique, de la forme. L'auteur de *La Forêt Bleue* et du *Sang des Dieux*, en outre de Gustave Moreau et Burnes-Jones, présents dans les attitudes et les décors, se souvient de ses visions d'enfant et de ses rêveries devant la mer. Ces vers, réunis à d'autres, formeront plus tard

(1) *Les Célébrités d'aujourd'hui. Jean Lorrain*, biographie critique. Paris, Sansot, 1905.

L'Ombre Ardente. Ce sont, évoquées dans le cadre étroit du sonnet ou dans l'ampleur des stances, les princesses fabuleuses : Typhaine, Aliès, Viviane, Morgane, Hérodias, et les éphèbes Ganymède, Alies, Narcisse, etc... Mais l'éphémère muse moderniste triomphe, cependant que dans les cénacles de la rive gauche s'élabore, en réaction contre le naturalisme, le proche mouvement idéaliste. Jean Lorrain écrit *Modernités,* et joue à ses compatriotes le mauvais tour, devenu classique, de les peindre tout vifs dans *Les Lepillier*. Tout Fécamp s'indigne et le jeune romancier continue par *Très Russe,* dont l'intrigue se situe à Yport. A ce moment, *L'Evénement* était encore un grand journal (Scholl y gagnait 40.000 fr.). Jean Lorrain se trouva heureux d'y entrer ainsi qu'au *Courrier Français*. Il publie de nouveaux poèmes inspirés de Pater et Watteau : *Griseries,* et obtient avec *Dans l'Oratoire*, série de portraits de gens de lettres, son premier succès, succès de surprise scandalisée devant l'audace mordante d'un débutant « qui ne s'effrayera pas ». Il se bat en duel avec René Maizeroy, son ami depuis ce jour. Il entre à *L'Echo de Paris*, où il donne la série « *une femme par jour* » et les premiers « Pall-Mall » signés Raitif de la Bretonne... L'heure de la gloire a sonné pour lui. Il vient de dépasser la trentaine et voici que sa légende se forme. De 1886 à 1896, durant cette période cahotique de littérature maladive, où un immense effort littéraire se disperse en tous sens, Jean Lorrain témoigne d'une fiévreuse activité dans la recherche absorbante de l'étrange et de l'inédit... Familier du grenier d'Edmond de Goncourt, Jean Lorrain devait se ressentir de l'influence des maîtres des *Frères Zemganno*... Ayant souffert de troubles au cœur, il en vint, pour réveiller sa sensibilité nerveuse, à abuser de l'éther. Sept ou huit volumes devaient attester sa redoutable emprise... Edgar Poe, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Quincey et les Erckmann-Chatrian de *L'Araignée-Crabe* et de *L'Esquisse mystérieuse* sont les auteurs favoris de cette période de l'activité littéraire de Jean Lorrain. Cependant, cette activité semble suivre trois courants presque toujours différenciés et parfois confondus. Incarné dans une sorte de trinité créatrice, Jean Lorrain se manifesta comme l'observateur ironique et cruel de son temps, comme le voyageur insatiable et désolé, revenu d'une contrée de songes mauvais et d'un pays de malaria. *Sonyeuse, Buveurs d'âmes, Sensations et Souvenirs, Un Démoniaque, Histoires de Masques, Fards et Poisons*. Voici la part du rêve malsain ou de l'hallucination, qui aboutit au *Vice Errant* et à *Monsieur de Phocas*. Ce sont des contes qui affectent généralement l'allure d'une confession. Ils disent les angoisses exaspérées, les inédites criminalités, les fantaisies de *L'Amant des poitrinaires*, le suicide lent du *buveur d'éther* et les coupables joies du *buveur d'âmes*... Le fan-

tôme des nuits d'insomnie, dans ces pages, va de pair avec l'escarpe de la place Maubert et la rouleuse de la barrière d'Italie. Ames d'automne, âmes de moisissures déjà molles, âmes de proie, poignards et snobismes, vices et puérilités... Cette série de volumes aboutit au *Vice Errant* et à *Monsieur de Phocas,* deux livres où se découvre l'extrême des qualités de Jean Lorrain... Nul parmi les chroniqueurs des grands quotidiens ne fut plus accessible à la beauté. Il a loué toutes les formes, toutes les conceptions d'art... Il a défendu Maeterlinck, Louys, Henri de Régnier, Bataille, etc. Ses *Pall Mall semaine*, au *Journal* (où il les continua après son départ de *L'Echo*, de 1896 à 1900) lui ont été plus souvent l'occasion de louer que de dénigrer. Mais c'est le sort commun des violents de ne se voir compter que leurs attaques... Ses notes au jour le jour, où défile le Tout-Paris des premières,des expositions, du boulevard et des cercles et qu'il a réunies sous le titre : *Poussières de Paris,* sont peut-être une des meilleures sources de l'histoire de demain — celle qui voudra évoquer la vie et les vices et les tares, comme aussi les beautés et les forces de ce temps (*La Petite classe, Madame Baringhel,* doivent être situées dans ce courant de l'œuvre, celui qui nous vaut la peinture amère des contemporains)... Les *Pall Mall semaine* ont fait en majeure partie la réputation de Jean Lorrain... Par ces chroniques, il exerça sur Paris une sorte de royauté de la mode. Grand, grisonnant, élégant, avec des yeux étranges, un lys à la boutonnière, d'apparence dédaigneux, il appuyait sur le velours des loges, les soirs de premières, des mains lourdes de bagues. Il recevait à Auteuil le jeudi, dans un cabinet de travail luxueux et peuplé de nombreuses grenouilles de bois, de grès, de porcelaine (de toutes dimensions). Il venait là des comédiennes, de jeunes poètes, des clubmen, des artistes de toutes sortes et de tout poil. Avec une affabilité exquise, il accueillait tout ce monde et nul ne marqua jamais dans ses rapports une plus large cordialité...

« Jean Lorrain a été joué, sur bien des scènes (*Très Russe*, coll. O. Méténier, à la Bodinière), *Yanthis* à l'Odéon, *Le Conte du Bohémien*, au théâtre Minuscule, *L'Araignée d'Or*, aux Folies-Bergère, *La Princesse au Sabbat, La Belle aux cheveux d'or, Watteau*, à l'Olympia, *Prométhée*, aux Arènes de Béziers, et cinq ou six pièces (en coll. avec Gustave Coquiot) au Grand-Guignol. »

Après un séjour de quelques années à Nice, Jean Lorrain est mort à Paris, à la Maison de Santé du Docteur Prat Dumas, le samedi 30 juin 1906. On ne lira pas sans intérêt ce passage d'une lettre qu'il écrivait à l'une de ses cousines quelques mois avant sa mort.

« Nice, le 30 novembre 1905 (1).

« Ma chère Lucie,

. . . .

« On juge les gens indifférents parce qu'ils se tiennent à l'écart et vivent très loin de nous; ils ne vivent justement ainsi que parce qu'ils sont très sensibles et que tout les heurte et les froisse, la bêtise et la vanité d'autrui, la suffisance de l'un, la morgue de l'autre, la prétention de tous.

« Il ne faut pas croire qu'on s'endurcit en vieillissant; au contraire, on s'écorche à vif, et plus on avance en âge, plus on aime la solitude *et il faut bien l'aimer puisque les autres ne vous aiment plus!* Mais assez de philosophie dans le vide. Tu as demandé de mes nouvelles. Elles ne sont pas fameuses et ma santé n'est guère brillante. Les eaux de Châtel-Guyon m'ont fait le plus grand mal. J'en suis revenu congestionné, dilaté, ballonné, avec une apparence de force et de santé qui a été un désastre. Voilà deux mois que je traîne; mon retour ici, qui a eu lieu il y a un mois, ne m'a pas rétabli; le huit novembre j'ai été pris d'une crise terrible : l'estomac, les intestins, la vessie, tout a été pris. J'en sors à peine.

« Il paraît qu'on me tirera de là, mais ce sera long, très long. Comme je veux te marquer ma gratitude pour l'intérêt que tu as bien voulu me porter, je t'envoie ma dernière photographie faite en novembre dernier. J'y suis amaigri, marqué, déjà souffrant; c'est de toutes mes photographies celle que je préfère. Voilà pourquoi je te la donne. C'est l'image que je voudrais laisser de moi à ceux qui m'auront connu.

« Garde-la en souvenir de moi, et quand, plus tard, tes enfants te demanderont : « Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur-là ? » tu pourras leur répondre en leur citant ces beaux vers d'Henry Bataille qui résumeront la situation :

Une histoire, une histoire, tout finit en histoire!
On a beau crier, souffrir,
Et partir et s'en revenir :
Tout se calme par un beau soir.

Ah! toi, mon cœur, toi seul le sais,
Dis-le leur avec moi qui fus du voyage.
Voici le feu, la nappe, et les enfants sont sages...
Une histoire, une histoire, tout finit en histoire!

(1) G. Normandy : *Jean Lorrain, son enfance, sa vie, son œuvre.*

Plus tard, ainsi, je ne serai dans la famille
Que l'oncle ou le cousin qui a eu des malheurs
Et dont on parle à l'heure fade de la camomille..
Et tu finiras là, histoire de mon cœur !

« Et là-dessus je t'embrasse, toi, les tiens, et les enfants.
« Mes amitiés à ton mari.

« Ton cousin :
« JEAN LORRAIN. »

Jean Lorrain a collaboré au *Courrier français* (1885-1892), *L'Evènement* (1887-1890), articles, contes et nouvelles, pour la plupart recueillis en volumes; *Le Scapin* (1er octobre 1886), *Le Decadent* (décembre 1887 et 1er janvier 1888), poésies ; *Echo de Paris* (1891-1895), *Revue Indépendante*, *Gaulois* (1895-1900), *Revue Illustrée* (1893-1900), *Mercure de France* (1892-1895), poésies; *La Vogue* (nouvelle série, 1899) *Revue blanche*, *Revue encyclopédique*, *Supplément du Figaro*, *La Plume* (1895-1900), *Le Journal* (1895-1905), *Gil Blas* (1903-1904), *L'Auto* (1904-1905), etc., etc

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — POÉSIE, ROMAN, CONTES ET NOUVELLES : **Le Sang des Dieux**, poésies, Paris. A. Lemerre, 1882, in-18. — **La Forêt bleue**, poésies, avec un dessin d'après Sandro Botticelli. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Viviane**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1885, in-18. — **Modernités**, poésies. Paris, Savine, 1885, in-18. — **Les Lepillier**, roman (*Madame Herbaud. Un coup de fusil. Dans un boudoir. Installation*). Paris, E. Giraud, 1885, in-18. — **Très Russe**, roman. Paris, Giraud, 1886, in-18. — **Les Griseries**, poésies. Paris, Tresse et Stock, 1887, in-18. — **Dans l'Oratoire** (portraits de gens de lettres). Paris, Dalou, 1888, in-18. — **Sonyeuse ; Soirs de Province ; Soirs de Paris**. Paris, E. Fasquelle, 1891, in-18 (Réimpr. de *Sonyeuse*. Paris, Ollendorff, 1903, in-18). — **Buveurs d'âmes**, nouvelles. Paris, E. Fasquelle, 1893, in-18. — **Sensations et Souvenirs**. Paris, E. Fasquelle, 1895, in-18. — **Un Démoniaque. Espagnes. Histoires du bord de l'eau**. Paris, Dentu, 1895, in-18. — **La Petite Classe**, préface de Maurice Barrès. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. — **La Princesse sous Verre**. Paris, Tallandier, s. d. (1896), gr. in-8. — **Une Femme par jour. Femme d'été**, illustr. de Mittis. Paris, Borel, 1896, in-18. — **L'Ombre ardente**, poésies. Paris, E. Fasquelle, 1897, in-18. — **Loreley**, contes, illustr. de Calbet, Marol, et Mittis. Paris, Borel, 1897, in-32. — **Contes pour lire à la chandelle**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, petit in-18. — **M. de Bougrelon**, illustr. de Marold et Mittis. Paris, Borel, 1897, in-32 (Réimpr. : *M. de Bougrelon. La Dame turque. Sonyeuse*. Paris, Ollendorff, 1903, in-18.) — **Ames d'automne**, illustr. d'Heidbrinck. Paris, E. Fasquelle, 1897, in-16. — **Princesse d'Italie**. Paris, Borel, 1898, in-32. — **La Dame turque**, illustrations photographiques d'après nature. Paris, Per Lamm, 1898, in-16. (Réimpr. : *M. de Bougrelon. La Dame turque*, etc. Paris, Ollendorff, 1903, in-18). — **Ma Petite ville. Le Miracle de Bretagne. Un Veuvage d'amour**,

illustr. à l'aquarelle de Manuel Orazi, gravées à l'eau-forte par Frédéric Massé et imprimées en couleurs. Vignettes décoratives de Léon Ludincki. Paris, L. Henri May, 1898, in-8. — **Poussières de Paris**. Paris, Ollendorff, 1899, in-18. — **Heures d'Afrique** [notes de voyages]. Paris, E. Fasquelle, 1899, in-18. — **Madame Baringhel**. Paris, E. Fayard, 1899, in-18. — **Histoire de Masques**, préface de Gustave Coquiot, couverture illustrée d'Henry Bataille. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **Vingt femmes**, illustrations photographiques d'après nature. Paris, Per Lamm, 1900, in-16. — **M. de Phocas**, couverture de Geo Dupuis. Paris, Ollendorff, 1901, in-18. (Il a été tiré pour la Société des XX : 20 ex. de format in-8, signés par l'auteur.) — **Sensualité amoureuse**, illustrations photographiques d'après nature. Paris, Per Lamm, 1902, in-16. — **Coins de Byzance ; Le Vice Errant**, couverture illustrée de Lorent Heilbronn. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Princesses d'ivoire et d'ivresse**, couverture illustrée de Manuel Orazi. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Quelques hommes**, illustrations photographiques d'après nature. Per Lamm, 1903, in-16. — **La Mandragore**, conte, 32 illustr. de Marcel Pille, gravées par Deloche, E. Florian, les deux Froment et Julien Tinayre. Paris, E. Pelletan, 1903, in-8. — **M. de Bougrelon. La Dame turque. Sonyeuse**. Paris, Ollendorff, 1903, in-18. — **Fards et poisons**, couverture illustrée de Maignien. Paris, Ollendorff, 1903, in-18. — **La Maison Philibert**, illustr. de Bottini. Paris, Librairie universelle, 1904, in-18. — **Propos d'âmes simples**, couverture illustrée par Sem. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **Quatre femmes en pièces. Ludine. Mme Bolumet, rentière. Josiane. Mme de Larmaille, féministe**. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **L'Ecole des Vieilles Femmes**. Paris, Ollendorff, 1905, in-18. — **Heures de Corse**. Paris, E. Sansot et Cie, 1905, petit in-18. — **Le Crime des riches**, roman (*La Riviera. Par les Routes*), couverture illustrée par Albert Guillaume. Paris, Douville, 1905, in-18. — **Heures de villes d'eaux. Madame Monpalou. Quelques sources. Quelques plages. L'Eté dans les Alpes**, couverture illustrée par José Roy. Paris, Ollendorff, 1906, in-18. — **Ellen. Trains de luxe**, couverture illustrée d'Antoon Van Wélie. Paris, Douville, 1906, in-18. — **Le Tréteau**, roman de mœurs théâtrales et littéraires. Couverture de Manuel Orazi. Paris, J. Bosc, 1906, in-18. — **L'Aryenne. Gens de mer. Bords de Marne. Bords de Seine**. Paris, Ollendorff, 1907, in-18. — **Maisons pour Dames**, roman, couvert. de Gosé. Paris, Ollendorff, 1907, in-18. — **Narkiss**, couverture ill., et 14 compositions dans le texte et hors texte par O.-D. V. Guillonnet, grav. à l'eau-forte par X. Lesueur. Paris, Ferroud, 1908, in-8 (75 ex.). — **Hélie garçon d'hôtel**, roman. Paris, Ollendorff, 1908, in-18. (On trouve en outre une page de Jean Lorrain dans l'ouvrage suivant : **Les Figures de Paris**. *Ceux qu'on rencontre et celles qu'on frôle*, etc. Paris, Imprim. pour les Bibliophiles Indépendants et se trouve chez Floury, 1901, gr. in-4.)

Théâtre. — **Très Russe**, pièce en 3 actes, en collaboration avec Oscar Méténier, représentée sur la scène de la Bodinière, le 3 mai 1893. Paris, E. Fasquelle, 1893, in-18. — **Yanthis**, comédie en 4 actes, en vers, représentée sur la scène de l'Odéon, le 10 février 1894. Paris, E. Fasquelle, 1894, in-18. (Réimpression : *Théâtre*, etc. Paris, Ollendorff, 1906, in-18.)— **Le conte du Bohémien**, lumino-conte, représenté au « *Salon des Cent* » de *La Plume*, en décembre 1895 (quatorze décors d'André des Gachons ; musique de scène de Charles Silver (publié dans : *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*. Paris,

Ollendorff, 1902, in-18). — **Brocéliande**, conte en vers, musique de M. de Wailly, représentée sur la scène de l'Œuvre (salle du Nouveau Théâtre), le 7 janvier 1896. (Voy. *Théâtre*. Paris, Ollendorff, 1906, in-18.) — **L'Araignée d'or**, ballet en 1 acte, musique d'Edm. Diet, représenté sur la scène des Folies-Bergère (1894). — **Rêve de Noël**, ballet en 1 acte, musique d'Edm. Diet, représenté sur la scène de l'Olympia en septembre 1897. — **La Princesse au Sabbat**, ballet en 2 actes, musique de Louis Ganne, représenté sur la scène des Folies-Bergère, le 2[illegible] janvier 1899. — **La Belle aux cheveux d'or**, ballet en 1 acte, musique arrangée d'Edmond Diet, représenté sur la scène de l'Olympia, le 2 mai 1900. — **Prométhée**, tragédie lyrique en 3 actes (en collaboration avec A.-Ferdinand Herold), représentée aux Arènes de Béziers, le 26 août 1900. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Watteau**, ballet en 1 acte, musique arrangée d'Edmond Diet, représenté sur la scène de l'Olympia, le 8 octobre 1900. — **Deux heures du matin... Quartier Marbeuf**, pièce en 1 acte (en collaboration avec Gustave Coquiot), représentée sur la scène du Grand Guignol, le 14 novembre 1903. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **Clair de Lune**, drame en 1 acte et 2 tableaux (en collaboration avec Delphi Fabrice), représenté au Concert de l'Époque, le 17 décembre 1903. Paris, G. Ondet, 1904, in-18. — **Hôtel de l'Ouest... chambre 22**, pièce en 2 actes (en collaboration avec Gustave Coquiot), représentée sur la scène du Grand Guignol, le 31 mai 1904. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **Sainte Roulette**, pièce en 4 actes (en collaboration avec Gustave Coquiot), représentée sur la scène du Théâtre Molière, le 9 décembre 1904. Paris, Ollendorff, 1905, in-18. — **Théâtre** (*Brocéliande. Yanthis. La Mandragore. Ennoïa*). Paris, Ollendorff, 1906, in-18 (Portr. de l'auteur).

Jean Lorrain a fait jouer en outre, sur bon nombre de scènes parisiennes, une série de pièces diverses. Savoir : **Trumeaux** : *L'un d'eux. L'une d'elles. Chiromancienne. Leurs mères. Leurs frères. Chez le Grand critique. Fleur de brocante. Sans dot*, etc. (« Boîte à Fursy » et « Grand Guignol », 1897 et 1898) ; **Une Nuit de Grenelle**, un acte, en collab. avec Gustave Coquiot (Théâtre Rabelais, décembre 1903) ; **Ludine**, un acte (Théâtre des Capucines, janvier 1904) ; **Thécla ou le Drame de Neuilly**, drame représenté à la fête de Neuilly (Baraque Legois), le 23 juin 1904 ; **Une Conquête**, comédie (en collaboration avec Ch. Esquier). Paris, Ondet, 1906, in-18 ; **L'Inutile Vertu**, projections lumineuses, etc... Ces pièces, de même que les ballets cités plus haut, n'ont pas été publiées.

Poèmes mis en musique. — *Ronde de fées*, chœurs pour trois voix de femmes, poésie de J. Lorrain, musique de Gabriel Pierné. Paris, J. Hamelle, 1902, gr. in-8.

A consulter. — **Adolphe Brisson** : *Pointes sèches (Physionomies littéraires)*. Paris, Colin, 1898, in-18. — **Marcel Fouquier** : *Profils et portraits*. Paris, Lemerre, 1891, in-18. — **Anatole France** : *La Vie littéraire*. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18. — **Ernest Gaubert** : *Jean Lorrain*, biographie critique, illustrée d'un portrait et d'un autographe, suivie d'opinions et d'une bibliographie par Ad. van Bever. Paris, Sansot, 1905, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Ernest La Jeunesse** : *Les Nuits, les Ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Marius-Ary Leblond** : *La Société française sous la troisième répu-*

blique d'après les romanciers contemporains. Paris, Alcan, 1905, in-8. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprim. Nationale, 1902, et Fasquelle, 1903, in-8. — **Georges Normandy** : *Jean Lorrain, 1855-1906*. Son enfance, sa vie, son œuvre. Nombreux documents littéraires (1). Ouvrage ill. de 12 hors-texte (suivi de Jean Lorrain sur la Riviera par Aurel). Paris, Bibl. génér. d'édit., 1907, in-18. — **Achille Segard** : *Les Voluptueux et les hommes d'action*. Paris, Ollendorff, 1901, in-18.

Paul Adam : *Jean Lorrain*. Journal, 1er juillet 1906. — **Album illustré officiel des Fêtes de Béziers**, édité par le Comité-Béziers. Béziers, 1900, in-4. (Nombr. illustr.) — **Album illustré des Fêtes de Béziers**, couverture de Georges Roux, Béziers. J. Fabre, éd., 1900, in-4. — **Album officiel des Fêtes de Béziers** (*Prométhée*, 2e année). Béziers, J. Fabre, éd., 1901, in-4 (illustré). — **Henry Bataille** : *Jean Lorrain*. La Renaissance latine, 15 juin 1902. — **Jacques des Gachons** : *Jean Lorrain* (Photographies et portrait gravé par Florian). Revue Illustrée, 1er juillet 1896. — **Maurice du Plessis** : *L'Œuvre poétique de Jean Lorrain*. Le Décadent, 15 janvier 1888, — **Gustave Kahn** : *Au Jour le Jour. Jean Lorrain*. Le Siècle, 2 juillet 1906. — **Jean Lorrain** : *Lettres inédites*. Le Feu (Marseille), décembre 1906, février et juin 1907. — **Emile Lutz** : *Jean Lorrain*, dessins de Widopf. Courrier Français, 24 juin 1900. — **Oscar Méténier** : *Ceux de demain*. Revue Moderne, octobre 1886. — **Le Titan**, numéro spécial consacré à Prométhée, publié avec la collab. de Jean Lorrain, A.-F. Herold, Marc Varennes, H. Rigal, Hortala, Labarre, Poueigh, Ernest Gaubert, Sylva Sicard, etc. Béziers, 25 août 1901.

Iconographie :

Henry Bataille : *Têtes et Pensées*, légende et lithographies de H. B. Paris, Ollendorff, 1901. in-fol. — **Antonio de la Gandara** : *Portrait* (peinture à l'huile). Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, 1904. — **Angelo Garino** : *Deux portraits*, peinture à l'huile (app. à Mme Duval-Lorrain et à M. Angelo Garino). L'un de ces portraits a été reproduit dans l'ouvrage suivant : *Jean Lorrain*, etc., par Georges Normandy. Paris, Bibliothèque générale d'éd., 1907, in-18. — **W. Hawkins** : *Portrait-charge*, « L'Œuvre d'Art International », 1902. — **Sem** : *Albums* : 1900-1901-1903, reprod. au *Journal* (juillet 1902) et *Revue Illustrée* (15 nov. 1902). — **André Rouveyre** : *150 caricatures théâtrales*. Texte de Nozière et E. Lajeunesse. Paris, Albin Michel, 1904, in-18. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Widhopf** : *Portrait-charge*. Courrier Français, 24 juin 1900.

Nombreuses photographies ou caricatures au *Rire*, au *Sourire*, *Revue Illustrée*, *Revue Encyclopédique*, *La Vie Heureuse*, etc

(1) Ouvrage de compilation médiocre. La bibliographie publiée en appendice à ce livre a été empruntée à peu près intégralement à l'ouvrage suivant : Ernest Gaubert : *Jean Lorrain, biographie critique*, etc., *suivie d'une bibliographie par Ad. B.* Selon une coutume peu recommandable, l'auteur a négligé de citer ses sources.

FÊTE GALANTE

POUR M. EDMOND DE GONCOURT

Ah ! si fines de taille, et si souples, si lentes
Dans leur étroit peignoir enrubanné de feu,
Les yeux couleur de lune et surtout l'air si peu
Convaincu du réel de ces fêtes galantes !

Ah ! le charmant sourire AILLEURS, inattentif
De ces belles d'antan, lasses d'être adorées
Et graves, promenant, exquises et parées,
L'ennui d'un cœur malade au fond seul et plaintif.

Qu'importe à Sylvanire et les étoffes rares
Et les sonnets d'Orante et les airs de guitares,
Qu'éveille au fond des parcs l'indolent Mezzetin ?

Auprès de Cydalise à la rampe accoudée,
Sylvanire poudrée, en grand habit, fardée
Sait trop qu'Amour, hélas ! est un songe lointain.

(*Les Griseries*. Stock.)

CHANSON

L'Amour ? Un oiseau bleu. La Vie ? Un oiseau triste..
Avoir été la fleur qu'un passant égoïste
Arrache, et par caprice effeuille entre ses doigts...

Avoir été l'œillet qui flambe sur sa tige,
Le papillon ailé qui palpite et voltige,
Le ramier roucouleur qui pleure au fond des bois,

Et puis, la volupté du baiser assouvie,
Se réveiller brisée... Amour, est-ce la Vie ?
Et ne vaut-il pas mieux, à l'heure où les hautbois

Et les flûtes d'ébène enchantent le silence,
S'accouder incrédule et belle d'indolence
Avec des yeux savants, qui raillent Autrefois !

(*Les Griseries*. Stock.)

EMBARQUEMENT

POUR MONSIEUR EDMOND DE GONCOURT

Adieu, bergères, adieu, Gilles !
Voici les voiles de satin
De la barque aux agrès fragiles,
Qui va vous conduire au lointain
Et bleu pays des cœurs futiles.

Là-bas dans la brume empourprée,
Parmi les falbalas du ciel,
L'île adorable et désirée
Vous attend, chercheurs d'irréel,
O troupe amoureuse et parée !

Pour la rougissante Cythère,
Dans l'or incandescent du soir,
Vous quittez sans regret la terre,
Pour l'île errante du Mystère
Et le doux pays de l'Espoir.

« Malheur à celui qui s'exile »,
Dit un maussade et vieux refrain ;
« En Sardaigne comme en Sicile
« Il retrouvera son chagrin,
« L'éviter est peine inutile. »

Mais quand Amour est du voyage,
On rit à ces oracles-là !
Le crépuscule est sans nuage
Et Gille avec Pulcinella
Met en musique le présage.

Pour le bleu pays des chimères
Au son des violes d'amour
Embarquez-vous, bergers, bergères ;
Si vous devez pleurer un jour,
Que les larmes vous soient légères.

Bonsoir, Arlequins, adieu, Gilles !
Surtout emmenez Mezzetin.
Peut-être un soir ses doigts agiles
Distrairont-ils votre destin
Dans la plus lointaine des îles.

(*Les Griseries*. Stock.)

LA-BAS, OU L'ANCIEN PARC...

Là-bas, où l'ancien parc envahi de grands arbres
S'ensauvage, hanté la nuit de pas divins
De Dryades ; là-bas, où deux rangs de Sylvains
Veillent, blancs prisonniers de leurs gaînes de marbre,

Sylvandre, en effleurant du bout de ses doigts fins
Sa viole, soupire, et sa voix affaiblie,
Lointaine, s'harmonise à la mélancolie
Des cascades tombant des vasques à dauphins.

Dans l'ombre au pied des ifs en cercle réunie,
Des beaux diseurs de riens la folle compagnie,
Pensive, a mal au cœur d'un nostalgique ennui

Car là-bas sous la lune errante, qui se lève,
Une autre voix soupire et répond dans un rêve,
Douce comme un regret d'amour évanoui !

(*Les Griseries*. Stock.)

FANERIE

POUR SARAH

Des vieilles étoffes fanées
Je suis le maladif amant.
J'en veux dire l'enchantement
Et les nuances surannées ;

Leurs tons discrets et douloureux
De vivantes choses anciennes
Et les langueurs patriciennes
Des vieux orfrois cadavéreux.

Mon âme, qui s'avive et souffre,
Adore les sourires las
Et fatigués des satins soufre,
Rayés de rose et de lilas;

Et c'est une aventure exquise
De retrouver dans un reflet
Tout un bleu passé de marquise
Fleurant la jonquille et l'œillet.

Les vieux lampas aux tons d'agate,
Lustrés sous l'ongle aigu du temps,
Ont la hautaine et délicate
Tristessse des lointains printemps ;

Les frais printemps de la jeunesse,
Avrils emportés sans retours,
Et dont les lys de soie épaisse
S'effeuillent dans les gros de Tours.

Mais pour chanter la griserie
Errante en ces luxes défunts,
Volupté savante et meurtrie
De vieux baisers, d'anciens parfums,

Il faudrait sous mes doigts dociles
Les cordes d'un basson d'amour
Au long manche de bois des Iles
Peint de bergères Pompadour :

Et dans l'ombre aimable et dévote
D'un boudoir obscur, et fardé,
Sur des airs dansants de gavotte,
Moi-même, en habit démodé,

Des vieilles étoffes fanées
J'évoquerai l'esprit charmant
Et le rêveur enchantement
Des nuances, ces raffinées!

(*Les Griseries*. Stock.)

RÉCURRENCE

Enchanteurs et sorciers, Mantegna, Léonard !
Des sourires de femme apparus dans les Louvre
Plus d'un porte une plaie au flanc, qui pleure et s'ouvre
Et lui fait un front blême et le geste hagard.

Ce bleu sombre et profond du ciel dans le regard,
Ces lèvres de Vinci férocement royales,
Ces cheveux roux nimbés de perles et d'opales
Ont fait de ma jeunesse une souffrance d'art.

Désormais obsédé des grâces captivantes
Des Mortes, insensible aux charmes des vivantes,
Mon cœur au seul Passé veut trouver des attraits ;
Et, comme un envoûté des gothiques magies,
En proie aux vains regrets des vaines nostalgies,
Je suis un triste et fol amant d'anciens portraits.

(*L'Ombre ardente.* Fasquelle.)

LA TOMBE JOYEUSE

Préparez la tombe joyeuse,
Car sous l'érable et sous l'yeuse,
Dans mon amour je veux dormir.

Pareil au sloughi de l'émir,
Sous un vol errant de colombes
Agonisant au champ des tombes,

Mon maître est mort, je veux mourir !

Mon maître était l'amour sublime,
Que dans ses yeux, troublant abîme,
Je bois depuis mes dix-huit ans !

Dix-huit ans ! Depuis l'asphodèle
A fleuri neuf fois et, fidèle,
Mon cœur a fleuri neuf printemps.

Préparez la tombe joyeuse,
Car sous l'érable et sous l'yeuse,
Dans mon amour je veux dormir.

Pareil au sloughi de l'émir,
Sous un vol errant des colombes
Agonisant au champ des tombes,

Mon maître est mort, je veux mourir.

La désespérance et le doute,
Le doute amer ont goutte à goutte
Vidé ce cœur d'enfant-aïeul.

La fleur une fois desséchée,
De sa blême tige arrachée
J'ai tissé gaîment un linceul.

Préparez la tombe joyeuse,
Car sous l'érable et sous l'yeuse,
Dans mon amour je veux dormir.

Pareil au sloughi de l'émir,
Sous un vol errant de colombes
Agonisant au champ des tombes,

Mon maître est mort, je vais mourir.

(*L'Ombr ardente*. Fasquelle.)

LA MARJOLAINE

On dansait sur le pont du Nord
Et la bise y soufflait si fort
Qu'elle enleva la Marjolaine,

La Marjolaine et la futaine
De sa jupe et ses bas de laine;
Et le nuage en son essor

La frôlait ; et loin de la ville,
La pauvre fille vole et file
Toujours plus dru, toujours plus fort.

Elle tourbillonne et s'écrie :
« Jésus et Madame Marie,
Puisque je vogue vers la mort,

Faite qu'aussitôt étourdie
De ma chute, j'entre brandie
Dans votre ciel étoilé d'or. »

Et sous la nue âpre et glacée
Voilà la prière exaucée.
Au clocher de Saint-Evremond

La Marjolaine, âme éperdue,
Reste tout à coup suspendue
Par un accroc de son jupon.

Par la nuit froide et pluvieuse,
La gargouille silencieuse
Prend soudain parole et lui dit :

« Peu résistante est la futaine.
Songe à ton heure, hélas ! prochaine,
Entends-tu rire le Maudit ? »

Et sous le vent rageur d'automne
La belle s'épeure et frissonne
Au-dessus du vide entr'ouvert.

Elle compte dans la nuit brune
Les toits bleuissant sous la lune
Et les saints du parvis désert ;

Et le Maudit déjà ricane,
Quand un parfum monte et s'émane,
D'encens, de benjoin et de nards,

Et, portant à la main des palmes,

Dans l'espace et sous le ciel calmes
Ascensionnent de grands vieillards ;

De grands vieillards en robe blanche,
Dont le front chauve oscille et penche
Sur des chapes de lourds brocarts,

Et puis ce sont, par théories,
Des vierges en robes fleuries
D'étoiles et de lys épars.

Les fronts sont nimbés d'auréoles.
De longs archanges en étoles
Font cortège, et de purs regards

D'azur sombre, où l'on sent des âmes,
Sillonnent de grands traits de flammes
La nuit, la lune et les brouillards.

Et cela monte avec des psaumes
Et des noëls, anges, fantômes,
De vierges saintes et d'élus,

Et conduit en cérémonie
La Marjolaine à l'agonie
Dans le paradis de Jésus.

(*L'Ombre ardente.* Fasquelle.)

PIERRE LOUYS

1870

M. Pierre Louys est né à Paris le 10 décembre 1870. Il est petit-neveu du général Junot, duc d'Abrantès, et arrière-petit-fils du docteur Sabatier, médecin de Napoléon et membre fondateur de l'Institut en 1795. Il fit ses études, jusqu'à la rhétorique, à l'École alsacienne, institution protestante. Il acheva sa philosophie au lycée Janson de Sailly, passa ses deux baccalauréats ès sciences et ès lettres, et termina par quelques études à la Sorbonne. M. Pierre Louys, qui est surtout connu (très connu) comme romancier depuis son célèbre roman *Aphrodite*, débuta par une plaquette de vers : *Astarté*, publiée en 1891. Elle était composée de poèmes parus dans *La Conque*, petite revue fondée par lui la même année, où collaborèrent notamment MM. Henri de Régnier, André Gide et Paul Valéry, et dont les onze numéros furent honorés successivement d'une page inédite de Leconte de Lisle, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, José Maria de Heredia, MM. Swinburne, Jean Moréas, Léon Dierx, Madame Judith Gautier, etc. Quelques plaquettes de prose suivirent, contes dans le goût antique, en même temps qu'une traduction des *Poésies de Méléagre* et les premières *Chansons de Bilitis* (1), puis M. Pierre Louys publia *Aphrodite*, dont le premier chapitre avait paru dans *La Wallonie* en décembre 1892. Tout le monde aujourd'hui a lu *Aphrodite*, publiée par le *Mercure de France* dans ses numéros de août 1895 à janvier 1896 (sous le titre *L'Esclavage*), puis en volume en mars 1896. Dans un article enthousiaste, François Coppée, qui n'avait jamais vu M. Pierre Louys, salua en lui « un artiste accompli, un écrivain de race, à qui l'on devait déjà un livre charmant, et sur qui les lettres françaises avaient le droit de fonder les plus magnifiques espérances ». Ce fut alors le succès le

(1) Ce livre, simple amusement d'érudit, a si bien le ton, dans son imitation parfaite, d'une traduction de livre ancien, qu'un savant professeur, ancien élève de l'École d'Athènes, auquel M. Pierre Louys l'avait envoyé, lui répondit, en le remerciant, qu'il avait lu bien avant lui l'œuvre de Bilitis.

plus éclatant. Dans la même année de sa publication, *Aphrodite* fut tiré au *Mercure de France* jusqu'à trente-et-un mille exemplaires, et l'on en a fait depuis bien d'autres éditions, tant de luxe que populaires, sans compter les traductions, et quatre livrets d'opéra, et *L'Aphrodite* de M. Camille Erlanger, représentée à l'Opéra-Comique en 1907. Les ouvrages que M. Pierre Louys a donnés depuis : *La Femme et le Pantin*, *Les Aventures du Roi Pausole*, romans, *Archipel* et *Sanguines*, recueils de contes et de nouvelles, n'ont fait qu'accroître son renom de romancier et de conteur. Cette renommée n'a toutefois pas fait oublier à M. Pierre Louys l'art dans lequel il se manifesta tout d'abord. Il continue à écrire des vers, au gré de sa fantaisie et de son inspiration, et de temps en temps, on trouve un poème de lui dans telle ou telle revue, témoin ce parfait poème, *L'Apogée*, que nous donnons dans notre choix et qui parut dans *Les Lettres* en 1907. D'ailleurs, la renommée, le succès et son bruit, M. Pierre Louys, soit indolence naturelle, soit simple goût, ne s'en préoccupe guère, et où d'autres fussent devenus turbulents et réclamiers, il est resté simple et effacé. Voyager, flâner, rêver, collectionner les livres rares et lire, il semble que ce soit là sa vie, plus que d'être un auteur.

M. Pierre Louys a épousé, en 1899, Mlle Louise de Heredia, fille cadette du poète des *Trophées*. Sa collaboration aux revues et journaux s'établit ainsi : *La Revue d'aujourd'hui* (1890); *La Conque* (1891); *La Wallonie* (1890, 1891 et 1892); *Floréal* (1892); *La Revue Blanche; Mercure de France* (1894, 1895, 1897, 1898, 1899); *Le Centaure* (recueil rédigé exclusivement par M. H. Albert, A. Gide, A.-F. Herold, A. Lebey, Pierre Louys, H. de Régnier, J. de Tinan, P.-V. Paris, 9, rue des Beaux-Arts, 1896, 2 vol. in-4; *Revue Franco-Américaine, L'Image* (1896-1897), *Le Journal* (1900-1908). *La Vogue* (nouvelle série, 1899), *La Plume, La Renaissance latine, Le Figaro* (1904), *Les Lettres* (1907), *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, etc., etc.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Astarté**, poèmes, couverture en couleurs par Albert Besnard. Paris, 1891, in-4, cour. (100 ex.). — **Les Poésies de Méléagre** [précédées d'une vie de Méléagre]. Paris, 11, rue de la Chaussée-d'Antin (Petite collection à la « Sphinge », série antique), 1893, petit in-8 carré.—**Léda ou la Louange des Bienheureuses ténèbres**, conte. Paris, libr. de l'Art Indépendant, 1893, petit in-8 carré (125 ex.). Deux autres éditions, savoir : *Léda ou la louange des bienheureuses ténèbres*, avec dix dessins en couleurs par Paul-Albert Laurens. Paris, édition du Mercure de France, 1898, in-4, *Léda ou la louange des bienheureuses ténèbres*, illustrations de Calbet. Paris; Borel, 1898, petit in-8. — **Chrysis**, fragment. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1893, petit in-8 carré (125 ex.). — **Ariane ou le Chemin de la**

Paix éternelle, conte. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, petit in-8 carré. (Réimpr. *Ariane*, etc. illustr. de Georges Rochegrosse. Paris, Maison du Livre, 1905, in-8 (140 ex.).) — **Scènes de la Vie des Courtisanes**, de Lucien de Samosate, trad. par Pierre Louys. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1894, petit in-8. (Nouvelles éditions : *Mimes des Courtisanes de Lucien, traduction littérale*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18 ; *Scènes de courtisanes*, illustr. de Jean Helt. Paris, L. Borel, 1902, petit in-8.) — **La Maison sur le Nil ou les apparences de la Vertu**, conte. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, petit in-8 carré (125 ex.). *Le même*, illustr. de Paul Gervais. Paris, Maison du Livre, 1905, in-8 (140 ex.). — **Les Chansons de Bilitis**, traduites du grec par Pierre Louys. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-8. (Nouvelles éditions, corrigées et augmentées, savoir : *Les Chansons de Bilitis, traduites du grec par Pierre Louys et ornées d'un portrait de Bilitis, dessiné par P. Albert Laurens d'après le buste polychrome du Musée du Louvre*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-8 ; *Les Chansons de Bilitis, traduites du grec par Pierre Louys*, deuxième édition. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18 ; *Les Chansons de Bilitis, traduites du grec, édit. ornée de 500 gravures et de 24 planches en couleurs hors texte par Notor, d'après des documents authentiques des Musées d'Europe*. Paris, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1900, in-18, couv. illustrée ; *Les Chansons de Bilitis*, 33 illustr. de Raphaël Colin, gravées à l'eau-forte par Ch. Chessa. Paris, Ferroud, 1906, in-8). — **Aphrodite**, mœurs antiques [roman]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. (Éditions diverses ; savoir : *Aphrodite, mœurs antiques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-8. (Tirage : 9 ex. japon ; 10 ex. whatman ; 40 ex. hollande et 134 ex. vélin, numér.) ; *Aphrodite, roman de mœurs antiques*, illustr. de Calbet. Paris, Borel, 1897, petit in-8 ; *Aphrodite*, édition augmentée de plus de deux chapitres, illustrations de E. Zier. Paris, Tallandier, 1903, in-8 ; *Aphrodite*, mœurs antiques. Paris, E. Fasquelle, 1901, in-18. — **Byblis changée en Fontaine**, conte, illustration de J. Wagrez. Paris, Borel, 1898, petit in-8. (Nouvelle édition : *Byblis* illustré d'environ 45 compositions en couleurs par Henri Caruchet. Préface par A. Gilbert de Voisins. Paris, A. Ferroud, 1902, in-8 carré). — **La Femme et le Pantin**, roman espagnol, orné d'une reproduction en héliogravure du *Pantin* de Goya. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-8. (Il a été tiré : 20 ex. pour la Soc. des XX. Ces ex. portent la signature de l'auteur.) Diverses éditions, savoir : *La Femme et le Pantin*, roman espagnol, deuxième édition (Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18) ; *La Femme et le Pantin*, roman espagnol, illustrations Calbet et Bédina. Paris, Borel, 1899, petit in-8 ; *La Femme et le Pantin*, roman espagnol. Paris, E. Fasquelle, in-18, 1901 ; *La Femme et le Pantin*, 65 grandes compositions en couleurs et or, dont 16 hors texte, de Pablo Roig. Paris, l'Édition d'Art (Piazza et Cie), 1903, in-8). — **Une volupté nouvelle**, conte, illustration de Marold. Paris, Borel, 1899, petit in-8. (Ce conte se trouve en outre réimprimé dans *Sanguines*. Paris, E. Fasquelle, 1903, in-18.) — **L'Homme de pourpre**, conte, illustration de Schmidt. Paris, Borel, 1901, petit in-8. (Ce conte se trouve réimprimé dans *Sanguines*. Paris, E. Fasquelle, 1903, in-18.) — **Les Aventures du Roi Pausole**, roman. Paris, E. Fasquelle, 1901, in-18. (*Le même* : 380 ex. de format in-8. Paris, Fasquelle, 1901.) (Réimpr. : *Le Roi Pausole*, nouv. éd., illustrée de 82 compositions en couleurs de Pierre Vidal. Paris, Blaisot, 1906, in-4 ; *Le Roi Pausole*, illustr. en couleur de Lucien

Métivet. Paris, Fasquelle, 1906, in-18; *Le Roi Pausole*, avec 66 dessins et une couverture de Carlègle. Paris, Fayard, 1907, in-8, éd. populaire). — **Sanguines** (1), [contes et nouvelles : *L'Homme de Pourpre. Dialogue au soleil couchant. Une volupté nouvelle. La fausse Ester. L'Aventure extraordinaire de Mme Esquollier. Une Ascension au Vénusberg*, etc.]. Paris, Fasquelle, 1903, in-8. — **Archipel** [recueil d'articles. Contient entre autres : *Liberté pour l'amour et pour le mariage*]. Paris, E. Fasquelle, 1906, in-18.

Préfaces. — **Paul Fort** : *Ballades Françaises*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **René Peter** : *La Tragédie de la Mort*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-8 et in-18. — **Ferdinand de Martino et Abdel Khalek bey Saroit** : *Anthologie de l'amour arabe*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **A. Gilbert de Voisins** : *Pour l'Amour du Laurier*. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **Claude Farrère** : *Fumée d'opium*. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **Ernest Gaubert** : *Les Roses Latines*, poésies. Paris, Sansot, 1907, in-18. — **J.-Louis Merlet** : *Au seuil des Temples*. Paris, Tassel, 1908, in-8.

Ouvrages mis en musique. — *Aphrodite*, drame lyrique en trois actes, musique d'Erlanger, représenté sur la scène de l'Opéra-Comique en 1906. — *Bilitis*, poème en 12 chants extr. des *Chansons de Bilitis*, etc., ill. de Notor, musique de R. Strohl. Paris, Toledo, 1900, in-fol. D'autres poèmes extraits des *Chansons de Bilitis*, de M. Pierre Louys, ont été mis en musique par MM. Claude Debussy, Jean Huré, Léon Moreau, etc.

A consulter. — **Ernest Gaubert** : *Pierre Louys*, biographie critique précédée d'un portrait, illustrée de divers dessins et d'un autogr., suivie d'opinions et d'une bibliogr. par Ad. B. Paris, Sansot, 1904, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **A.-Ferdinand Herold** : *Pierre Louys*, notice publiée dans *Les Portraits du prochain Siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Achille Segard** : *Les Voluptueux et les hommes d'action*. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Co, 1900, in-8. — **A. Gilbert de Voisins** : Préface à l'édition de *Byblis*. Paris, A. Ferroud, 1902; *Les Livres*. Renaissance Latine, 15 juillet 1903; *Sentiments*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Professor Wilamowitz-Mœllendorf** : *Pierre Louys*. Gottingische gelehrte Anzeigen, 1896. — **Teodor de Wyzewa** : *Nos maîtres*. Paris, Perrin, 1895, in-18.

Anonyme : *La Femme et le Pantin*, légende de Cleg, dessins de Sahib. Vie Parisienne, 9 juillet 1898. — **André Beaunier** : *Chronique*. Revue Bleue, 13 juillet 1901. — **C. Alfred Becu** : *Pierre Louys*. El Tiempo. Buenos-Ayres), 27 janvier 1898. — **F. Coenen** : *Pierre Louys*. De Kronick (Amsterdam), 5 juillet 1896. — **F. Coppée** : *Pierre Louys*, in-8 (éd. populaire). Journal, 16 avril 1896. — **Richard Dehmel** : *Lieder der Bilitis*, Die Gesellschaft (Leipzig), 1896. — **Henri Delormel** : *Pierre Louys préfacier*. Chronique des livres, 25 oct. 1900. — **Gaston Deschamps** : *M. Pierre*

(1) Une pièce tirée par M. Henry de Forge d'une nouvelle de **Sanguines** : *l'Extraordinaire Aventure de Madame Esquollier*, a été jouée aux « Capucines » (mars-avril 1904) et éditée chez E. Fasquelle.

Louys. Temps, 7 juin 18[illegible]. — **Paul Ernest** : *Die Lieder der Bilitis*. Die Zukunft (Berlin) juin 1896. — **Paul Ginisty** : *Causerie littéraire. Les Chansons de Bilitis*. Gil Blas, 5 janvier 1895. — **A. Glœsser** : *Anatole France und Pierre Louys*. Das magazin für litteratur, 15 août 1896. — **Charles Guérin** : *Les Chansons de Bilitis*. L'Ermitage, 1898. — **Camille Mauclair** : *Les Chansons de Bilitis*. Mercure de France, avril 1895. — **Francisque Sarcey** : *Chronique*. Revue illustrée, 15 mai 1896.

Iconographie :

Henry Bataille : *Portrait en lithographie*, publié dans *Têtes et Pensées*, de Henry Bataille. Paris, Ollendorff, 1901, in-fol. — **Jacques Blanche** : *Pierre Louys et Henri de Regnier*, peinture, 1892. — *Peinture*, 1894 exposé la même année au Salon de la Soc. Nat. des Beaux-Arts. — **Brindeau** : *Peinture*, 1897 exposée la même année au Salon de la Soc. Nat. des Beaux-Arts. Appartient à M. Pierre Louys. — **P.-A. Laurens** : *Pointe sèche*, 1898 appartient à M. Pierre Louys. — **Léandre** : *Caricature* appartient à M. Pierre Louys. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

En outre diverses photographies dans la *Revue Illustrée* du 15 mars 1904 ; Catalogue du *Mercure de France*, 1898, etc.

AU PRINCE TACITURNE

O toi qui pour passer les fleuves taciturnes
Ne portes pas de fleurs et marches vers la nuit !

HENRI DE REGNIER.

Si j'entre en la forêt du frêne et de l'alberge
Attiré par la lune au lac lucide et pur
A l'espoir d'entrevoir comme un songe futur
Ta chimère apparue au miroir de la berge,

Avant d'atteindre aux eaux d'où sa blanche ombre émerge
La marque de tes pas séchée au terrain dur
Me dira quel héros de l'aube ou de l'azur
A fait sourdre le sang nuptial de la vierge.

Je n'irai pas au bois conquérir les seins froids
Où ta longue épée entre et luit comme une croix,
Chercheur de face pâle et d'âme taciturne ;

Je suivrai le long gué par les marais du soir
Et j'irai conquérir, nue en son thrône noir,
Une déesse en fleurs dans une île nocturne.

(*Astarté.*)

PÉGASE

De ses quatre pieds purs faisant feu sur le sol,
La Bête chimérique et blanche s'écartèle
Et son vierge poitrail qu'homme ni dieu n'attelle
S'éploie en un vivace et mystérieux vol.

Il monte, et la crinière éparse en auréole,
Du cheval décroissant fait un astre immortel
Qui resplendit dans l'or du ciel nocturne, tel
Orion scintillant à l'air glacé d'Éole.

Et comme au temps où les esprits libres et beaux
Buvaient au flot sacré jailli sous les sabots
L'illusion des sidérales chevauchées,

Les Poètes en deuil de leurs cultes perdus
Imaginent encor sous leurs mains approchées
L'étalon blanc bondir dans les cieux défendus.

(*Astarté.*)

LE BOUCOLIASTE

La flûte qui fléchit sous les doigts allongés,
Docile à s'animer comme la femme aux lèvres,
Vibre, et le clair essaim des trilles encagés
Se mêle aux bêlements bucoliques des chèvres.

Le joueur puéril à ses roseaux légers
Chante en vain : seule, Echo, lointaine et triste, alterne.
Les Muses sont trop loin de la voix des bergers
Qu'une cigale inspire et qu'un vol noir consterne

Mais l'Éphèbe : « Je suis, ô Phoïbos radieux,
Boucoliaste, et pur pour le culte des dieux.
J'ai l'espoir du laurier que ton geste décerne

Et je veux, pour gagner ton sourire indulgent,
Consacrer sur l'autel de flouve et de luzerne
Ma flûte pastorale à ta lyre d'argent. »

(*Astarté.*)

CHUTE DU JOUR

L'ombre odorante où vibre une lueur fleurie
S'égaye à la brise aux reflets du jour changeant.
Le sillage de l'air limpide est bleu d'argent
Comme un fond d'eau où le soleil se colorie.

Et dans le cadre des feuilles, la closerie
Aérée, où des libellules vont nageant,
Avec des gestes se déchevèle en neigeant
Des parcelles de rose amoureuse et mûrie.

Le vent fragile vient parmi les frondaisons
Allongeant les soleils cerclés sur les gazons
Ebruiter un frisson sous les feuilles dorées,

Mais le bois déjà noir jusqu'aux longs horizons
S'endort dans la fraîcheur plus sombre des orées
Aux bras pernicieux et pâles de la nuit.

(*Astarté.*)

SONNET ADRESSÉ A M. MALLARMÉ LE JOUR OU IL EUT CINQUANTE ANS

Cinquante heures de nuit préparatoire, ô Maître !
Demain s'éblouiront d'aurore, et nous saurons
A l'ombre magistrale errante sur nos fronts,
Qu'on a vu sourdre l'or et la lumière naître.

Eux aussi vont jurer que pas un ne fut traître
Au doigt qui désignait l'aube rouge des troncs.
Le jour croît. Vous verrez tous les mauvais larrons,
Qui fuyaient de vous suivre au désert, reparaître !

Ils donneront à qui méprisa leur troupeau
La gloire qu'ils rêvaient de pourpre sur leur peau
Et les lauriers d'argent piqués aux fer de lance ;

Mais nous n'entendrons pas ces voix soûles de bruit,

Car nous aurons coupé pour le plus pur silence
Sous vos pieds créateurs les roses de la nuit.

(*17 mars 1892.*)

L'OMBRE

C'est moi! c'est moi, pauvre âme! ô trop longtemps pleurée!
Aux sources de l'Oronte ivres d'aube et d'oiseaux,
C'est moi qui sur tes pas abaissais les roseaux,
Et de tes hautes mains prenais l'urne altérée.

Et plus tard, quand Erôs mêla notre destin,
C'est moi qui venais traire au ventre des chamelles
Le lait mince, étiré des tremblantes mamelles,
Dans l'outre obèse et lisse aux flancs couverts de thym.

Me connais-tu? Devant la clairière interdite,
Je gardais les boucs blancs promis à l'Aphrodite,
Et tressais des iris aux cornes des béliers...

Approche-toi, pauvre âme à jamais solitaire,
Ombre qui viens, fidèle à tes champs familiers,
Revoir l'eau successive et l'immuable terre.

TOMBEAU DE BAUDELAIRE

La tombe enfin l'exalte, et le vol des harpies
Tourne autour de sa main ténébreuse, où fleurit
Dans son papier sanglant le mortel manuscrit
Comme un autre cadavre habillé de charpies.

Sa Joie et sa Douleur le gardent, accroupies
Et, les seins dans les mains devant lui qui sourit,
Se touchent, corps de pourpre et chair de son esprit,
Très précieux remords de ses jours très impies.

Mais lui, dieu de lui-même, unique, et sans aïeul,

Il songe à la beauté qui porte pour lui seul
Une flamme à son front ceint de verveine et d'ulve,

Succube qui descend dans le lac des péchés,
Et sous le voile noir de ses cheveux penchés
Parmi tous les iris cueille la sombre vulve.

HAMADRYADE ET SATYRE

Des sylvains et des pans se souvient-elle encore
Qui troublaient les bois bleus de leurs bonds turbulents ?
Un soir, avec le thyrse et les tambourins blancs,
La danse des pieds nus a suivi Terpsichore.

Solitaire, et mirant la lune dans ses yeux,
L'hamadryade au vent livre ses mains rameuses.
Les fleurs ne meurent plus du repos des dormeuses.
Le chêne se verdit d'un lierre injurieux.

Parfois, sautant l'eau vive au gué des pierres plates,
Le Chèvre-pieds lascif qui tremble sur ses pattes
Etreint le corps flexible, arborescent et frais.

Il combat, et la nymphe hostile se révulse,
Mais rien n'arrachera de ses flancs satisfaits
La corne qui la cloue à l'aegipan bisulce.

L'APOGÉE

A l'héroïne d'un roman futur.

Psyché, ma sœur, écoute immobile, et frissonne ..
Le bonheur vient, nous touche et nous parle à genoux.
Pressons nos mains. Sois grave. Écoute encor... Personne
N'est plus heureux ce soir, n'est plus divin que nous.

Une immense tendresse attire à travers l'ombre
Nos yeux presque fermés. Que reste-t-il encor
Du baiser qui s'apaise et du soupir qui sombre ?
La vie a retourné notre sablier d'or.

C'est notre heure éternelle, éternellement grande,
L'heure qui va survivre à l'éphémère amour
Comme un voile embaumé de rose et de lavande
Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Plus tard, ô ma beauté, quand des nuits étrangères
Auront passé sur vous qui ne m'attendrez plus,
Quand d'autres, s'il se peut, amie aux mains légères,
Jaloux de mon prénom, toucheront vos pieds nus,

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent, un instant,
A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,
L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.

Rappelez-vous qu'un soir, couchés sur notre couche,
En caressant nos doigts frémissants de s'unir,
Nous avons échangé de la bouche à la bouche
La perle impérissable où dort le Souvenir.

MAURICE MAETERLINCK

1862

M. Maurice Maeterlinck (Polydore-Marie-Bernard) est né à Gand (Belgique), le 29 août 1862. Il appartient à une vieille famille flamande qui s'était fixée, au XIVe siècle, à Renaix, localité de la Flandre occidentale, dont Gand est le chef-lieu. Un de ses ancêtres, bailli, aurait, pendant une année de disette, distribué aux pauvres des mesures de grain. De ce fait, et du terme qui servait à désigner cette « mesure », dériverait le nom de Maeterlinck. M. Maurice Maeterlinck fit ses études chez les jésuites, au Collège Sainte-Barbe de Gand, où il eut comme condisciples Charles Van Lerberghe et M. Grégoire Le Roy. Pour satisfaire aux désirs de sa famille, il fit ensuite son droit à l'Université, puis se fit inscrire au barreau de Gand. Il plaida peu, l'esprit tourné uniquement vers les lettres, ayant d'ailleurs commencé à écrire, dès le collège, quelques essais qu'il ne songeait pas à publier. C'est en 1886 que M. Maurice Maeterlinck vint pour la première fois à Paris. Il était accompagné de M. Grégoire Le Roy, dont la vie, à cette époque, se confond avec la sienne. Tous deux prirent contact avec le monde littéraire. « Je voyais souvent, a dit quelque part M. Maurice Maeterlinck, Villiers de l'Isle-Adam. C'était à la Brasserie Pousset, faubourg Montmartre. Il y avait là également Saint-Pol Roux, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Rodolphe Darzens... Catulle Mendès y passait quelquefois... » *La Pléiade*, fondée comme il a été dit dans la notice de M. Grégoire Le Roy, M. Maurice Maeterlinck y fit ses débuts avec un conte en prose : *Le Massacre des Innocents*, et quelques-uns des poèmes dont il devait former, en 1889, son premier ouvrage et son unique recueil de vers : *Serres Chaudes*. Au bout de sept mois, M. Maurice Maeterlinck quitta Paris, pour retourner vivre en Flandre, passant l'hiver à Gand, et l'été dans sa campagne d'Oostacker, au milieu de ses rosiers et de ses ruches pleines d'abeilles. Présenté en 1887 aux rédacteurs de *La Jeune Belgique* par Georges Rodenbach, il publia dans cette revue quelques autres poè-

mes qu'on rétrouve également dans *Serres Chaudes*, puis, à la fin de 1889, il fit paraître *La Princesse Maleine*, drame en cinq actes, où l'on voulut voir, à tort, une imitation de Shakespeare. C'est de la publication de *La Princesse Maleine* que date la grande réputation de M. Maurice Maeterlinck. Un écrivain se trouva, en effet, assez curieux pour lire cette œuvre, assez épris des novateurs et assez clairvoyant pour l'apprécier, et assez courageux, si l'on songe à toute la routine d'esprit contre laquelle il allait, pour faire part de son enthousiasme au public. Ce fut M. Octave Mirbeau, et l'article qu'il écrivit à ce sujet dans *le Figaro* (24 août 1890) rendit célèbre du jour au lendemain le nouvel écrivain. « Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck, écrivait M. Mirbeau. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, non pas un chef-d'œuvre étiqueté chef-d'œuvre à l'avance, comme en publient tous les jours nos jeunes maîtres, chantés sur tous les tons de la glapissante lyre — ou plutôt de la glapissante flûte contemporaine; mais un admirable et pur et éternel chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand; un chef-d'œuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois, aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Enfin, M. Maurice Maeterlinck nous a donné l'œuvre la plus géniale de ce temps, et la plus extraordinaire et la plus naïve aussi, comparable — et oserai-je le dire? — supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare. Cette œuvre s'appelle *La Princesse Maleine*. Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent? J'en doute... » Une si éclatante révélation de son nom ne troubla point M. Maurice Maeterlinck dans sa vie paisible .Pendant que tout le monde discutait autour de son œuvre, il continua à travailler, et bientôt d'autres drames vinrent s'ajouter à *La Princesse Maleine*. D'abord *L'Intruse*, représentée au Théâtre d'Art en juin 1891, dans une soirée au bénéfice de Paul Verlaine et du peintre Gauguin, puis *Les Aveugles*, représentés au même théâtre quatre mois après, puis *Les Sept Princesses*. Entre temps, M. Maurice Maeterlinck avait publié une traduction de *L'Ornement des Noces Spirituelles*, traité de mystique du moine flamand Ruysbroeck l'Admirable, avec une Introduction qui fut la première de ces meditations métaphysiques qui composent aujourd'hui ces livres universellement connus : *Le Trésor des Humbles*, *La Sagesse et la Destinée*, *Le Double Jardin*, *La Vie des Abeilles* et *Le Temple enseveli*. En 1893, MM. Lugné Poe et Camille Mauclair firent représenter aux Bouffes-Parisiens un nouveau drame de M. Maurice Maeterlinck : *Pelléas et Mélisande*,

dans lequel nos critiques dramatiques, toujours bons juges, s'imaginèrent de retrouver toutes les situations théâtrales connues, depuis Shakespeare jusqu'à M. Courteline, en passant par Musset, Poe, Feuillet et Augier. M. Maurice Maeterlinck publia ensuite une traduction d'*Annabella* (*Tis pity she's a whore*), drame de John Ford, représenté au Théâtre de l'Œuvre en novembre 1894, — les trois petits drames pour marionnettes : *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, et *La Mort de Tintagiles*, dont le deuxieme seul a été joué, au Théâtre de l'Œuvre, en mars 1895, — une traduction des *Disciples à Saïs* et des *Fragments de Novalis*, — et nous arrivons ensuite au *Trésor des Humbles*, à *La Sagesse et la Destinée*, *Le Double Jardin*, *La Vie des Abeilles*, *Le Temple enseveli*, sans oublier *Monna Vanna* et *Joyzelle*, deux pieces représentées à Paris ces dernières années. On ne saurait dire en peu de lignes toute la beauté profonde et rare qu'on trouve dans tous les livres de M. Maurice Maeterlinck, la lumière spirituelle qu'ils dégagent, la voix grave et unique qu'on y entend. « Tous les journaux et toutes les revues du monde, a dit M. Camille Mauclair, ont commenté, critiqué, loué, exposé longuement l'esprit original de cette philosophie psychologique et mystique, le style pur de ces drames, leur composition puissamment tragique, la haute et curieuse aisance d'analogies qui s'y révèle, la maîtrise, le sens de perfection simple, l'expansion intérieure qui en vivifient la durable et particuliere beauté. Un fait suffit : la voix des foules, qui a obscurément raisonné, prononce couramment le nom de ce jeune homme avec celui de l'auguste vieillard scandinave, Henrik Ibsen. Ce sont des gloires occidentales, au-dessus de la mode, et il y a là un signe infaillible de grandeur. J'observerai seulement la dualité de cet esprit. Comme celui de Poe, il est également apte à la construction d'œuvres tangibles et saisissantes, et à la speculation abstraite, conciliation naturelle chez lui et si difficile aux autres esprits : c'est l'intellectuel complet. Il semble pourtant préférer la dissertation métaphysique à la réalisation littéraire directe où il a trouvé la célébrité. Son évolution l'y entraîne, et cet homme, qui a commencé par être un parfait artiste de légendes, finira par renoncer aux drames et aux œuvres imaginatives pour se consacrer exclusivement aux sciences morales. Ce qu'il en a esquissé présage un métaphysicien peut-être inattendu de l'Europe intellectuelle, un surprenant continuateur de la philosophie imagée et artiste de Carlyle. Je répete que M. Maurice Maeterlinck est un homme de génie authentique, un très grand phénomène de puissance mentale à la fin du XIXe siècle. L'enthousiaste Mirbeau l'approche à tort de Shakespeare, avec qui il n'a nulle affinité intellectuelle. La vraie figure à qui fait songer M. Maeterlinck, au-dessus de la vaine

littérature, j'ose dire que c'est Marc-Aurèle. » (Camille Mauclair : *Maurice Maeterlinck*. Les Hommes d'aujourd'hui.)

Vers la fin de 1896, M. Maurice Maeterlinck quitta définitivement la Flandre et vint se fixer à Paris, dans une grande et vieille maison de la rue Raynouard, où il a écrit ses derniers ouvrages. Sa vie est simple. Il passe ses hivers dans le midi, l'été il gagne la Normandie, s'installe à l'abbaye de Saint-Wandrille, dans la Seine-Inférieure Entre temps, il voyage, remonte vers le nord, gagne l'Angleterre ou la Hollande, puis redescend vers l'Italie.

Il écrit au *Figaro*, dans les revues anglaises et allemandes, les magazines américains. Ses livres se trouvent tout naturellement formés des essais qu'il publie ainsi pour une élite. A tout instant des machines roulent pour l'impression de ses spéculations, des théâtres jouent ses pièces avec succès. En même temps qu'une de ses œuvres paraît en France, des éditions en toutes langues en sont faites à l'étranger. C'est ce qui explique l'influence considérable qu'il exerce hors de chez nous, dans les pays anglo-saxons, germaniques et slaves. Sa situation est unique à l'heure présente dans la littérature.

M. Maurice Maeterlinck a collaboré à *La Pléiade*, 1re série (1886) : *Le Massacre des Innocents*, conte en prose (mars, n° 3). Cette page, qui n'a pas été réimprimée dans ses œuvres, porte cette signature : Mooris Maeterlinck. — *La Jeune Belgique* [Bruxelles: (1887-1888-1889-1893) *Vers*. — *La Wallonie* (1887-1890). — *La Société Nouvelle* (1888-1892) : *La Princesse Maleine*. — *La Conque* (1891). — *Floréal* (1892). — *Le Réveil* [Gand] (1892-1894). — *Mercure de France* (août 1894, août 1895 et mai 1895), comptes-rendus ; *Introduction à un essai sur Jules Laforgue*. — *Le Figaro* (1894 à 1903). Quelques articles réunis ensuite en volume. — *Nouvelle Revue* (1894-1895). *Novalis. Essais : l'âme; les femmes; la morale mystique. Nouveaux Essais : la Beauté invisible; la Beauté intérieure; la Vie profonde*. — *L'Idée moderne* (1895). — *Le Coq Rouge* (1895). — *L'Aube* (1896). — *Revue Encyclopédique* (1897) : *La Mystique flamande*. — *Revue de Paris*, *l'Indépendance Belge*, *The Forum* (1898-1902). — *La Vogue*, nouvelle série (1899). — *Wiener Rundschau*. *Neue Deutsche Rundschau*, *Die Zukunft* [Berlin]. — *Die Insel* [Munich] (1900), etc...

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Serres chaudes**, poèmes, frontispice et culs-de-lampe de Georges Minne. Paris, Vanier, 1889, in-8. Tirage : 155 exempl. sur hollande (Réimpressions : *Serres chaudes*, nouv. édition. Bruxelles, P. Lacomblez, 1890 et 1895, in-8 ; *Serres chaudes, suivies de Quinze chansons*, nouv. édition. Bruxelles, P. Lacomblez, 1900, in-8). — **La Princesse Maleine**, drame en 5 actes [couverture et fig. de Georges Minne]. Gand, Imprimerie Louis van

Melle, 1889, in-8, publié à 30 exempl. et non mis dans le commerce (Réimpression : *La Princesse Maleine*. Gand. Impr. Louis van Melle, 1889, in-18 (155 ex.) ; *La Princesse Maleine*. Bruxelles, P. Lacomblez, 1890, in-18). — **Les Aveugles** [*L'Intruse* (1). *Les Aveugles* (2)]. Bruxelles, P. Lacomblez, s. d. (1890), pet. in-8, tirage à 150 exempl. (Réimpression : *Les Aveugles* [l'Intruse. Les Aveugles]. Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-18). — **L'Ornement des noces spirituelles, de Ruysbroeck l'Admirable**, traduit du flamand et accompagné d'une introduction. Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-8 (Réimpression : *L'Ornement des noces spirituelles*, etc., nouv. édition, Bruxelles, P. Lacomblez, 1900, in-8). — **Les Sept Princesses** [un acte]. Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-18. — **Pelléas et Mélisande** [cinq actes] (3). Bruxelles, P. Lacomblez, 1892, in-18. — **Alladine et Palomides, Intérieur et La Mort de Tintagiles : trois petits drames pour marionnettes** (4), culs-de-lampe par Georges Minne. Bruxelles, Collection du « Réveil », chez Ed. Deman, 1894, in-18. — **Annabella** (*'Tis pity she's a whore*), drame en 5 actes de John Ford, traduit et adapté pour le théâtre de l'Œuvre. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. — **Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis**, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction. Bruxelles, P. Lacomblez, 1895, in-18. — **Le Trésor des Humbles**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Aglavaine et Selysette** [cinq actes]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Douze Chansons**, illustrées de 12 planches et 12 culs-de-lampe, par Charles Doudelet, Paris, P. V. Stock (Imprim. par Louis van Melle, à Gand), 1896, in-4 oblong. Tirage 600 exempl. sur papier Ingres. (Cet ouvrage a été imprimé avec des variantes à la suite de *Serres chaudes*, à Bruxelles, par P. Lacomblez, 1900, in-18). — **La Sagesse et la Destinée**. Paris, Fasquelle, 1898, in-18. — **La Vie des Abeilles**. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — **Théâtre I**. *La Princesse Maleine. L'Intruse. Les Aveugles.* — **III**. *Aglavaine et Sélysette. Ariane et Barbe Bleue. Sœur Béatrice*. Bruxelles, P. Lacomblez, 1901, 2 vol. in-18. — **Théâtre II**. *Pelléas et Mélisande. Alladine et Palomides. Intérieur. La Mort de Tintagiles*. Bruxelles, P. Lacomblez, 1902, in-18. — **Le Temple enseveli**. Paris, Fasquelle, 1902, in-18. — **Monna Vanna**, pièce en 3 actes, représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, le 17 mai 1902. Paris, Fasquelle, 1902, in-12. — **Théâtre de Maurice Maeterlinck** (*La Princesse Maleine. L'Intruse. Les Aveugles. Pelléas et Mélisande. Alladine et Palomides. Intérieur. La mort de Tintagiles, Aglavaine et Sélysette. Ariane et Barbe-Bleue. Sœur Béatrice*), avec une préface inédite de l'auteur, illustré de 10 compositions originales lithographiées par Auguste Donnay. Bruxelles, Ed. Deman, 1902, 3 vol. in-8. (Tirage 110 exemplaires). — **Joyselle**, pièce en 3 actes, représentée pour la première

(1) *L'Intruse* a été représentée sur la scène du Théâtre d'Art à Paris, le 21 mai 1891.

(2) Représentés sur la même scène du Théâtre d'Art, le 7 décembre 1891.

(3) Représenté à Paris au Théâtre des Bouffes Parisiens, le 16 mai 1893.

(4) De ces trois petits drames, deux ont été représentés. L'un, *Intérieur*, a été donné au public par le Théâtre de l'Œuvre, en mars 1895, et l'autre, *La Mort de Tintagiles*, mis en musique par Nouguès, a été joué au Théâtre des Mathurins, le 28 déc. 1905.

fois au Théâtre du Gymnase, le 20 mai 1903. Paris, Fasquelle, 1903, in-18. — **Le Double Jardin**. Paris, Fasquelle, 1904, in-18. (Il a été tiré pour la Société des XX : 20 ex. de format in-8, avec la signature de l'auteur.) — **L'Intelligence des Fleurs**. Paris, Fasquelle, 1907, in-18.

On trouve en outre des extraits de Maeterlinck dans les ouvrages suivants : **Le Parnasse de la Jeune Belgique**, pièces diverses de dix-huit poètes belges. Paris, Vanier, 1887, in-8. — **Poètes belges d'expression française**, par Pol de Mont, Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18 (XXI pièces tirées de *Serres chaudes* et de *Douze chansons*. Portrait de Maeterlinck, d'après une photographie), etc.

Préfaces.— **Sept essais d'Emerson**, traduits par I. Will, avec une préface de Maurice Maeterlinck. Bruxelles, P. Lacomblez, 1894 et 1899, in-18. — **Exposition des Œuvres de M. Franz. M. Melchers**, chez Le Barc de Boutteville, 47, rue Le Peletier (ouverture le vendredi 15 novembre 1895), préface de Maurice Maeterlinck. Paris, Edm. Girard, s. d., in-8. — **Jules Laforgue**, par Camille Mauclair, avec une introduction de Maurice Maeterlinck. Paris, éd. du Mercure de France, 1896, in-18.

Ouvrages mis en musique. — **Pelléas et Mélisande**, drame lyrique de Maurice Maeterlinck, musique de Claude Debussy, représenté pour la première fois au Théâtre National de l'Opéra-Comique, en mai 1902. Partition piano et chant. Paris, E. Fromont, 1902, gr. in-8. — **La Mort de Tintagiles**, etc., mis en musique par Jean Nouguès, représenté pour la première fois aux « Matinées de Georgette Leblanc » (Théâtre des Mathurins), le 28 décembre 1905. — **Ariane et Barbe Bleue**, conte en 3 actes, etc., musique de Paul Dukas, représenté pour la première fois sur la scène de l'Opéra-Comique le 10 mai 1907. — **Chansons de Maeterlinck**. Dix poèmes précédés d'un prélude, instrum. pour violon, violoncelle et piano, par Gabriel Fabre (Paris, Heugel, in-4). — D'autres ouvrages (drames et chansons) de M. Maurice Maeterlinck ont été mis en musique par MM. Pierre de Bréville ; L. Camilieri ; Ernest Chausson ; Gabriel Fabre ; Gabriel Fauré (Voy. *Pelléas et Mélisande*, suite d'orchestre tirée de la musique de scène de Gabriel Fauré. Paris, Hamelle, 1901, gr. in-8) ; Henry Fevrier ; G. Samazeuilh, Eug. Samuel, etc.

A consulter. — **William Archer** : *Study and Stage*. London, Grant-Richard, 1899, in-18. — **H. Bahr** : *Skizzen und Essays*. Berlin, Fischer, 1897, in-8. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Ad. van Bever** : *Maurice Maeterlinck*, biographie précédée d'un portr.-frontispice, illustré de divers dessins et d'un autogr. suivie d'opinions et d'une bibliogr. Paris, Sansot, 1904, in-18.— **Adolphe Brisson** : *La Comédie littéraire*. Paris, A. Colin, 1895, in-18 ; *Portraits intimes*, 3e série. Paris, A. Colin, 1897, in-18. — **W.-L. Courtney** : *The development of Maurice Maeterlinck and other sketches of foreign writers*. London, Grant Richards, 1904, in-18. — **Virginia M. Crawford** : *Studies in Foreign litérature*. London, Duckworth, 1899, in-8. — **Dr Van Dyk** : *Maurice Maeterlinck. Ein studie door*. Nimègues, Ten Hoët, 1897, in-8. — **Eugène Gilbert** : *En marge de quelques pages*. Paris, Plon, 1900, in-18 ; *France et Belgique. Etudes littéraires*. Paris, Plon, 1905, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Anselma Heine** : *Maeterlinck*.(Die Dichtung, Bd. 33) Berlin, Schuster et Loeffler, 1905, in-12. — **Désiré Horrent** : *Ecrivains belges d'aujourd'hui*, 1re série. Bruxelles, P. Lacomblez, 1904, in-8. — **R.**

Hovey : Étude, en tête de la traduction américaine de *la Princesse Maleine, l'Intruse, les Aveugles, les Sept Princesses, Pelléas et Mélisande, Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles*. Chicago, Stone et Kimball, in-8. — **James Huneker** : *Iconoclasts a book of dramatists*. New York, Ch. Scribners, 1905, in-8. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Évolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **Dr Monty Jacobs** : *Maeterlinck. Eine kritische Studie, zur Einführung in seine Werke*. Leipzig, Eug. Diederichs, 1902, in-8. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine*. Paris, Mercure de France, 1906, in-18. — **Jules Lemaître** : *Impressions de théâtre* : 8e série. Paris, Lecène et Oudin, 1895, in-18. — **Georges Leneveu** : *Ibsen et Maeterlinck*. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Von W. Miessner** : *Eine litterarpsychologische Studie über die Neuromantik*. Berlin, Richard Schröder, 1904, in-12. — **Albert Mockel** : *Quelques livres*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1894, in-8. — **F. Poppenberg** : *Maeterlinck* (Moderne Essays 30). Berlin, 1903, in-12. — **Albert Reggio** : *Au seuil de leur âme*. Paris, Perrin, 1905, in-18. — **Johannes Schlaf** : *Maurice Maeterlinck*. Berlin, Bard-Marquardt et Cie, s. d. (1906), in-12. — **Edouard Schuré** : *Précurseurs et Révoltés*. Paris, Perrin, 1904, in-18. — **J. Schryver Dz** : *Maeterlinck, een studie*. Amsterdam, Scheltema et Holkema, 1900, in-18. — **Arthur Symons** : *The Symbolist Movement in Literature*. London, Heinemann, 1900, in-18 ; *Plays, acting, and music*. London, Duckworth, 1903, in-8. — **Hugo P. Thieme** : *Guide bibliographique de la littérature française (1800 à 1906)*. Paris, Welter, 1907, in-8. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger Co, 1900, in-8. — **A.-G. Van Hamel** : *Het letterkundig leven van* **Frankyk**, *Studien en Schetsen*. III. Amsterdam, Van Kampen en Zoon, 1907, in-8. — **A. B. Walkley** : *Frances of Mind*. London, Grant Richard, 1899, in-8, etc.

Gaston Bonnier : *La Science chez Maeterlinck*. La Revue, 15 août 1907. — **P. Bornstein** : *Maurice Maeterlinck*. Wiener Rundschau, II, 19, 20, 21 août-septembre 1897 ; *Maurice Maeterlinck*. Monatschrift für neue Literatur und Kunst, II, 8 et 9 mai et juin 1898. — **A. Brunnemann** : *Maurice Maeterlinck*. Berlin, Pan, 3e année, 4e livraison, 1898. — **Cyriel Buysse** : *Maurice Maeterlinck*, étude publiée avec 5 illustr. et suivie d'une copieuse Bibliographie publiée par A. de R. et G. K., avec des notes du Dr Bergmans. Den Gulden-Winckel [Baarn], 15 juillet 1902. — **Samuel Cornut** : *Maurice Maeterlinck*. La Semaine littéraire [Genève], 18 et 25 janv. 1902. — **Lionel Dauriac** : *Un stoïcien du temps présent*. Revue Latine, 22 juin 1902. — **Gaston Deschamps** : *La Vie littéraire*. Le Temps, 21 avril 1907. — **Arthur Drews** : *Maeterlinck als Philosoph*. Preussische Jahrbücher, 1900, XC, pp. 232-262. — **André Dreux** : *Maurice Maeterlinck*. Le Correspondant, 25 mars 1897, pp. 1096-1117. — **Joseph Galtier** : *Maurice Maeterlinck raconté par lui-même*. Le Temps, 29 mai 1903. — **Dr Carl Hagemann** : *Maeterlinck und Ibsen*. Die Propylaen [Munich], nov. 1903. — **Anna Von Hartmann** : *Maurice Maeterlinck*. Deutsche Rundschau, janvier 1903. — **Hassé** : *L'Âme philosophique de Maeterlinck*. Ermitage, mai 1896. — **Josef Hofmiller** : *Maeterlinck (Deutsches Theater, II)*. Monatshefte (Munich et Leipzig), octobre 1904. — **Von Adolf Keller** : *Maeterlinck als philosoph.*, Neue Zürcher Zeitung [Zurich], 28-29 déc. 1903.

— **Ch. Van Lerberghe** : *Maurice Maeterlinck.* La Wallonie, 1889. — **Lilly Jannasch** : *Monna Vanna in Lichte der sozialen Ethik.* Etische Kultur (Berlin), 4 avril 1903. — **Camille Mauclair** : *Maurice Maeterlinck.* Les Hommes d'aujourd'hui, n° 434. Paris. Vanier ; *Intérieur,* Revue Encyclopédique, 1er avril 1895 ; *La Belgique par un Français.* Revue Encyclopédique. 24 juillet 1897. — **Ch. Maurras** : *Le Trésor des Humbles.* Revue Encyclopédique, 26 septembre 1896. — **O. Mirbeau** : *Maurice Maeterlinck.* Figaro, 24 août 1890. — **A. Mockel** : *Une âme de poète.* Revue Wallonne (Liège), juin 1894. — **E. Norat** : *Maeterlinck moraliste.* Revue Bleue. 11 juin 1904. — **F. von Oppeln-Bronikowski** : *Maurice Maeterlinck,* avec un portrait. Die Gesellschaft, 9 et 10, 1898 ; *Maurice Maeterlinck und der Mysticimus,* avec un portrait à l'eau-forte par J. Lindner. Nord et Süd, décembre 1898. — **Annibale Pastore** : *L'Evoluzione di M. Maeterlinck.* Nuova Antologia, 16 mars 1903. — **Edm. Pilon** : *Maurice Maeterlinck,* Mercure de France, avril 1896 ; *Maurice Maeterlinck.* La Plume, 1er mai 1902. — **Maurice Rava** : *Maurice Maeterlinck, Poeta et Filosofo.* Nuova antologia. 1er février 1897. — **Octave Uzanne** : *La Thébaïde de Maurice Maeterlinck.* Echo de Paris, 7 sept. 1900. — **Alfred Vallette** : *Pelléas et Mélisande et la Critique officielle.* Mercure de France, juillet 1893, etc., etc.

Iconographie :

Mme Ad. van Bever : *Portrait,* sépia, reproduit dans la plaquette : *Maurice Maeterlinck,* par Ad. van Bever. Paris, Sansot, 1904, in-18. — **J.-K. Doudelet** : *Portrait en couleur.* (Les Hommes d'aujourd'hui, n° 434. Paris, Vanier, s.d.) — **Max Swabinzki** : *Eau-forte,* 1899. — **F. Vallotton** : *Masque,* reprod. dans *Le Livre des Masques,* de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Théo Van Rysselberghe** : *Portrait au crayon,* reprod. dans la plaq. : *Maurice Maeterlinck,* par Ad. van Bever, etc. ; Portrait dans le tableau : *Une lecture.* Musée de Gand (ce tableau a été reprod. diverses fois, entre autres dans l'ouvrage de Vittorio Pica : *L'Arte Mondiale alla VII Esposizione di Venezia.* Bergamo, Istituto ital. d'Arti Grafiche, 1907, in-4).

HEURES TERNES

Voici d'anciens désirs qui passent,
Encor des songes de lassés,
Encor des rêves qui se lassent ;
Voilà les jours d'espoir passés !

En qui faut-il fuir aujourd'hui !
Il n'y a plus d'étoile aucune ;
Mais de la glace sur l'ennui
Et des linges bleus sous la lune.

Encor des sanglots pris au piège !

Voyez les malades sans feu,
Et les agneaux brouter la neige ;
Ayez pitié de tout, mon Dieu !

Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,
Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace.

(*Serres chaudes.*)

DÉSIRS D'HIVER

Je pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées.

Toujours la pluie à l'horizon !
Toujours la neige sur les grèves !
Tandis qu'au seuil clos de mes rêves,
Des loups couchés sur le gazon,

Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourants sur la glace.

Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim.

(*Serres chaudes.*)

RONDE D'ENNUI

Je chante les pâles ballades
Des baisers perdus sans retour !
Sur l'herbe éparse de l'amour
Je vois des noces de malades.

J'entends des voix dans mon sommeil
Si nonchalamment apparues !
Et des lys s'ouvrent en des rues
Sans étoiles et sans soleil.

Et ces élans si lents encore
Et ces désirs que je voulais,
Sont des pauvres dans un palais,
Et des cierges las dans l'aurore.

J'attends la lune dans mes yeux
Ouverts au seuil des nuits sans trêves,
Afin qu'elle étanche mes rêves,
Avec ses linges lents et bleus.

(*Serres chaudes.*)

VERRE ARDENT

Je regarde d'anciennes heures,
Sous le verre ardent des regrets;
Et du fond bleu de leurs secrets
Emergent des flores meilleures.

O ce verre sur mes désirs !
Mes désirs à travers mon âme !
Et l'herbe morte qu'elle enflamme
En approchant des souvenirs !

Je l'élève sur mes pensées,
Et je vois éclore au milieu
De la fuite du cristal bleu,
Les feuilles des douleurs passées.

Jusqu'à l'éloignement des soirs
Morts si longtemps en ma mémoire,
Qu'ils troublent de leur lente moire,
L'âme verte d'autres espoirs.

(*Serres chaudes.*)

AME DE NUIT

Mon âme en est triste à la fin ;
Elle est triste enfin d'être lasse,
Elle est lasse enfin d'être en vain.
Elle est triste et lasse à la fin
Et j'attends vos mains sur ma face.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des anges de glace,
J'attends qu'ils m'apportent l'anneau ;
J'attends leur fraîcheur sur ma face,
Comme un trésor au fond de l'eau.

Et j'attends enfin leurs remèdes,
Pour ne pas mourir au soleil,
Mourir sans espoir au soleil !
J'attends qu'ils lavent mes yeux tièdes
Où tant de pauvres ont sommeil !

Où tant de cygnes sur la mer,
De cygnes errants sur la mer,
Tendent en vain leur col morose,
Où le long des jardins d'hiver,
Des malades cueillent des roses.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des anges de glace,
J'attends qu'ils mouillent mes regards,
L'herbe morte de mes regards,
Où tant d'agneaux las sont épars !

(*Serres chaudes.*)

CHANSON

Et s'il revenait un jour
Que faut-il lui dire ?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et s'il m'interroge encore
  Sans me reconnaître?
— Parlez-lui comme une sœur
  Il souffre peut-être...

Et s'il demande où vous êtes
  Que faut-il répondre?
— Donnez lui mon anneau d'or
  Sans rien lui répondre...

Et s'il veut savoir pourquoi
  La salle est déserte?
— Montrez-lui la lampe éteinte
  Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
  Sur la dernière heure?
— Dites-lui que j'ai souri
  De peur qu'il ne pleure...

(*Douze Chansons.*)

CHANSON

Les filles aux yeux bandés,
    (Otez les bandeaux d'or)
Les filles aux yeux bandés
Cherchent leurs destinées...

Ont ouvert à midi,
    (Gardez les bandeaux d'or)
Ont ouvert à midi,
Le palais des prairies...

Ont salué la vie,
    (Serrez les bandeaux d'or)
Ont salué la vie,
Et ne sont point sorties...

(*Douze Chansons.*)

CHANSON

J'ai cherché trente ans, mes sœurs,
Où s'est-il caché ?
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Sans m'en rapprocher...

J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Et mes pieds sont las,
Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...

L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Otez vos sandales,
Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal...

Vous avez seize ans, mes sœurs,
Allez loin d'ici,
Prenez mon bourdon, mes sœurs,
Et cherchez aussi...

(*Douze Chansons.*)

CHANSON

Vous avez allumé les lampes,
— Oh ! le soleil dans le jardin !
Vous avez allumé les lampes,
Je vois le soleil par les fentes,
Ouvrez les portes du jardin !

— Les clefs des portes sont perdues,
Il faut attendre, il faut attendre,
Les clefs sont tombées de la tour,
Il faut attendre, il faut attendre,
Il faut attendre d'autres jours...

D'autres jours ouvriront les portes,
La forêt garde les verrous,

La forêt brûle autour de nous,
C'est la clarté des feuilles mortes,
Qui brûlent sur le seuil des portes...

— Les autres jours sont déjà las,
Les autres jours ont peur aussi,
Les autres jours ne viendront pas,
Les autres jours mourront aussi,
Nous aussi nous mourrons ici...

(*Douze Chansons.*)

MAURICE MAGRE

1877

M. Maurice Magre est né à Toulouse le 2 mars 1877. Après avoir quitté cette ville pour habiter successivement La Rochelle et Villefranche de Lauraguais, il y revint bientôt, et fonda, en 1894, *Les Essais d'Art jeune*, la première revue littéraire parue à Toulouse, puis, en 1898, *L'Effort*, qui groupa dans une idée commune tous les jeunes écrivains de la province. Il en abandonna peu après la direction pour venir se fixer à Paris. La première œuvre de M. Maurice Magre fut une plaquette de vers : *Eveils*, écrite et publiée en 1895 avec la collaboration de son frère André Magre, et qu'il fit suivre d'une pièce lyrique représentée à Toulouse, au Théâtre du Capitole, le 27 avril 1896. Son premier recueil important fut *La Chanson des Hommes*, paru en 1898, et dans lequel il réunit la plupart des poèmes qu'il avait publiés dans des revues. Ce n'était encore que l'œuvre d'un tout jeune homme, d'une inspiration encore peu ordonnée, mais sincère, pleine de générosité et de l'amour candide de la vie. « J'ai mis dans ce livre, écrivait M. Maurice Magre dans sa préface, ma foi à la vie, à la bonté des hommes... Puisse-t-il aller à tous ceux qui cherchent comme moi les routes de l'existence future. Trop heureux serais-je, si, une seule fois, dans une pauvre maison, mes vers portaient quelque douceur à un cœur simple. » Il y a aujourd'hui dix ans de cela. M. Maurice Magre a un peu vécu. Cela l'a mûri, lui a donné de la réflexion, de l'observation, et son talent, toujours fait de sincérité, y a gagné comme lui, en force et en émotion, on le constate à lire ses nouveaux recueils : *Le Poème de la Jeunesse* et surtout *Les Lèvres et le Secret*. M. Maurice Magre s'est essayé aussi dans le roman, avec *Histoire merveilleuse de Claire d'Amour*. Au théâtre, il a donné plusieurs pièces, en un ou plusieurs actes, dont on trouvera les titres plus loin. Enfin, témoignage que le poète se double chez lui d'un observateur, il a publié tout récemment un petit livre : *Conseils à un jeune homme pauvre qui vient*

faire de la littérature à Paris, qui semble bien contenir toute sa propre histoire. M. Maurice Magre a collaboré au *Mercure de France*, à *L'Ermitage*, au *Mouvement*, fondé par lui en 1906, aux *Lettres*, au *Journal*, à *La Petite République*, à *Messidor*, à *L'Action*, etc. Il a été fait Chevalier de la Légion d'honneur en 1918.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Eveils**, poésies (en collaboration avec André Magre). Toulouse, Vialelle et Perry, 1895, in-18. — **Le Retour**, pièce lyrique en un acte et en vers, représentée à Toulouse le 27 avril 1896. Toulouse, Vialelle et Perry, 1896, in-18. — **La Chanson des hommes**, poèmes. Paris, Fasquelle, 1898, in-18. — **Le Tocsin**, drame en trois actes et en vers, donné en représentation populaire et gratuite sur le Théâtre du Capitole, à Toulouse, les 22 et 23 juillet 1900. Toulouse, éd. du Midi artistique, 1902, in-18. — **Le Poème de la Jeunesse**. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — **L'Or**, drame en cinq actes en vers représenté au Théâtre des Poètes (Salle du Nouveau-Théâtre, le 4 mars 1902, non publié). — **Le Dernier rêve**, pièce en un acte en vers représentée au Théâtre de l'Odéon, le 11 mars 1903 Paris, Fasquelle, 1903, in-18. — **Histoire merveilleuse de Claire d'Amour**, suivie d'autres contes, roman. Paris, Fasquelle, 1903, in-18. — **Le Retour de Diane**, pièce en un acte, en vers, représentée aux Arènes de Nîmes en 1903. Toulouse, Soc. Provinciale d'édit., 1903, in-18. — **Le Vieil ami**, comédie en un acte, représentée au Théâtre Antoine, le 4 mars 1904. Paris, Fasquelle, 1904, in-18. — **Les Lèvres et le Secret**, poèmes (avec un portrait par Henry Bataille). Paris, Fasquelle, 1906, in-18. — **Conseils à un jeune homme pauvre qui vient faire de la littérature à Paris**, Paris, B. Grasset, 1907, in-18. — **La Conquête des Femmes**. [suivi de *Conseils à un jeune homme*, etc.]. Paris, Fasquelle, 1908, in-18,

EN PRÉPARATION : *Velléda*, tragédie en 4 actes, en vers, représentée sur la scène de l'Odéon le 27 mai 1908 ; *Le Marchand de passions*, trois actes, etc.

POÈMES MIS EN MUSIQUE. — Divers poèmes de M. Maurice Magre ont été mis en musique par Severac, Henri Fescourt, Paul Cruppi, etc. Enfin on doit encore au même auteur le texte d'un opéra comique en deux actes : *Le Cœur du Moulin* (musique de Deodat de Severac), qui n'a point été représenté.

A CONSULTER. — **Georges Casella et Ernest Gaubert** : *La Nouvelle littérature, 1895-1905*. Paris, E. Sansot, 1906, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18.

Henri Bérenger : *Chronique*. Revue des Revues, 15 octobre 1898. — **Henri Chantavoine** : *Poètes et poésie*. Débats, 21 novembre 1895. — **Ernest Gaubert** : *Les Poètes de la Jeune Fille*. Revue des Revues, 15 juin 1904. — **Charles Maurras** : *Revue littéraire*. Revue Encyclopédique, 14 janvier 1899.

Iconographie :

Henri Bataille : *Portrait en lithographie*, reproduction en frontispice l'édition des *Lèvres et le Secret*. Paris, 1906. — **F. Vallotton** : *Masque*. Revue des Revues, 15 octobre 1898.

QUAND LA VIE EST PASSÉE

J'eus une amie, un jour, aux yeux couleur de songe...
Son geste pour filer, le soir, était très doux
et j'étalais le lin du rêve à ses genoux
à l'heure triste où l'ombre des meubles s'allonge.

Nos rêves s'attardaient avec le demi-jour.
Elle habitait la maison close où meurt l'allée
et quand un angélus chantait dans la vallée
nos âmes se berçaient d'une histoire d'amour.

Ses yeux étaient couleur de songes et d'automne...
Or, sur le chemin creux où se mêlaient nos pas,
un soir, que nous avions cueilli des anémones,
je vis passer la vie en robe de lilas.

Et comme nous allions parmi le crépuscule
vers la bonne maison où parle le rouet,
j'ai laissé fuir mon cœur, oublieux et crédule,
avec la voyageuse au fond du val muet.

Et mon amie a dit : « Tu vois, le jour décline ;
sur les choses et dans mon cœur il se fait tard ;
ne prends pas le chemin qui monte la colline
là-bas, près de l'étang fleuri des nénufars.

La voix des grands roseaux évoque la passante
qui t'a séduit, enfant, de son geste d'espoir.
Reste le fiancé mystique de l'amante
heureux de bien m'aimer et de ne pas savoir.

L'heure est pieuse et seuls les arbres nous comprennent,
prêtres chastes et doux du rêve et de la mort.
Reste, et ce soir, tous deux, mes mains parmi les tiennes
nous lirons le passé dans un vieux missel d'or... »

(*La Chanson des hommes*. Fasquelle.)

LES HOMMES DES ROUTES

La vie est, ô Seigneur, ce soir, âpre et méchante
aux pauvres des chemins qui n'ont pas de maison,
et comme un vent plus rude au fond des arbres chante
las, nous avons jeté le sac et le bâton.

Nos espoirs ont saigné dans le soleil d'automne...
La nuit descend, le vent fait mal, le ciel est gris,
les choses, comme nous douloureuses, entonnent
le cantique profond de nos cœurs incompris.

Les hommes des labours assis sous les tonnelles,
riches d'espoir en les semences à venir,
à leurs frères chassés des glèbes maternelles
n'ont pas voulu prêter la paille pour dormir.

La Terre, mère bonne et grave, aïeule insigne,
éternelle amoureuse aux amours fécondants,
a refusé le grain des blés, le sang des vignes
aux plus déshérités de ses petits enfants.

Les prêtres nous ont dit d'entrer dans les églises
pour retrouver un peu de nos vieilles ferveurs
et qu'à l'heure où les nefs s'emplissent d'ombre grise
aux cœurs des malheureux s'apaise la douleur.

Mais ce Christ aux cheveux bouclés, aux poses belles,
n'est pas le Dieu d'amour que nous voulions prier.
Nous n'avons pas trouvé sous l'ombre des chapelles
le vrai Christ toujours bon qui sait avoir pitié.

Ce n'est pas pour le Dieu des heureux de la terre,
ô prêtres, que nos pieds ont si longtemps saigné.
La vie, hélas ! notre vrai christ, christ de misère,
ne dit pas de souffrir et de se résigner.

— O Seigneur, ouvre-nous l'auberge où l'on s'enivre,
où, ce soir, nous aurons l'espoir qui rend plus fort,

le vin qui fait rêver, le pain qui fera vivre,
le sommeil bienfaisant parmi la paille d'or

et la femme au grand cœur à tous les pauvres bonne
dont les baisers font oublier les mauvais jours,
amante maternelle et clémente qui donne,
aux vaincus de la vie, une aumône d'amour...

(*La Chanson des hommes*. Fasquelle.)

LE RETOUR DES POÈTES

Les races qui marchaient sous les astres antiques
ou celles qui rêvaient à l'ombre des lauriers
pour faire tressaillir l'arc ou le luth rustique,
allaient près des ruisseaux cueillir le même osier.

Les poètes enfants dormaient dans la vallée,
les bois en s'éveillant secouaient leurs cheveux
et les parfums de menthe et de roses foulées
donnaient au cœur humain la nostalgie des Dieux.

Les rochers des torrents et les pierres des landes
furent amoncelés par les hommes pieux,
et les bergers, le soir, en de saintes offrandes,
enguirlandaient de fleurs les cornes de leurs bœufs.

Les emblèmes sacrés vivaient dans les campagnes ;
les troncs d'arbres aux toits des dieux faisaient piliers
et les simples pasteurs errant dans les montagnes
trouvaient des monuments aux cultes familiers.

Ceux qui savaient prier les étoiles propices
connaissaient le secret des hymnes immortels
et les bardes chantaient le chant des sacrifices
quand le sang des béliers fumait sur les autels.

La même voix berçait le pas égal des femmes
dont les cortèges blancs dansaient au bord des mers

et donnait de la vie au bois des simulacres
dont les faces riaient dans les temples déserts.

Et quand le jour tomba sur le déclin des peuples,
que les prêtres chanteurs turent leurs derniers chants
et partirent vers les cités le long des fleuves,
mauvais fils oublieux des forêts et des champs,

dans les temples parmi les acanthes dorées
resta comme un défi aux barbares futurs
le nom des Dieux inscrit sur les pierres sacrées
qu'ils fouleront aux pieds de leurs chevaux impurs...

— Mais le temps enseigna la vanité des rites
et vêtit les arceaux d'une robe d'oubli.
Sur les autels par les lichens ensevelis
vinrent s'aimer des vols de colombes plaintives.

Et les grands hommes blonds qui portaient tout l'azur
et le soleil du nord parmi leurs barbes claires
ne réveillèrent pas avec leurs glaives durs
le premier rêve humain endormi sous la terre.

(*La Chanson des hommes*. Fasquelle.)

QUAND JE SERAI MORT

Lorsque je serai mort, je veux que l'on m'emporte
Tout au fond de l'allée, à côté du vieux banc
Cher aux jeunes amants et cher aux feuilles mortes,
Sous les grands marronniers, devant la paix des champs.

Je désire partir sans cloches et sans larmes,
Sans fleurs et sans flambeaux et sans cœurs oppressés.
Le vent au fond des bois aura bien plus de charmes,
Les bouquets vont bien mieux aux doigts des fiancés...

Ami, cher compagnon de toute ma jeunesse,
Nous ne lèverons plus nos verres, en rêvant,
Lorsque nous discourions tous deux avec noblesse
Sous la douce fraîcheur d'une nuit de printemps.

Derrière les carreaux, l'on voyait des familles
Rêver dans la demi-clarté de l'abat-jour
Et par groupes joyeux passaient des jeunes filles
Confondant la nuit bleue à leur rêve d'amour.

Parfois, au fond d'un champ brillait une lanterne ;
Un forgeron chantait ; l'horizon était noir
Et les anges de l'eau flottaient sur les citernes,
Et nous étions joyeux, buvant le vin du soir.

Je veux que, moi parti, rien ne change au village,
Que tu viennes t'asseoir sur la chaise de bois
Et lorsque passeront les gens du voisinage
Tu répondes gaiement : bonjour ! comme autrefois ;

Que les petits garçons surtout et les fillettes
Continuent de danser quand les matins sont bleus
Et troublent de leurs cris les campagnes muettes :
Une ronde d'enfants est agréable à Dieu !

Il est près de l'église une vieille servante
Dont les petits yeux gris répandront bien des pleurs
Porte quelques bouquets à cette âme innocente :
Tu sais que les vieillards sourient de voir des fleurs.

Si l'on parle de moi parfois dans ces soirées
Où l'on mêle la causerie avec le chant,
Tu diras : « Il est mort un jour de cette année.
Il était sans vertu, mais ne fut pas méchant.

Il aimait les plaisirs, les fêtes et la valse
Et la tendre douceur des jardins solitaires.
Il aurait tout donné pour un regard de femme ;
Il croyait à l'amour, mais on ne l'aima guère...

Il put paraître fier, bien que son cœur fût bon ;
Pour sa bouche altérée toute joie était brève ;
Il aimait beaucoup mieux un baiser qu'un beau rêve,
Et la chanson du vent que ses propres chansons... »

— Et puis, tu t'en iras jusqu'au bout du village ;
Une blanche villa dort au fond d'une allée;
Derrière la fenêtre où serpente un feuillage,
Dans les rayons du soir chante ma bien-aimée...

Souvent je vins m'asseoir près de son clavecin,
Et dans le clair-obscur tamisé des persiennes
Je rêvais au bouquet qui mourait sur son sein.
— Mais jamais, mon ami, ma main n'a pris la sienne !

Tu la reconnaîtras à ses tendres yeux bleus,
A ses airs ingénus, à son vague sourire ;
Dis-lui : « C'est un secret que je voudrais vous dire ;
A l'ombre des tilleuls je vous parlerai mieux. »

Mène-la dans l'allée à l'heure où le jour meurt.
La nuit se penchera comme une fleur qu'on cueille.
Alors, pour lui donner, tu prendras une feuille,
— Les feuilles du tilleul tombent comme des cœurs, —

Et lui diras : « Voici le cœur de ce poète !
L'amour qu'on n'a pas dit est le seul éternel.
Qu'il dorme en un sachet parfumé de fougère
Et quelquefois, respirez-le devant le ciel... »

Alors, ô mon ami, si quelque douce larme
Coulait de ses yeux bleus sur la terre brunie,
De ce posthume adieu je goûterais les charmes
Et j'aimerais la mort comme j'aimais la vie...

(*Le Poème de la jeunesse.* Fasquelle.)

LA COQUETTERIE DES HOMMES

Nous avons, nous aussi, nos fards, nos artifices,
Nos crayons, nos carmins, nos kols, nos polissoirs,
Notre coquetterie auprès de nos miroirs.
Nous peignons savamment nos cœurs avec délice.
Elles, scrutent longtemps les tares de leur peau,

La veine qui se gonfle, un signe, un pli nouveau
Et savent avec art cacher la moindre ride.
Nous de même, nous contemplons d'un œil avide
Chaque forme que peut affecter notre esprit.
Nous pesons ce qui pleure et pesons ce qui rit ;
Selon le temps, la femme à qui nous voulons plaire,
Nous nous montrons avec une âme sombre ou claire ;
Nous nous sommes si bien travestis, corrigés,
Avec de faux désirs, des rêves arrangés,
Des semblants d'enthousiasme et d'apparentes fièvres,
Des délires plaqués comme du rouge aux lèvres,
Un simulacre d'amertume ou de douleur
Que l'on ne peut jamais savoir notre vrai cœur.
Ah! nous sommes égaux, chacun porte son masque !
Nous nous tendons les bras de loin, dans l'ombre opaque
Que nous-mêmes avons tissée autour de nous.
Elle allonge ses yeux, elle blanchit son cou,
Je donne à ma pensée des formes imprévues.
Chacun peint de son mieux son visage et son cœur,
L'un, c'est avec des mots, l'autre, avec des couleurs
Et nous gardons toujours des âmes inconnues.

(*Les Lèvres et le Secret*. Fasquelle.)

JE PASSE

Je ne suis qu'un passant ; le voyage est mon goût.
Parfois, je creuse un nom dans l'arbre ou dans la glace,
Mais ce n'est pas mon nom et c'est je ne sais où...
Je regrette toujours les endroits où je passe.

Et pourtant, malgré moi, je ne peux m'arrêter.
Si j'orne mon chapeau d'un seul brin de fougère,
Je sens bien qu'aux objets je demeure attaché
Et j'emporte avec moi l'arome de la terre.

Je vous aime, ô maison ! ô sentier ! mais je pars...
Et l'allégresse alors se mêle à l'amertume.
Mon manteau qui se gonfle au souffle du départ
Me soulève et m'entraîne ainsi qu'une aile brune.

O cher groupe d'amis, table, propos du soir,
Récit de ses amours que l'on aime à redire!
Je ne vous entends plus, je cesse de vous voir...
C'est comme un fin visage où s'efface un sourire.

Vous qui vous étonniez, au seuil du vestibule,
Tandis que les chevaux hennissaient dans la cour,
Sachez que les aspects d'un arbre au crépuscule,
L'adieu, l'ombre et le froid, ce sont là mes amours...

Allez, j'ai bien compris le poème des yeux,
Ce qui venait à moi de franchise et de grâce..
Dès que je vous ai vue je vous ai dit adieu...
Ne vous attachez pas à moi, voyez, je passe...

(*Les Lèvres et le Secret.* Fasquelle.)

LA FEMME DE QUARANTE ANS

Trop de bonté paraît dans ses yeux dévoués;
elle se hâte trop d'être tendre et fidèle;
on dirait qu'elle voit son horizon borné...
Elle est comme un oiseau qui sent faiblir ses ailes.

Elle mêle l'audace à la timidité ;
elle est pressée, hélas! elle se donne toute...
Elle fait bien valoir tout l'art de sa beauté,
mais son pouvoir décroît, car, au fond, elle en doute.

Elle dit : Reste là, mon enfant! mon petit !...
Dans l'amante vieillie une mère se cache.
On le sent. On voudrait punir qui vous chérit
et comme les enfants on est méchant et lâche.

Pour la faire souffrir, on est savant comme eux.
On joue avec son cœur comme ils jouent à la balle;
elle simule en vain de se plaire à ces jeux...
Elle est servante ou mère et jamais une égale...

L'esprit devient près d'elle actif et clairvoyant;
il voit le sein moins pur s'écraser sous l'étoffe,
la ride près de l'œil, la tache d'une dent
et le geste des bras trop grand quand elle s'offre.

Elle fait des efforts pour être à l'unisson;
elle est soudain joyeuse et soudain puérile.
C'est aussi déchirant qu'une belle chanson
qu'une aigre et fausse voix fait gémir et mutile.

L'on trouve bien les mots alors qu'il faut trouver,
par pitié, par remords, ou même par tendresse.
Mais la grimace est là du visage fané
qui glace le baiser et sèche la caresse.

Et puis, c'est la rancune obscure, le désir
de lui faire du mal, de lui faire comprendre
par des mots à deux sens que l'on la voit vieillir
et qu'on est généreux lorsqu'on est un peu tendre.

Ah! ce n'est pas l'amour, ni même la beauté,
dont nous cherchons partout la forme insaisissable,
ce n'est pas le désir, ni la sincérité,
c'est toi, c'est toujours toi, jeunesse irretrouvable!..

C'est toi, paix du regard, c'est toi, clarté du teint,
ligne à demi formée, attitude peureuse,
ô mouvement qui fais de tout corps féminin
un élan de beauté vers des nuits amoureuses...

— Alors, fuis, cache-toi, pauvre ombre de plaisir
qui n'a pu de ses traits déguiser les ravages.
Du banc des résignés, des tristes, vois partir
ceux qui s'en vont joyeux pour le divin voyage.

Mais ne les suis pas trop de tes yeux trop aimants;
cache tes mains; leur veine est trop bleue et ton âme
pèse avec son amour moins qu'un seul cheveu blanc...
Couvre de ton manteau le miroir et la flamme...

Hélas ! tu sens déjà que s'empâte ton corps;
ta peau a par endroits des rougeurs, elle est rude ;
dans ta bouche, au matin, est le goût de la mort
et tes draps ont l'odeur de la décrépitude...

VILLES D'EAUX D'HIVER

O villes d'eaux d'hiver, soleil des poitrinaires !
Les serres, les bosquets gelés et les tennis,
les voitures passant dans l'oblique lumière,
le marbre des villas et les bassins bleuis ?

O visages fermés, visages anonymes,
qui regardent au loin, sur des balcons d'hôtels,
les bois trop réguliers et la mer trop sublime !
O ce décor givré, délicat, solennel !...

Sous son plaid bigarré, l'étrangère frileuse
songe à d'autres pays autrefois traversés,
à de plus beaux sapins, des mers silencieuses,
aux flots des lacs battant les châteaux écossais..

Ses doigts longs et vivants se crispent sur son livre ;
elle ferme les yeux comme pour oublier
et du vent balsamique et marin elle est ivre
et comme un lys de chair son cou frêle est ployé.

Quelle tristesse immense est au fond des voyages !
Ni l'air des verandahs, ni le gazon des parcs,
ni la combinaison des flots et des nuages
n'atténûront ce vide et ce goût des départs.

Pourtant, partout les lieux à ces lieux sont semblables,
c'est la même fenêtre et le même souci,
c'est un hôtel, un train, c'est un arbre et du sable
et les visages chers sont les mêmes aussi...

LA MÈRE ET LE FILS

Bonne vieille en bonnet sous l'horloge tu pleures.
Voilà déjà des jours que ton fils n'écrit plus...
O Paris ! Le vent souffle et tu comptes les heures,
Tes vieilles mains touchent les livres qu'il a lus.

Tu dis : « Il pense à moi, cependant, j'en suis sûre.
Je parle dans sa chambre avec le feu d'hiver ;
J'anime de mon cœur les formes des gravures,
Ma coiffe est un oiseau sur son balcon de fer.

Mais il n'a pas le temps de m'écrire, peut-être.
Cher enfant ! quand tu peux tu le fais aussitôt.
Je respire sa vie au papier de ses lettres...
Un poème d'amour est dans ses moindres mots... »

Ah ! pauvre bonnet blanc, fragiles sont tes ailes !
Souvenirs des mamans que vous êtes légers !
Il songe à la chaleur qui brûle un poignet frêle,
A ces bruits de satin glissant dans l'escalier...

Il froisse un petit gant, il attend, il écoute.
Longuement, il écrit, mais ce n'est pas à toi.
Il entend une voix avec le bruit des gouttes
Qui parle tendrement, et ce n'est pas ta voix.

Il pleure aussi ! Mais d'autres larmes que les tiennes
Et si tu les voyais, tu ne comprendrais pas.
Plus que tes bandeaux gris une boucle a des charmes
Et le berceau rêvé, ce ne sont plus tes bras...

— Mère, rappelle-toi... Sous le foyer de pierre
Il s'amusait avec la braise et les sarments ;
Sa frêle ombre d'enfant dansait dans la lumière
Et son doigt écrivit dans les cendres : Maman !

Lettres de cendres ! vous vous êtes envolées
Avec un peu de vent, quand la porte s'ouvrit...
Et l'horloge sonna le récit des années
Que l'enfant dans la cendre, ô mère ! avait écrit...

STÉPHANE MALLARMÉ

1842-1898

D'une famille d'origines bourguignonnes, lorraines et lointainement hollandaises, Stéphane Mallarmé naquit à Paris, le 18 mars 1842, dans une rue qui s'appela plus tard Passage Laferrière et qui est aujourd'hui la rue Laferrière, tournante et silencieuse. Du côté paternel et du côté maternel, ses ascendants présentaient depuis la Révolution une suite ininterrompue de fonctionnaires dans l'administration de l'Enregistrement, chez lesquels le goût des lettres s'était déjà manifesté. L'un d'eux fut, en effet, syndic libraire sous Louis XVI, et l'on trouve son nom au bas du privilège du roi, en tête de l'édition originale française du *Vathek* de Beckford, que Stéphane Mallarmé réimprima. Un autre écrivait des vers badins dans les *Almanachs des Muses* et dans les *Etrennes pour les Dames*. Enfin, Stéphane Mallarmé avait connu dans son enfance un arrière-petit-cousin, M. Magnien, qui était l'auteur d'un ouvrage romantique : *Ange et Démon*, dont on voit quelquefois le titre dans des catalogues de bouquinistes. Stéphane Mallarmé commença son éducation à Auteuil, dans un pensionnat riche, fréquenté surtout par des enfants de familles nobles. Il aimait à raconter sur ce sujet l'anecdote suivante. Le jour qu'il fut amené dans cet établissement par sa grand'mère qui l'avait élevé, — il avait perdu sa mère à sept ans et son père s'était remarié, — l'un des élèves s'approcha et lui présenta, en les nommant, ses nouveaux camarades, qui portaient tous des noms célèbres. Quand cette énumération fut terminée : « Et toi, comment t'appelles-tu? » lui demanda-t-il. « Je m'appelle Mallarmé. » Aussitôt une grêle de coups de poings s'abattit sur lui, comme pour lui démontrer l'insuffisance d'un nom si simple. Se souvenant alors que son père possédait une maison au Hameau de Boulainvilliers, il s'empressa d'ajouter : « Je m'appelle aussi marquis de Boulainvilliers », ce qui eut pour résultat d'éteindre immédiatement toute animosité. Les mains se tendirent cordialement vers le

« Marquis de Boulainvilliers » et ce nom lui resta pendant tout son séjour au pensionnat. Les jours de visite des parents, le garçon chargé de faire venir les élèves ne l'appelait pas autrement, et il laissait toujours s'écouler un moment avant de se montrer, pour que sa grand'mère ne sût pas qu'une si noble appellation le concernait. Stéphane Mallarmé traversa ensuite bien d'autres pensions et lycées, pour finir enfin ses études au lycée de Sens. Il a raconté quelque part ses dispositions littéraires à cette époque, son secret désir de remplacer un jour Béranger, rencontré dans une maison amie, et qu'on lui avait désigné comme un grand poète. « Il paraît que c'était trop difficile pour être mis à exécution, ajoutait-il, mais j'ai longtemps essayé, dans cent petits cahiers de vers qui m'ont toujours été confisqués. » A vingt ans, esquivant la carrière de fonctionnaire à laquelle ses parents le destinaient, il partit vivre quelque temps en Angleterre. Il avait commencé à apprendre l'anglais pour mieux lire Poe, et il voulait se perfectionner dans cette langue, de façon à pouvoir se créer comme professeur les ressources nécessaires à assurer son indépendance littéraire. C'est ainsi que pendant trente ans, de 1862 à 1892, il fut professeur d'anglais dans divers collèges ou lycées, d'abord à Tournon, puis à Besançon, puis à Avignon, où il connut Mistral, Aubanel, Roumanille, Gras et Roumieux, avec lesquels il participa au mouvement félibréen. Cela se passait avant la guerre. Stéphane Mallarmé avait déjà collaboré à de nombreuses revues, mais son nom n'était guère sorti du groupe des Parnassiens. Rentré à Paris vers 1873, il fut peu après nommé professeur au lycée Condorcet, d'où il devait passer plus tard à Janson de Sailly, puis à Rollin. De 1874 à 1875, Stéphane Mallarmé rédigea seul *La Dernière Mode, Gazette du Monde et de la Famille*, « où étaient promulgués les lois et vrais principes de la vie tout esthétique, avec l'entente des moindres détails : toilettes, bijoux, mobiliers et jusqu'aux spectacles et menus de dîners ». Une notice détaillée sur cette publication, qui eut huit ou dix numéros, a paru en 1890 dans *La Revue Indépendante* et a été reproduite dans le *Mercure de France* d'octobre 1898. C'est également à cette époque que Stéphane Mallarmé, sur l'invitation que lui fit son maître et ami Théodore de Banville, d'écrire un poème qui serait récité par Coquelin aîné, composa *L'Après-midi d'un Faune*, dont le projet de réalisation théâtrale n'aboutit pas. Une des grandes amitiés de Stéphane Mallarmé dans ce temps fut le peintre Manet, que, pendant dix ans, il vit tous les jours. Avec lui, il fréquentait les dîners de Victor Hugo, où celui-ci trônait, assis sur un siège plus haut que ceux de ses convives. Il rappelait volontiers la façon dont l'auteur d'*Hernani* l'accueillait chaque fois, l'appelant « son cher poète impressionniste » en lui pinçant très amicalement l'oreille. A cette époque, Stéphane Mal-

larmé avait déjà publié sa traduction du *Corbeau*, d'Edgar Poe, *L'Après-midi d'un Faune*, et sa réimpression du *Vathek*, de Beckford. Il avait aussi donné dans de nombreuses revues quantité de poèmes, comme *Le Guignon*, *Les Fenêtres*, *Les Fleurs*, *Renouveau*, *A celle qui est tranquille*, *Las de l'amer repos où ma paresse offense*..., *Le Sonneur*, *Tristesse d'Eté*, *L'Azur*, *Brise marine*, *Soupir*, *Le Mendiant*, *Hérodiade*, *Toast funèbre*, *Le Tombeau d'Edgard Poe*, et des poèmes en prose tels que *La Pipe*, *Le Petit Saltimbanque*, *Le Démon de l'analogie*, *Plainte d'automne*, *Frisson d'hiver*, *Le Spectacle interrrompu* et *Le Phénomène futur*. Mais les premiers publiés dans des éditions de luxe fort coûteuses et les seconds trop dispersés, tout cela était peu connu et Stéphane Mallarmé demeurait ignoré. Enfin, en 1884 J.-K. Huysmans publia son roman *A Rebours*, dont le héros, *Jean des Esseintes*, épris de littératures vraiment belles, et que « subjuguait de même qu'un sortilège » l'*Hérodiade* de Stéphane Mallarmé, « en aimait ces vers :

. . . . O miroir !
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée,
Que de fois et pendant des heures, désolée
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,
Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine.
Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,
J'ai de mon rêve épars connu la nudité !

« comme il aimait les œuvres de ce poète qui, dans un siècle de « suffrage universel et dans un temps de lucre, vivait à l'écart des « lettres, abrité de la sottise environnante par son dédain, se com- « plaisant, loin du monde, aux surprises de l'intellect, aux visions « de sa cervelle, raffinant sur des pensées déjà spécieuses, les gref- « fant de finesses byzantines, les perpétuant en des déductions legè- « rement indiquées que reliait à peine un imperceptible fil ». (*A Rebours*, p. 260.) Il semble que ce soit surtout ce livre qui ait révélé alors Stéphane Mallarmé aux jeunes écrivains de l'époque et qui ait décidé de sa réputation. Ils le proclamèrent leur maître — et il le fut plus encore qu'on l'a dit, plus encore qu'on peut le croire — et lui demandèrent sa collaboration pour leurs revues. En hommage à son admirateur, Stéphane Mallarmé écrivit le poème *Prose pour des Esseintes*, si musical, si voilé et incertain, que publia *La Revue Indépendante*. Puis d'autres poèmes suivirent, en d'autres revues, d'abord les sonnets célèbres : *Quelle soie aux baumes de temps*..., *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*..., *Hommage à Richard Wagner*, *M'introduire dans ton histoire*..., *Toujours plus souriant au désastre plus beau*..., etc., etc., puis de nouveaux poèmes en prose.

C'est de cette époque que datent les mardis de la rue de Rome, où Stéphane Mallarmé recevait les jeunes écrivains. « Ceux-là seuls qui vinrent assidûment visiter sa retraite savent quel lucide, quel inquiétant esthète fut Stéphane Mallarmé, a écrit Bernard Lazare dans ses *Figures contemporaines*. Pour connaître les ressources de cet esprit d'une netteté inoubliable, il faut avoir entendu sa parole pendant des années. Le souvenir des soirées de la rue de Rome restera toujours dans la mémoire de ceux que Stéphane Mallarmé admit auprès de lui, dans ce salon discrètement éclairé, auquel des coins de pénombre donnaient un aspect de temple, ou plutôt d'oratoire... A ces auditeurs fidèles, Mallarmé se révélait d'une séduction infinie, soit qu'il se plût à dire une anecdote..., soit qu'il s'oubliât à rappeler des amis chers et disparus, soit qu'il exposât de séduisantes et hautaines doctrines sur la poésie et sur l'art, sur le poème en prose et sur la chronique, sur la musique et sur le théâtre... Plus tard, ceux qui auront connu Stéphane Mallarmé dans leur prime jeunesse, ceux qui l'auront aimé comme un des plus purs, des plus désintéressés parmi les poètes, ceux qui l'auront entendu et qui auront chéri sa parole, raconteront sa vie comme le bon Xénophon raconta celle de Socrate. Fidèles, scrupuleux, ils commenteront vers par vers ses sonnets, et cela dans le but unique de révéler aux jeunes hommes de ce temps futur quel noble, profond et merveilleux artiste fut Stéphane Mallarmé. » (B. Lazare : *Figures contemporaines*.) Ces auditeurs fidèles, on peut même dire ces disciples, car l'expression « être en première, en deuxième, en troisième de Mallarmé » était courante entre eux, furent d'abord, sans que nous prétendions les nommer tous au complet, MM. Edouard Dujardin, Théodore Duret, Félix Fénéon, René Ghil, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Albert Mockel, Charles Morice, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Francis Vielé-Griffin, Charles Vignier, Teodor de Wyzewa, etc., etc. « ... La causerie naissait vite. Sans pose, avec des silences, elle allait d'elle-même aux régions élevées que visite la méditation. Un geste léger commentait ou venait souligner ; on suivait le beau regard, doux comme celui d'un frère aîné, finement sourieur mais profond, et où il y avait parfois une mystérieuse solennité. Nous passions là des heures inoubliables, les meilleures sans doute que nous connaîtrons jamais ; nous y assistions, parmi toutes les grâces et toutes les séductions de la parole, à ce culte désintéressé des idées qui est la joie religieuse de l'esprit. Et celui qui nous accueillait ainsi était LE TYPE ABSOLU DU POÈTE, le cœur qui sait aimer, le front qui sait comprendre, — inférieur à nulle chose et n'en dédaignant aucune, car il discernait en chacune un secret enseignement ou une image de la Beauté... » (Alb. Mockel : *Sté-*

phane Mallarmé. Un Héros.) Puis quelques-uns quittèrent, et à ceux qui restaient vinrent se joindre MM. Paul Claudel, André Fontainas. André Gide, A.-Ferdinand Herold, Pierre Louys, Camille Mauclair, Stuart Merrill, Jean de Mitty, John Payne, Adolphe Retté, Marcel Schwob, Paul Valéry, Whibley, etc. Tout cela dura jusque vers 1895, un peu plus, peut-être. Stéphane Mallarm-avait d'ailleurs obtenu sa retraite comme professeur, et dans sa petite maison de Valvins, au bord de la Seine, près de Fontainebleau, dont il avait fait « le lieu préféré de sa solitude et de sa rêverie », il séjournait plus assidûment, et plus souvent s'apercevait sur la rivière « le vol blanc de sa voile. » Les travaux de Stéphane Mallarmé à cette époque furent successivement un florilège de ses œuvres : *Vers et Prose*, paru en 1893, des études publiées dans *La Revue blanche* sous le titre : *Variations sur un sujet*, et qu'on retrouve avec tous ses écrits en prose dans *Divagations*, et enfin : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard,* poème en prose singulier autant par sa teneur que par ses dispositions typographiques, paru dans *Cosmopolis* en mai 1897. Mais ces années de repos et de liberté dans le travail littéraire ne devaient pas être nombreuses. En 1898, Stéphane Mallarmé, retiré pour tout l'été à Valvins, travaillait à achever son poème *Hérodiade*, quand une soudaine maladie du larynx le prit, et après trois jours à peine de cette indisposition, au moment même ou il se plaignait d'étouffements au médecin qui le soignait, il mourut, le 9 septembre 1898. On ne saurait dire toute la douloureuse surprise que cette mort causa dans le monde des lettres, chez les jeunes admirateurs de Stéphane Mallarmé comme chez les écrivains de sa génération. « Cet homme qui vient de mourir, écrivirent MM. Paul et Victor Margueritte, et que les jeunes gens avaient appelé durant sa vie le prince des poètes, était vraiment un prince. Il l'était de par sa nature élégante et hautaine, qui donnait tant de grâce fière au moindre de ses gestes, tant de finesse à son sourire, tant d'autorité à son beau regard lumineux. Il l'était de par cette maîtrise de soi, empreinte à chaque ligne de son œuvre comme à chaque ride de son front, de par cette aristocratie absolue qui le faisait vivre à l'écart, et qui, à peine surgissait-il en quelque réunion, le désignait, le consacrait. Il l'était de par tout son être exquis et rare. » (*Echo de Paris,* 17 septembre 1898.) Nous ne saurions songer non plus à donner un aperçu, même très court, des nombreux articles et études écrits sur Stéphane Mallarmé et son œuvre, avant comme après sa mort. Voici un passage d'une étude de M. Remy de Gourmont dans *La Culture des Idées* et où l'œuvre du poète est analysée de façon très pénétrante, par un de ses fidèles admirateurs. « Il y a au Louvre, dans une collection ridicule,

par hasard une merveille, une Andromède, ivoire de Cellini. C'est une femme effarée, toute sa chair troublée par l'effroi d'être liée : où fuir? et c'est la poésie de Stéphane Mallarmé. Emblème qui convient encore, puisque, comme le ciseleur, le poète n'acheva que des coupes, des vases, des coffrets, des statuettes. Il n'est pas colossal, il est parfait. Sa poésie ne représente pas un large trésor humain étalé devant la foule surprise ; elle n'exprime pas des idées communes et fortes, et qui galvanisent facilement l'attention populaire engourdie par le travail ; elle est personnelle, repliée comme ces fleurs qui craignent le soleil ; elle n'a de parfum que le soir ; elle n'ouvre sa pensée qu'à l'intimité d'une pensée cordiale et sûre. Sa pudeur trop farouche se couvrit de trop de voiles, c'est vrai ; mais il y a bien de la délicatesse dans ce souci de fuir les yeux et les mains de la popularité. Fuir, où fuir? Mallarmé se réfugia dans l'obscurité comme dans un cloître ; il mit le mur d'une cellule entre lui et l'entendement d'autrui ; il voulut vivre seul avec son orgueil. Mais c'est là le Mallarmé des dernières années, lorsque, froissé, mais non pas découragé, il se sentit atteint de ce dégoût des phrases vaines qui jadis avait touché Jean Racine ; lorsqu'il se créa, pour son usage propre, une nouvelle syntaxe, lorsqu'il usa des mots selon des rapports nouveaux et secrets. Stephane Mallarmé a relativement beaucoup écrit et la plus grande partie de son œuvre n'est entachée d'aucune obscurité ; mais dans la suite et la fin, à partir de *La Prose pour des Esseintes*, s'il y a des phrases douteuses ou des vers irritants, un esprit inattentif et vulgaire redoute seul d'entreprendre une conquête délicieuse. Il y a trop peu d'écrivains obscurs en français ; ainsi nous nous habituons lâchement à n'aimer que des écritures aisées, et bientôt primaires. Pourtant, il est rare que les livres aveuglément clairs vaillent la peine d'être relus... La littérature qui plaît aussitôt à l'universalité des hommes est nécessairement nulle... L'œuvre de Mallarme est le plus merveilleux prétexte à rêveries qui ait encore été offert aux hommes fatigués de tant d'affirmations lourdes et inutiles : une poésie pleine de doutes, de nuances changeantes et de parfums ambigus, c'est peut-être la seule où nous puissions désormais nous plaire ; et si le mot *décadence* résumait vraiment tous ces charmes d'automne et de crépuscule on pourrait l'accueillir et en faire même une des clefs de la viole : mais il est mort, le maître est mort, la pénultieme est morte. » (*Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence*.)

Stéphane Mallarmé a collaboré à : *L'Artiste*, 1862. — *Le Parnasse satirique*, 1864.— *La Saison de Vichy*, 1865. — *Le Parnasse contemporain*, 1866. — *La Revue des lettres et des arts*, 1868. — *Le second Parnasse contemporain*, 1869. — *Le National*, 1871 et 1872.

— *La Renaissance*, 1872 et 1874. — *Le Tombeau de Théophile Gautier*, Paris, Lemerre, 1873. — *La Revue du Monde nouveau*, 1874. — *La Dernière Mode*, 1875. — *La République des lettres*, 1876. — *Poé Mémorial*, 1877. — *La Revue critique*, 1884. — *La Revue Indépendante*, IIe serie, 1885, et IIIe série, 1887. — *La Revue Wagnérienne*, 1885. — *L'Art et la Mode*, 1885 et 1887. — *La Décadence*, 1886. — *Le Décadent*, 1886. — *Le Scapin*, 1886. — *La Wallonie*, 1886. — *La Vogue*, Ire série, 1886. — *Gazetta Letteraria*, 1886. — *The Whirlwind*, 1890. — *La Revue d'aujourd'hui*, 1890. — *Mercure de France*, 1890, 1891 et 1893. — *The National Observer*, 1892 et 1893. — *Entretiens politiques et littéraires*, 1892. — *Le Figaro*, 1894. — *The Chap Book*, 1896. — *La Revue Blanche*, 1896. — *Cosmopolis*, 1897.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Le Corbeau**, d'Edgard Poë, illustré de 5 dessins de Manet, texte anglais et français. Paris, Librairie de l'eau-forte, 1874, in-8. — **L'après-midi d'un Faune**, églogue, avec un frontispice et 3 vignettes de Manet. Paris, A. Derenne, 1876, in-8. *Nouvelle édition*. Paris, Vanier, 1886, in-8. *Edition définitive*. Paris, Revue Indépendante, 1887 (le titre porte par erreur 1882), in-8. — **Vathek**, de Beckford, avec avant-dire et préface. Paris, Labitte, 1876, in-18. (Nouv. édition. Paris, Vanier, 1880, et Paris, Perrin, 1893, in-18.) — **Les Mots anglais**, petite philologie à l'usage des classes et du monde. Paris, Truchy, 1878, in-18. — **Les Dieux antiques**, nouvelle mythologie, illust., d'après W. Cox et les travaux de la Science moderne, à l'usage des lycées, pensionnats, écoles et des gens du monde, ouvrage orné de 260 vignettes, etc. Paris, J. Rothschild, 1880, petit in-8. — **L'Etoile des Fées**, par W.-C. Elphinstone Hope, trad. de l'anglais, ill. de John Laurent. Paris, Charpentier, 1881, gr. in-8. — **Poésies complètes**, photogravées sur le manuscrit avec un ex-libris de F. Rops. Paris, éd. de la *Revue Indépendante*, 1887, in-8. (Edit. publiée en 9 fasc. et tirée à 40 ex. numérotés). — **Le Ten o'clock de M. Whistler**, traduction française (Paris, éd. de la Revue Indépendante), 1888, gr. in-12. — **Les poèmes d'Edgard Poë**, avec fleuron et portrait par Manet. Bruxelles, E. Deman, 1888, in-4, 100 exemplaires (seule édition conforme au texte, celle publiée la même année par Vanier ayant été désavouée par l'auteur). — **Villiers de l'Isle-Adam**, conférence. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1890, in-8 (50 exempl.) Nouv. édition : *Les Miens ; Villiers de l'Isle-Adam*, avec un portrait par M. Desboutins. Bruxelles, Lacomblez, 1892, in-18. — **Pages**, prose. Bruxelles, Deman, 1891, in-8, frontispice à l'eau-forte par Renoir. — **Vers et prose**, florilège, avec portrait par James Mac. Whistler. Paris, Perrin, 1893, in-18. — **Oxford, Cambridge. La Musique et les Lettres**, prose. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Divagations**, prose. Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — **Poésies complètes**, avec un frontispice de Rops. Bruxelles, Deman, 1899, in-8.

On trouve, de plus, des pages de Stéphane Mallarmé dans la revue *Cosmopolis* (*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, mai 1897), dans *La Phalange* (*Poèmes et Vers inédits*, 15 janvier 1908), ainsi que dans l'ouvrage suivant : **Les Types de Paris**, texte de MM. A. Daudet, J. Richepin, E. Zola,

S. Mallarmé, Roger-Marx, A. Ajalbert, J.-K. Huysmans, P. Bourget, O. Mirbeau, Guy de Maupassant., etc. Illustrations de J.-Raffaelli. Paris, Plon, in-4.

Préfaces, etc., **René Ghil** : *Le Traité du Verbe.* (Avant-dire de St. Mallarmé), 1886. — **F.-A. Cazals** : *Iconographie de Laurent Tailhade, douze dessins originaux, avec préf. de S. Mallarmé.* Paris, Bibliothèque art et littéraire, 1894, in-8. — **Charles Guérin** : *Le Sang des Crepuscules.* Paris. Ed. du Mercure de France, 1895, in-16. (Préface aux exempl. de luxe.) — **Berthe Morisot** *(Madame Eugène Manet) Exposition de son œuvre, du 5 au 23 mars 1896. Préface du Catalogue.* Paris, chez Durand-Ruel, 1896, gr. in-8. — **Léopold Dauphin** : *Raisins bleus et gris.* Avant-dire de Stéphane Mallarmé. Paris, Vanier, 1897, in-18.

Traductions. — Le poème en prose : *Phénomène futur* a été traduit en anglais par M. Georges Moore, dans The Savoy, n° 3, juillet 1896. — Le poème : *Hérodiade* a été traduit en vers anglais par M. Arthur Symons et inséré dans The Savoy, n° 8, décembre 1896. — D'autres poèmes ont été traduits par MM. Stuart Merrill, George Moore, Vittorio Pica, etc...

Poésies mises en musique. — Une poésie de Stéphane Mallarmé : *Apparition,* a été mise en musique par MM. Bailly et André Rossignol. D'autres poèmes ont été mis en musique par MM. Gabriel Fabre, Raoul Bardac, etc.

A consulter. — **Georges Brandès** : *Samlede Skrifter.* Kjobenhagn, 1901, VII : *Fransk Lyrik,* in-8. — **Ad. Brisson** : *Pointes sèches.* Paris, A. Colin, 1898, in-18. — **W.-G. Byvanck** : *Un Hollandais à Paris en 1891.* Paris, Perrin, 1892, in-18. — **André Gide** : *Prétextes.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Edmund Gosse** : *Questions et issue.* London, Heinemann, 1893, in-8. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18 ; *La Culture des Idées,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18 ; *Promenades littéraires,* II. (Voy. : « *La dernière Mode de S.M.* ») Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **M. Guillemot** : *Villégiatures d'artistes.* Paris, Flammarion, 1898, in-18. — **J. Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire.* Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **J.-K. Huysmans** : *A Rebours.* Paris, Charpentier, 1884, in-18. — **B. Lazare** : *Figures contemporaines.* Paris, Perrin, 1895, in-18. — **J. Lemaître** : *Nos contemporains,* 5e série. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-18. — **C. Mauclair** : *Stéphane Mallarmé.* Paris, Société Nouvelle (sans date), in-8. — **Catulle Mendès** : *La Légende du Parnasse contemporain.* Bruxelles, A. Brancart, 1884, in-18. — **Albert Mockel** : *Stéphane Mallarmé : Un Héros.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Charles Morice** : *La Littérature de tout à l'heure.* Paris, Perrin, 1889, in-18. — **Vittorio Pica** : *Letteratura d'eccezione.* Milano, Baldini et Castoldi, 1899, in-18. (Les pages sur Stéphane Mallarmé parurent en français dans la *Revue indépendante,* nos de février et de mars 1891, sous ce titre : *Les Modernes byzantins.*) — **Henri de Régnier** : *Figures et Caractères.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs.* Paris, Messein, 1903, in-8. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det Nittende Aarhundrede,* Kjobenkavn, Schubotsieske, 1905, in-8. — **D. de Roberto** : *Poeti franc. contempor.,* Milan, Gogliati, 1901, in-18. — **G. Rodenbach** : *L'Elite.* Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — **Arthur Symons** : *The Symbolist Movement in Literature.* Londres, Heinemann, 1900, in-8. — **J. Tellier** : *Nos Poètes.* Paris, Despret, 1888, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits*

(being appreciations of the writers of young France). Boston, Richard G Badger et C°, 1900, in-8. — **A.-G. Van Hamel** : *Het letterkundig leven Frankryk*, III. Amsterdam, Van Kampen en Zoon, 1907, in-8. — **P. Verlaine** : *Les Poètes maudits*. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-18. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine*, 1884-1906. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **T. de Wyzewa** : *Notes sur Mallarmé*. Paris, Ed. de La Vogue, 1886, in-8 ; *Nos Maîtres*, Paris, Perrin, 1895, in-18.

[**Anonyme**] : *S. Mallarmé, professeur d'anglais* (texte d'une lettre de Mallarmé à Verlaine, du 16 nov. 1885). L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, 10 sept. 1906. — **G. Bec** : Stéphane Mallarmé. Echo de Paris, 10 septembre 1898. — **H. Chantavoine** : *La Littérature inquiète, la Poésie obscure, le Mallarmisme*. Correspondant, 10 mars 1897. — **Jules Couturat** : *Petites polémiques mensuelles : M. Stéphane Mallarmé*. Revue Indépendante, novembre 1892. — **G. Docquois** : *Bêtes et gens de lettres : M. Stéphane Mallarmé*. Revue Indépendante, mars 1893. — **Emmanuel des Essarts** : *Souvenirs littéraires sur Stéphane Mallarmé*. Revue de France, 15 juillet 1899. — **Arnold Goffin** : *Stéphane Mallarmé*. Société Nouvelle, septembre 1891. — **Paul et Victor Margueritte** : *Stéphane Mallarmé*. Echo de Paris, 17 septembre 1898. — **Camille Mauclair** : *Stéphane Mallarmé*. Nouvelle Revue, octobre 1898 ; *l'Esthétique de Stéphane Mallarmé*. La Grande Revue, novembre 1898, et Chronique des Livres, janv. et février 1901 : *Stéphane Mallarmé*, Revue Encyclopédique, 5 novembre 1898 ; *Souvenirs sur Stéphane Mallarmé et son œuvre*. Nouvelle Revue, 1er décembre 1898. — **Ch. Maurras** : *La Poésie de Mallarmé*. Revue Encyclopédique, 5 novembre 1898. — **T. S. Perry** : *The latest literary fashion in France* (illustré). The Cosmopolitan (New-York), juillet 1892. — **Pierre Quillard** : *Stéphane Mallarmé*. Mercure de France, juillet 1891. — **Henri de Régnier** : *Hamlet et Mallarmé*. Mercure de France, mars 1896. — **X. de Ricard** : *Petits mémoires d'un Parnassien*. Petit Temps, 13 novembre, 3 et 6 décembre 1898. — **Paul Verlaine** : *Stéphane Mallarmé*. Les Hommes d'aujourd'hui, n° 296. Paris, Vanier. — **F. Vielé-Griffin** : *Mallarmé*. Entretiens politiques et littéraires, août 1891 ; *Le Rôle de Stéphane Mallarmé*, Ermitage, mars 1898.

Iconographie :

Luque : Portrait-charge dans les Hommes d'aujourd'hui, n° 296, Paris Vanier. — **Edouard Manet** : *Portrait, peinture*, 1876 (reproduit dans *Les Poètes Maudits*, de Paul Verlaine. Paris, Vanier, 1884, in-18. — **Renoir** : *Portrait, peinture* (appartient à Mme Mallarmé). — **Paul Gauguin** : *Portrait*, 1891 (appartient à Mme Mallarmé). — **E. Munch** : *Portrait*, 1892. — **James Mc. Neill Whistler** : *Portrait, lithographie*, 1893 (dans *Vers et Prose*, florilège). Paris, Perrin, 1893, in-8. — **F.-A. Cazals** : *Croquis*, 1893 (appartiennent à l'auteur). — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure, 1896, in-8.

LES FENÊTRES

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide
Qui monte en la blancheur banale des rideaux

Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,
Le moribond sournois y redresse un vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller
Les poils blancs et les os de la maigre figure
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,
Une peau virginale et de jadis ! encrasse
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris de dégoût de l'homme à l'âme dure
Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange ! et je meurs, et j'aime
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
A renaître, portant mon rêve en diadème,
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais, hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise
Vient m'écœurer parfois jusqu'en cet abri sûr,

Et le vomissement impur de la Bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume
— Au risque de tomber pendant l'éternité ?

L'AZUR

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant,
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! Versez vos cendres monotones,
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes,
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse,
En t'en venant, la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de suie une errante prison
Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
A ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain ! L'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angélus !

Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

DON DU POÈME

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,
Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor,
L'aurore se jeta sur la lampe angélique.
Palmes ! et quand elle a montré cette relique
A ce père essayant un sourire ennemi,
La solitude bleue et stérile a frémi.
O la berceuse, avec ta fille et l'innocence
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance :
Et ta voix rappelant viole et clavecin,
Avec le doigt fané presseras-tu le sein
Par qui coule en blancheur sibylline la femme
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame ?

HÉRODIADE

FRAGMENT

HÉRODIADE

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte.
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis

Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
Ors ignorés, gardant votre antique lumière
Sous le sombre sommeil d'une terre première,
Vous, pierres où mes yeux, comme de purs bijoux,
Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous,
Métaux, qui donnez à ma jeune chevelure
Une splendeur fatale et sa massive allure!
Quant à toi, femme née en des siècles malins
Pour la méchanceté des antres sibyllins,
Qui parles d'un mortel! selon qui, des calices
De mes robes, arôme aux farouches délices,
Sortirait le frisson blanc de ma nudité,
Prophétise que si le tiède azur d'été,
Vers lui nativement la femme se dévoile,
Me voit dans ma pudeur grelottante d'étoile,
Je meurs!

J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile
Inviolé, sentir en la chair inutile
Le froid scintillement de ta pâle clarté,
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle!

Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle,
Mon rêve montera vers toi : telle déjà,
Rare limpidité d'un cœur qui le songea,
Je me crois seule en ma monotone patrie,
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie
D'un miroir qui reflète en son calme dormant
Hérodiade au clair regard de diamant...
O charme dernier, oui! je le sens, je suis seule.

LA NOURRICE

Madame, allez-vous donc mourir?

HÉRODIADE

Non, pauvre aïeule,
Sois calme et, t'éloignant, pardonne à ce cœur dur,

Mais avant, si tu veux, clos les volets : l'azur
Séraphique sourit dans les vitres profondes,
Et je déteste, moi, le bel azur !

Des ondes
Se bercent et, là-bas, sais-tu pas un pays
Où le sinistre ciel ait les regards haïs
De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage :
J'y partirais.

Allume encore, enfantillage,
Dis-tu, ces flambeaux où la cire au feu léger
Pleure parmi l'or vain quelque pleur étranger
Et...

LA NOURRICE

Maintenant ?

HÉRODIADE

Adieu.

Vous mentez, ô fleur nue
De mes lèvres !

J'attends une chose inconnue
Ou peut-être, ignorant le mystère et vos cris,
Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris
D'une enfance sentant parmi les rêveries
Se séparer enfin ses froides pierreries.

ÉVENTAIL DE MADEMOISELLE MALLARMÉ

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin,
Sache, par un subtil mensonge,
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
Te vient à chaque battement
Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement.

Vertige! voici que frissonne
L'espace comme un grand baiser
Qui, fou de naître pour personne,
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche,
Ainsi qu'un rire enseveli,
Se couler du coin de ta bouche
Au fond de l'unanime pli!

Le sceptre des rivages roses
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,
Ce blanc vol fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

SONNET

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui!

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique, mais qui, sans espoir, se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

LE TOMBEAU D'EDGAR POE

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu

Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

SONNET

Une dentelle s'abolit
Dans le doute du Jeu suprême
A n'entr'ouvrir comme un blasphème
Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit
D'une guirlande avec la même
Enfui contre la vitre blême
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre
Selon nul ventre que le sien
Filial on aurait pu naître.

SONNET

Quelle soie aux baumes de temps

Où la Chimère s'exténue
Vaut la torse et native nue
Que, hors de ton miroir, tu tends!

Les trous de drapeaux méditants
S'exaltent dans notre avenue :
Moi, j'ai ta chevelure nue
Pour enfouir mes yeux contents.

Non ! La bouche ne sera sûre
De rien goûter à sa morsure,
S'il ne fait, ton princier amant,

Dans la considérable touffe
Expirer, comme un diamant,
Le cri des Gloires qu'il étouffe.

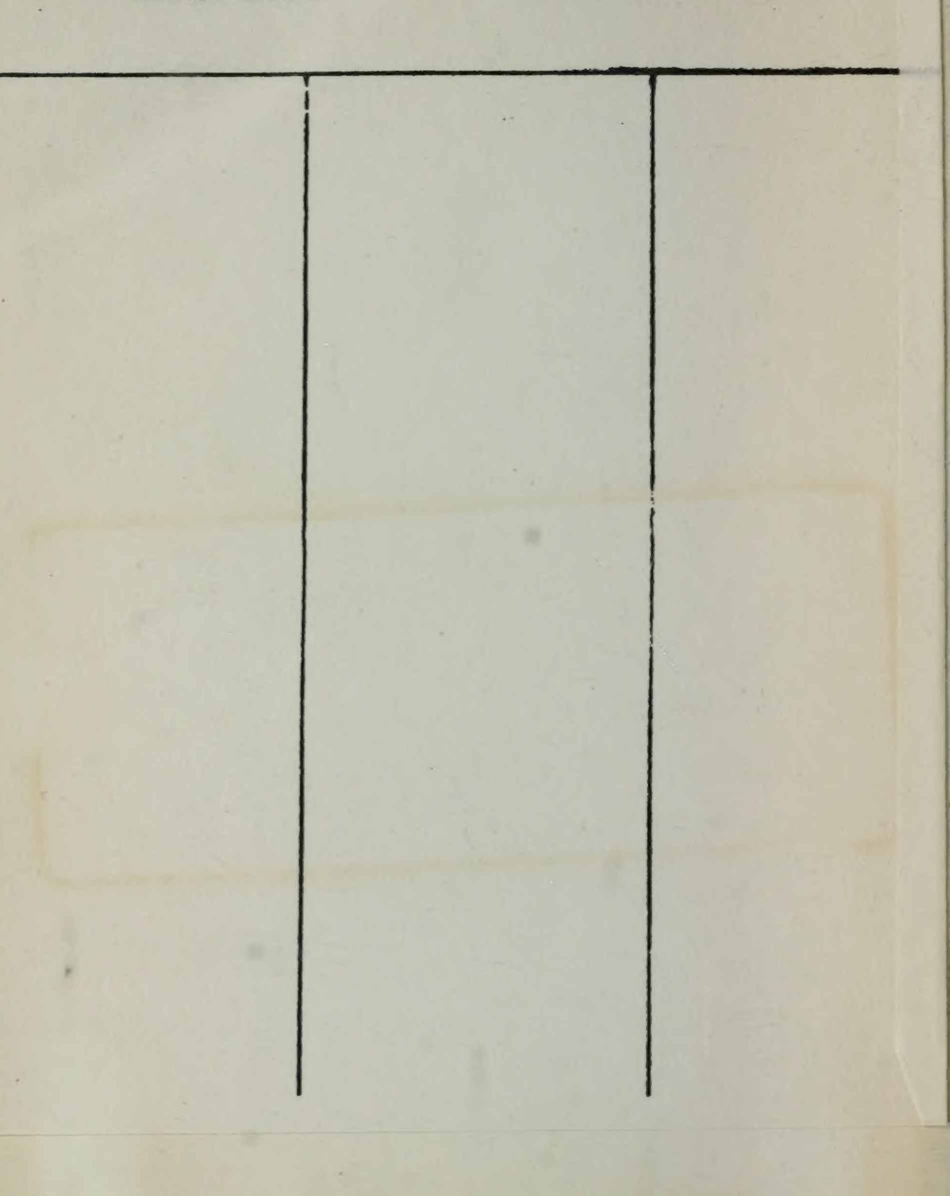
« *Les Poésies de S. Mallarmé.* »
Bruxelles. Edm. Deman, 1899.

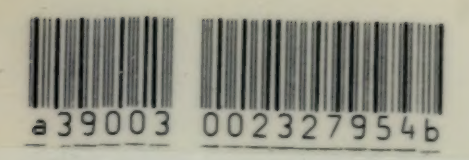
FIN DU TOME PREMIER



Imprimerie du Mercure de France

G. Roy, 7, rue Victor-Hugo, Poitiers




a39003 002327954b

